U d'/of OTTAWA
39003011257630

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME DIX-HUITIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME IX.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,

RUE DE LA HARPE, n° 78.

M0

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME DIX-HUITIÈME.

Quidquid profatur ignis est.
SANTOL., *Hymn. in festo Pentec, ad Laudes.*

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXVII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BR
62
.G827
1824
v.18

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'EGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de Constantinople.

ARTICLE VI.

Morale chrétienne. Vices et Vertus.

Tout, dans la morale chrétienne, se lie et se rapporte à la charité (*).

Pas une vertu qui ne prenne sa source dans la charité; pas un vice qui ne soit proscrit par la loi de la charité (**).

(*) Orat. I *adv. Anom.*, tom. I Bened., pag. 445; Hom. XXXIII *in* I *ad Cor.*, t. X Bened., p. 307—309.

(**) Hom. II *de S. Pentec.*, tom. II Bened., pag. 473; Hom. IV *de laud. S. Pauli*, *ibid.*, pag. 490; Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, tom. IX,

Nul bien possible, là où manque la charité; comme c'est le défaut de charité qui engendre tous les maux (*).

La charité est l'école de la vertu et le fléau du vice (**),

I. Vices. *Du péché en général.*

Tout péché est une œuvre du Démon. L'ennemi du salut attaque nos âmes par les tentations, en leur présentant l'appât du péché qui les séduit aisément; il les enveloppe, les tient assiégées de toutes parts et s'en rend maître. Comment? vous êtes curieux de l'apprendre : Quand il rencontre une âme qui n'est pas remplie de Dieu ni affermie dans des pensées chastes et spirituelles, qui ne se nourrit pas de la méditation des commandements divins et de la pratique habituelle des œuvres de justice, c'est là qu'il dirige ses attaques, et bientôt il réussit à en faire sa captive. Exemple d'Adam (***).

Ce qui donne la mort à l'âme, c'est le péché, c'est-à-dire la violation des commandements du Seigneur (****).

pag. 489; Hom. XVI *in Matth.*, tom. VII, pag. 216; Hom. IV *in* I *ad Thessal.*, tom. XI, pag. 456; Hom. VII *in* II *ad Timoth.*, *ibid*, p. 703.

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Colos.*, tom. XI Bened., pag. 382, 383.

(**) Hom. II *in Epist. ad Cor.*, tom. X, pag. 438.

(***) Hom. II *in* II *ad Cor*, tom. X Bened., pag. 438, 439.

(****) *In Parabol. ejus qui incidit in latrones*, tom. XI Bened., pag. 829.

La plus dure de toutes les servitudes est celle du péché ; et il n'y a que Dieu qui puisse en affranchir (*).

Mon imagination a beau se figurer les maux divers dont les hommes peuvent être affligés, je n'en vois de véritablement à craindre qu'un seul, à savoir le péché ; tout le reste chimère, songe vain, comme étant fugitif et temporaire, hors d'état d'influer en rien sur les dispositions de l'âme (**).

Non, je le répète et ne cesserai jamais de le dire : il n'est qu'un seul mal réel, et c'est le péché. Ce que l'on appelle maux n'en a que l'apparence. On nous parle d'emprisonnement, de confiscation de biens, d'exil, de mort violente ; bien loin d'être des maux, tout cela n'est qu'une source de bienfaits, envisagé avec les yeux de la foi (***).

Il n'est donc rien de plus à craindre que le péché. Du moment où il s'est emparé d'un cœur, il y étouffe la pudeur naturelle de l'innocence, il offusque les lumières de l'intelligence et de la sagesse. Adam a

(*) Hom. LIV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 316. Développé par tous les moralistes. Saurin, en particulier (dans un sermon *sur la vraie liberté*), décrit énergiquement l'esclavage où le pécheur se trouve engagé, à l'égard de sa conscience, de son entendement, de sa conduite, de sa condition (tom. VI, pag. 325).

(**) *Epist.* I *ad Olymp.*, tom. III Bened., p. 528; *Bibliothèque chois.*, tom. XII, pag. 81.

(***) *Epist.* XIV *ad eamd.*, *ibid.*, pag. 600; Hom. V *ad Antioch.*, tom. II, pag. 61; Hom. XIX *in Epist. ad Ephes.*, t. XI, p. 139.

péché ; effrayé de la voix de Dieu, il court se cacher, lui et sa complice, dans l'épaisseur du bois ; il se croit bien loin des regards de Dieu présent partout, et de qui l'œil perce les abîmes de la pensée et du cœur de l'homme (*).

Notre âme est une terre qui ne sauroit rester oisive et stérile ; il y croît, jusque dans notre sommeil, ou de l'ivraie ou du bon grain. L'œil ne peut s'empêcher de voir ; s'il ne se porte sur des objets innocents, il s'arrête sur des objets dangereux. Ainsi de l'âme : si elle ne s'occupe de pensées salutaires, elle s'égare sur des pensées coupables. C'est à la réflexion et à la sagesse à empêcher que les premières impressions ne soient pour le mal (**).

Le péché produit deux effets également funestes : le premier tient à son principe, qui est de blesser l'âme par lui-même ; le second tient à ses conséquences, c'est de nous affoiblir, de nous réduire à un état pire que celui où l'on étoit auparavant. L'habitude du péché vient bientôt à la suite ; et, comme après une maladie, le corps se trouve plus foible, ainsi de l'âme après qu'elle a donné accès au péché. C'est un aiguillon qui laisse son venin dans la blessure.

(*) Hom. XVII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 135. Voyez un commentaire éloquent de ces paroles dans Chesnard, tom. III, pag. 62, 63 ; *Bibliothèque chois.*, tom. XII, pag. 322, article *Conscience.*

(**) Hom. VII *in* II *ad Cor.*, tom. IX Bened., pag. 490 ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 581.

Il est ordinaire d'entendre ceux qui relèvent d'une maladie grave, dire : je n'oserois boire de l'eau, même étant en santé ; c'est que leur maladie leur a laissé une grande foiblesse, et qu'elle a altéré leur tempérament (*).

Le péché n'est que ténèbres ; il enveloppe l'âme d'un nuage épais. *Quiconque fait le mal hait la lumière*, a dit Jésus-Christ; et de même que dans une profonde obscurité, on ne distingue aucun objet ; ainsi dans le péché, l'on ne voit plus rien. C'est une sorte d'ivresse où tout est confus. Qui vit dans l'impureté et la débauche, ne connoît ni la tempérance, ni la beauté de la philosophie ; de même que dans les ténèbres on ne distingue point les pierres précieuses des matières les plus grossières. Est-ce à ces pierres précieuses qu'il faut s'en prendre de ne pas éclairer ceux qui ne les regardent qu'avec un bandeau sur les yeux (**) ? Joan. XII. 10.

Telle est la nature du péché, qu'il jette le pécheur, avant que de l'avoir commis, dans une espèce d'ivresse ; mais à peine s'est-on livré à la volupté qu'on goûte en le commettant, que le plaisir s'éteint, et qu'il ne reste plus à sa place qu'un terrible accusateur et qu'un cruel bourreau. Sa propre conscience

(*) Hom. XLI *in Act.*, tom. X Bened., pag. 490; Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 364.

(**) Hom. V *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 41, 42; Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 47.

le tourmente, elle le punit et lui fait souffrir les plus vives douleurs, et l'accable comme un fardeau pesant et insupportable. Or, si tels sont les supplices de la vie présente, vous n'ignorez pas qu'il en est réservé d'infiniment plus rigoureux dans la vie future (*).

Ceux qui pèchent ont la folie de se croire heureux et dignes d'envie; ils se complaisent dans le mal qu'ils ont fait ; il trouvent des partisans qui les louent ; ils en ont dans lenr propre conscience dépravée. Quelle autorité ! quelle puissance pour le mal ! car enfin, si, malgré le blâme public et la censure des gens de bien, malgré les secrets reproches de la conscience, et les châtiments qu'elle éprouve de la part d'elle-même, le coupable s'applaudit de son égarement, et se croit valoir mieux que tous les autres ; jusqu'où n'iroit pas le torrent, s'il n'y avoit pas cette digue pour le retenir? Une fois la digue rompue, il faut bien qne Dieu reprenne ses droits (**).

C'est donc un bien grand mal que le péché. Oui, mes frères, oui, un lourd et pesant fardeau. Achab, tout plongé qn'il est dans l'impiété, ne marche que

(*) *Epist. ad Olymp.*, tom. III Bened., pag. 528—557 ; *Expos. in ps.* XLVIII, tom. V Bened., pag. 248; *in ps.* CXXXIX, *ibid.*, pag. 418; Molinier, *Serm. chois.*, tom. I, pag. 213 et suiv.

(**) *Expos. in ps.* XLVII, tom. V Bened., pag. 217. Développé par le P. de Neuville, *sur le péché mortel*, *Carême*, tom. IV, pag. 206 et suiv. (Le chef-d'œuvre de cet orateur.) Le même, *sur le malheur de la paix dans le peché*, *Carême*, tom. III, pag. 85.

la tête baissée, accablé sous le poids de son iniquité, III. Reg. XXI. 29.
le cœur contrit et humilié ; un poison secret le dévore. Avant même de nous punir par l'éternel châtiment, il nous châtie dès la vie présente, par le trouble de la conscience. Qu'après avoir péché vous veniez à penser à l'avenir, bien que personne au monde ne connoisse votre péché, et ne vous en punisse, vous êtes dans un cercle perpétuel d'inquiétudes et d'agitations. Si vous pensez au présent, vous êtes en proie aux soupçons, aux défiances, aux remords. Amis, ennemis, tout vous présente des accusateurs ; au-dedans, les reproches et les cris de la conscience, au-dehors, les hommes qui vous condamnent, la colère d'un Dieu, un enfer qui s'ouvre, prêt à vous engloutir : Ces pensées ne vous laissent aucun repos (*).

Si nous savions qu'un serpent terrible fût caché sous notre lit, dormirions-nous tranquilles ? Et quand le plus dangereux des serpents, le Démon, se cache au fond de notre cœur pour nous surprendre et nous égorger durant notre sommeil, nous sommes sans défiance. D'où vient une aussi funeste sécurité ? Peut-être de ce que nous voyons de nos yeux ce ser-

(*) Hom. LXXXVIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 589 ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 570 ; Bourdaloue, *sur les remords de la conscience* (citant saint Chrysostôme), *Dominic.*, tom. III, pag. 134, 150 ; le P. de Neuville, *sur le malheur de la paix dans le péché*, *Carême*, tom. III, pag. 91. Tous les sermons *sur la conscience.* Voyez cet article dans le volume XII, qui en traite.

pent qui peut tuer notre corps, et que nous ne voyons pas ce Démon qui en veut à notre âme. Eh! c'est pour cela même que nous devrions nous tenir le plus sur nos gardes. Il est bien plus facile d'échapper à l'ennemi qui se montre; mais comment fuir celui qu'on ne voit pas (*)?

Hebr. XII. 15. L'Apôtre appelle le péché *une racine d'amertume;* et certes avec grande raison. Rien au monde de plus amer. Jugez-en par le témoignage de ceux qui se sont rendus coupables. Quelle amertume les reproches de leur conscience ne jettent-ils pas dans leur âme! Son amertume va jusqu'à aigrir et corrompre la raison : elle l'empêche de se faire jour à travers les vapeurs épaisses qu'elle répand. Saint Paul ne dit pas seulement que ce soit une racine amère, mais une *racine d'amertume*. D'une racine amère peuvent venir des fruits qui ne soient pas sans douceur; jamais il n'en vient d'une racine d'amertume. Tout ce qui sort d'une source empoisonnée lui ressemble (**).

Dans le langage de l'Ecriture, le péché est une
Ps. XXXI. 4. épine qui entre dans l'âme, s'y enfonce, et, pour peu qu'elle y séjourne, qu'on néglige de l'en arracher, y imprime une plaie vive. Hélas! après même qu'on l'en a arrachée, la blessure se fait sentir encore par la douleur qu'elle cause; et ce n'est qu'à force

(*) Hom. X *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 529; Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 131.

(**) Hom. XXXI *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 285.

de pansements que l'on est parfaitement guéri. Il ne suffit pas d'avoir enlevé ce péché ; la place reste, et c'est là qu'il faut diriger le pansement (*).

Jonas reçoit du Seigneur l'ordre d'aller à Ninive, il refuse d'obéir, et pèche contre la volonté du Seigneur. Il s'embarque à Joppé *pour aller à Tharsis, et fuir de devant la face du Seigneur.* Où fuyez-vous, Jonas? n'avez-vous pas entendu un autre prophète s'écrier : *Où irai-je pour me cacher à votre Esprit, et où fuirai-je pour me dérober à votre vue?* Dans les entrailles de la terre? mais *elle est tout entière au Seigneur.* Dans les abîmes des enfers? vous y êtes présent, ô mon Dieu! Au sein des mers? *vous y tenez votre main étendue autour de moi.* Jonas l'éprouve bien. Mais voilà le péché; il nous plonge dans l'ignorance. C'est une ivresse qui nous absorbe et nous cache le précipice qui est sous nos pieds ; et le présent et l'avenir, tout disparoît à notre vue. Vous fuyez votre maître : attendez un moment. Les tempêtes de la mer vont ramener à ses pieds son esclave fugitif ; elle venge la cause du souverain Dominateur dont elle connoît les lois, quand vous les transgressez ; elle soulève ses vagues, et contraint les matelots à décharger leur navire du poids du pécheur qui l'accable. Cependant

Jon. I. 3.

Ps. XXXVIII. 7.

(*) Hom. X *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened , pag. 104 ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 445.

Jonas dormoit, et il alloit être précipité dans la mer (*).

Ce que les Grecs appellent méchanceté, ils le tirent du mot qui signifie travail, affliction πόνηρια de πόνος. Celui qui est méchant n'est funeste qu'à lui-même; celui qui est bon l'est pour lui et pour les autres. Caïn n'a pu nuire à son frère, il n'a fait que devancer de quelques jours sa rentrée dans le port. Le Démon n'a pu nuire à Job ;il n'a fait que lui procurer une gloire immortelle. Les frères de Joseph n'ont pu nuire au saint patriarche, ils n'ont fait, sans le savoir, que travailler à son élévation. Le sentiment que nous devons aux méchants, ce n'est pas de la crainte, mais de la pitié. Ce furieux animal qui se précipite sur l'homme armé d'un javelot, semble menacer de toute sa colère son adversaire qui l'attend de pied ferme; c'est lui-même qu'il frappe du trait mortel. Ainsi le méchant qui s'attaque à l'homme vertueux ne fait tort qu'à soi-même. Il pourra bien lui ravir quelque argent; il a blessé son âme d'un trait bien plus dangereux (**).

Ne dites point : Je suis environné de chair, je ne

(*) *De pœnitent.*, Hom. I, tom. XII Bened., pag. 313; Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 582—585. (En substance.) *Bibliothèque choisie*, tom. XVII, pag. 346.

(**) *In ps*, CXXXIX, tom. V Bened., pag. 419; Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 464, 465. « Le péché toujours réagissant sur lui-même : il est son plus grand ennemi. » (Bossuet, *Serm.*, tom. II, p. 270.)

saurois triompher de moi ; les sacrifices que la vertu commande sont trop pénibles. Gardez-vous d'accuser le Créateur. S'il étoit vrai que la chair rendît la vertu impossible, nous ne serions point coupables. Mais que la chair ne soit pas invincible, ni la vertu impraticable, nous en avons des milliers de témoignages dans l'exemple des saints. La nature charnelle n'a point empêché Paul d'être vertueux et magnanime, ni Pierre de recevoir les clefs du royaume du ciel. Elie, Enoch, ont été transportés au ciel dans leur chair. Abraham, Isaac, Jacob, ont fait éclater leur vertu dans la chair. Joseph, revêtu de chair, a bien pu résister aux séductions de l'impureté. Eh! que dis-je? la chair. Oui, la chair, encore que liée et garottée de chaînes, ne perd ni sa force ni sa vertu. *Bien que je sois dans les chaînes*, II.Tim. II.9. s'écrioit l'Apôtre des nations, *la parole de Dieu n'est point enchaînée*. Les seules chaînes que l'âme ait à redouter, c'est la pusillanimité, c'est le désir des richesses, ce sont nos passions. Les chaînes peuvent emprisonner le corps ; elles ne peuvent rien contre la vraie liberté de l'homme (*).

Comment se fait-il que personne ne songe à s'interroger sérieusement soi-même? — Pourquoi ai-je

(*) Hom. LXXV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 445; Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 479; Molinier, *Serm. chois.*, tom. I, pag. 174 et suiv.; Cambacérès, *sur la loi de Dieu*, *Serm.*, tom. II, pag. 103; La Rue, *sur l'aveuglement*, *Carême*, tom. III, pag. 485.

péché? étoit-il en mon pouvoir de pécher ou de ne pas pécher? — A quoi bon tant de discussions et de paroles? c'étoit en moi-même que je devois chercher la solution. Ne m'est-il pas arrivé quelquefois de triompher de mon humeur, de comprimer mes emportements; respect humain, instinct de la conscience, n'importe le motif? Après m'être bien examiné moi-même, je découvrirai que j'ai été maître de pécher. Mais on n'y pense pas; la curiosité s'arrête au-devant de ces importantes questions (*).

Je cherchois la différence entre le chrétien et celui qui ne l'est pas; ici je ne vois pas même la distinction à faire entre l'homme et la bête féroce. Homme! tu rassembles en toi seul les divers caractères malfaisants qui se montrent épars dans les animaux; et par ta brutalité, tu surpasses les plus brutes d'entre eux. Te nommerai-je un Démon? mais le Démon n'est point asservi aux caprices de son ventre, il n'est point avide d'argent. Tu n'es pas même un homme; puis-je t'appeler chrétien (**)?

(*) Hom. XIX *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 139. Voyez le sermon du P. Lenfant, *Foiblesse naturelle*, *faux prétexte pour se dispenser de la loi de Dieu*, tom. VII, pag. 311, 312. Dessein de ce sermon : « C'est la lâcheté qui l'entretient, l'imprudence qui l'expose, l'habitude qui la fortifie. » (Bossuet, *sur les vaines excuses*, *Serm.*, tom. VI, pag. 4 et suiv.; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, article *de la loi évangélique*, pag. 333 et suiv., Et tous les sermons à ce sujet.

(**) Hom. IV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 46. Dé-

Pour se faire une idée juste de la nature du péché, il suffit de se rappeller la sévérité des jugements de Dieu à l'égard du pécheur.

Aux approches du déluge, Noé ne cessoit d'annoncer aux hommes de son temps les calamités dont la justice du ciel s'apprêtoit à punir les crimes de la terre, Tremblez, leur crioit-il, du châtiment qui vous menace; une inondation générale va engloutir le monde; la colère céleste sera en proportion de l'iniquité. Seul de cette immense multitude d'habitants, Noé avoit trouvé grâce auprès du Seigneur, pratiquant la vertu, évitant tout péché, inaccessible à la contagion du mal..... Mais ni l'exemple de l'homme vertueux, ni la rigueur de la punition suspendue sur leurs têtes, ni la miséricorde qui en différoit l'exécution pour donner le temps du repentir, rien ne peut les arracher à la funeste ivresse où ils sont plongés. Le sage l'a dit avec raison : *L'impie tombé au fond du précipice de l'iniquité, ne fait que s'en moquer.* Oh! combien, mes frères, il est dur de s'être laissé prendre une fois aux piéges du Démon! L'âme se trouve comme enveloppée dans un filet d'où elle ne peut sortir; c'est un bourbier fangeux où l'on aime à se voir retenu, et l'on

T. IV Bened. Pag. 193.

Pag. 194.

Pag. 199.

Prov. XVIII. 3.

veloppé avec autant de chaleur que de raison, par Beausobre, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 291; et mieux encore par Saurin, *Serm. sur le délai que Dieu accorde aux pécheurs*, tom. VII, pag. 583—586.

ne sent plus l'infection qui s'en exhale. Soyons donc sur nos gardes, veillons attentivement sur nous-mêmes; ne permettons pas que le Démon s'insinue dans nos âmes; il n'y entreroit que pour obscurcir notre raison, éteindre les rayons de notre intelligence, empêcher la lumière du soleil de justice de pénétrer jusqu'à elle, et nous entraîner dans l'a-
Pag. 200. bîme. Vainement Dieu suspend l'exécution de la sentence; vainement sa miséricorde lutte durant un siècle entier contre sa justice. A la fin, *le Seigneur*
Gen. VI. 7. *Dieu a dit: J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux*. Pourquoi les animaux? qu'ont-ils fait pour être enveloppés dans la punition de l'homme? — Il est trop juste; car les animaux ne furent créés que pour l'usage de l'homme; l'homme condamné, à quoi servent désormais ce qui ne fut produit que pour lui? Que le châtiment devienne commun aux uns et aux autres, pour faire mieux sentir tout le poids de l'indignation et de la vengeance. Ils auroient partagé la félicité de l'homme innocent; il faut bien qu'ils partagent la punition de l'homme coupable. La ruine du maître entraîne celle de ses serviteurs (*).

Il nous est assez ordinaire à tous tant que nous

(*) Hom. XXII *in Genes.* Voyez l'Homélie IX sur la première Epître aux Corinthiens, tom. XII, pag. 199, et tom. XVI de cette *Bibliothèque chois.*, pag. 390 et suiv.; *ibid.*, p. 379.

sommes, de rejeter sur Dieu lui-même les fautes que nous avons commises. C'est un des artifices du Démon de nous inspirer ces vains subterfuges; en quoi nous ressemblons trop fidèlement à la première famille du genre humain. Pour couper court à ces frivoles excuses, Dieu veut bien entrer en discussion dans ses Ecritures avec les pécheurs, et daigner s'abaisser jusqu'à leur rendre compte de ses jugements (*).

Il est des hommes assez dépourvus de sens pour oser donner à nos saintes Ecritures, les oracles de l'Esprit Saint, le démenti sur les châtiments dont elles menaçent les pécheurs. Comment, nous demandent-t-ils, accorder la bonté de Dieu avec la justice? Miséricordieux comme il l'est, le moyen qu'il sévisse surtout contre ceux qui le servent? Ecoutez, ô vous qui, trop dociles aux suggestions de l'ennemi du salut, vous endormez dans une sécurité funeste, ouvrons ensemble nos livres saints, et dites-moi : N'y lisons-nous pas le châtiment infligé au mauvais riche, pour avoir rebuté le pauvre Lazare; aux vierges folles, repoussées du banquet nuptial; ceux qui ont refusé de nourrir Jésus-Christ, condamnés

T.VIIIBened. Pag. 143. (Supplém.)

Luc. XVI.

Matth. XXV.

(*) *Expos. in ps.* CXLII, tom. V Bened., pag. 451.; Bourdaloue, *sur le jugement de Dieu*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 365 et suiv.; le P. de La Rue, *sur l'état du pécheur*, etc., *Carême*, tom. II, pag. 50 et suiv. Voyez Bossuet, *Serm.*, tom. VIII, pag. 224. Riche canevas à étendre.

aux mêmes feux préparés pour le Démon et pour
Ibid. XXII. ses Anges; celui qui s'étoit introduit dans la salle du festin sans avoir la robe nuptiale, jeté pieds et mains liées dans les ténèbres extérieures? N'y lisez-
Luc. XVIII. 11. vous pas que les adultères seront la proie du ver qui ne meurt pas, et du feu qui ne peut jamais s'éteindre? Ne sont-ce là que des menaces en l'air? Les oracles de Jésus-Christ sont précis. Si vous contestez l'avenir, souvenez-vous des événements pas-
Gen. VII. XIX. sés. Le monde, sous Noé, englouti tout entier dans les eaux du déluge; Sodome, abîmée sous une pluie
Exod. VII et seq. de feu; l'Egypte dévorée par tant de fléaux; Coré,
Num. XVI. Dathan et Abiron ensevelis dans les entrailles de la terre; la Judée, ravagée par la peste en un moment,
II. Reg. XII. en expiation du crime de son roi. Que si vous venez
Gen. IV. au particulier, je vous citerai Caïn enchaîné à un
Num. XV. Jos. VII. supplice de tous les moments; Charmin, lapidé pour avoir violé la sainteté du sabat; quarante-deux
IV. Reg. II. enfants dévorés par les animaux féroces du temps d'Elisée, sans égard pour leur jeune âge. De l'ancien Testament passez au nouveau; voyez quel châtiment les Juifs ont eu à subir: pour quel crime? Vous le savez: Jésus-Christ le leur avoit dit assez
Matth. XXI. haut par les paraboles de la vigne et des noces; Ana-
Act. V. nie et Sapphire frappés de mort pour avoir voulu soustraire un peu de leur propre argent.

Jetez seulement les yeux autour de vous; et expliquez, autrement que par la justice du ciel irrité

contre nos péchés, les calamités qui nous frappent journellement (*).

Un saint Paul a sans cesse présents à ses yeux les péchés qu'il avoit commis avant son baptême, bien qu'ils lui eussent été pardonnés. Et nous, ceux que nous avons commis après notre baptême sont bientôt effacés de notre mémoire. Quoi! offenser Dieu et l'oublier! Est-ce pour braver ses vengeances? Quels sont donc les péchés dont vous venez lui demander la rémission? Est-ce de ceux mêmes que vous ne connoissez pas? Car vous ne songez guères à vous en rendre compte, tant ils s'échappent bientôt à votre souvenir! Vous vous faites un jeu d'en parler avec une sorte d'indifférence; mais viendra un temps où vous vous en occuperez plus sérieusement (**).

L'insensibilité dans le crime est le premier châtiment dont la justice du Ciel punit le pécheur. Tout ce qu'on leur disoit des vengeances réservées à l'autre vie, de l'enfer et de ses supplices, leur paroissoit

(*) *In secundum Domini adventum.* Voyez toute la seconde partie de l'excellent sermon du P. de Neuville, *sur le péché mortel*, *Carême*, tom. IV, pag. 234 et suiv.; Molinier, *Serm. chois.*, tom. I, 2e part., pag. 189; Bossuet, *sur la grandeur de la colère du Sauveur irrité par le mépris de ses bontés*, *Serm.*, tom. IX, pag. 304; La Rue, *sur l'état du pécheur*, *Carême*, tom. II, pag. 54, 59; *Biblioth. chois.*, tom. XI, pag. 422.

(**) Hom. XXII *in* II *ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 592.

une fable, et n'excitoit que leurs railleries; saint Paul leur apprend que leur sécurité même est une punition, et la plus terrible de toutes. S'ils se montrent insensibles, si même ils vont jusqu'à se complaire dans cet état, n'en soyez pas surpris: c'est le délire du frénétique qui ne sent pas son mal, et se fait même un sujet de joie de ce qui attriste les autres. On ne se méprend pas aux éclats de rire d'un insensé; il ne sent point son état, et n'en est que plus à plaindre. Ce n'est pas sur le jugement égaré des malades que nous devons former le nôtre, mais sur le jugement sans prévention de ceux qui se portent bien (*).

« Voilà pourquoi, dit saint Chrysostôme (ne perdez pas cette réflexion, qui a quelque chose de touchant, quoique terrible), quand Isaïe, animé du zèle de la gloire et des intérêts de Dieu, sembloit vouloir porter Dieu à punir les impiétés de son peuple, il n'employoit point d'autres expressions que celles-ci : *Aveuglez le cœur de ce peuple*, c'est-à-dire la conscience de ce peuple. Il ne lui disoit pas : Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple, accablez, opprimez, ruinez ce peuple; tout cela lui paroissoit peu en comparaison de

(*) Hom. IV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 456. Développé par Bossuet, *Serm. sur l'importance du salut*, *Serm. chois.*, pag. 427 (Chef-d'œuvre de raison et de pathétique.); Bourdaloue, *sur l'impénitence finale*, *Carême*, tom. I, pag. 391, et dans vingt endroits; Molinier, *Serm. chois.*, tom. I, pag. 203; Neuville, *Carême*, tom. III, pag. 75; La Rue, *sur l'aveuglement*, tom. III, pag. 478; Nicolle, *Essais*, tom. I, pag. 125.

l'aveuglement, et c'est à cet aveuglement de leurs cœurs qu'il réduisoit tout. *Aveuglez leur cœur*, comme s'il eût dit à Dieu : C'est par là, Seigneur, que vous vous vengerez pleinement. Guerres, pestes, famines, calamités temporelles, ne seroient pour ces âmes révoltées que des demi-châtiments ; mais répandez dans leurs conciences des ténèbres épaisses ; et la mesure de votre colère, aussi bien que de leur iniquité, sera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fausse conscience étoit la dernière et la plus affreuse peine du péché (*). »

Le mal n'est pas d'être puni après que l'on a péché, mais de ne l'être pas. C'est comme si l'on refusoit des remèdes à un malade. Vous n'êtes pas puni ; tremblez : la justice de Dieu vous réserve à un bien plus rigoureux châtiment (**).

On voudroit que Dieu fît des miracles pour ramener le pécheur. Combien n'en a-t-il pas fait, sans rien gagner sur le pécheur endurci ! Il guérit le paralytique sous les yeux des Juifs ; ils s'obstinent à ne pas croire. Durant sa passion, il renverse les soldats venus pour le prendre ; il les abat à ses pieds ; on ne l'en conduit pas moins à la mort. Il auroit fait encore de plus grands miracles ; on n'en auroit pas cru davantage. Rien de plus opiniâtre que le pécheur attaché à son endurcissement. C'est un incurable désespoir. Des milliers de miracles n'y feroient rien. N'en

(*) Bourdaloue, *De la fausse conscience*, *Avent*, p. 143; Chrysost. *Expos. in ps.* VII, tom. V Bened., pag. 67. 68.

(**) Hom. IX *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened, pag. 517.

avons-nous pas la preuve dans Pharaon? Vainement l'Egypte est frappée de plaies. Sous les coups de la vengeance, son prince paroît revenir un moment et retombe aussitôt ; il persistera jusqu'au dernier jour dans son endurcissement jusqu'à poursuivre dans leur fuite les Hébreux après leur avoir permis de quitter ses états. Prenez garde, dit saint Paul, de vous laisser endurcir par l'illusion du péché. Telle qu'un corps qui, à force de langueur, s'abbat et s'épuise au point de perdre tout sentiment, l'âme accablée sous le poids du péché tombe dans une espèce de mort, où tout accès à la vertu lui demeure fermé. Quelque chose que vous puissiez faire, elle est insensible. Menacez, effrayez-la du supplice, elle ne vous écoute plus (*).

Hebr. III. 8.

Le vice, avec toutes ses manœuvres et sa puissance, a peur de la vertu, même sans défense, et sans autres armes qu'elle même. Pourtant, m'allez-vous dire, ne voyons-nous pas les méchants avoir autorité sur les bons? Oui, dans les préventions communes; mais examinons la chose de sang-froid, et vous reconnoîtrez la vérité de ce que j'avance. Je suppose un homme, un roi, si vous voulez, méchant; et à côté un homme juste dans une condition privée; le premier commande à l'autre quelque

(*) Hom. LV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 324, 325; Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 347.

chose de mal, à quoi non seulement celui-ci ne consentira point, mais se refusera absolument, dût-il s'exposer à la mort. Qui des deux est libre? N'est-ce pas celui qui ne fait que ce qu'il veut, et à qui la présence du tyran n'inspire nulle crainte? Prouvons par un fait ; d'une part, la femme de Putiphar, dans un rang élevé, investie d'une grande puissance; de l'autre, Joseph, son esclave, son captif. La première, abandonnée à une passion criminelle, dirige toutes ses batteries contre le vertueux jeune homme, employant prières, menaces pour le séduire; Joseph résiste constamment, supérieur à l'attrait des dignités et des récompenses. Où est l'esclave, ou de celle qui s'est laissé dominer par la passion et par la colère ennemie de la raison, ou de celui qui, dans son humble condition, brave tous les périls, et sort du combat libre et couronné (*)?

Le propre du vice est d'être persécuteur de la vertu. Avec le vice, point de religion; leur nature les rend incompatibles (**).

Que vous serviroit que vos péchés fussent ignorés de tous les hommes, quand votre Juge les connoît? Que peut-il vous en coûter que les hommes les connoissent, si Dieu les absout? Tout l'univers me condamneroit, si mon Juge me fait grâce, que

(*) *Expos. in ps.* XLVIII, tom. V Bened., pag. 218, 219; Morel *Opusc.*, tom. III, pag. 243, 244. Bossuet, *Serm.*, t. V, p. 350.

(**) *Expos. in ps.* XIII, tom. V Bened., pag. 558.

m'importe tout le reste ? S'il me condamne : que me reviendra-t-il des louanges et des applaudissements de tout l'univers? rien (*).

Allez, dit le Seigneur à ses prophètes Jérémie et Ezéchiel, *allez dans les rues de Jérusalem, et voyez si vous y rencontrerez quelque juste, et je ferai grâce à tout le reste.* Quelle bonté ! il ne demande qu'un seul juste pour sauver des milliers de pécheurs. Une immense multitude sera frappée, sans qu'un seul juste qui s'y trouve mêlé soit enveloppé dans le châtiment, tandis qu'un seul homme vertueux sauvera un peuple entier du courroux céleste (**).

Jerem. v. 4.

Que je commette un grand nombre de péchés, que je n'en commette qu'un, je n'en suis pas moins exclu du royaume des cieux ; donc, à quoi bon m'abstenir du péché ?— Serviteur ingrat ! vous avez bien peu réfléchi à ce que vous dites. N'importe le nombre plus ou moins grand de leurs péchés : tous les pécheurs seront également exclus du royaume du ciel; mais tous ne seront pas également châtiés dans les enfers. Il y a gradation dans les peines comme dans les délits (1). Quand Jésus-Christ menace des peines de l'enfer ceux qui n'auront pas fait

(*) *Non esse ad gratiam concion.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 682. Voyez au vol. xvii l'article *Confession*, pag. 443.

(**) *Ibid.*, pag. 685 ; tom. ii Bened., pag. 663—666.

(1) La Rue, citant saint Jean Chrysostôme, *Serm. sur le péché d'habitude*, tom. ii, pag. 330.

l'aumône, il ne dit pas simplement qu'ils seront condamnés au feu, mais au feu destiné au Démon et à ses Anges : pourquoi ? parce que c'est là le crime des Démons, le crime le plus odieux de tous, ce qui irrite le plus violemment le Seigneur. Ne pas aimer ses ennemis est une offense faite à la loi de Dieu, donc elle mérite châtiment ; mais donner la mort à son ami, à son frère, violer par là la loi naturelle elle-même n'est-ce pas un plus grand crime et bien plus punissable (*) ? Matth. xxv. 41.

L'ennemi du salut profite de tout pour nous perdre, et ses artifices sont inépuisables. C'est la plupart du temps par de légers manquements qu'il commence, pour entraîner ensuite à de plus considérables. Il vouloit engager Saül dans les ridicules et coupables extravagances de la divination. Comment s'y prendra-t-il pour séduire un prince d'abord si fortement déclaré contre ceux qui exerçoient cette infâme profession ? Commencer par lui en inspirer l'idée, le piége eût été trop grossier. Il ne s'empare de son esprit que par degrés. D'abord il le porte à désobéir à Samuel, à offrir lui-même au Seigneur, dans l'absence du prophète, les victimes et les sacrifices. Sur les représentations de Samuel, il rejette sa faute sur l'ennemi qui le pressoit ; au lieu de la pleurer, il s'en applaudit. Le Seigneur lui ordonne de n'épar- T. VII Bened. Pag. 814. I. Paral. x. 13. I. Reg. xv. XVIII.

(*) Hom. IV *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 30 ; Morel. *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 865, 866.

gner point les Amalécites; Saül n'est pas plus docile. Puis vous le voyez qui s'emporte avec fureur contre David, sans avoir pourtant à s'en plaindre, jusqu'à ce que, tombant de chute en chute, il se trouve au fond de l'abîme qu'il s'est creusé par son imprévoyance.

Il s'y étoit pris de la même manière pour perdre
Gen. IV. Caïn. L'idée d'un fratricide ne se seroit d'abord présentée à son esprit qu'avec horreur. Le Démon, pour l'amener à un crime aussi affreux, lui persuade de n'offrir à Dieu que le rebut de son troupeau, sous le prétexte qu'il n'y avoit aucun mal à cela. Ensuite il glisse dans son âme le poison de l'envie; encore avec l'assurance que c'étoit une chose de rien: quand enfin, s'étant peu à peu emparé de lui, il le rend assez barbare pour tremper ses mains dans le
Pag. 815. sang d'Abel, et assez impudent pour chercher à dissimuler son crime.

C'est à sa source qu'il faut arrêter le mal. Bien qu'il ne parvienne pas aussitôt à son dernier excès, il n'est point pour cela à négliger. Il croîtra durant votre sommeil. Ce n'est qu'une racine, mais si vous ne l'arrachez pas, elle produira des fruits de mort.

Je vais vous dire quelque chose qui vous surprendra : c'est que nous ne sommes pas, peut-être, tenus de veiller aussi rigoureusement contre les grands crimes que contre les fautes qui nous semblent légères et indifférentes : pourquoi ? parce que nous

sommes suffisamment défendus contre les premiers par l'horreur même qu'ils inspirent, au lieu qu'on ne se défie pas des autres, précisément parce qu'on les aperçoit moins. Et, à force de les regarder comme indifférentes, l'âme n'a plus assez d'énergie pour les combattre et pour les vaincre. Bientôt elles acquièrent un accroissement qu'il n'est plus possible d'arrêter; et de petites qu'elles étoient, elles deviennent des fautes graves. Judas ne voyoit pas un si grand mal à détourner à son profit quelque peu de l'argent dont il étoit dépositaire. Les Pharisiens ne se défioient pas non plus de l'orgueil dont ils étoient possédés. L'avarice dans l'un, une fausse gloire dans les autres, aboutirent au meurtre de Jésus-Christ. C'est là l'histoire des grands crimes; ce n'est jamais le premier jour qu'on s'en rend coupable. Il y a dans l'âme un sentiment de pudeur naturelle qu'il est difficile d'anéantir tout d'un coup; on ne le perd qu'insensiblement, et par un long enchaînement de fautes légères en apparence (*). Joan. XIII.

(*) Hom. LXXXVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 899, 900. Voyez dans le volume précédent les articles *Fautes legères* et *Fuite des occasions*, pag. 279—285; Massillon, *Carême*, tom. III, pag. 18, et tout le sermon *sur les fautes légères*, *ibid.*, pag. 395 et suiv.; La Boissière, *Carême*, tom. II, pag. 289; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. V, pag. 345.

Contre les Novatiens, qui se qualifioient Cathares ou purs.

T. XIIBened. Pag. 355.

Un saint Paul qui sembloit avoir des ailes, tant il parcouroit avec rapidité la terre et les mers, qui amena aux pieds de Jésus-Christ des peuples en foule, qui avoit été introduit dans la connoissance des plus sublimes mystères, qui avoit été ravi jusqu'au troisième ciel, a-t-il osé jamais parler de lui-même en termes si pompeux? Bien loin de là : à l'entendre, il est le dernier des Apôtres : il ne mérite pas qu'on lui donne ce nom. Quelle est donc cette prétention si orgueilleuse? D'où vient à des hommes cette étrange démence de s'appeler purs, de se croire tels ? Se dire sans reproche, c'est vouloir que la mer soit sans flots qui l'agitent. Concevez-vous l'océan sans vagues? De même point d'homme sans péché. Pouvez-vous ignorer ou méconnoître qui nous sommes; combien la société humaine est un théâtre divers. Ici de la joie, là de la tristesse ; des riches et des pauvres, des malheureux que l'injustice accable, d'autres pour qui l'on n'a que des hommages ; des victimes que la guerre chasse de leur pays, d'autres jouissant en paix de leurs foyers domestiques ; les horreurs de l'indigence, ou l'abondance de tous les biens. Comptez, si vous le pouvez, les mouvements orageux dont le

I. Cor. XV. 9.

cœur est agité, les embarras où vous jettent les affaires, les maladies qui nous assiègent, les vicissitudes toujours suspendues sur nos têtes, pas un moment qui ressemble à l'autre; et dans ce flux et reflux éternel des choses humaines, vous osez vous dire pur! Cela seul prouve que vous ne l'êtes pas. Je parle de l'humanité tout entière : que si je viens au détail, est-il un homme sur la terre qui ait droit de se vanter d'être pur un seul jour de la vie? Je veux qu'il ne soit ni fornicateur, ni adultère, qu'il n'ait à se reprocher rien de semblable : de quel front viendroit-il se glorifier de n'avoir point cédé aux mouvements d'une vaine gloire, de l'orgueil, de l'impureté, d'une secrète jalousie portée au prochain, de n'avoir pas commis au moins quelque léger mensonge, de n'avoir pas ouvert son cœur à quelque ressentiment contre un ennemi? Dieu vous garde, mes frères, de cette arrogante présomption! Reconnoissez vos péchés; empressez-vous de venir à l'église les expier par les gémissements de la pénitence, par la sincérité de votre confession, par des aumônes et des prières. Quelque bien que vous ayez pu faire, ne vous regardez encore avec l'Apôtre que comme des serviteurs inutiles (*). Rom III. 12.

(*) Hom. VI *inter hactenus ineditas.*

Ambition (1).

T. VII Bened. Pag. 590 — 592.

L'ambitieux ne vit pas pour lui, mais pour les autres, et il est assujetti à mille maîtres durs. Supposez avec moi un favori comblé de richesses et d'honneurs, sur qui tous les regards sont attachés, est-il libre? Non. Il a d'abord pour maître le prince dont la volonté changeante peut à tout moment le sacrifier à tel ou tel. Il a beau ne point avoir de reproche à mériter, il n'en a pas moins à craindre sa disgrâce. Tout lui est suspect; tout lui montre un rival, égaux et inférieurs, amis et ennemis.

Celui qui n'a qu'un maître à servir, dans une condition médiocre, ne dépend que de lui : il n'a personne à craindre, personne ne lui porte envie; point d'intrigues, point de cabales par où l'on cherche à le supplanter. Ce favori n'est entouré que d'hommes qui briguent sa place, et se travaillent à lui faire perdre la faveur du prince. Il n'a que des envieux, et point d'amis, tous désirant arriver au même but; c'est dans tous les cœurs un égal senti-

(1) Voyez notre *Bibliothèque chois.*, tom. XV, pag. 367 et suiv.; les sermons de Bourdaloue, Bossuet, La Rue, à ce sujet; les portraits de l'*ambitieux*, recueillis d'après divers prédicateurs, dans l'ouvrage intitulé : *Art de peindre à l'esprit* (tom. I, pag. 114 et suiv.); recueil fait avec goût, et bien supérieur à la plupart des compilations modernes du même genre; Dav. Martin et Raym. Gaches, dans *More. chois. des protest.*, pag. 269, 198.

ment de jalousie. Nulle paix ; mais guerre simplement déguisée. Tout ce qui est au-dessous de lui tâche de monter à son niveau; une fois que l'on y est parvenu, il faut, pour s'y maintenir, se mettre en état d'hostilité déclarée. L'ambitieux voit donc dans tout ce qui l'entoure autant de maîtres et d'ennemis; de maîtres qu'il est contraint de ménager à l'extérieur; d'ennemis, dont il doit s'étudier à prévenir les embûches secrètes ou l'éclatante aversion. Est-il plus déplorable servitude (*) ?

L'ambition est une maîtresse impérieuse et tyrannique qui se joue de ses amants, et ne leur rend le plus souvent que des insultes et des rebuts pour prix de leur servitude. Elle aspire à la gloire ; elle se persuade valoir mieux que tout le reste; et il n'est rien de plus vil ni de plus abject. L'ambition est punie de ses hauteurs par l'ambition elle-même ; car, comme il n'y a pas un homme qui n'ait la sienne, on est jaloux des prétentions d'autrui ; et quand on voit cet orgueilleux qui veut s'élever au-dessus des autres, on s'empresse de le combattre et de le rabaisser. Il faut donc pour acquérir ou pour conserver à tout prix cette fausse apparence de gloire, descendre à toutes les bassesses, prodiguer les complaisances et les flatteries, se prostituer à tout le

(*) Hom. LVIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 639, 640.

monde, comme de misérables esclaves tou jours prêts à se vendre à qui les achtete (*).

« Qu'y a-t-il, non-seulement de plus haïssable dans l'idée du monde, mais même de plus haï? Or, par là, dit saint Chrysostôme, le monde, tout corrompu qu'il est, se fait lui-même justice; car voilà, par un secret jugement de Dieu, ce que le mondain veut être, et en même temps ce qu'il ne peut souffrir, ce qu'il entretient dans lui-même, et ce qu'il déteste dans les autres; comme si Dieu, ajoute ce Père, se plaisoit à réprouver la sagesse du monde par elle-même, au lieu que le monde, quoique d'ailleurs plein d'injustice, ne peut s'empêcher néanmoins d'aimer dans les autres l'humilité, d'honorer dans les autres le désintéressement, etc. (1) »

« Vous briguez cet emploi dans le sanctuaire : vous marchez donc sur les traces du profane Simon. Eh! qu'importe, dit saint Chrysostôme, que vous n'offriez pas comme lui de l'argent? Votre argent, ce sont vos

(*) Hom. *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 682; Bourdaloue, *Dominic.*, tom. IV, pag. 10. « Examinez bien sur quels fondements sont appuyées les plus hautes fortunes, et nous verrons qu'elles n'ont point encore d'autre soutien que les flatteries les plus basses, que les complaisances les plus serviles, que l'esclavage et la dépendance. Tellement, qu'un homme n'est jamais plus petit que lorsqu'il paroît plus grand, et qu'il a autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toute condition dont il espère d'être secondé, ou dont il craint d'être desservi. » (*Ibid.*, *Serm. sur l'ambition*, pag. 15.)

(1) Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 104, sur la politique ambitieuse et sanguinaire d'Hérode.

prières, vos sollicitations, vos démarches. Il fut dit à cet imposteur : Que ton argent périsse avec toi, et on vous dira, ajoute ce Père : Que vos brigues, vos sollicitations, vos intrigues, en un mot que toute votre ambition périsse avec vous, puisque vous avez cru qu'on pouvoit posséder le don de Dieu par des recherches humaines (1). » Act. VIII. 20.

Extrait de l'Homélie XVII *sur l'Epître aux Romains.*

La vaine gloire engendre une foule de désordres, non-seulement pour la vie future, mais dès le temps présent. Ne parlons pas si vous voulez, ni du ciel d'où elle nous bannit, ni de l'enfer où elle nous précipite ; voyons seulement ce qui se passe dès cette vie. Combien de trésors prodigue-t-on pour les théâtres, pour les spectacles, pour les bâtiments et pour d'autres folies semblables? Nous gémissons tous les jours de voir des hommes qui, pour avoir de quoi nourrir des chasseurs, des chiens, des chevaux, pillent cruellement le bien des autres. La T. IX Bened. Pag. 625.

(1) Massillon, *Confér. ecclés.*, tom. I, pag. 113 ; *Biblioth. chois.*, tom. XV, pag. 369, et dans le même ouvrage, tom. X, pag. 282 et 342, les énergiques plaintes de notre saint évêque, contre les désordres introduits dans le sanctuaire par un faux désir de gloire, ou l'ambition de se distinguer des autres par le rang et par la richesse. Passion aveugle, que saint Jean Chrysostôme combat fréquemment, sous le nom de *Vaine gloire.* Aux passages qui s'en trouvent rapportés dans le volume XV, pag. 348, ajoutons celui-ci.

vaine gloire pousse sa fureur jusqu'après sa mort. On voit des hommes presque mourants, occupés à se bâtir des sépulcres, et ordonner de magnifi-
Pag. 626. ques funérailles. On voit des hommes qui, pendant toute leur vie, ont rejeté avec horreur un pauvre qui leur demandoit l'aumône, ne penser à leurs derniers moments qu'à faire des profusions pour des sujets vains et ridicules; faut-il d'autres preuves pour faire voir la tyrannie de cette passion? Elle se mêle même, ce qui est horrible, dans les amours impudiques, où l'on ne cherche pas tant quelquefois un plaisir brutal que la malheureuse gloire de pouvoir dire qu'on a corrompu une personne très chaste, et qu'enfin on a vaincu l'innocence la plus pure et la plus opiniâtre; car on ne sauroit croire la multitude des maux que cette passion produit. J'aimerois mieux être captif de tous les Barbares ensemble, que de l'être de la vaine gloire. Les Barbares ne pourroient commander à leurs esclaves des choses aussi fâcheuses que celles que cette passion en ordonne à ceux qu'elle s'est soumis. Je veux, dit-elle, que vous soyez souple et obéissant envers tous, autant envers ceux qui sont au-dessus de vous, qu'envers les autres qui vous sont inférieurs. Laissez là le salut de votre âme, méprisez la vertu, moquez-vous du ciel et de l'enfer, négligez tout ce qui peut vous sauver. Si vous faites quelque bien, que ce ne soit pas dans la vue de plaire à Dieu, mais d'en tirer de la

gloire; mettez-vous peu en peine de la récompense que l'on promet à ceux qui font le bien en secret; quand vous donnez l'aumône et que vous jeûnez, souffrez la peine qui accompagne vos bonnes œuvres, mais laissez là l'avantage solide que vous pourriez en retirer. Y a-t-il rien de plus cruel que ces ordres? C'est aussi la vaine gloire que l'on peut regarder comme la mère de l'envie et de l'avarice. Toute cette multitude de domestiques, d'officiers magnifiquement vêtus, de parasites, de flatteurs, tous ces chars brillants d'or, tant d'autres folies, encore plus vaines, ont-elles été inventées par la nécessité? et n'est-ce pas plutôt la vaine gloire que le plaisir qui en a été la source (*)?

Orgueil. Vanité. Amour-propre.

C'est l'orgueil qui est le principe de tous les vices, la source féconde de tous les désordres, le foyer où s'allument les passions qui nous entraînent dans notre ruine. L'orgueil est donc le père de tous les maux qui affligent l'espèce humaine (**).

L'orgueil est à l'âme ce que l'enflure est au corps. L'abondance où l'on est ne satisfait pas encore : on veut toujours avoir au-delà de ce qu'on

(*) Traduit par Gisbert, *L'eloquence chrétienne*, pag. 161, 162. (Amsterd., 1728.) Bossuet, *Serm.*, t. II, p. 321. Voy. p. 358 et suiv.

(**) *In illud : Vidi Dominum*, tom. VI Bened., pag. 126.

possède ; c'est une soif qui dessèche ; elle allume les passions insatiables, et finit par donner la mort (*).

L'orgueil a perdu le premier homme ; il lui inspira la pensée qu'il pouvoit être égal à Dieu, et lui a fait perdre le bien dont il jouissoit. Sa postérité a marché sur ses traces ; on s'est cru des dieux, et de là les monstrueuses impiétés qui ont déshonoré le monde (**).

Gen. III. 5.

Avant lui, le Démon, qui réussit à le tromper, avoit perdu, pour avoir été orgueilleux, le haut rang où il avoit été placé en sortant des mains du Créateur, parce qu'il savoit trop bien, par l'expérience qu'il en avoit faite, que l'orgueil pouvoit se glisser jusque dans le ciel, et en précipiter ceux qui s'y abandonnoient. Jaloux du bonheur d'Adam, il en a fait le complice de sa rébellion, en lui persuadant qu'il pouvoit marcher de pair avec Dieu même, et il l'a entraîné dans sa ruine. Rien qui irrite Dieu comme l'orgueil. Une fois qu'il s'est emparé d'un cœur, il y règne en tyran, il l'asservit, il y glace toutes les vertus (***).

L'orgueil marche ordinairement à la suite des honneurs. Les Pharisiens affectoient les premières places ; avides de gloire, ils vouloient être remar-

(*) *Ibid.*, pag. 118.

(**) Hom XV *in Matth.*, tom. VII, pag. 186 ; *Bibliothèque chois.*, tom. XI, pag. 335 et suiv.

(***) Hom. X *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 55, 56.

qués en tout. De là à l'impiété il n'y a qu'un pas. Ils l'ont bien prouvé. Jésus-Christ ne recommandoit à ses Apôtres rien tant que de fuir l'orgueil. Parce que l'éclat de leur prédication dans le monde devoit attirer sur eux les regards et les hommages ; il leur défend de rien recevoir des hommes, de peur qu'ils ne s'enflassent de leur mérite (*).

L'orgueil vient de ce qu'on ne se connoît pas soi-même. Abraham disoit qu'il n'étoit que cendre et poussière ; David s'appeloit un ver de terre ; l'orgueilleux s'ignore lui-même. Satan disoit : *J'élèverai mon trône par-delà les cieux.* Faute de se connoître lui-même, il ne connoissoit pas celui qui étoit au-dessus de lui. Autant l'humilité nous apprend à nous bien connoître, autant l'orgueil nous dissimule ce que nous sommes (**).

Gen. XVIII. 27. Ps. XXII. 7. Isa. XIV. 13.

L'orgueilleux ne tend qu'à s'élever par-dessus tous les autres ; il lui arrive tout le contraire. Il veut qu'on l'honore, on le méprise. Non-seulement on s'en moque, mais on le hait. Il prête le flanc à qui l'attaque. Un rien le fâche et l'irrite. Dieu surtout ne lui fait point de grâce ; l'orgueil est donc le

(*) Hom. LXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 625.

(**) Hom. XXV *in Matth.* tom. VII Bened., pag. 312, 313. Voyez plus bas l'article *Humilité.* Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 387. Tous les prédicateurs qui ont traité cette matière, n'oublient pas de faire ressortir les dangers de l'orgueil, par son opposition avec la vertu qui lui est contraire. Indiquons, entre autres, les deux excellents sermons du P. Lenfant, *sur la nécessité et sur la gloire de l'humilité.*

plus grand des maux. L'humilité, au contraire, est également chérie de Dieu et des hommes. La gloire l'accompagne même sur la terre; c'est l'humilité qui fait la vraie grandeur. L'orgueilleux n'échappe
Exod. v. 2. jamais au châtiment. *Qu'est-ce que le Seigneur?* disoit le superbe Pharaon, je ne le connois pas. Les mouches, les grenouilles, les sauterelles de l'Egypte et les eaux de la mer Rouge le lui apprirent. Abraham au contraire, parce qu'il fut humble, a mérité
Gen. xiv. de triompher d'une armée entière; et son nom est en honneur chez tous les peuples du monde; tandis que l'orgueilleux Pharaon n'est plus qu'un peu de cendre et de poussière, et moins encore (*).

« Dans les fortunes médiocres, l'ambition, encore tremblante, se tient si cachée, qu'à peine se connoît-elle elle-même. Lorsqu'on se croit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et, si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostôme, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à nous (**).

T. ix Bened. Pag. 661. L'orgueil, véritable démence. Le prophète Isaïe

(*) Hom. LXV *in Matth.*, tom. VII, pag. 651, 652.

(**) Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*, pag. 511, tom. VIII de la Collect. in-4° des Bénédictins.

fait ainsi parler un roi orgueilleux : *J'établirai mon trône par-delà les astres du firmament; je serai semblable au Très-Haut; j'étendrai ma main pour me rendre maître du monde, comme on se rend maître d'un nid de petits oiseaux; je l'emporterai comme on emporte des œufs abandonnés.* Langage extravagant autant qu'impie; il est commun à tous les orgueilleux. Celui-ci dit : *Je suis un Dieu, et non pas un homme;* un autre : *Dieu lui-même ne vous sauveroit pas de mes mains;* Pharaon : *Ce Seigneur dont vous me parlez, je ne le connois pas, et je ne laisserai point partir Israël.* David étoit donc bien fondé à qualifier d'*insensé celui qui dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu.* Et si le premier pas vers la sagesse est de reconnoître le Seigneur et de le craindre, concluons que le dernier degré de la folie est de le méconnoître et de se préférer à lui; c'est là une frénésie réelle. Celle qui affecte le corps fait que l'on ne se connoît plus soi-même, ni rien de ce que l'on a sous les yeux : du moins on la plaint parce que c'est une maladie involontaire; mais les orgueilleux sont l'objet de la haine et du mépris général. Ils ont beau marcher tête levée, daigner à peine toucher la terre, et ne laisser tomber autour d'eux que des regards insultants. Eh! mon ami, *il n'est pas en votre pouvoir de rendre un seul cheveu de votre tête blanc ou noir;* et vous, vous prétendez être le souverain du monde! Vous vous croyez des

Isa. xiv. 14. x. 54.
Dan. iii. 15.
Exod. v. 2.
Ps. xiv. 1.
Prov. ix. 10.
Pag. 662.
Matth. v. 36.

ailes pour vous élever au-dessus de ce globe terrestre auquel vous êtes attaché ! Vous affectez de paroître un prodige, quelque chose d'extraordinaire. Vous l'êtes ; car cette orgueilleuse démence est en effet quelque chose de monstrueux.

De quel nom faut-il donc vous appeler ? Comment rabattre ces fumées de l'orgueil ? Dirai-je que vous n'êtes rien que cendre et poussière, qu'une vapeur d'un moment, que de la boue, c'en est assez sans doute pour manifester votre néant ; ce n'est pas encore assez pour le bien exprimer. C'est moins encore que tout cela. Cette hauteur, on la prend pour de la force, elle n'est que foiblesse ; plus elle s'enfle et plus elle touche à sa ruine, semblable à ces globules d'eau, lesquels plus ils grossissent, plus tôt ils crèvent (*).

Le Démon n'avoit pas été créé tel, il l'est devenu. C'est l'orgueil qui, d'ange de lumière, en a fait un ange de ténèbres, et a causé sa ruine en le faisant décheoir de sa première foi. Avec l'orgueil, plus de vertu : il empoisonne tout jusqu'aux bonnes œuvres.
Luc. xv. 15. *Ce qui est grand aux yeux des hommes, est impur devant Dieu.* Ce n'est pas seulement la fornication et l'adultère qui souillent l'homme, l'orgueil a quelque chose encore de plus criminel ; les pre-

(*) Hom. xx *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. iv, pag. 296, 297. (Resserré.)

miers peuvent rejeter leur crime sur la concupiscence, l'orgueil est sans excuse; c'est un renversement d'esprit, une aliénation réelle (*).

Ne confondez pas l'orgueil avec la grandeur d'âme. L'orgueilleux se vante des moindres choses, et méprise tout ce qui n'est pas lui. La véritable grandeur sait être humble; elle ne voit dans la vie présente que des ombres qui passent (**).

Le pire de tous les maux, c'est l'orgueil, qui fait que nous nous méconnoissons nous-mêmes, et qu'après avoir beaucoup travaillé, nous perdons tous les trésors de vertu que nous pouvions avoir amassés. La négligence nous est bien funeste; mais l'orgueil s'engendre même dans les bonnes œuvres. T. VII Bened. Pag. 112.

Il n'y a rien peut-être qui excite à l'orgueil, si l'on n'y prend garde, comme le témoignage que l'on se rend à soi-même d'être sans reproche. D'où vient que Jésus-Christ nous dit : *Après que vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.* Il savoit bien que c'est là une maladie qui prend son germe dans le sentiment des bonnes œuvres que l'on a faites. Dites franchement au Seigneur que vous vous reconnoissez pour être un serviteur inutile. Ce n'est Luc. XVII. 10. Pag. 113.

(*) Hom. XV *in Joann.*. Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 94, 95.

(**) *Expos. in ps.* CXL, tom. V Bened., pag. 372, 373; Hom. *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 420.

point d'après un semblable aveu que je vous condamnerai, dit le Seigneur. Au contraire, en vous traitant de la sorte, vous en mériterez bien mieux la récompense promise au serviteur qui s'est rendu utile.....

Il ne vous suffit pas d'avoir Dieu pour juge de vos bonnes œuvres, il vous faut encore des hommes pour témoins. Que le prince vienne à paroître durant les combats gymniques, tous les yeux se fixent sur sa personne, tout le reste est compté pour rien. Vous, vous combattez sous les yeux du monarque des Anges, vous attendez de ses mains la couronne; et vous mendiez les regards de qui? d'hommes comme vous! étrange mécompte! Vous auriez beau fournir des combats sans nombre, vous présenter couvert de sueur au juge de la lice : il n'a pas de récompense à vous donner.

Pag. 119. Prov. III. 34. Dieu résiste aux superbes, dit Salomon. Remarquez l'expression. Il ne dit pas : Dieu abandonne l'orgueilleux à son péché, il le laisse privé de son secours. *Il résiste.* Comment? lui faut-il des efforts, une armée? non. Rien de plus foible que l'orgueilleux. C'est un aveugle qui se jette tête baissée dans tous les écueils; véritablement aveugle, qui ne voit, qui ne connoît point Dieu. Pour marquer la haine que l'orgueil inspire à Dieu, le roi prophète dit qu'il lui résiste, c'est-à-dire qu'il s'en venge avec éclat. *Le cœur d'Ozias s'enfla d'orgueil*, dit le texte sacré; et il

II. Paral. XXVI. 16.

ajoute, *pour sa perte*. Toutes les vertus qu'il avoit pratiquées jusque-là l'abandonnent; il ne se voit plus, il ne se connoît plus lui-même. Cette enflure intérieure qui l'assiège allume une sorte de fièvre qui bientôt conduit à la mort. Frappé de lèpre, il faut le chasser du temple et de sa propre maison (*).

Rien de plus contraire à l'esprit du christianisme que l'orgueil. Ce que j'appelle l'orgueil, ce n'est pas l'élévation des sentiments et la force de courage; comme par le mot d'humilité, je n'entends pas la bassesse d'âme, pas plus qu'une lâche complaisance qui se répand en flatteries. Les nuances sont délicates, et il est facile de confondre les caractères qui les distinguent. Eclaircissons la chose par des exemples tirés de l'Ecriture. Jézabel adressant à Jéhu les plus violents reproches, parle avec une orgueilleuse confiance. Ce n'est point là la généreuse liberté d'Elie dans sa réponse au roi Achab : *Ce n'est point moi qui ai troublé Israël, mais c'est vous-même et la maison de votre père;* ni le langage d'un saint Paul aux Juifs, quand il leur disoit : *Quoique je n'aie rien commis contre mon peuple ni contre les coutumes de mes pères, j'ai été enchaîné à Jérusalem.* Voilà comme la force sait s'allier à l'humilité; ainsi que dans ces autres paroles du même : *Pour moi, il m'importe peu que je sois jugé par vous ou*

T. XI Bened. Pag. 231.

IV. Reg. IX. 31.

III. Reg. XVIII. 31.

Act. XVIII. 17.

I. Cor. IV. 3. 4.

(*) *In illud : Vidi Domin.*, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 747 et suiv. (En substance.)

par qui que ce soit d'entre les hommes ; je ne me juge pas moi-même ; car je ne me sens point coupable ; mais pour cela je ne suis point justifié. C'étoit dans les Juifs une basse adulation qui leur faisoit dire : *Nous n'avons point d'autre roi que César.*

Joann. XIX. 15. L'humilité, mais une humilité ferme et généreuse, fera dire à saint Paul : *Nous ne nous prêchons pas*

II. Cor. VI 5. *nous-mêmes, mais Jésus-Christ qui est notre Seigneur, et nous sommes vos serviteurs pour Jésus-Christ* (*).

L'orgueil est un crime : c'est de plus une folie.

T. VIIBened. Pag. 359. Que diriez-vous d'un homme qui, n'ayant que trois pieds de haut, s'imagineroit avoir la stature d'une montagne, et parce qu'il la verroit au-dessous de lui, se croiroit plus grand qu'elle ? n'en ririez-vous pas comme d'un fou ? C'est là le portrait, et par conséquent l'idée que vous devez vous faire de la démence de l'orgueilleux, qui s'enfle, s'exalte dans la pensée qu'il vaut mieux que tout le reste du monde, et ne se mesure avec les autres que pour les croire au-dessous de lui. Encore ce fou, tout en riant de son extravagance, vous en avez pitié ; mais le délire de l'orgueil n'excite que votre indignation, parce que sa folie est raisonnée, et que tout misé-

(*) Hom. V *in Epist. ad Philip.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 48, 49 (Abrégé). M. l'évêque de Langres (cardinal de la Luzerne), *Instruct. dogmat. sur la relig.*, in-4°, p. 27; Saurin, *Serm. sur la cause de la perte des pécheurs*, t. IX, p. 125.

rable qu'il est, il n'a point le sentiment de sa misère (*).

N'empruntez point à l'art des ornements parasites qui n'ajoutent rien à la beauté. Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait, et il n'a pas besoin de vous pour reformer l'œuvre du Créateur. On ne retouche point le portrait d'un roi, et malheur à qui auroit la témérité de le faire! Vous ne vous le permettriez pas à l'égard d'un ouvrage sorti de la main des hommes, et vous, vous auriez la prétention de corriger un ouvrage sorti de la main de Dieu! Occupées tout entières de la beauté de votre corps, vous ne pensez pas à celle de l'âme; que dis-je? non, vous ne servez pas même l'intérêt de cette beauté extérieure. Vous croyez l'augmenter par des ornements artificiels. Erreur : ils ne font que vous enlaidir. Vous croyez plaire à un époux : vous l'indisposez, non-seulement lui, mais les étrangers eux-mêmes; vous désirez paroître jeune : vous hâtez le retour de l'âge; vous aspirez à la réputation d'être belle : vous vous méprenez, vous n'êtes à tous les yeux qu'un objet de risée, vous ne soutenez pas sans rougir les regards de vos amies, de vos domestiques, qui vous connoissent pour ce que vous êtes, pas même l'aspect de votre miroir. Mais pourquoi m'arrêter à ces motifs, quand j'ai de bien plus graves considérations

T. VIIBened. Pag. 356.

(*) Hom. LIX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 607; La Ruc, *sur le luxe des habits*, t. I, p. 252.

à vous présenter? Vous péchez contre Dieu, vous perdez la modestie, vous excitez des pensées criminelles, vous ressemblez aux personnes de votre sexe qui ont publiquement renoncé à la pudeur. Faites ces réflexions, rejetez ces vains ornements que le Démon seul a inventés, renoncez à ces faux embellissements, ou plutôt à ces difformités réelles, pour ne vous occuper que de la beauté intérieure, qui fixera bien mieux sur vous les regards des Anges, la bienveillance de Dieu, l'affection de vos époux (*).

T. XII Bened. Pag. 125.

Dieu n'épargne rien pour humilier notre orgueil. Sa main souveraine a semé les maux sur la carrière de la vie, pour nous ramener chaque jour au sentiment de notre foiblesse, et prévenir l'emportement de nos pensées. Pourquoi cette guerre continuelle où nous sommes avec tout ce qui nous environne? Vous ne pénétrez pas le secret de Dieu. Quoi! toujours en guerre, toujours dans les alarmes; et toujours orgueilleux! Mais pourquoi ces révolutions qui, en un moment, changent la face du globe? Cependant vous n'en devenez pas meilleur. Pourquoi tant de morts imprévues dont la nouvelle vient subitement retentir à nos oreilles? Il n'y a pas de

(*) Hom. XXX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 366. Voyez l'article *Vaine gloire*, dans le tom. XV de cet ouvrage, p. 340, 359, et plus haut, p. 32.

jour où nous ne voyions disparoître du milieu de nous des morts qui vont là où bientôt nous irons nous-mêmes. Et pourtant nous vivons comme si nous croyions ne jamais mourir. Nous amassons, nous envahissons le bien d'autrui, comme s'il ne devoit point y avoir de compte à rendre. Nous bâtissons sur cette terre, comme si nous ne devions jamais la quitter. Ni les menaces du Seigneur, ni les leçons de l'expérience, rien ne peut nous guérir. Ce qui frappe les autres ne nous touche pas. Il faut que ce soit sur nous que le bras du Tout-Puissant s'appesantisse, et alors nous sommes humiliés. Mais pour peu que sa sévérité se relâche, nous redevenons ce que nous étions auparavant (*).

Passions. Amour de l'argent. Avarice.

Voulez-vous un exemple du désordre qu'amènent les passions, et des fâcheux résultats qui les suivent. Produisons sous vos yeux un impudique, occupé tout entier du criminel objet de sa passion. Sans parler des travers de l'esprit qui l'exposent à la risée publique, que de bassesses! quelle servile T. x Bened. Pag. 346.

(*) Hom. XII *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 817, 818; *Bibliothèque chois.*, tom. XV, article *Vanité des choses humaines*, pag. 302—339; Bourdaloue, *Carême*, tom. I, pag. 53; La Rue, *Serm.*, t. I, p. 226 et suiv.; p. 370 et suiv.; Massillon, *Motifs de conversion*, *Carême*, t. I, p. 33—69.

assiduité à la porte de son idole ! que de rebuts ! et quand il les essuie, chagrins amers, désespoir, nul compte de la renommée. Supputez après cela les dépenses, les prodigalités ruineuses, les soupçons qui s'éveillent, les hasards qu'il faut courir, les rivaux et les ennemis contre lesquels il a à lutter, les provocations et les querelles, trop souvent sanglantes, à quoi l'on doit s'attendre. Parlerai-je de la passion de l'avarice? Elle a quelque chose de plus ignoble encore et de plus révoltant. La première du moins s'enivre en faveur d'un seul objet réel, dans quoi elle concentre ses affections; mais l'avarice embrasse mille objets à la fois, qu'elle poursuit tous avec une égale avidité. Riches, pauvres, n'importe, ses convoitises dévorent tout. Elle se repaît de chimères, elle s'enflamme pour ce qui n'est pas : ce qui est l'excès de la dépravation. Elle ne dit pas : J'en veux au bien de tel ou tel; pour l'avare ce n'est pas assez; il voudroit que tout ce qui s'offre à ses yeux se convertît en or. Il voudroit créer à sa fantaisie un monde nouveau. L'unique idée qui l'occupe, c'est d'avoir de l'or; il n'en a jamais assez, et jamais il ne cesse d'en désirer. Comment rendre une aussi pénible agitation, ces combats, ces tempêtes toujours renaissantes, ces vapeurs sombres dont son esprit est perpétuellement obsédé? Le moyen de respirer et de goûter une ombre de plaisir dans ce flux et reflux de vagues qui se heurtent et se repoussent

dans le cœur de l'avare, comme dans celui de l'impudique (*).

« Se vouloir remplir par-dessus la juste mesure, ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement (**) ».

C'est à l'amour de l'argent que l'Ecriture attache le principe de tous les maux. C'est là la source funeste des animosités, des querelles, des débats, des vengeances, des défiances et des injustices, soit en paroles, soit en actions; de là, les larcins, les meurtres, les sacriléges. C'est cette passion qui a inondé de sang non pas seulement les cités et les habitations des hommes, mais les montagnes et les retraites les plus reculées. Les tempêtes mêmes de l'Océan n'ont point arrêté l'audace de ses entreprises; témoin les pirates et les brigands qui l'infestent et le bravent pour un peu d'or. C'est pour l'amour de l'or que nous voyons les lois de la nature bouleversées, les institutions le plus solidement établies, foulées aux

T. IX Bened Pag. 538.

(*) Hom. XXXVII *in* I *ad Cor.*; La Rue; *Avent*, pag. 9; Bourdaloue, *Carême*, tom. II, pag. 11; Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 275; Saurin, *Serm.*, t. IX, p. 137, et t. VII, pag. 437 et suiv.; Nicolle, *Essais*, tom. II, pag. 5.

(**) Bossuet, *Serm.*, tom. V, pag. 314; Chrysost., Hom. XXIX *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII. Bened., pag. 276, 277. L'évêque de Meaux, poursuivant la traduction : « En vain t'es tu soulé à cette table; tu as pris, dit saint Chrysostôme, plus de nourriture, et non pas plus de substance, ni plus d'aliment. La nature connoît ses bornes, et tout le reste la surcharge. »

pieds, l'impiété ne pas plus ménager les morts que les vivants, et pousser ses attentats jusqu'à la violation des tombeaux, sans pitié pour la cendre de ceux qui y reposent. Vous évitez les embûches des voleurs de grand chemin, en ne voyageant pas; comment échapper aux piéges que l'avarice et la cupidité vous tendent dans l'intérieur de vos maisons, non pas dans les ténèbres, mais au grand jour (1)? C'est quelque chose d'horrible sans doute, que d'attendre un homme pour le tuer; mais est-ce un crime moindre que de laisser mourir de faim ce
Pag. 539. pauvre, que de jeter dans les fers ce débiteur, de les enchaîner l'un et l'autre aux lentes et cruelles tortures de la faim? Vous n'en êtes pas personnellement l'exécuteur; mais vous le laissez faire à d'autres. L'assassin qui immole sa victime d'un seul coup a du moins abrégé ses souffrances; mais vous qui cachez votre barbarie sous un masque hypocrite; vous, quand vous privez de la lumière du jour ce malheureux, que vous le réduisez au désespoir jus-

(1) « Saint Chrysostôme, parlant des injustices qui se commettent contre le prochain, et en particulier des usurpations, soit violentes, soit frauduleuses, dont la société humaine est continuellement troublée, a fait une réflexion bien solide, quand il a dit que l'injustice étoit de tous les désordres du monde celui que l'on condamnoit, que l'on détestoit, que l'on craignoit le plus dans les autres, mais en même temps que l'on négligeoit le plus communément. « (Bourdaloue, *Serm. sur la charité*, où le nom et les textes de saint Jean Chrysostôme reviennent presque à chaque page.)

qu'à lui faire mille fois désirer la mort, si vous ne l'égorgez pas, ce n'est que pour le faire mourir des milliers de fois. Et ce qui vous rend bien plus criminel encore, c'est qu'en exerçant ces barbares rigueurs, vous n'avez pas à alléguer de nécessité qui vous y contraigne, point de besoin qui vous presse. Ce n'est que pour avoir un plus brillant équipage, pour quelques chapiteaux de plus à donner à votre maison, pour ménager à des animaux une habitation plus commode; et votre frère, que Dieu appelle à la participation des mêmes biens que vous, vous l'accablez de maux! Pour qui donc seront les feux de l'enfer, si ce n'est pour châtier une aussi cruelle inhumanité? Voilà sous vos yeux un homme, comme vous l'image de Dieu, dans l'indigence, dans l'humiliation de la misère, le voilà gissant à vos pieds, tandis que votre femme se fait traîner par des mulets couverts d'or; que vous surchargez vos lambris, vos meubles les moins nécessaires, d'un or qui nourriroit vingt familles. De l'or partout, sur votre table, sur vos habits, à l'entour de votre lit, pour les usages les plus vils, quand les membres de Jésus-Christ, ces pauvres, pour qui Dieu est descendu du ciel, pour qui a coulé le sang de Jésus-Christ, n'ont pas un habit, pas un morceau de pain, ni un misérable toit pour les défendre contre la rigueur des saisons. Et Dieu le voit. Il ne lance point son tonnerre pour châtier un désordre que toutes les

rigueurs de sa justice ne puniroient pas encore assez ; il n'ordonne point à la mer de rompre ses digues, ni à la terre de s'entr'ouvrir pour engloutir nos habitations! Il n'obscurcit point la lumière du soleil, il ne détruit point l'harmonie qui unit ses créatures, pour précipiter dans le chaos ce monde coupable! Pourquoi tant de patience à supporter nos excès? Ah! c'est cela même qui doit nous faire trem-
Pag. 540. bler. Et puisque Dieu a pitié de l'homme criminel, parce que dans l'homme, quel qu'il soit, il reconnoît toujours son image, n'oublions donc pas nous-mêmes que nous sommes faits à l'image de Dieu. Ne nous dégradons pas au-dessous de la brute sans raison. Le seul instinct de la nature suffit aux animaux de même espèce pour leur inspirer une mutuelle affection; et nous, qui, à cet instinct de la nature, joignons tant d'autres motifs particuliers, tous les liens de la piété et de la religion, cessons, cessons donc de nous montrer plus cruels que les animaux par nos duretés envers nos frères, les membres, les temples de Jésus-Christ. Ne m'alléguez plus les mœurs du temps, les dépenses où vous engage une représentation qui vous est à charge à vous-mêmes: Jésus-Christ a faim; Jésus-Christ vaut-il moins que les animaux que vous avez à votre service? Etes-vous maître de disposer de vos biens pour des besoins imaginaires, quand tout ce que vous avez de bien, vous même, tout appartient

à Jésus-Christ qui vous a fait tout ce que vous êtes (*).

Unissez à la fois les supplices divers de la captivité, de la misère et de la souffrance : je ne connois rien d'égal au supplice qu'amène la soif de l'argent. Est-il, en effet, rien de plus désolant que de se voir l'objet de la haine générale, que d'être toujours de mauvaise humeur, de n'avoir rien d'affectueux, rien d'aimable pour personne, toujours dévoré par la faim, par la soif de l'or ; d'en être tourmenté d'autant plus qu'on la satisfait, de n'avoir pas un instant de tranquillité ni de bonheur ? Ils ont beau amasser, beau regorger de biens, ils n'en ont jamais assez. Et qu'ils viennent à éprouver quelque perte, ne fût-ce que d'une obole : douleur, désespoir inexprimable. On diroit que c'est leur arracher la vie (**). T. IX Bened. Pag. 172.

J'ai beau parler contre l'amour des richesses, efforts inutiles. Je n'ai que ma voix pour le combattre, il prévaut par les œuvres. Dois-je cesser de l'attaquer ? Non, je continuerai donc de le poursuivre par les seules armes qui soient données à mon ministère. Si j'obtiens quelque succès, vous y gagnerez autant que moi ; sinon j'aurai du moins fait mon devoir (***).

(*) Hom. XI *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 142—145. (Abrégé.) Voyez l'article *Aumône.*

(**) Hom. XIII *in Epist. ad Rom.*, Morel, tom. IV, 188.

(***) Hom. LX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 656.

T. VII Bened. Pag. 779. La vie de l'avare est dans ce monde un supplice continuel; dans la vie future, les plus rigoureux supplices lui sont encore réservés. A chaque page de l'Evangile vous l'en voyez menacé. Le crime qui doit être plus sévèrement puni au jour du dernier jugement, c'est celui de l'avarice. *J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger.* C'est à l'avare qu'Abraham crie du haut du ciel : *Il y a entre vous et nous un abîme impossible à franchir.* C'est à l'avare surtout que s'adresse cette effroyable sentence : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour les Démons.* Ils ont eu soif de l'or; il leur sera donné à boire des pleurs, accompagnés de grincements de dents. Châtiés dans ce monde, chassés dans l'autre de la présence de Jésus-Christ, il ne leur reste d'asile que dans les enfers (*).

Matth. XXV. 42.

Luc. XVI. 26.

Matth. XXV. 41.

Ibid. p. 528. L'argent est dans les mains de l'avare ce qu'est une épée dans les mains d'un furieux, et pis encore. Car, que ce furieux tourne cette épée contre lui-même, son mal cesse avec sa vie, et il ne peut plus se faire aucune blessure ; mais l'avare se fait chaque

Bossuet : « Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs. Tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? Mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? » (*Serm.*, tom. VII, pag. 276.)

(*) Hom. LXXXI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 859.

jour de nouvelles plaies que sans cesse il envenime; et plus il est percé profondément, plus il est avide d'augmenter le mal qui le possède (*).

Qui s'attache aux biens de la terre renonce aux biens du ciel. Direz-vous que si la possession des richesses ne promet point le bonheur dans le ciel, du moins elle en donne sur la terre? Quand cela seroit, je n'y verrois, moi, qu'un châtiment, et le plus rigoureux de tous; mais elle n'a pas même ce triste privilége; et communément elle prélude aux supplices de l'autre monde, par des tourments dans celui-ci. La passion de l'argent n'est pas seulement la source de tous les péchés, elle l'est encore de tous les maux; elle ruine les familles; elle fait de la société un théâtre de crimes, et choisit celui qui la possède pour sa première victime. Que d'actes de désespoir on pourroit compter dans l'histoire de cette malheureuse passion! Elle dégrade le cœur, elle le rend timide, dissimulé, tour à tour lâche ou entreprenant. Vols, rapines, calomnies, rien ne coûte à l'avare. Pag. 632.

Comment se guérir de cette maladie? C'est de se représenter fortement à quelle difformité elle réduit votre âme, dans quelles ténèbres elle la plonge, dans quel vuide elle la laisse; c'est de réfléchir par combien de maux il a fallu acheter ce peu que l'on

(*) Hom. LII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 568.

possède, avec combien de sollicitudes et de périls on le peut conserver, et pour combien peu de temps; que quand on pourroit échapper à tous les écueils semés à l'entour, la mort viendra bientôt vous l'enlever, pour le faire passer dans les mains peut-être de votre ennemi (*).

Pag. 769. L'avarice mène à tous les forfaits. Judas aimoit l'argent : cette passion en fait un profanateur, un traître, le meurtrier de son maître. Leçon pour vous, qui vous laissez comme lui dominer par l'amour des richesses. Un Apôtre, admis dans la familiarité de Jésus-Christ, son disciple, témoin journalier de ses miracles, arriver à un tel excès d'égarement! Tremblez qu'il ne vous en arrive autant, vous qui n'avez pas les mêmes secours que lui; vous, de qui toutes les affections rampent sur la terre. Judas avoit recueilli bien souvent de la
Matth. x. 10. bouche du Sauveur ces oracles : Qu'il n'étoit pas permis à ses disciples de posséder plus d'une tu-
Ibid. 9. nique, de porter avec soi de l'or et de l'argent. Sa passion l'a rendu sourd : de quel droit compteriez-vous être plus fort que lui?

On n'est point riche quand on est pauvre au-dedans, comme aussi l'on ne peut être pauvre quand on est riche dans le fond de son cœur. Par exemple, que serviroit à un arbre d'avoir un beau feuillage,

(*) Hom. LXIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 689.

si la racine en étoit pourrie? ou bien que lui nuiroit-il d'être sans feuilles, si la racine en étoit saine et vigoureuse (*)?

Point de servitude plus honteuse que celle de l'avarice. Quel est le tyran qui osât se promettre de ses esclaves une soumission plus abjecte? Violez tout, vous dit l'avarice, bouleversez tout sans scrupule et sans remords; foulez sous les pieds toutes les lois divines et humaines; nature, humanité, qu'il n'y ait pour vous rien de sacré; portez sur nos autels le sang, non des animaux, mais celui des hommes. Égorgez sans pitié ceux qui ne vous ont fait aucun mal, n'épargnez pas votre bienfaiteur lui-même, mettez-vous en guerre avec tout le monde, mettez-vous seul contre tous, contre Dieu lui-même; amassez de l'or, non pour en jouir, mais pour le garder, au risque de vous dévorer vous-même par le cruel supplice de la peur qu'on ne vous l'enlève. Faites nuit et jour sentinelle autour de votre trésor, défiez-vous de vos serviteurs, de vos amis, tout vous doit être suspect. N'importe que tôt ou tard vos biens doivent passer en d'autres mains: établissez-vous-en le geôlier. Qu'un pauvre vienne à se présenter à vous, expirant de faim et de misère, prenez bien garde de vous laisser attendrir. Bien plus, si vous le pouvez impunément, faites votre

T. XI Bened. Pag. 656.

(*) Hom. LXXX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 850.

proie de ses haillons, n'épargnez ni mensonge, ni parjure, ni les médisances, ni les calomnies; votre vie même n'est rien auprès de votre or. Pour le garder, endurez la faim, la maladie, souffrez jusqu'à la mort même. Que de semblables mœurs soient celles d'une bête féroce, plutôt que d'un homme, moquez-vous-en. Qu'il y ait dans le crime de l'avarice la profonde noirceur des Démons sans foi, sans pudeur, sans reconnoissance, sans humanité, sans entrailles : peu vous importe; tenez ferme, et ja-
Pag. 657. mais ne reculez en arrière. Dites-moi, mes frères, si ce n'est point là le langage de l'avarice; dites-moi si ce n'est point là la tyrannie qu'elle exerce sur les cœurs malheureux qui s'y abandonnent. Ce n'est pas là ce que notre Dieu nous commande à nous; il nous dit : Aimez vos frères, aimez-les tous sans exception; soyez bon, modeste, cherchez à plaire à tous, ne faites peine à personne sans le vouloir; *honorez votre père et votre mère*, travaillez à vous faire une bonne réputation, osez aspirer à la perfection des Anges, en bannissant de vos cœurs non-seulement toute action impure, mais toute pensée mauvaise; assistez le pauvre; ne convoitez le bien de personne, et soyez en paix avec tous (*).

(*) Hom. XVIII *in* I *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 533, et Hom. LXXX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 770. Tous les sermons *contre le danger des richesses;* R. Gaches, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 197.

Saint Paul appelle l'avarice une *idolatrie*, et certes avec raison. Rien d'outré dans cette expression. L'avare n'est pas moins éloigné de Dieu que l'adorateur des fausses divinités. Le mot de l'Apôtre n'est que le commentaire de la parole de Jésus-Christ. *Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent.* Servir l'argent, de préférence à Dieu, véritable idolatrie. *Ibid.*, p. 128. Matth. VI. 24.

Moi, adorateur des faux dieux, me répondez-vous; on ne m'a vu jamais aux pieds de leurs autels, l'encens à la main, leur sacrifier des victimes. Me voici dans l'église du seul Dieu vivant et véritable, élevant les mains vers Jésus-Christ fils unique de Dieu, participant à ses mystères, uni de communion avec la société chrétienne. Comment après cela m'appeler du nom d'idolâtre? Pag. 129.

Et c'est là même ce qui m'étonne, qu'après avoir éprouvé et goûté combien le Seigneur est doux, vous ayez pu renoncer à sa loi, pour vous courber sous le joug d'un maître aussi capricieux, aussi cruel que l'amour de l'argent. Vous, serviteur de Dieu! Vous le dites; montrez-le par vos œuvres : A quelles marques un soldat se fait-il reconnoître? Sera-ce parce qu'on le voit dans les rangs de la milice, qu'il est à la solde du prince, et qu'il en porte l'uniforme? ou seulement parce qu'il est affectionné pour sa personne, et dévoué à son service? Il auroit beau parler de sa fidélité : s'il la dément par ses actions, se

vanter de défendre ses intérêts, s'il est d'intelligence avec ses ennemis : on ne l'en croira pas sur parole, on le regardera comme plus coupable que s'il embrassoit ouvertement le parti de la révolte. Votre bouche, comme celle de l'idolâtre, ne blasphème point contre Jésus-Christ ; votre conduite le fait blasphémer par la bouche de tous ceux dont vous êtes le fléau.

Qu'est-ce donc que le crime de l'idolatrie? En quoi consiste-t-elle? Si ce n'est dans le culte qu'elle rend aux vices et aux passions divinisées sous les noms des idoles impures auxquelles s'adressent de sacriléges hommages. L'argent est pour vous ce qu'est pour le païen une Vénus, un Mars. — Je ne l'adore point, dites-vous. —C'est-à-dire que vous ne fléchissez point le genou devant lui : vous faites plus encore. L'adoration que l'on donne à son Dieu ne consiste pas à le prier, mais à faire ce qu'il ordonne. Vous, vous êtes l'esclave de votre argent, et l'esclave le plus rampant, le plus enchaîné aux caprices de votre tyran. Les sacrifices que vous lui faites, ce
Pag. 130. n'est pas le sang des animaux, mais le sang des hommes, quand vous les laissez mourir de faim, quand vous les accablez par la dureté de votre langage, quand vous les réduisez au désespoir, et que vous ne leur laissez d'autre ressource que d'invoquer la mort, souvent de se la donner à eux-mêmes. Le paganisme, dans ses orgies sanguinaires, n'im-

moloit que des corps; ce sont les âmes que l'avarice égorge sur son autel desservi par les furies (*).

L'amour des richesses, tyran plus impérieux que le Démon lui-même; il trouve des esclaves qui lui obéissent plus servilement que les païens n'obéissent à leurs idoles. Il arrive quelquefois à ceux-ci de résister au Démon; l'avare ne sut jamais résister à sa passion. L'avarice lui crie : Sois l'ennemi de tout le monde, foule sous les pieds la nature, jusqu'à Dieu même. Donne-moi ta propre personne en sacrifice : il obéit à l'instant. Les idoles demandent pour victimes de vils animaux : l'avarice veut de ses adorateurs le sacrifice de leur âme; et ils la donnent (**). T. VIII Bened. Pag. 392.

Le crime du traître Judas vous révolte, mes frères, vous avez peine à le concevoir. Ne vous en tenez point là; craignez l'avarice, craignez cet amour de l'argent qui l'a porté à son monstrueux attentat. Arrachez de vos cœurs jusqu'à la dernière racine de cette funeste passion qui mène à tous les crimes. L'avarice ne consiste pas seulement à vouloir posséder beaucoup, mais simplement à le désirer; elle consiste à vouloir par-delà le besoin. Ce ne fut point pour une grosse somme d'argent que Judas trahit son maître, mais pour quelques deniers. Jamais il n'y aura pour l'avare de société avec Jésus- T. XI Bened. Pag. 241. Pag. 242.

(*) Hom. XVIII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 1017—1019.

(**) Hom. LXV *in Joann.*

Matth. VI. 24. Christ. *Vous ne pouvez*, nous dit notre saint législateur, *servir à la fois Dieu et l'argent ;* ce sont deux maîtres trop opposés. Jésus-Christ nous dit : *Distri-*
Luc. XIV. 33. *buez votre bien aux pauvres ;* l'argent vous crie : Dépouillez ceux qui en ont. Jésus-Christ : Répandez ce que vous avez. L'argent : Envahissez ce que vous n'avez pas. Jésus-Christ : Nourrissez celui qui a faim, donnez un habit à celui qui n'en a pas. L'argent : Prenez à ce pauvre le morceau de pain qui lui reste ; ce pauvre qui est déjà nu, achevez de le dépouiller. Jésus-Christ : Ne méprisez pas ceux qui sont de même sang que vous. L'argent : Soyez sans pitié ; père, mère, que rien ne soit sacré pour vous, non-seulement votre père, votre mère, mais jusqu'à votre âme elle-même, sacrifiez tout. Mais Jésus-Christ n'est pas écouté ; c'est à l'argent que l'on obéit. Cette passion cruelle, insatiable, de l'avarice, seule elle trouve nos cœurs dociles. Jésus-Christ, avec sa loi si pleine de douceur et d'humanité, ne
Pag. 243. trouve que des serviteurs rebelles. Etonnez-vous après cela qu'il y ait un enfer, des flammes dévorantes, un châtiment sans miséricorde (*).

(*) Hom. VI *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 59, 60. « Tous les avares, dit saint Jean Chrysostôme, ressemblent à Judas : *Avari omnes gravissimo Judæ morbo laborant.* » (Bretteville, *Serm.*, tom. I, pag. 262. La même pensée se trouve souvent exprimée dans notre saint docteur, et dans les mêmes termes. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XII, pag. 515—523.

L'USURE est également pernicieuse à celui qui la fait et à celui qui la reçoit; le premier, elle perd son âme; le second, elle aggrave sa misère. Profiter de l'indigence de son frère, fonder son gain sur des calamités, quelle barbarie! Avec l'air de la bienfaisance, être barbare; et, de la même main qui semble s'étendre pour aider le malheureux, le précipiter dans l'abîme! Est-ce donc pour que vous ajoutiez à son infortune, ou pour que vous en soulagiez le poids, qu'il est venu frapper à votre porte? Au lieu d'un breuvage réparateur, c'est du poison que vous lui donnez, c'est du fiel le plus amer qui est caché sous cette apparence d'humanité. Ce malheureux, il se croit assisté pour un moment; trompeuse espérance! Il n'en sentira que plus vivement sa misère, quand pour payer il lui faudra vendre tout son héritage (*).

La société chrétienne se trouve, mes frères, frappée d'une plaie vive, et de nature à exiger tout le zèle et toute la sévérité des médecins spirituels. Quand Dieu nous défend d'amasser des richesses périssables, même par des voies légitimes, parce qu'il ne veut pas que nous nous fassions des trésors sur la terre, quand il nous commande un entier détachement, et nous prescrit de faire de nos maisons T. VII Bened. Pag. 573.

(*) *Cur in Pentecoste Acta*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 832, 833.

l'asile du pauvre, et son patrimoine de notre bien; nous, au contraire, nous trafiquons de sa misère, et nous nous applaudissons d'avoir donné à notre insatiable cupidité une couleur qui lui ôte en apparence l'odieux de l'avarice et de la concussion. Je parle du crime de l'usure. Il est autorisé, vous récriez-vous, par les législations humaines : oui, elles absolvent le publicain et l'usurier; mais la loi de Dieu, elle les condamne l'un et l'autre, et c'est à son tribunal que nous serons jugés, si nous ne mettons enfin un terme à l'oppression des pauvres, si nous persistons à abuser de leurs pressantes nécessités, pour grossir nos revenus par de honteuses spéculations.

Dieu vous a fait riche : pourquoi? pour soulager les pauvres dans leurs besoins, non pour les aggraver. Vous, avec l'air de les assister, vous les pressurez; vous êtes libéral, mais à leurs dépens; vous étalez un bienfait, mais c'est pour le vendre. Vendez-le, à la bonne heure, mais au prix du royaume des cieux; laissez-là ce vil intérêt que vous produit votre usure; et si vous voulez que votre libéralité vous profite, qu'elle vous serve à acquérir les récompenses de l'éternité. Ame étroite et bornée dans vos spéculations, vous sacrifiez d'aussi magnifiques espérances, à quoi? à un misérable produit, à quelque argent de plus, quand il peut vous valoir le plus riche domaine dans le ciel? Vous pouvez être le

créancier de Dieu ; et il vous faut des hommes pour débiteurs ! Vous ne tenez nul compte de celui qui possède tous les biens ; et vous fondez votre espoir sur ce pauvre qui n'a rien ! Ce grand Dieu, qui seul peut vous restituer ce que vous lui prêtez, vous le sacrifiez à un homme qui ne voudra ou ne pourra rien vous rendre ! A quoi devez-vous vous attendre de la part de cet homme ? S'engage-t-il comme Dieu à vous payer au centuple ? Non, tout ce que vous en obtiendrez, ce sera peut-être une partie de votre somme, peut-être des plaintes et des murmures, des médisances, des calomnies qui vous exposeront à la haine publique ; tandis que Dieu vous assure fidélité dans ses engagements, gloire, honneurs, couronnes immortelles, récompenses dans ce monde même comme dans l'autre.

Quelle folie pour ces hommes si amoureux de leur argent, de ne s'entendre pas mieux à le placer ! Mais aussi combien ne sont-ils pas souvent déçus ? Que de risques à courir ! Que de pertes, souvent pour vouloir trop gagner ! et combien n'en citerions-nous pas qui se sont ruinés, eux et leurs débiteurs !

Mais vous obligez ce pauvre en lui prêtant ; la preuve, c'est qu'il vous en remercie. — Croyez-vous qu'il le fasse de plein gré ? Votre dureté l'oblige à paroître satisfait, son cœur n'y est pour rien. Il rend grâces à votre avarice, et vous applaudit, de

quoi? de votre cruauté. Vous ressemblez à quelqu'un qui, en délivrant un autre d'un péril de mort dont il étoit menacé, lui demanderoit son salaire. Cette comparaison vous offense : quoi donc? vous rougiriez d'exiger de l'argent d'un homme pour l'avoir sauvé de ce péril, et vous ne rougissez pas de le mettre à contribution dans un bien moindre intérêt que celui de la vie!

Pag. 574.

Vous alléguez l'ancien Testament, erreur : l'ancien Testament n'est pas plus favorable à l'usure, ne chicanez pas avec la loi. *Ne prenez point d'intérêt de votre frère, et ne tirez point de lui plus que vous ne lui avez donné.* Ces paroles n'admettent point de commentaire. Vous même convenez que l'usure est quelque chose d'infâme. Si vous en portez un tel jugement, de quel œil Dieu doit-il la voir? Si la loi de Moïse la réprouve, les autres codes ne lui font pas plus de grâce, Partout elles ont flétri l'usure, en l'interdisant sévèrement aux magistrats et à tous ceux qui sont dans les emplois publics. Ce seroit pour eux une tache infamante : le royaume du ciel veut-il donc moins de pureté qu'un sénat humain?

Deut. XXVIII. 12.

Vous prétendez recueillir après que vous n'avez pas semé. Montrez-nous donc votre champ, vos sueurs, vos travaux. Vous n'avez à me faire voir qu'une ivraie stérile, et qui sera jetée au feu.

Il faut bien que je gagne ma vie. — Eh! n'avez-

vous pas mille autres moyens légitimes pour exercer votre industrie? Cet argent que vous faites ainsi valoir ne vous rapporte que des soucis cuisants. Jamais usurier ne grossit son trésor sans qu'il ne lui en coûte; on jouit moins de ce que l'on a, que l'on n'est inquiet pour ce que l'on n'a pas. Quelque énorme que soit l'intérêt, on voudroit qu'il égalât le capital. A mesure que l'on perçoit, on place, et encore, et toujours sur nouveaux frais, sans jouir un moment de ce que l'on possède; et les intérêts accumulés ne pullulent dans les mains de l'avare que comme les petits de la vipère, pour lui déchirer le sein à mesure qu'ils sortent de ses entrailles. Combien Pag. 575.
donc le prophète avoit-il raison d'appeler les *liens* de la cupidité, une *chaîne pesante* et insupportable!

Dieu ne veut pas que vous redemandiez même ce que vous avez donné. *Donnez*, dit-il, *à ceux de qui* Luc. VI. 35.
vous n'espérez rien recevoir. Gardez-vous donc d'exiger plus que vous ne donnez. Vous croyez avoir augmenté votre bien, vous n'avez fait qu'amasser des charbons de feu pour l'éternité (*).

(*) Hom. LVII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 620—626. Laur. Chesnard, analysant saint Jean Chrysostôme, *Discours sur l'usure*, tom. II, pag. 162. La doctrine de l'Eglise sur l'usure, est amplement discutée par ce que l'on en peut voir dans le neuvième volume de cet ouvrage, à l'article de saint Ambroise, pag. 99—107.

Envie.

T. x Bened. Pag. 283. Le Démon est envieux de sa nature. Il attaque l'homme, mais il laisse en paix les Démons.

Le bonheur de votre frère vous irrite, il vous met hors de vous, quand vous devriez vous en réjouir avec lui. Si vous en êtes jaloux, soyez-le, j'y consens, en vous efforçant de lui ressembler, de mériter comme lui une bonne réputation, non pour noircir la sienne. Que ce soit pour vous élever où il est monté, non pour l'en faire descendre; pour acquérir la même vertu. Imitez-le, ne lui déclarez point la guerre. Cette envie est louable, elle est sainte.

Pag. 284. Il y a cette différence entre l'avare et l'envieux, que le premier se réjouit du bien qu'il reçoit, et le second du bien qui n'a pas été fait à un autre (*).

T. IX Bened. Pag. 489. Passion détestable, l'objet de sa haine est moins l'homme qu'elle attaque, que la Divinité elle-même, dont elle combat les desseins. L'envieux en veut à son prochain; il en veut bien plus sûrement à lui-même. Eh! mon ami, pourquoi cette guerre intestine, ces angoisses, ces déchirantes agitations auxquelles vous vous dévouez de plein gré? Pourquoi vous en prendre au ciel, à la terre? Est-ce avec de semblables dispositions que

(*) Hom. XXXI *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 339, 340.

vous obtiendrez du Seigneur qu'il vous remette vos offenses ; et s'il ne pardonne point à qui ne veut point pardonner, à quelle indulgence de sa part peuvent prétendre ceux qui font du mal à qui ne leur en a pas fait ? Math. VI. 12.

L'envie, quand elle porte sur des personnes consacrées au Seigneur, est une sorte de ligue faite avec le Démon contre l'Eglise de Dieu. Le Démon réduit à ses seules forces, ne seroit pas aussi dangereux : on peut échapper à ses attaques diverses, mais l'envie vous combat sous le masque. Insensé ! en voulant perdre les autres, vous vous perdez vous-même. La maladie qui vous travaille, non-seulement n'inspire de pitié à personne, mais elle vous couvre de ridicule aux yeux de tous. Quoi ! vous dessécher, prendre l'épouvante, crier que tout est perdu ! Eh dites-moi à quel sujet ? Parce que votre frère est en honneur, parce qu'il a du crédit, de l'influence ? Mais ce seroit plutôt une raison de vous réjouir, de faire éclater votre allégresse, de vous associer à son triomphe, de rendre gloire à Dieu même, qui veut bien distinguer et honorer un de vos membres. Vous n'oseriez pas déclarer que c'est là ce qui vous fait de la peine ; et voilà pourtant où vous en êtes. — Moi, dites-vous, jaloux de la gloire du Seigneur ! ce n'est pas là ce qui m'offusque, ce n'est que la gloire de cet homme. — Mais l'honneur qu'il reçoit rejaillit sur Dieu. Donc la guerre que vous lui faites Pag. 490.

réagit sur Dieu même. — Que Dieu soit glorifié, je le demande comme vous ; mais j'aimerois mieux qu'il le fût à cause de moi qu'à cause de tout autre. — Qui l'empêche? Rien. Au contraire, cela ne dépend que de vous. Réjouissez-vous de la gloire de votre frère ; par là vous serez cause ainsi que Dieu sera glorifié ; que l'on dira partout : Béni soit Dieu d'avoir des serviteurs si grands, si généreux, que la prospérité de leurs frères ne les blesse point, et que, loin d'en être jaloux, ils soient aussi heureux du bonheur des autres que de leur propre bonheur !

Quand ce ne seroit pas votre frère, quand il ne seroit à vos yeux qu'un ennemi, par cela seul que son élévation peut tourner à la gloire de Dieu, voilà pour vous l'occasion de vous en faire un ami. Vous étiez le sien auparavant ; l'éclat de ses vertus, qui peut-être a appelé sur lui cette faveur, cette dignité, qui serviront à la gloire de Dieu et de son Eglise, lui concilioit vos propres suffrages. Comment n'est-il devenu votre ennemi qu'au moment où il les a obtenus ? Est-il une preuve moins équivoque que c'est à Dieu même que vous déclarez la guerre ? Avec cela, soyez chaste, mortifié, continent, ayez la perfection des Esprits célestes, faites des miracles ; tant de vertu et de puissance ne m'empêcheront pas de conclure que si vous êtes un envieux, vous vous mettez au dernier rang de l'humanité. Vous vous confondez avec les Démons ; et entre vous et le vo-

leur public je vois bien peu de différence. — Vous m'accusez en secret d'exagération. Répondez-moi : Si quelqu'un venoit la torche à la main menacer cet édifice, et vouloit faire de cet autel un monceau de ruines et de cendres, tout ce qu'il y a de chrétiens ici présents ne crieroit-il pas à l'impie, au sacrilége? Contiendriez-vous la juste indignation qui vous saisiroit, et la vengeance épargneroit-elle le coupable? Les ravages que fait l'envie sont-ils moins à redouter? Elle ne s'en prend point à des pierres, aux ornements de l'autel, elle va plus loin, puisqu'elle dégrade et tend à renverser les soutiens de l'édifice spirituel, les ministres des autels, les prédicateurs de la divine doctrine. — Les choses ne vont point jusque là. — Oui dans le fait, mais non dans l'intention ; or, c'est l'intention qui détermine le jugement à prononcer. Falloit-il, pour être déclaré l'assassin de David, que Saül réussît à le mettre à mort? Ne lui avoit-il pas suffi de le vouloir? Vous n'attaquez pas le troupeau, mais vous en éloignez le pasteur. Le pouvez-vous sans compromettre le salut du troupeau lui-même? Et quand Jésus-Christ a donné pour lui tout son sang, quand il nous commande d'aimer son Eglise, de tout faire, de tout souffrir pour l'intérêt de ses brebis, rien pour le nôtre ; vous venez, vous, me parler de votre gloire ! Mais Jésus-Christ a-t-il cherché la sienne en se sacrifiant pour la vôtre? Votre gloire, aveugle que

vous êtes, vous y travailleriez bien mieux, si vous pensiez davantage à celle de Dieu.

Mes frères, faisons pour ceux qui sont travaillés par cette maladie, ce que nous faisons pour les énergumènes; adressons pour eux tous ensemble nos prières au Seigneur. Hélas! les premiers sont
Pag. 491. bien plus à plaindre encore; car les énergumènes le sont sans le vouloir; l'envieux l'est volontairement..... Non, mes frères, point de guerre aussi cruelle que celle de l'envie; les autres guerres finissent avec la cause qui les avoit provoquées : l'envieux ne s'appaise jamais. Ailleurs, on combat à visage découvert, l'envieux ne combat qu'en secret. Dans les autres guerres, on a du moins des prétextes : ici il n'y a que du délire. Cherchez dans la nature quelque être malfaisant à qui l'envieux puisse ressembler: il n'y en a pas; son unique modèle est dans les enfers. C'est de là que cette odieuse passion est sortie pour bouleverser nos églises, enfanter les schismes et les hérésies, armer le frère contre le frère; c'est elle qui, dès les premiers jours du monde, a baigné la terre du sang de l'innocence, a soulevé la nature contre elle-même, a introduit la mort, étouffé dans le cœur du fratricide Caïn toute sensibilité, lui a fait perdre le souvenir d'un père, d'une
Gen. IV. 7. mère, d'un frère et de lui-même. Vainement le Seigneur lui-même s'interposoit entre Caïn et sa victime; vainement l'exhortoit-il à réprimer ses

fougueux emportements, à se rendre maître de lui-même. Le fratricide resta insensible. Maladie incurable, les remèdes eux-mêmes ne servent qu'à l'aigrir. Malheureux! Vous vous consumez de chagrin! Pourquoi? Parce que votre frère honore le Seigneur par des sacrifices? Dites-moi si le Démon pourroit avoir d'autres pensées. Parce que ses sacrifices sont agréables au Seigneur, étant plus saint et plus innocent que vous? Mais qui vous empêche de l'être encore plus que lui? Au lieu de songer à le tuer, laissez-le vivre pour vous ménager un rival que vous puissiez surpasser en mérite. Abel mort, Abel assassiné par votre main, c'est vous qui êtes le vaincu. Le vainqueur c'est lui. Mais rien n'arrête l'envieux : sourd à tout autre sentiment qu'à celui de sa passion, il s'est ligué avec le Démon, faisant avec lui cause commune. La haine de l'implacable ennemi du genre humain n'étoit pas encore assouvie par la sentence de mort portée contre l'homme : il lui en falloit la prompte exécution, et par une sanglante catastrophe. A son gré, la nature n'agissoit pas assez vite pour le mettre en possession de ses victimes; et bien qu'il eût entendu prononcer l'arrêt : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière*, impatient de jouir de son triomphe, il brûle de voir un fils mourir avant son père, et un frère égorgé par son frère (*). *Ibid.* III, 19.

(*) Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV.

T. XI Bened. Pag. 631.

Cette lèpre contagieuse s'est répandue jusque dans l'Église, elle y a tout bouleversé, elle en a désuni tous les membres. Nous sommes, à l'égard les uns des autres, comme des ennemis en présence, nous décochant des traits empoisonnés. Que faites-vous, ô mon frère? Vous trouvez du profit à déprimer le prochain? Vous travaillez contre vous-même. Voyez ceux qui cultivent la terre : ils concourent tous ensemble au même but; l'un trace le sillon, l'autre y jette la semence, et d'autres hersent, arrosent, creusent des fossés, plantent des haies pour défendre le champ contre les insultes des animaux; tous se réunissent dans un même vœu. Il n'en est pas ainsi parmi nous; tandis que je plante, un autre vient qui détruit ce que j'ai fait; attendez au moins que la racine ait pris. Ce n'est point mon ouvrage, c'est le vôtre que vous attaquez : j'ai planté, c'étoit à vous d'arroser; si vous ébranlez ce jeune arbre, vous arrachez la racine, et qu'aurez-vous à arroser? Ce qui vous fait peine, c'est d'entendre partout la louange de cet homme qui a planté. Con-

pag. 81—83; La Rue, *Serm. sur l'envie*, *Avent*, pag. 296, 297, 299, citant saint Jean Chrysostôme, de qui il emprunte les traits les plus brillants de ce discours; Bourdaloue, *sur la sévérité évangélique*, *Avent*, pag. 358—368; *Serm. de l'aveugle-né*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 423 et suiv.; Laur. Chesnard, *Discours sur l'envie*, t. II, p. 49 et suiv.; Massillon, *Petit Carême*, pag. 84—200; Bossuet, *Serm.*, t. IX, p. 126, 92; Molinier, dans l'*Art de peindre à l'esprit*, t. I, p. 280—285.

solez-vous, ce n'est l'ouvrage ni de lui ni de vous. *Celui qui plante n'est rien, pas plus que celui qui arrose,* nous dit saint Paul. C'est Dieu qui fait tout; c'est donc à Dieu que vous en voulez. Revenons, mes frères, à de meilleurs sentiments. Ce que je crains, c'est moins la guerre du dehors que celle du dedans. Tant que l'arbre tient fortement à la terre par la racine, les vents ne peuvent rien contre lui; qu'elle soit piquée par le ver, l'arbre meurt de lui-même. Hélas! ma comparaison est trop fidèle; notre Eglise, si étendue dans ses rameaux, ne présente plus à nos regards qu'un tronc mutilé; c'est un corps abattu, gissant par terre. Nous avons bien encore la foi, mais une foi morte et sans action; la sainte flamme de la charité ne l'anime plus; nous nous appelons frères, nous nous traitons en ennemis (*). I. Cor. v.

Jésus-Christ ne fait par ses miracles et ses bienfaits, qu'irriter contre lui l'envie des pharisiens. Le Démon cède à la toute-puissance de Jésus-Christ; il s'enfuit à sa voix des corps qu'il possédoit, et demeure dans le silence. Les pharisiens, à la vue d'un tel prodige, n'en sont que plus envenimés; et quand ils n'ont pas encore le pouvoir de faire mourir Jésus-Christ, ils s'efforcent de le calomnier. Est-il mé- T. VII Bened. Pag. 440.

(*) Hom. XXVII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 748, 749.

chanceté égale à celle de l'envieux? L'adultère, du moins, quand il a assouvi sa passion, lui donne quelque trêve; l'envie n'en connoît pas. Elle commence par se dévorer elle-même avant de frapper ses victimes, et leur déclare une guerre implacable. Le bonheur des Démons, c'est de faire du mal aux autres : c'est aussi le bonheur de l'envieux. Celui qu'il hait éprouve-t-il quelque disgrâce? c'est là le seul moment où il respire, et goûte quelque repos, mais non pas pour long-temps. Pour lui, ce qui afflige les autres est jouissance, comme ce qui les réjouit est un supplice, et il calcule moins ce qui lui en revient à lui-même, que ce qu'ils y perdent.

Vous ne voyez pas sans quelque pitié répandre le sang des bêtes : l'envieux pharisien ne voit qu'en pâlissant le Sauveur guérir le malade; il en frémit de rage, et, plus cruel que les bêtes farouches, ne songe qu'à conspirer contre le bienfaiteur. Se peut-il concevoir rien de plus criminel que cette détestable passion? Aussi y a-t-il eu des fornicateurs et des publicains qui ont trouvé accès au royaume de Dieu. Mais les envieux, bien qu'ils en fussent les légitimes enfants, dit l'Evangile, en ont été exclus pour jamais : *Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures*. Les premiers, en renonçant à leurs désordres, ont reçu des biens qu'ils n'avoient pas espérés; les autres, en s'abandonnant à l'envie, ont perdu ceux qu'ils avoient.

Matth. XII. 9.

Pag. 441.

Matth. VII. 12.

C'est l'envie qui a fait entrer la mort dans ce monde; l'envie qui arma les mains d'un frère contre l'innocent Abel, et souilla la terre de son sang. C'est elle encore qui depuis a fait que cette même terre s'est ouverte pour engloutir tout vivants Coré, Dathan, Abiron, et tous les complices de leur rébellion (*).

Intempérance.

Est-il rien qui rende plus misérable que l'ivresse? L'homme ivre est un cadavre animé; c'est un Démon qui l'est de son propre choix; un malade qui s'est exposé volontairement à l'être; un insensé qu'on ne plaint pas, c'est l'opprobre de l'espèce humaine, également inutile à l'Etat, à ses amis, à ses proches, à lui-même. Son aspect seul a quelque chose de hideux qui vous révolte et vous repousse : sa démarche, sa voix, son haleine seule, tout en lui est odieux et insupportable. Mais ce qui est le comble du mal, c'est que la passion de l'ivresse ferme les portes du ciel, qu'elle prive des biens éternels, et qu'au mépris dont elle a châtié durant la vie ceux qui s'y abandonnent, elle fait succéder dans l'autre les supplices des enfers (**).

(*) Hom. XLI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 465, 466.

(**) Hom. I *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 8.

Quand l'ennemi se présente devant une ville, qu'il s'efforce de s'en rendre maître, quel trouble, quelle agitation s'y répand! Image de l'âme que l'intempérance assiège. Pour qui les terribles anathêmes, pour qui la confusion d'esprit, le désordre des sens, pour qui le formidable jugement? surtout pour les intempérants. Quoi de plus hideux que l'aspect d'une femme livrée à ce vice? Comme son visage en feu se décolore, ses yeux s'obscurcissent et perdent leur doux éclat, chargés qu'ils sont d'un brouillard épais! Elle chancelle, le poids de son corps l'entraîne : vous n'imaginez rien de plus dégoûtant. Opposez à ce tableau celui d'une femme modeste, tempérante et chaste, réservée dans ses paroles, comme elle s'embellit encore du charme de sa vertu (1).

Vous aimez le plaisir sans doute, ne le cherchez pas ailleurs que dans la frugalité. Votre santé, votre liberté vous sont chères; soyez tempérants : vous jouirez de la santé, de la liberté d'esprit et de corps. C'est l'intempérance qui produit les dégoûts, les maladies, les servitudes de toute sorte, la ruine de la fortune par des dépenses sans mesure (*).

T. II Bened. Pag. 439.

L'ivresse empêche également et de parler et de se taire; c'est un flux de paroles où tout échappe,

(1) Bourdaloue : « Quel opprobre en particulier pour les personnes du sexe! etc.» (Voy. la suite, *Serm. sur la tempérance chrétienne*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 19.)

(*) Hom. XXVII *in Act. apostol.*, tom. IX Bened., pag. 217, 218.

se précipite sans ordre, sans discrétion. L'homme ivre est pire que l'homme obsédé par le Démon. Celui-ci, on le plaint; l'autre, il n'excite que l'indignation et le mépris. Au reste, tous deux se ressemblent par les actions et par tout l'extérieur. Egalement hors d'état de faire usage de leur raison ni de leurs membres, vous les voyez rouler les yeux, s'abattre et se traîner à terre, écumer, exhaler de leur bouche une odeur infecte. L'homme ivre est pour tout le monde un objet odieux; ses amis s'en éloignent, ses ennemis s'en moquent, ses domestiques l'insultent, sa femme même ne le peut supporter; on ne voit en lui qu'un être dégradé au-dessous de la brute. La brute du moins ne boit que par nécessité et pour apaiser la soif; celui-ci ne boit pas même pour le plaisir de boire, plus stupide que le plus stupide animal. Telle est aujourd'hui la corruption de nos mœurs, que l'ivresse, avec tous ses honteux désordres, ne passe plus pour être un crime. C'est parmi les riches une misérable émulation à qui boira avec le plus d'excès et d'impudence, à qui prêtera le plus à la risée et au scandale, à qui s'abrutira davantage, à qui insultera avec le plus d'insolence à la loi du Seigneur : lutte infâme à laquelle le Démon préside... Voulez-vous apprendre ce qu'il y a dans ce vice de plus déplorable encore. Ecoutez : L'ivresse exclut à jamais du royaume des cieux. De qui le savons-nous? de saint

I. Cor. VI. 9. Paul : *Ne vous y trompez pas*, écrivoit-il aux Corinthiens, *ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les impudiques, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni ceux qui ravissent le bien des autres,*
Pag. 440. *ne jouiront point du royaume de Dieu...* Quoi donc? N'y a-t-il point de différence entre l'ivrognerie et l'impudicité, ou l'idolatrie? Ce n'est pas à moi à vous répondre; j'ai rapporté l'oracle, ne m'en demandez pas davantage; demandez-le à un saint Paul, c'est lui qui vous répondra. Ceux qui s'en rendent coupables seront-ils punis ensemble ou séparément? voilà ce que j'ignore. Mais que l'intempérance ne ferme pas moins que l'ivresse les portes du royaume du ciel, c'est là ce qu'on peut affirmer positivement. Puisque c'est là une vérité incontestable, à quoi bon m'interroger sur la mesure du châtiment? Qu'importe qu'on soit plus ou moins dehors, quand on n'est pas dedans, quand on est rejeté du royaume, condamné, réservé à un supplice qui ne finira jamais? Il est bien question d'examiner s'il y a des différences dans le mal qui a été commis! Il nous suffit de savoir que l'intempérance est un crime indigne d'un chrétien, et qu'elle sera sévèrement punie.

Ce n'est pas pour vous que je parle, à Dieu ne plaise! je vous crois exempts de cette honteuse maladie. Et ce qui m'en donne la preuve, c'est votre

assistance même dans ce temple, c'est votre assiduité à vous y attendre, c'est l'attention que vous apportez à nous entendre. On ne met pas cet empressement à écouter la divine parole, quand on s'adonne au vice de l'intempérance. *Ne tombez pas*, dit l'Apôtre, *dans l'excès du vin, qui produit l'impudicité, mais remplissez-vous de l'Esprit Saint.* C'est là, mes frères, une légitime et sainte ivresse. Abandonnez-vous à celle-là pour échapper à l'autre; pénétrez-en et votre âme et vos pensées, pour vous garantir des atteintes de l'autre. Remarquez l'expression de saint Paul; il ne dit pas : Participez aux effusions de l'Esprit Saint, mais *soyez-en pleins.* Qu'elles vous inondent, qu'elles vous remplissent tout entier, et de telle sorte que le Démon n'y puisse faire entrer rien d'étranger. Savourez le calice du Seigneur, calice enivrant, qui fortifie au lieu d'affoiblir, qui régénère au lieu d'abattre; le calice du sang de Notre Seigneur, qui enfantera la tempérance; celui dont le prophète a dit : *Vous m'avez préparé, Seigneur, une table abondante pour me soutenir contre mes ennemis; vous avez répandu sur ma tête une huile de parfum : ma coupe est toute pleine d'un vin excellent* (*).

Ephes. II. 18.

Ps. XXII. 4.

Les plaisirs de la table sont stériles comme les

T. VII Bened. Pag. 475.

(*) *De resurrect. Chr.*, Morel. *Opusc.*, tom. V, pag, 449—451; La Boissière, *Carême*, tom. I, pag. 143, 144; Daillé, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 107.

épines, et bien plus funestes encore. Ils avancent la vieillesse, émoussent les organes, appesantissent l'esprit et troublent la raison, enveloppent de ténèbres l'intelligence, énervent le corps qu'ils surchargent. Pourquoi tant de soins pour engraisser votre corps? En voulez-vous faire une victime pour le sacrifice, ou un mets de plus pour votre table? Tout ce qui passe la nécessité n'est plus nourriture, il n'est que poison. Ce ventre que vous gorgez d'aliments ne tarde pas à vous en punir par tous les maux qu'il vous fait; il se venge sur tout le reste du corps, en commençant par enchaîner les pieds qui vous ont conduit à cette table désordonnée, puis, frappant d'inertie ces mains qui ont servi avec trop de complaisance les excès de votre sensualité, quelquefois en jetant sur les yeux de sombres vapeurs, ou en portant à la tête des fumées qui lui causent d'insupportables douleurs. C'est un serviteur qui, écrasé sous le faix dont on le charge, se révolte contre son maître. Dieu permet ces désordres, afin de contenir au moins, par la crainte et par l'intérêt, ceux qui ne peuvent l'être par devoir et par vertu (*).

L'intempérance est une hydre à cent têtes; elle ne marche qu'accompagnée de l'impureté, de la colère, des plus infâmes déréglements. Vous avez vu

(*) Hom. XLV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 505, 506.

les plus courageux des hommes, après avoir rempli toute la terre de leur renommée, succomber lâchement à l'intempérance, en devenir les captifs, et flétrir toute leur gloire. Vainqueur de l'intempérance, vous le serez à la fois de tous les monstres qu'elle enfante (*).

Vous fûtes introduit dans la salle du banquet sacré, admis à la table du Roi des rois, initié à nos saints cantiques, rempli de l'Esprit Saint, vous vous êtes mêlé aux Séraphins, et aux sublimes intelligences : n'allez pas dissiper votre trésor, ne laissez pas évaporer ces chastes délices, en vous livrant à l'intempérance, mère des noirs soucis. Laissez au Démon ses perfides joies qui n'enfantent que désordres et calamités : fuyez avec elles, et l'assoupissement, et les maladies, et ce léthargique sommeil, image et cortège de la mort, qui marchent à leur suite. Au sortir de cette table sainte où vous avez reçu le sang de Jésus-Christ, n'allez pas chercher un compagnon de plaisir que vous fassiez asseoir avec vous à une table mondaine. Contentez-vous de posséder Jésus-Christ dans votre sein. Vous aimez les plaisirs de la table. Et moi aussi je veux que vous les goûtiez ; mais les vrais plaisirs, ceux-là qui ne se flétrissent pas, mais qui sans cesse se re-

(*) *De ingluvie et ebrietate*, *Inter eclogas*, tom. XII Bened., pag. 512—515 ; Laur. Chesnard, citant saint Jean Chrysostôme, *Disc.*, t. II, p. 95.

nouvellent. Invitez Jésus-Christ à votre table. Donnez-lui pour convives ceux que vous aimez ou plutôt ceux qui lui ressemblent. Voilà les véritables, les solides plaisirs, ceux qui remplissent l'âme tout entière. Les autres n'ont qu'une apparence vaine et bientôt évanouie (*).

«De là cet important avis que nous donne saint Chrysostôme : *Epulis vestris Christus adsit.* Mes frères, disoit ce saint docteur, que Jésus-Christ assiste à tous vos repas ; qu'il soit un des conviés, qu'il y tienne la première place, qu'il y reçoive tous les honneurs : c'est-à-dire, portez-y le souvenir de Dieu, ayez-y toujours dans l'esprit le souvenir de Dieu (1).

Colère. Emportements.

T. VII Bened. Pag. 201.

Maintenant je m'adresse à vous qui vous laissez emporter par la colère, jusqu'à rendre tout un public témoin des voies de fait que vous vous permettez contre votre frère ; à vous, dont la violence le provoque au combat et l'entraîne dans votre iniquité. Dites-moi : quand vous le frappez, que vous le déchirez, pour qui voulez-vous que l'on vous prenne ? Sans doute pour un animal féroce ? Vous ne rougissez pas de vous dégrader de la sorte, de vous dépouiller de votre qualité d'homme ! Vous êtes pau-

(*) Hom. XXVII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 299, 300.

(1) Bourdaloue, *sur la tempérance chrétienne, Dominic.*, t. IV, p. 33.

vre, mais vous êtes libre. Vous n'êtes qu'un artisan, mais vous êtes chrétien. Et par cela seul que vous êtes pauvre, n'êtes-vous pas intéressé à plus de douceur et de patience? Laissez les riches se disputer entre eux, et se punir de leurs richesses par les querelles dont elles sont pour eux l'aliment. Mais vous qui n'avez pas le privilége de l'opulence, à quoi bon en attirer sur vous les malédictions, en vous engageant comme les riches dans les inimitiés et les querelles? Vous attaquez votre frère, vous le prenez à la gorge, vous le foulez sous les pieds en présence de tout un peuple. Combien n'est-il pas honteux pour vous-même de vous assimiler ainsi aux animaux furieux, de les surpasser même en brutalité! Car enfin, ils partagent en commun les biens que la nature leur a départis. Les hommes ont tout divisé. Tout est parmi eux dans la confusion. Ce n'est qu'inimitiés, querelles outrageantes, provocations, actes de violences, injures et outrages. Nous ne ménageons ni le ciel, à quoi nous sommes tous appelés, ni la terre qui nous fut donnée en commune propriété. La nature elle-même n'a pour nous rien de sacré. La vengeance, la soif de l'or ont rompu tous les liens de la charité (*).

Matth. XVIII. 28.

Qu'un homme en colère voulût se regarder au

(*) Hom. XV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 184. Voyez le vol. XIV de cet ouvrage, pag. 186.

miroir, combien il rougiroit à ses propres yeux de la difformité de son visage! Passion aussi funeste au corps, qu'elle l'est à l'âme, elle défigure l'un et dégrade l'autre (*).

Autant un jour clair et serein ressemble peu à un jour sombre d'hiver, autant l'homme colère et passionné ressemble peu à celui qui est doux et tranquille (**).

Ps. XXXIII. 11. *Cherchez la paix*, nous dit le prophète, *et poursuivez-la avec persévérance*. Je n'entends pas ici seulement la paix avec les hommes, mais celle où nous devons nous mettre avec Dieu. Et c'est avec grande raison que David nous commande de la *poursuivre*, de courir après elle, puisqu'elle a été comme chassée et bannie du monde, et qu'ayant quitté la terre, elle est retournée au ciel. Mais nous pouvons encore l'en faire redescendre, et la rappeler ici-bas, en renonçant pour jamais à la colère, à l'orgueil, à l'amour-propre, à nos passions, qui en sont les ennemies, en vivant dans la modération et la pureté. Quoi, en effet, de plus contraire à la paix que la colère et l'emportement? C'est la colère qui tantôt nous jette dans un tyrannique orgueil, tantôt nous abat dans la plus abjecte dépendance; nous rend odieux d'un côté, méprisables de l'autre, réu-

(*) Hom. VI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 165.

(**) Hom. VI *in Act.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 64.

nissant les contrastes les plus opposés. Réprimons la colère, et nous serons humbles sans abaissement, élevés sans présomption (*).

N'est-il pas vrai que quand il nous est arrivé de céder à la colère, nous nous en faisons le reproche à nous-mêmes, nous en sommes honteux; lors même que personne ne nous accuse, nous cherchons, par un langage et par une conduite contraire, à en témoigner notre repentir? Que nous ayons triomphé d'un premier mouvement, nous en ressentons une secrète joie; nous l'exprimons hautement, nous en parlons comme d'une victoire, et nous avons raison; car c'est une victoire réelle, et la plus glorieuse de toutes, de triompher de soi-même, de surmonter son ressentiment. Y céder, c'est foiblesse (**). T. VII Bened. Pag. 147.

Vous apprivoisez le lion, vous le rendez docile à votre commandement; et vous ne calmez pas cette fureur qui vous rend plus cruel qu'un lion! Pourtant cet animal vous opposoit deux obstacles en apparence invincibles, l'un, le défaut de raison, l'autre, son naturel farouche. Vous à qui Dieu a donné la raison en partage, vous qui, par les ressources de votre raison, avez su dompter le naturel dans ce terrible animal, comment se fait-il que vous trahissiez à la fois dans vous-même, et la raison et la nature?

(*) Hom. X *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 120, 121.

(**) Hom. III *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 38.

Si je vous donnois un autre homme à apprivoiser, vous ne crieriez pas à l'impossible, bien que vous fussiez en droit de me dire que vous n'êtes pas maître de commander à la volonté d'un autre, et que vous n'avez pas le don de la toute-puissance. Ici je vous donne une bête féroce à apprivoiser : cette bête féroce c'est vous-même, vous avez sur elle tout empire. Quelle excuse pouvez-vous m'alléguer si, après que d'un lion vous faites en quelque sorte un être raisonnable, vous transformez un être raisonnable en lion? Vous donnez à l'un ce que la nature lui avoit refusé; vous ôtez à l'autre ce que la nature lui avoit donné! Vous élevez les bêtes farouches à la dignité d'homme, et vous descendez vous-même de votre trône pour vous rabaisser à la condition des bêtes (*).

Il est une colère légitime; il n'y a point de vengeance permise (**).

Jugements téméraires. Médisances. Calomnies.

« La médisance, qui est le péché dont nous nous préservons le moins, et que nous voudrions le plus autoriser, de quelque manière que nous la considérions, porte un caractère de lâcheté dont on ne peut effacer l'op-

(*) Hom. IV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 61—63 (en substance); Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 47, 48.

(**) Hom. VI *in Matth.*, tom. VII Bened, pag. 214. Voyez dans le volume suivant l'article *Pardon des injures.*

probre; et c'est ce que saint Chrysostôme prouve admirablement dans l'une de ses homélies, par cette excellente démonstration qu'il en donne. Car, pour commencer par la personne qui sert d'objet à la médisance, voici le raisonnement de ce père : Où celui de qui vous parlez est votre ennemi, ou c'est un ami, ou c'est un homme indifférent à votre égard : s'il est votre ennemi, dès là c'est haine ou envie qui vous engage à en mal parler, et cela même parmi les hommes a toujours été traité de bassesse, et l'est encore... Si c'est votre ami (car à qui la médisance ne s'attaque-t-elle pas), quelle lâcheté de trahir ainsi la loi de l'amitié, de vous élever contre celui même dont vous devez être le défenseur; de l'exposer à la risée dans une conversation, tandis que vous l'entretenez ailleurs de belles paroles; de le flatter d'une part et de l'outrager de l'autre !... Mais je veux, conclut saint Chrysostôme, que cet homme vous soit indifférent, n'est-ce pas une autre espèce de lâcheté de lui porter des coups si sensibles? Puisque vous le regardez comme indifférent, pourquoi l'entreprenez-vous? Qu'a-t-il fait pour s'attirer le venin de votre médisance? Vous n'avez rien, dites-vous, contre lui; et cependant vous l'offensez et le blessez, etc. » (*).

Jésus-Christ nous défend d'offenser le prochain, soit par actions, soit par paroles. Il ne dit pas : Si vous accusez publiquement, si vous dénoncez au juge; mais simplement : *Si vous dites du mal,* quand ce ne seroit qu'en vous-même; quand il n'y auroit T. VI. Bened. Pag. 455.

(*) Bourdaloue, *sur la médisance*, *Dominic.*, tom. III, p. 200 et suiv. *Maledicus a malefico nisi occasione non differt.* (Quintilien.)

point de calomnie : vous serez puni sévèrement. Vous auriez beau être intimement convaincu de la vérité de ce que vous dites, et n'y point mettre d'esprit de vengeance : vous blessez la charité ; vous êtes coupable. Vous serez jugé, non sur ce que les autres auront fait, mais sur ce que vous aurez dit. Remarquez que le pharisien ne fut point condamné pour avoir menti, ou pour avoir révélé des torts
Luc. XXII. cachés. Ce qu'il disoit sur le compte du publicain étoit vrai, il étoit notoire : il n'est pas moins réprouvé. Le pécheur n'a-t-il pas un Juge qui le jugera? N'entreprenez pas sur l'autorité du fils de Dieu (*).

« Quel sera le fruit de vos veilles et de vos jeûnes, si votre langue est ivre du sang de vos frères, si vous vous repaissez de leur chair, comme vous le faites en médisant? Je ne dis point que c'est une foiblesse tout-à-fait honteuse de ne pouvoir supporter l'éclat du mérite et de la vertu, que c'est une lâcheté et une cruauté indigne d'un homme de se plaire à percer les autres hommes, ou à agrandir les plaies qu'on leur a faites : je ne parle point du défaut d'humilité dont ce vice est une preuve infaillible ; mais où est votre charité? où est cette vertu si aimable et si chère à Jésus-Christ, cette

(*) Hom. XLII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 482, 483 ; Segaud, *Carême*, t. I, p. 141 ; Lenfant, *Serm.*, t. VI, p. 278 ; Bourdaloue, *Dominic.*, t. IV, p. 248—258.

vertu si recommandée dans l'Evangile, pratiquée avec tant de soin par les Apôtres et par les premiers fidèles, et qui a toujours été le véritable et l'unique caractère des enfants de Dieu (*). »

Apprenons à réprimer notre langue, à ne pas proférer au hasard tout ce qui nous vient à l'esprit, à ménager nos frères et à ne pas nous rendre réciproquement victimes de nos jugements précipités. Tel homme qui blesse avec la langue imprime une plaie plus profonde qu'il ne feroit avec ses dents. Il attente à votre réputation, il vous fait un mal dont vous ne guérirez jamais. Plus criminel que l'assassin lui-même, il doit s'attendre à un plus rigoureux châtiment. Les autres désordres, bien que tous condamnés par la raison, peuvent s'expliquer par des causes qui les provoquent; le débauché allèguera la violence de son tempérament, le voleur se rejette sur le besoin, l'homicide sur l'emportement; le médisant n'a nul prétexte à mettre en avant. Ce n'est point ici un intérêt d'argent qui l'entraîne, pas même une passion qui l'égare. Où donc est son excuse? Vous voulez censurer, médire? Je vais vous fournir de quoi vous satisfaire. Censurez vos fautes; soyez le premier à accuser vos péchés : c'est là un genre de détraction légitime et louable, qui déposera

T. VI Bened. Pag. 194.

(*) La Colombière, *de la médisance*, *Serm.*, tom. IV, pag. 330; Massillon, dans son excellent sermon à ce sujet, *Carême*, t. III, p. 185; Chrysost., *de mansuetudine*, t. XII Bened., p. 423—426.

en faveur de votre équité. Le juste se condamne soi-même et ne condamne point les autres; vous accusez les autres, vous en serez puni. Vous vous accusez vous-même, vous en serez récompensé. Après
Pag. 195. tout, si vous êtes juste comment, êtes-vous accusateur? Si vous l'êtes, comment êtes-vous juste? La langue est un glaive acéré; tournez-en la pointe, non sur les autres, mais sur vous-même. Le vrai juste ne sait dire du mal de personne, excepté de
I. Tim. I. 12. lui. Écoutez saint Paul : *Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans mon ministère, moi qui étois auparavant un blasphémateur, un persécuteur et un ennemi outrageux.* Ailleurs, et dans
I. Cor. XV. 9. vingt endroits : *Je ne suis pas digne d'être compté parmi les Apôtres, ayant persécuté l'église de Dieu.* C'est là la seule sorte de médisance profitable, parce qu'elle produit la justice; aussi empressée de fermer la bouche au détracteur, qu'elle l'est de se faire le
I. Cor. IV. 5. procès à soi-même. *Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs.* C'est le précepte de l'Apôtre. Réservez le jugement à Dieu seul, qui seul connoît bien le secret du cœur. Quelque lumière que vous vous supposiez sur le compte
I. Cor. II. 11. du prochain, vous n'êtes pas infaillible. *Qui des hommes connoît ce qui est dans l'homme, sinon l'Es-*

prit de Dieu qui est dans lui? Tels qui vous paroissent abjects et méprisables, brilleront un jour d'un éclat plus vif que les rayons du soleil; tels qui vous semblent aujourd'hui grands et considérables, seront convaincus n'être que des sépulcres blanchis. Le publicain de l'Évangile prononce contre lui-même qu'il n'est rien qu'un pécheur, et il est absous; le pharisien se croit meilleur que tout l'univers, et il est réprouvé. *Que chacun examine bien ses propres actions, et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il verra de bon dans lui-même, et non point en se comparant avec les autres.* Éloignons la médisance, non pas seulement de nos lèvres, mais de nos oreilles. Se permettre la médisance ou l'entendre, est une même chose. *Vous ne recevrez point la parole du mensonge*, dit le Seigneur; bien loin d'y ajouter foi, vous ne lui donnerez pas même accès auprès de vous. Soyez sourd, repoussez de votre compagnie le médisant, et ne vous déclarez pas moins son ennemi, que le seroit celui qu'il attaque. David ne se contente pas de dire : Je ne donnois point de créance, moins encore d'acquiescement aux paroles du médisant; il va plus loin : *Je persécutois*, dit-il, *celui qui médisoit en secret de son prochain.* Faites comme lui. Vous avez entendu telle chose : qui vous oblige à la redire? N'avez-vous pas assez de vos péchés sans vous charger de ceux d'autrui? Ce que vous avez entendu, vous ne le gardez pas pour

Pag. 196.
Luc. XVIII.
Gal VI. 4.
Exod. XXIII. 1.
Ps. c. 5.
Pag. 197.

vous : vous êtes comptable, et de l'avoir entendu, et d'être devenu à votre tour accusateur. *Car vous serez justifié par vos paroles, et vous serez condamné par vos paroles.* C'est là l'oracle de Jésus-Christ, bien entendu que si c'est de vous que l'on dit du mal, le jugement vrai ou faux dont vous êtes l'occasion ne vous sera point imputé à péché. Au contraire, si vous l'endurez sans vous plaindre, il tournera à votre profit. Il n'est question ici que des rapports vrais ou faux que vous entendez sur le compte du prochain. Faux, c'est calomnie, et il n'est pas besoin de prouver combien ce péché est grave; vrai, ce n'est pas moins un scandale; et si l'on est puni pour avoir scandalisé un seul de ses frères, à plus forte raison si l'on en scandalise un grand nombre: ce qui arrive lorsque l'on va répéter ce que l'on a entendu. Or, rien n'est plus commun, rien qui se répande avec plus de rapidité que les médisances, rien aussi à quoi l'on se laisse prendre plus aisément (*).

Matth. XII. 37.

Matth. XVIII. 6.

T. X Bened. Pag. 415.

La société est un champ de bataille partagé entre ceux qui blessent et ceux qui sont blessés. On prie, on jeûne, et l'on médit du prochain. Je ne m'adresse aujourd'hui à ceux qui sont victimes de la

(*) *De prophet. obscur.*, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 828—832: Bourdaloue, *sur la médisance*, t. III, p. 216; Segaud, *Carême*, t. III, p. 20, 30, 39: Lenfant, t. VI, p. 524; Massillon, pag. 186.

médisance et de la calomnie, que pour leur promettre les récompenses immortelles réservées à ceux qui souffrent l'injustice. Ceux-là, Jésus-Christ lui-même les proclame *bienheureux*. Je ne m'adresserai qu'à ceux qui les répandent. Ceux-ci, l'Eglise chrétienne les repousse de ses sacrés mystères et leur interdit l'entrée de ses temples; elle est bien plus sévère encore : *De quel droit*, leur dit-elle, *viendriez-vous publier mes saintes ordonnances? Comment votre bouche oseroit-elle parler de mon alliance, et vous asseoir* dans mes assemblées, *quand vous méditez en secret de votre frère?* Vrais ou faux, ces discours, par cela seul qu'ils offensent la charité, ne devoient pas sortir de votre bouche; car il vous est défendu de juger votre prochain, sous peine d'être mis vous-même en jugement. Le pharisien, en disant du mal du publicain, ne le calomniait pas: il n'en a pas été moins condamné. Quoi! m'objectez-vous, quand l'accusation est vraie, quand cet homme est sans mœurs, sans religion, on n'aura pas le droit de s'en plaindre à haute voix! Reprenez-le, vous ferez bien; mais avec les précautions et dans l'esprit de charité que veut l'Evangile. Autrement vos corrections ne profitent ni à vous ni à lui, qu'elles ne font qu'entretenir dans son péché. Tant qu'il ne fut pas connu, il sauvoit du moins les apparences; quand vous produisez son crime au grand jour, vous brisez le dernier frein qui l'arrête. Innocent, il s'ir-

Matth. v.

Ps. xlix. 16.

Matth. vii. 1.

rite et s'indigne d'être accusé à tort; coupable, il n'a plus rien à ménager. Votre médisance a provoqué contre vous et sa colère et la vengeance du Seigneur.

Mais il a dit le premier du mal de vous, et vous voulez vous en venger. Imprudent, c'est contre vous même que vous tournez vos propres armes. Il médit
Pag. 416. de vous : vengez-vous-en en ne disant de lui que du bien. C'est le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne soit cru. S'affliger de la médisance dont on est l'objet, c'est la justifier et l'accréditer ; quand on n'en tient nul compte, on persuade bien mieux que la chose est fausse (*).

Pour la plupart des autres péchés, il faut du temps, des moyens étrangers et extérieurs; il n'en faut pas pour médire; et à moins d'une extrême circonspection, on tombe bien aisément dans ce péché. La volonté suffit, elle n'a besoin que du ministère de la langue; c'est de tous les péchés le plus facile, celui que l'on commet avec le plus de sécurité, et dont on sera puni avec le plus de sévérité. Cela étant, que de précautions sont nécessaires pour y échapper (**) !

« Pour faire un meurtre, dit saint Jean Chrysostôme,

(*) Hom. XLIV *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 493.

(**) Hom. *de prophet. obscur.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 889.

outre qu'on n'a pas toujours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre; il y a des temps peu favorables; il y a des lieux plus propres pour exécuter de si damnables desseins; de plus, toutes les armes ne sont pas sûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaies ne sont pas mortelles; mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'à dire un mot. Quelque part que se rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez sa réputation partout où il y a des personnes qui le connoissent; ainsi il n'y a presque point de lieu où vous ne puissiez le déchirer. Au reste, il n'est pas besoin de temps pour cela, un moment suffit; à peine avez-vous conçu la volonté de médire que la chose est exécutée. La langue n'attend point pour cela de commandement, et fait pour l'ordinaire plus qu'on ne veut. Les orateurs ont beau dire que, pour la réprimer et pour modérer un peu ses emportements, la nature a eu soin de l'enchaîner dans la bouche, comme un lion dans une caverne, qu'elle en a fermé l'entrée par un double rang de dents, qu'elle y a encore ajouté les lèvres, comme une seconde barrière; tout cela, bien loin de l'embarrasser, lui facilite ses mouvements, et par conséquent ses meurtres et ses ravages (*) ».

« La médisance imite la servante qui prend à la dérobée les effets de son maître; ou, semblable au voleur qui, étant entré dans une maison, considère attentivement tout ce qui s'y trouve, pour voir ce qu'il pourra emporter, elle observe avec soin ce qu'elle pourra enlever

(*) La Colombière, *de la médisance*, *Serm.*, tom. IV, pag. 322, 323; Chrysost., Hom. XVI *in* I *ad Cor.* tom. X Bened., pag. 140. Hom. II *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 42, 43.

à la réputation de celui dont elle est jalouse, et ensuite elle se cache (*) ».

T. III Bened. Pag. 188. Nous ne nous mettons point en peine de réprimer les langues des médisants, d'en prévenir ou d'en arrêter les téméraires jugements. Plût au ciel encore que nous-mêmes ne fussions pas des premiers à médire! Le tort que font à la religion les calomnies de l'infidèle, ne lui portent pas un préjudice aussi notable qu'elle n'en reçoit des médisances que les fidèles se permettent les uns contre les autres. N'en recherchons point les causes : est-ce indifférence, est-ce mépris pour la piété? Toujours est-il qu'il n'y a rien de plus capable de ruiner l'Eglise de Dieu, comme cet état de guerre où se mettent les disciples, les enfants, les sujets, à l'égard de ceux qu'ils doivent regarder comme leurs maîtres, leurs parents, leurs directeurs. Si l'oracle défend à celui qui dit du mal de son frère de lire les saintes Ps. XLIX. 16. Ecritures, par ces paroles : *Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mon testament, toi qui t'assieds pour par-* Pag. 189. *ler contre ton frère?* comment osez-vous participer aux sacrés mystères, vous qui vous portez l'accusa- Exod. XXI. 17. teur de votre père spirituel? La loi condamnoit à la mort quiconque avoit dit du mal de son père ou de sa mère : à quoi ne vous exposez-vous pas, quand

(*) Bossuet, *Serm.*, tom. V, pag. 416; Chrysost., Hom. XXIX *in Acta*, tom. IX Bened., pag. 301.

vous dites du mal de ceux qui vous en tiennent lieu! La sœur de Moïse est frappée de lèpre pour s'être permis de parler mal du saint législateur, qui demanda vainement à Dieu grâce pour elle. Par cet exemple, Dieu vouloit nous apprendre combien c'est un grand crime de parler mal de nos supérieurs, et de porter sur leurs actions de téméraires jugements. — On me dira : Oui, mais c'étoit Moïse. — Je répondrai : mais celle qui fut punie, c'étoit Marie. Obtiendrez-vous pour vos intarissables médisances plus de grâce qu'elle pour une seule? Le mal que vous dites des ministres de la religion, vrai ou faux, leur nuira bien moins à eux qu'à vous-même. Le pharisien de l'Evangile étoit d'ailleurs un homme de bien, fidèle à la loi; il avoit, ce semble, quelque motif plausible pour se loner. Le publicain, qu'il taxoit d'être un méchant homme, un concussionnaire, pouvoit être tout cela. Qui fut condamné? Le pharisien. *Vous serez jugé comme vous aurez jugé les autres*. Ecoutez encore Jésus-Christ : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites donc tout ce qu'ils vous diront, et non point ce qu'ils font.* Vous ne voyez point que Jésus-Christ les dégrade, et autorise à les mépriser (*).

Num. XII. 1. 10. 13.

Luc. XVIII.

Matth. VII. 2.

Pag. 190.

Matth. XXIII. 2.

(*) *In illud : Salutate*, etc., Morel, *Opusc.*, t. III, p. 235—237; Bourdaloue, *sur la médisance*, *Dominic.*, t. III, p. 209; Segaud, même sujet, *Carême*, t. III, p. 50 et suiv.

La médisance, source de maux; citez-m'en un seul qui n'en provienne pas. C'est de là que naissent les querelles, les défiances et les dissensions, les haines qui ne connoissent plus de frères, et changent en ennemi déclaré, souvent sans savoir pourquoi, celui qui la veille étoit votre ami. On l'a vue souvent armer pour leur commune ruine des familles entières, et bouleverser des villes qui fleurissoient à l'ombre de la concorde. Elle rompt tous les liens de la paix et détruit la charité, le premier des commandements. *Celui qui parle contre son frère*, dit un Apôtre. *et qui juge son frère, parle contre la loi et juge la loi. Que si vous jugez la loi, vous n'en êtes plus observateur, mais vous vous en rendez le juge. Il n'y a qu'un législateur qui peut sauver et qui peut perdre*(1). Le médisant va faire ses rapports en secret, par là il trahit et sa lâcheté et son mensonge. Car, s'il disoit vrai, il ne craindroit pas de le dire en face, et la franchise de ses remontrances ne mettroit point obstacle à la paix; la précaution qu'il met à se cacher démontre seule qu'il ment, et qu'il ne sauroit prouver ce qu'il avance (*).

Jac. IV. 11.

(1) Eloquemment développé par le P. Lenfant, dans son beau sermon *sur la médisance*, t. VI, p. 548 et suiv.

(*) *In ps.* C, Morel, *Opusc*, tom. III, pag. 912, 913; Fromentières, *Carême*, tom. I, pag. 441; Lenfant, tom. VI, pag. 518 et suiv.; Montargon, citant saint Jean Chrysostôme, *Dictionn. apost.*, tom. III, pag. 461. Segaud : « Mais je ne l'ai dit qu'à une seule per-

Quand, par vos médisances ou vos calomnies, vous ternissez la réputation du prochain, vous vous rejetez sur ce que vous l'avez entendu dire : Je le tiens d'un tel et d'un tel; ce n'est pas ma faute à moi, il faut bien que je témoigne en conséquence de ce qui m'a été dit.—Quoi ! vous ne le croyez pas et vous le dites ! Mais en le disant vous le faites croire. Ne valoit-il pas mieux n'en rien dire et vous taire? Mais telle est la maladie qui s'est répandue dans l'espèce humaine. On a toujours la bouche ouverte pour accuser et condamner les autres. Ce n'est pas moi, c'est un tel. Dites plutôt que c'est vous-même; car, si vous n'en eussiez pas parlé, un tel ne l'auroit pas entendu. Ce seroit lui, du moins ce ne seroit pas à vous qu'il faudroit s'en prendre. Votre devoir, à vous, c'est de couvrir les défauts de votre prochain, non de les divulguer, non de les colporter, pour vous ménager une fausse réputation d'honnête homme. Vous êtes sous ce masque, non pas simplement un accusateur, mais un calomniateur, mais un insensé. Si vous avez des fautes à

T, XII Bened. Pag. 199.

Pag. 200.

sonne : encore lui ai-je bien recommandé le silence. Vaine et ridicule excuse, répond saint Chrysostôme. Loin de justifier le médisant, c'est ce qui le condamne; c'est une preuve, non de sa modération, mais de sa cruauté; car il faut qu'il convienne de la malignité de ses discours, dès qu'il reconnoît pour eux la nécessité du silence, etc. » (*Carême*, tom. III, pag. 42; Bourdaloue, *sur la médisance, Dominic.*, tom. III, pag. 200.)

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS
Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

accuser, que ce soient les vôtres, non celles de votre frère (*).

« Caïn devient le meurtrier d'Abel ; Abel est égorgé. Lequel des deux, demande éloquemment saint Chrysostôme, dut-on regarder plutôt comme mort? étoit-ce celui qui, même après sa mort, faisoit entendre sa voix jusqu'au trône de Dieu, pour réclamer sa justice, ou celui dont la vie n'étoit qu'un affreux tissu de frayeurs et d'alarmes, à la vue de la justice divine qu'il avoit armée? Le dernier, répond le saint docteur, étoit dans un état plus affreux que celui de la mort. Quel est, je le demande aussi, mes chers auditeurs, quel est le sort le plus déplorable, ou celui de l'infortuné dont la médisance a immolé la réputation, ou celui du médisant contre lequel, du sein de la honte et des opprobres, un malheureux élève jusqu'au ciel sa douleur et ses plaintes (**)? »

L'Apôtre saint Paul ne permet pas au chrétien
Ephes. v. 4. aucunes railleries qui blessent la charité ; et certes avec raison. Telle plaisanterie, en apparence innocente, attire les reparties chagrines et offensantes; celles-ci, les voies de fait, les insultes, les vengeances quelquefois sanglantes et meurtrières. On

(*) Hom. XXI *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 883, 884; 199; Joli, *sur la médisance*, citant saint Jean Chrysostôme, *Dominic.*, tom. I, pag. 34; Bourdaloue, Segaud, Lenfant, *supra.*

(**) Le P. Lenfant, *Serm. sur la médisance*, tom. VI, pag. 555, 556; Chrysost., *Epist.* V *ad Olymp.*, tom. III Bened., pag. 579.

s'imagine que ce sont des riens, mais ces riens peuvent occasioner les plus grands maux (*).

Nous lisons dans l'Écriture que *le Seigneur descendit pour voir la ville que bâtissoient les enfants des hommes*. Est-ce que Dieu avoit besoin de changer de place? Que veut dire l'Ecriture? Nous apprendre qu'il ne faut jamais s'en rapporter à un premier jugement, mais descendre dans l'affaire, mais examiner mûrement et sur de bons témoignages avant de juger nos frères (*). Gen. XI. 15.

De toutes les persécutions auxquelles les justes doivent s'attendre à être éprouvés sur la terre, la plus cruelle, c'est la calomnie. Le sentiment en pénètre plus avant dans l'âme que les violences les plus déclarées. Il y a dans les autres épreuves divers adoucissements qui en corrigent l'amertume, tels que celui de rencontrer des personnes qui vous encouragent et vous applaudissent, qui paroissent disposées à s'associer à votre sort, et vous couronnent à l'avance par les éloges qu'elles donnent à votre patience à les endurer. La calomnie enlève jusqu'à la ressource des consolations humaines. On ne soupçonne pas même l'héroïsme nécessaire pour n'en être pas accablé; ou bien on vous accuse d'une sorte d'in- T. VII Bened. Pag. 192.

(*) Hom. XV *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 42, 157; Lenfant, *sur la médisance*, tom. VI, pag. 526—536.

(**) Hom. XXX *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 298.

différence sans vertu, quand vous ne lui opposez que le silence. Le trait qu'elle enfonce dans le cœur est quelquefois si vif, que l'on a vu souvent des hommes préférer la mort à l'opprobre qui en rejaillissoit sur leur personne, et attenter à leurs propres jours, plutôt que d'y survivre. Criminel désespoir qui porta le traître Judas à combler ses attentats
Job. XXII. par le suicide. Job avoit pu perdre à la fois ses richesses et ses enfants, être frappé dans sa chair, endurer les reproches de sa femme sans se permettre la plus légère plainte; il ne tient pas aux insultes calomnieuses de ses amis, qui lui font un crime de ses disgrâces et cherchent à les expliquer par la vengeance du ciel irrité contre ses péchés. David ne se souvient plus de toutes ses autres souffrances, et, en se recommandant à la clémence du Seigneur, il ne lui présente d'autre titre que la douceur avec laquelle il a enduré les invectives d'un calomnia-
II. Reg. XVI. 21. 22. teur : *Laissez-le faire*, avoit-il dit à ceux qui le vouloient empêcher, *laissez-le maudire; peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et qu'il me fera quelque bien pour ces malédictions que je*
Hebr. XI. 36. *reçois aujourd'hui.* Saint Paul comble de louanges les saints, pour leur courage à supporter, non-seu-
Pag. 193. lement la perte de leurs biens ou les mauvais traitements, mais les injures et les calomnies.

C'est pour cela que Jésus-Christ, dans ses béatitudes, propose une si magnifique récompense aux

justes éprouvés par ce genre de persécution ; qu'il excite leur ferveur, et ranime tout leur courage par l'exemple des anciens prophètes. Il place celle-là à la suite de toutes les autres, parce que, de tous les commandements, c'est là celui dont l'observation suppose la plus haute vertu. A moins de s'être fait de toutes les autres une étude continuelle, et comme un bouclier impénétrable, il est en effet bien difficile de soutenir, sans en être ébranlé, les combats où engage cet ennemi (*). Matth. v. 11.

Impureté.

Dieu punit par l'aveuglement le crime de l'impureté. Elle abrutit, non-seulement le corps, mais l'âme elle-même.

Nous le menaçons du feu de l'enfer; et à ce mot, l'incrédulité sourit. Qu'elle pense donc à la pluie de feu dont l'impure Sodome fut autrefois châtiée : Dieu, par ce terrible exemple, a voulu rendre présente à tous les siècles la réalité du feu dont il punit l'impureté dans les enfers. Il faut bien qu'elle soit à ses yeux un crime abominable, puisque, pour elle, il a formé un enfer avant le temps de l'enfer, une pluie dans le feu, parce que ce crime est contre nature.... Crime plus détestable que l'homicide lui- Gen. xix.

(*) Hom. xv *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 173, 174.

même; car celui-ci ne tue que le corps, l'autre donne la mort à l'âme. Point de péché qui jette l'homme dans un aveuglement plus profond : Comment? parce que ce péché est un attachement déréglé, et même un assujettissement honteux de l'esprit à la chair, et que, par là, il rend pour ainsi dire, l'esprit tout charnel. Or, de prétendre qu'un homme charnel puisse avoir des connoissances raisonnables, c'est vouloir que la chair soit esprit..... Le désordre de l'impureté dans l'homme est de le porter à des extrémités où la sensualité même des bêtes ne se porte pas. Exemple de ces villes abominables, sur qui Dieu fit éclater l'ardeur de sa colère. Aveuglement pire que celui des Démons, Dans les autres péchés, à force de se préoccuper, on croit, en péchant même, avoir raison, et par là on s'affranchit au moins du trouble présent que cause le péché quand il est commis avec une conviction actuelle de sa malice... Il n'y a que le péché de la chair où l'homme, pour peu qu'il ait de religion, ne trouvant nulle défense et nulle excuse, est obligé, malgré lui, de se condamner. A peine l'impudique a-t-il goûté le fruit de son incontinence, qu'il en éprouve l'amertume (*).

(*) Hom. IV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 457, 458. Traduit et développé par Bourdaloue, *Serm. sur l'impureté*, *Carême*, tom. II, pag. 80—86.

L'amour profane, tyrannie réelle, qui soumet l'âme tout entière, la jette dans une captivité absolue, l'isole de tout le reste de l'univers, et fait aimer son esclavage.

L'amour profane est toujours accompagné de jalousie; il ne marche qu'au milieu des tempêtes (*).

Ce vice infâme, l'obscurité du cloître en a caché et en dérobe encore tous les jours à la séduction. Dieu même, pour sa gloire, suscite de temps en temps quelques-unes de ces âmes privilégiées au milieu de la corruption du siècle; mais des chrétiens chastes et réglés, après avoir vécu dans toutes les horreurs de ce péché honteux, mais des hommes, autrefois voluptueux, qui aient cessé de l'être, en vérité, dit saint Chrysostôme, c'est ce que je cherche, mais assez inutilement. Or, que peut-il résulter de cette inflexible opiniâtreté dans le vice? Voici de quoi étonner les plus intrépides; plût au Ciel que c'en fût assez pour convertir les coupables! c'est que les uns expirent dans les transports des plus honteux désirs; ainsi mourut Holopherne, ce chef des Assyriens. Les autres succombent dans l'ivresse du crime. Ainsi périt, par les mains du zèlé Phinées, le trop voluptueux Israélite. D'autres enfin meurent après la consommation du péché, mais avec un attachement si

(*) *Ad Demetr.*, tom. I, pag. 135—145. Voyez Cheminais, *Serm.*, tom. III, pag. 218—239; Laur. Chesnard, tom. I, pag. 126; Saurin. *Vanité des moyens de cupidité*, t. IX, p. 153; Bourdaloue, *Divertissements du monde*, *Dominic.*, t. II, p. 69; le P. de Neuville, t. IV, p. 211; Segaud, *Caréme*, t, II, p. 107; *Bibliothèque choisie*, t. XIV, p. 89, et t. XVIII, p. 18.

opiniâtre au péché, qu'ils sont insensibles à tous mouvements de conversion (*).

Lorsque vous vous rencontrez en présence de quelque objet dangereux, gardez-vous bien d'y arrêter vos regards, de peur de ne pouvoir plus vous défendre des funestes impressions que sa vue laisseroit dans votre âme. —Mais, dépend-il de moi, m'allez-vous dire, d'y échapper? — Eh! de qui donc? Combattez. — Je ne le puis. — Accusez donc votre lâcheté. Mettez-vous en garde contre les commencements : avec un peu de bonne volonté vous en viendrez facilement à bout. Avez-vous fait ce qu'il eût fallu faire pour vous sauver de cette fièvre de l'âme? Soyez de bonne foi, et vous conviendrez que non. Ce qui la produit le plus souvent, c'est l'oisiveté (**).

Si la pensée de notre néant nous sert efficacement à réprimer les fumées de l'orgueil, elle n'est pas moins utile pour dompter les mouvements orageux des passions diverses qui s'élèvent dans nos cœurs ; celles, par exemple, de la convoitise ou de la concupiscence. A l'aspect de cette beauté qui vous séduit par l'éclat de ses formes, par la fraîcheur de son teint; dès la première impression que vous en recevez, prévenez les ravages du mal par la pensée que ce visage si gracieux n'est qu'un peu de terre,

(*) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag 135, 136.
(**) Hom. VII *in* II *ad Cor*, tom. X Bened., pag. 489, 490.

que cet objet qui vous enflamme n'est rien que poussière; et votre raison recouvrera son empire. Ne vous arrêtez pas à cette brillante surface : pénétrez plus avant. Qu'y a-t-il sous ces dehors qui vous enchantent? Anticipez sur les années; dans peu de temps, les rides de la vieillesse, les langueurs de la maladie, toute cette beauté évanouie, voilà ce qui causoit vos transports. Insensé! vous admiriez quoi? un peu de boue et de cendre (*).

Mensonge. Dissimulation. Fausse piété.

Ce que Dieu chérit par-dessus tout, c'est la simplicité du cœur et la droiture du langage. Il hait tout mensonge, toute dissimulation. La franchise fait le caractère propre de la vérité; elle ne connoît aucun détour. Le cœur faux marche par des sentiers obliques, où il s'embarrasse, et qui ne lui laissent point d'issue. Cela est d'expérience. Le menteur qui veut ourdir sa trame artificieuse, voyez de combien de subtilités il s'enveloppe, à combien de formes diverses il a recours, que de manéges, que de circonlocutions dans ses discours pour réussir à vous tromper! Qui dit vrai n'a pas besoin de tout cet échafaudage; rien de pénible ni de contraint, son langage est uni; comme la vérité, il brille de son seul éclat. Il ressemble à la beauté qui, par elle-

(*) *De prophetiar. obscur.*, tom. VI Bened., pag. 191.

même, et sans emprunter d'ornements étrangers, plaît à tous les yeux; tandis qu'il faut à la laideur du fard et des parures, pour dissimuler ce qu'elle a de repoussant (*).

La vérité qui ne se dément jamais se fait croire même de ceux qui ne l'aiment pas. Le mensonge, quand il s'est une fois laissé surprendre, perd toute créance alors même qu'il dit vrai (**).

Rien de plus éclatant ni de plus fort que la vérité D'autre part, rien de plus foible que le mensonge. Il a beau se déguiser, se couvrir de tous les masques, il finit toujours par se trahir. Cette source qui se cache sous terre, filtre au-dehors. La vérité, au contraire, se montre à nu à ceux qui veulent contempler sa beauté. Elle ne cherche point à se cacher; elle ne craint ni le péril ni les piéges. Elle n'ambitionne pas les vains applaudissements de la multitude. Rien d'humain n'a d'empire sur elle; mais supérieure à tous les artifices, comme à tous les chocs de la violence, elle demeure ferme et immobile.

Joan. XVIII. 20. Jésus-Christ répond à Pilate: *J'ai parlé à tout le monde, je n'ai rien dit en secret* (***).

Il n'y a rien qui nuise au bien réel, comme la

(*) *Expos. in ps.* CXXIV, tom. V Bened., pag. 351. Voyez Bossuet, *Serm.*, t. VI, p. 46 et suiv.; Bourdaloue, *sur l'amour et la crainte de la vérité, Dominic.*, t. II, p. 98; Saurin, t. VII, p. 151.

(**) *Adv. Judæos.*, *orat.* V, tom. I Bened., pag. 629.

(***) Hom. XIX *in Joann.* tom. VIII Bened., pag. 164.

fausse apparence du bien. Le mal qui se montre à découvert, on en a peur et on l'évite; mais quand il se déguise sous le masque du bien, on ne s'en défie pas, et l'on en est dupe. Point de moyen plus sûr de perdre le christianisme, que de se couvrir des apparences du christianisme. Jésus-Christ recommande surtout à ses disciples de se garder des faux prophètes (*). Matth. VII. 15.

Pourquoi ne pas vous montrer tel que vous êtes? Vainement vous faites effort pour vous déguiser: les sages n'en sont pas dupes. C'est à vos œuvres qu'ils vous reconnoissent. Cet habit respectable avec lequel vous paroissez, n'en impose pas aux regards. Le loup se fait voir sous cette peau de brebis qui le couvre. Vous fuyez la vérité, la vérité vous trahira. Vous empruntez le langage de la douceur et de la miséricorde, et vous êtes insociable dans votre commerce! Ce n'est point d'après votre langage, mais d'après vos mœurs qu'on vous jugera. Sous le masque de l'amitié, vous portez un cœur dévoré par la haine. Vous allez jusqu'à flatter celui que vous n'aimez pas. On ne s'y méprend pas; vos secrets sentiments percent à travers ce langage hypocrite; ces louanges que vous accordez même à ce qui est mal, sont un piége que vous tendez à votre ennemi, non un service rendu par l'amitié. Pourquoi donc, avec une vie toute livrée à la débauche, affectez-vous les T. I Bened. Pag. 815. (Supplém.)

(*) *Opus. imperf. in Matth.*, tom. VI Bened., XCII, col. 2.

Pag. 816. dehors de la tempérance? Avec des sentiments altiers, et tout le fiel de l'envie, vous donner un extérieur d'humilité et des manières polies? *Il n'y a*
Math. x. 26. *rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne vienne à être découvert.* Rien de honteux comme le mensonge. Fuyons jusqu'au soupçon du mensonge, pour ne vous point compromettre dans l'esprit de votre ami, et vous exposer à n'être pas cru, même quand vous dites vrai. Il en coûte toujours moins pour dire la vérité que pour mentir : pour être vrai, il ne faut nul effort. Il en faut pour imaginer et soutenir le mensonge, et pour ne point tomber en contradiction avec soi-même; ce qui arrive communément au menteur. Toujours fidèle à la vérité, vous n'aurez pas à rougir d'être surpris à mentir. On vous croira sur votre simple parole plus que sur toutes les affirmations avec serment; et votre témoignage, toujours décisif, toujours honoré, investi de la confiance publique, fera de vous l'appui du foible et le rempart de l'opprimé.

Dépouillez ce masque imposteur. Vous n'êtes pas ce que vous paroissez : à votre langage, à votre extérieur, on vous prendroit pour un saint; vos secrets sentiments, votre conduite publique, prouvent que vous n'êtes pas même un homme. Ce n'est pas l'habit qui nous fait entrer dans le ciel; ce sont les bonnes œuvres. L'homme ne juge que le dehors;
Jerem. XVII. 10. Dieu perce au-dedans. *Il scrute le cœur et les reins;*

et rien ne peut échapper à la perspicacité de ses regards. Viendra un jour où vous serez manifesté tel que vous êtes, et, tel qu'Adam après sa chûte, reduit à une honteuse nudité, vous essaierez vainement de vous cacher à l'œil du Seigneur, et vous serez d'autant plus rigoureusement puni, que l'habit même dont vous fûtes décoré vous obligeoit à plus de sévérité dans vos actions. Rappelez-vous les anathêmes lancés par Jésus-Christ contre l'hypocrisie des pharisiens; rappelez-vous le châtiment de Saphira et d'Ananie, et n'espérez pas tromper Dieu (*).

Gen. III.

Matth. XXIII.

Act. V.

« C'est l'injustice et la malignité des libertins de prétendre tirer avantage de l'hypocrisie et de la fausse dévotion. Et si vous voulez savoir en quoi consiste cet avantage, et quel est là-dessus le secret de sa politique, il me suffit, pour vous en instruire pleinement, de développer ici la remarque de saint Chrysostôme, dans un excellent discours qu'il nous a laissé sur cette matière, où il ramasse en peu de mots tout ce qu'on en peut dire de plus sensé et de plus solide; car, voici comment il raisonne : Le libertin, dit ce grand docteur, ne manque jamais de se prévaloir de la fausse piété, pour se persuader à lui-même qu'il n'y en a point de vraie, ou du moins qu'il n'y en a point qui ne soit suspecte, et pour

(*) *De fugienda simultate*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 529—531; Lenfant, *Avantage d'agir en vue de Dieu*, *Serm.*, tom. VII, pag. 9—61; Bourdaloue, *Carême*, tom. II, pag. 136; *Dominic.*, tom. IV, pag. 406; *Avent*, pag. 360.

affoiblir par là le reproche qu'elle semble lui faire continuellement de son libertinage. Double prétexte, l'un et l'autre très dangereux, que lui suggère l'esprit du monde, et qui font en lui autant d'oppositions formelles à l'esprit de Dieu, etc. (*) ».

« C'est une remarque de saint Chrysostôme, que s'il n'y avoit point dans le monde de simplicité, il n'y auroit point de dissimulation ni d'hypocrisie; et la preuve qu'il en donne est convaincante : Parce que l'hypocrisie, dit-il, ne subsiste que sur le fondement et la présomption de la simplicité des hommes, et qu'il est évident que l'hypocrite renonceroit à ce qu'il est, s'il ne s'assuroit qu'il y aura toujours des esprits faciles à tromper, et capables d'être surpris par ses artifices (**). »

Respect humain. Vanité des jugements des hommes.

T. x Bened. Pag. 101.

Une des sources les plus ordinaires comme des plus fécondes de nos désordres, c'est de craindre plus l'opinion des hommes que les jugements de Dieu. Qui voudroit se livrer au crime de l'impureté, sous l'œil des hommes? L'on ne rougit pas de s'y abandonner sous les yeux de Dieu. On n'oseroit point commettre en présence de témoins des crimes moins graves encore que l'adultère; et l'on se permet en présence du Seigneur des attentats d'une tout

(*) Bourdaloue, *sur l'hypocrisie*, *Dominic.*, tom. III, pag. 74; Chrysost., *De simultate*; tom. I Bened., pag. 815 et seq. (Supplément.)

(**) *Ibid.*, pag. 73; Chrysost., *in Matth.*, t. VII Bened., p. 286, 247, 710.

autre conséquence. De là, tant de fausses idées que nous nous faisons du mal, parce que nous ne le jugeons que sur les préventions étrangères; de là, notre indifférence dans le bien, l'éloignement habituel où nous sommes de la vertu, parce que dans le monde on méconnoît ce que c'est que le vrai bien, ce que c'est que la vertu. Ainsi nos actions se déterminent, non par le caractère propre des choses, mais par la fausse opinion que les autres y attachent. Par exemple, on croit communément dans le monde qu'il y a de la honte à être pauvre. Nous fuyons la pauvreté, non qu'elle soit honteuse en soi, ni que nous la regardions comme telle; mais parce que nous faisons dépendre notre opinion de ceux qui en portent ce jugement; et voilà les maîtres qui nous font peur. Disons-en autant de ce qui s'appelle dans le monde manque d'égards, de procédés, de considération, de puissance. Sans cela, le moyen, dit-on, de vivre avec honneur? Et l'on se croit en effet déshonoré, avili, quand on n'obtient pas ce que l'on désire; on fait tout pour s'y soustraire; non par une intime conviction qu'il y ait un mal réel à en être privé; mais toujours parce que nous sommes asservis à la tyrannie du respect humain.

En conséquence de ces préjugés, on donnera le nom de bien à ce qui est opposé à ces prétendus maux; il y aura de l'honneur à être riche, à se montrer dans un fastueux équipage, à fixer les regards, Pag. 102.

à s'entendre louer. On n'est point dupe au fond de son cœur de cet éclat étranger; mais d'autres y voient de la grandeur : on le dit comme eux. Ainsi l'opinion est une maîtresse impérieuse dont les caprices sont autant d'arrêts sous lesquels il faut se courber. On ne raisonne point ses volontés, il suffit qu'elle les énonce pour trouver en nous des sujets dociles, ou plutôt des esclaves soumis. Que Dieu nous parle à son tour, que sa voix paternelle nous rappelle à nos devoirs, qu'elle joigne la menace aux avertissements : nous sommes sourds.

Comment donc s'affranchir de ce joug honteux? Comment, mes frères? En prenant des pensées et des sentiments plus nobles qu'il n'y en peut avoir dans une multitude sans règle, sans réflexion, fange impure d'où il ne s'élève que des vapeurs malfaisantes; en approfondissant mieux la nature des choses; en se prononçant hautement contre sa manière de voir et d'agir; en se pénétrant, avant tout, lorsque l'on se sent poussé vers quelque action dont on rougit au fond du cœur, en se pénétrant, dis-je, de ce principe, que ce ne sont point les hommes qu'il faut craindre, mais l'œil de Dieu toujours ouvert sur les actions des hommes; comme aussi, quand il est question de bien faire, que ce n'est point dans l'estime des hommes, mais en Dieu seul, qu'il faut chercher sa récompense. Par là, nous triompherons bientôt de toutes les impressions du respect hu-

humain. Une fois bien persuadés qu'ils ne méritent pas même de connoître ce que l'on fait de bien, et qu'il nous suffit que Dieu le sache, nous deviendrons bien plus indifférents sur ce qu'ils pourroient penser de mal sur notre compte. Pour cela, réfléchissez ce qu'est Dieu, ce que sont les hommes; quel est celui à qui vous vous attachez, quels sont ceux que vous dédaignez. Cet homme dont vous redoutez l'opinion, c'est un pécheur comme vous, soumis aussi bien que vous aux arrêts sévères de la justice divine. Quel qu'il puisse être, ce n'est qu'un peu de cendre et de poussière, esclave de la vanité; qui n'a rien de juste dans ses jugements, et a besoin à tout moment que Dieu le redresse. Ses suffrages ou ses critiques, son affection ou sa haine, ne se déterminent jamais que dans son intérêt privé. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Nulle prévention dans ses jugements; la vérité en fait l'essence; c'est lui, et non pas les hommes que vous devez écouter. Auteur de votre être, il réclame tous vos hommages. Miséricordieux et toujours prêt à vous pardonner, il a droit à votre reconnoissance. Père tendre, il vous aime, et bien plus que vous ne sauriez vous aimer vous-mêmes. Pourquoi donc vous montrer si peu jaloux de sa bienveillance, et le sacrifier, à qui? A des hommes? Mais l'homme est-il quelque chose? Est-il rien qu'inconstance et témérité? Ils vous accuseront d'être tout ce que vous n'êtes pas. Ils vous

accorderont de belles qualités. Si vous les avez ; ne vous en glorifiez pas ; l'orgueil vous en feroit perdre le mérite : si vous ne les avez pas ; cette louange n'est qu'une méprisable flatterie dont vous devez être le premier à vous moquer.

Appréciez les jugements de la multitude par ceux
Pag. 103. des hommes réputés les plus graves qui aient paru dans le monde. Remontez jusqu'à ces fameux législateurs à qui les peuples venoient demander leurs constitutions. Parcourez-en les codes les plus célèbres. Y rencontrez-vous des idées bien précises de vice et de vertu ? Vous les voyez faire grâce aux crimes les plus honteux, réserver toutes les vengeances de la loi à de simples délits ; mais l'adultère public, mais l'intempérance et ses scandales, mais le blasphème insolent qui outrage la Divinité, et les infamies dont les théâtres sont l'école et le foyer, ils les passent sous silence, ils les autorisent, ils les commandent. Voilà les hommes et leurs jugements, voilà ceux de qui vous rechercheriez la louange ! Des applaudissements qui se prodiguent à la débauche, à la plus dégoûtante corruption, méritent-ils qu'on les envie ? Et quand de tels hommes vous accorderoient leurs suffrages, y a-t-il là de quoi satisfaire votre ambition ? O hommes avides de gloire, choisissez de plus nobles admirateurs de vos vertus. Donnez-vous Dieu lui-même pour juge et pour ré-

munérateur pour la vie présente et pour la vie future (*).

« Répondez, disoit autrefois saint Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche, répondez, non-seulement à ceux qui vous effraient par leurs discours, mais à ceux qui vous menacent de la perte de vos biens et de la vie même : Formé à l'école de Jésus-Christ, j'ai appris à ne craindre que celui qui a le pouvoir de perdre mon âme, et je ne connois d'autres maux que ceux qui auroient leur principe dans ma coupable volonté (**). »

Noé, dit l'Écriture, *trouva grâce aux yeux du Seigneur*. Cela nous apprend que le saint patriarche recherchoit en tout l'approbation de cet œil qui ne dort jamais ; qu'il ne faisoit aucun cas de la bonne ou de la mauvaise opinion des hommes, non plus que de leurs railleries ; car il ne faut pas douter qu'ayant résolu de pratiquer la vertu, malgré l'exemple contraire de tous, il ne fût en butte aux injures et à la dérision, qui sont encore aujourd'hui Gen. VI. 8.

(*) Hom. XII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 121—130; Lenfant, *Avantage d'agir en vue de Dieu*, *Serm.*, tom. VII, pag. 9—61 ; le même, *sur le respect humain*, t. VI, p. 117 et suiv. ; Bourdaloue, *Sévérité*, etc., *Avent*, pag. 375 ; et *Zèle pour l'honneur de la religion*, *Dominic.*, t. IV, p. 195 ; Le Chapelain, *sur le respect humain*, t. I, p. 273 et suiv. ; Massillon, tout le discours à ce sujet, *Carême*, t. II, p. 85.

(**) Le P. Lenfant, *sur le respect humain*, *Serm*, t. VII, p. 108 ; Chrysost., Hom. IV et V *ad popul. Antioch.*, t. II.

les armes ordinaires des sectateurs du vice. On voit beaucoup d'esprits foibles qui ne sont point à l'épreuve du respect humain, et qui, séduits par les artifices du monde, préfèrent son estime à la véritable et solide gloire. Il faut donc du courage et de la force d'esprit pour résister aux attaques de ceux qui veulent nous détourner de nos devoirs pour ne rien faire dans le dessein de plaire aux hommes, pour n'avoir les yeux attachés que sur Dieu, pour ne travailler qu'à sa gloire, pour mépriser l'estime du monde, et regarder comme une ombre ou comme un songe ses éloges et sa critique (*).

Je crains, dites-vous, que l'on ait moins bonne opinion de moi, que l'on me tourne en ridicule. Vous avez la foiblesse de craindre les moqueries d'un être de votre espèce, et vous ne craignez pas de vous exposer à toute la haine du souverain Maître! Vous ne supporteriez pas les railleries d'un homme qui n'est, après tout, que votre égal; et vous osez braver l'indignation de votre Dieu! Mais n'avez-vous pas bien plutôt sujet d'appréhender que vos mépris n'excitent les siens, et qu'il ne se venge de vos désobéissances en vous accablant de tout le poids de sa justice (**)?

(*) Hom. XXIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 207,

(**) Hom. XLI *in Act.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 365, 366.

Scandale.

« C'est une chose bien surprenante, remarque saint Chrysostôme, que la manière dont s'est expliqué Jésus-Christ, sur tout ce qui nous scandalise et qui nous devient une occasion de péché. Si votre œil est pour vous un sujet de scandale, dit le Sauveur des hommes, arrachez-le, et ne délibérez point; si c'est votre main, coupez-la, et privez-vous de tout le service qu'elle pourroit vous rendre... Pourquoi pensez-vous que le Fils de Dieu se servît de cet exemple de l'œil, de la main? C'étoit, répond le saint docteur, pour nous faire entendre que les choses mêmes les plus nécessaires, celles qui nous touchent de plus près, et dont il semble que nous puissions moins nous passer dans l'usage de la vie, nous doivent être interdites dès là qu'elles nous font tomber, en quelque sorte que ce puisse être, et qu'elles nous conduisent au péché (*). » Matth. v. 29.

Renverser un édifice consacré au Seigneur seroit une sacrilége impiété : un crime encore plus grand est celui de détruire, par le scandale, une âme dont l'Esprit Saint avoit fait son temple. Votre âme vaut mieux que cet édifice matériel; car ce n'est pas

(*) Bourdaloue, *sur les divertissements du monde*, *Dominic.*, t. II, p. 86, 87; Chrysost., Homél. XVII *in Matth.*, t. VII Bened., p. 222; *De incompreh.*, t. I Bened., p. 451; *in Kalendas*, *ibid.*, p. 703.

pour des édifices de pierre que Jésus-Christ est mort (*).

« Si, selon la loi de Dieu, celui qui pèche doit mourir, beaucoup plus, dit saint Chrysostôme, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conseille le péché, celui qui enseigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit les moyens et les occasions du péché : tout cela en quoi consiste le scandale, étant sans contredit plus punissable et plus digne de mort que le péché même (**). »

Un péché grave, mais commis sans témoins, sera puni avec moins de rigueur qu'une faute légère commise au grand jour (***).

Matth. XVIII. « *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive.* Tel est le terrible anathème que le fils de Dieu prononce contre les pécheurs scandaleux ; anathème, dit saint Chrysostôme, que les prédicateurs de l'Evangile ne sauroient ni trop souvent répéter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Malheur à celui qui cause le scandale ! pourquoi ? parce qu'il est homicide devant Dieu de toutes les âmes qu'il scandalise, et parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise. Deux raisons qu'en apporte saint Chrysostôme.... »

(*) Hom. XXVI *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 711.

(**) Bourdaloue, *sur le scandale*, *Avent*, pag. 94.

(***) *Contra eos qui subintroductas*, etc., tom. I Bened., pag. 239.

Si le larcin qui dépouille le prochain d'un bien passager, si la calomnie qui lui ôte une vaine réputation, si un mauvais office qui lui fait perdre son crédit, et qui ne va qu'à la destruction d'une fortune périssable, si ce sont là, dans toutes les règles de la religion, autant d'attentats contre la charité qui lui est due : qu'est-ce que le scandale qui tend à la ruine de son salut éternel?

HOMÉLIE LIX *sur saint Matthieu.* (Ch. XVIII. v. 7.) (Analyse.)

S'il est nécessaire qu'il arrive des scandales, le moyen de les éviter? Math. XVIII. 27.

Oui sans doute il est nécessaire qu'il arrive des scandales, mais non pas qu'ils soient pour vous des occasions de chute et de mort. Comme si toujours, en poursuivant notre comparaison, le médecin disoit à son malade : si vous ne faites rien, il est de toute nécessité que vous retombiez; mais est-il nécessaire que vous périssiez? non assurément.

Ce qu'il appelle nécessité n'est point ici une violence faite à la liberté, une contrainte invincible, supérieure à toutes les résistances; c'est la simple prédiction de ce qui doit arriver. Saint Luc l'explique en d'autres termes : *Il est impossible*, a dit Jésus-Christ lui-même, *qu'il n'arrive pas des scandales* (1). Luc. XVII. 1.

(1) Voyez l'explication de ces paroles, *Bibliothèque chois.*, t. XIII, pag. 200—284; Bourdaloue : « Il est nécessaire qu'il arrive des

Qu'est-ce donc que le scandale? Tout obstacle mis devant les hommes pour les empêcher de marcher par la voie droite. Prédire les scandales n'est pas les susciter ; ils n'arrivent point parce que Jésus-Christ les a prédits, il ne les a prédits que parce qu'ils auront lieu. Il n'y en auroit point, s'il n'y avoit des méchants ; et s'il n'y en avoit point, Jésus-Christ ne les auroit pas annoncés.

Vous m'allez dire : mais que ces méchants se fussent convertis, plus alors de scandale; et que devenoit la prophétie? Je réponds que Jésus-Christ ne l'auroit pas ignoré, et que dans ce cas il n'eût point parlé de scandales à venir.

Pourquoi ne pas plutôt les prévenir et les empêcher? — Mais pour quelle raison? — Pour en garantir ceux à qui ils devoient être une occasion de chute? — Je réponds que c'est par leur propre faute et par leur seule négligence qu'ils périssent; que Dieu les permet dans la vue que ces mêmes

scandales; c'est Jésus-Christ qui l'a dit; et c'est un de ces profonds mystères, où les jugements de Dieu doivent paroître plus impénétrables. Car sur quoi peut être fondée cette nécessité? N'en cherchons point d'autres raisons que l'iniquité du monde, dont Dieu sait bien tirer sa gloire quand il lui plaît; mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de son absolue puissance. Le monde, remarque fort bien saint Chrysostôme, expliquant ce passage, le monde étant aussi perverti qu'il est, et Dieu, par des raisons supérieures de sa providence, le laissant dans la corruption où nous le voyons, et ne voulant point faire de miracles pour l'en tirer, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait des scandales. » (*Supr.*, pag. 78.)

scandales, non-seulement ne nuisent point à ses fidèles serviteurs, mais servent leur piété : témoins le patriarche Job, le chaste Joseph, tous les saints. S'il y en a d'autres qui échouent : ceux-là ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes; car si le scandale étoit mortel de sa nature, il agiroit sur tous indistinctement; personne n'y échapperoit : ce qui est contre l'expérience?

Si quelqu'un scandalise un de ces petits. Prenez garde, répond saint Chrysostôme, que Jésus-Christ ne dit pas : Si quelqu'un scandalise un grand de la terre; il dit : *Si quelqu'un scandalise un de ces petits.* Et par là il confond l'erreur où vous pourriez être que la bassesse de la personne dût jamais vous tenir lieu d'excuse et autoriser votre péché...

Péché de scandale, péché diabolique, et la raison qu'en donne saint Chrysostôme est bien évidente, car, selon l'Evangile, le caractère particulier du Démon est *d'avoir été homicide dès le commencement du monde;* et il n'a été homicide, poursuit ce saint docteur, que parce que, dès le commencement du monde, il a fait périr des âmes en les séduisant, en les attirant dans le piége, en les faisant succomber à la tentation. Et que fait autre chose un libertin, un homme vicieux? à quoi sa vie scandaleuse est-elle occupée? qu'à tromper les âmes et à les damner.

Péché de scandale, péché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ. Il y a parmi

vous des âmes foibles, que votre mauvais exemple entraîne dans le mal. En les scandalisant, vous détruisez au moins dans leurs personnes tout le mérite et tout le fruit de la mort d'un Dieu (1).

De là péché, dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à son jugement (*).

Oisiveté. Paresse. Ignorance.

T. III Bened. Pag. 178. Si l'oisiveté étoit bonne à quelque chose, la terre fourniroit d'elle-même et sans travail à tous nos besoins, comme elle faisoit aux premiers jours du monde, où elle obéissoit fidèlement à l'ordre que
Gen. I. 11. le Créateur lui avoit imprimé de tout produire sans qu'il en coutât rien à l'homme. Aujourd'hui il n'en est plus de même: il faut déchirer son sein par de pénibles sillons, se courber laborieusement sur la charrue, ensemencer, travailler la vigne et la culture, exercer le corps pour éloigner de l'esprit toute pensée qui le corrompt. Tout ce qui doit servir aux besoins et aux agréments de la vie, n'est plus que la conquête du travail.

Il semble qu'il faille réduire à la simple expres-

(1) Segaud, *sur le scandale*, *Avent*, p. 237; Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. VI, p. 22.

(*) Hom. LX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 594—599; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 641 at suiv. Bourdaloue, prêchant contre le scandale, analyse, avec sa justesse d'esprit ordinaire, cette homélie, et la développe avec éloquence. (*Avent*, pag. 78—94.)

sion d'une peine et d'un châtiment, cette parole de l'Ecriture : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*. Elle est de plus un avis salutaire, un remède contre les maux introduits par le péché. *Ibid.* III. 19.

Saint Paul, c'est lui-même qui le déclare, étoit occupé jour et nuit à travailler pour n'être à charge à personne. *J'ai gagné*, dit-il, *par le travail de mes mains, de quoi subvenir à mes propres nécessités, et à celles de ceux qui sont avec moi.* Il ne se faisoit pas, lui, comme tant d'autres, de simples occupations de délassement, pour charmer l'ennui. Ce docteur de l'univers, dont la puissance commandoit aux Démons, dont les vastes sollicitudes embrassoient et toutes les églises et tous les peuples du monde, il ne se donnoit pas un moment de relâche; et nous, qui n'avons pas la millième partie de ses soins, qui ne pouvons pas même concevoir dans notre imagination un aussi immense détail, nous ne trouvons jamais de quoi nous occuper; nous nous croirions déshonorés de faire usage de nos mains pour le moindre travail!... Mais pourquoi nous ont-elles été données, si ce n'est pour les faire servir et à nos propres besoins, et aux besoins de ceux de nos frères que la maladie a mis dans l'impuissance d'employer les leurs à leur propre subsistance? Ceux-là, du moins, sont pardonnables; mais quand on n'est point dans ce cas, on devient criminel en ne travaillant pas, puisque l'on manque à la volonté du

I. Thess. II. 8.

Pag. 179.

divin Législateur, que l'on frustre le pauvre des secours qu'il a droit de réclamer, et que l'on s'expose à tous les vices qu'enfante l'oisiveté. Il n'y a rien, rien absolument dans la nature qui ne se corrompe par l'oisiveté. Voyez cette eau qui n'a pas de mouvement, elle croupit; ce fer qui n'est point mis en œuvre, il se rouille; cette terre laissée sans culture, elle se charge d'un stérile herbage, de ronces et d'épines importunes. C'est le mouvement, c'est l'action qui en font des sources ou des instruments de bienfaits (*).

Nos charités ne s'accordent pas aux fainéants; nous les exhortons à travailler pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille; nous ne les nourrissons pas; nous ne permettons la mendicité qu'à ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie (**). Que l'on vît un homme robuste mendier son pain quand il le pourroit gagner par son travail, les fidèles eux-mêmes en seroient blessés; à plus forte raison les infidèles. Ils en prendroient aisément prétexte pour décrier notre église et blasphémer le nom de notre Dieu.

Saint Paul travaille de ses mains pour n'être point onéreux aux églises. N'étoit-il pas en droit de rece-

(*) *In illud : Salutate.* etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 224, 225; Hug. Blair, *Serm. sur l'oisiveté*, tom. III, pag. 256.

(**) *De S. Babyl.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 663.

voir des bienfaits, lui dont la vie étoit si laborieusement occupée? Mais ceux qui ne travaillent pas, comment peuvent-ils recevoir? Vous m'allez répondre que vous priez : ce n'est point là travailler; que vous jeûnez : ce n'est point encore là travailler. Il est bon de le faire; mais ce n'est pas tout. Travaillez, sinon pour vous, du moins pour les autres; travaillez de vos mains; vous échappez à l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices; vous vous mettez à même de donner : et ne vaut-il pas mieux donner que recevoir? Il n'y a point de spiritualité qui vaille celle-là (*).

S'il y a du mal à ne rien faire, il n'y en a pas moins à s'occuper d'une manière stérile. Il faut marcher entre ces deux écueils, et de la paresse qui perd le temps, et d'un travail qui s'exerce à des choses défendues. Le second est plus dangereux encore que le premier (**).

Le soleil se lève, répandant partout des flots de lumière : c'est pour appeler tous les hommes au travail. A ce signal, le laboureur s'achemine vers son champ pour cultiver sa terre, le forgeron allume ses fourneaux; tous, dans la diversité de leurs professions, se mettent au travail. La femme, attachée

(*) Hom. VI *in* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov Testam.*, tom. VI, pag. 310, 311; tom. XI Bened., pag. 466, 467; Hom. XV *in Epist. ad Philipp.*, *ibid.*, pag. 309 et suiv.

(**) Hom. XXXVI *in Acta*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, p. 317.

à ses foyers domestiques, fait tourner son fuseau. Le paresseux ou reste sans rien faire, ou ne se remue que comme d'immondes animaux pour engraisser son ventre. A quoi est-il bon? Si ce n'est à être immolé comme eux, victime que l'on engraisse pour le sacrifice. Il est sorti de son lit quand le soleil étoit déjà au haut de l'horizon, que tous les bras étoient déjà fatigués par de laborieux exercices. Lui, il s'est levé encore endormi, ayant déjà perdu une grande partie du jour. Il va en consumer le reste dans les recherches de la parure; et quand il sortira de sa maison, ce sera pour étaler à tous les yeux le spectacle honteux d'un efféminé où il n'y a rien de l'homme; les yeux encore noyés dans la débauche de la veille, les membres appesantis sous le poids des viandes dont il s'est chargé, ne paroissant nulle part que pour y asseoir nonchalamment la lourde masse de son corps engourdi, et laissant regretter à tous ceux qui le voient ou l'entendent qu'il ne soit pas resté tout le jour enseveli dans le sommeil. Parlez-lui de quelque action périlleuse; vous l'allez voir trembler comme un enfant; d'entreprises utiles, il est sourd. L'irrésolution de ses pensées perce jusque sur son visage sans expression. Il est de l'avis de tout le monde, non pas qu'il pense comme les autres, mais il n'a pas la force de penser par lui-même. Au reste les passions violentes, la colère, la concupiscence, toutes en un mot ont un facile accès au-

près d'un caractère de cette sorte. Il trouve des flatteurs qui l'adulent, qui le servent et l'entretiennent dans sa mollesse pour la rendre incurable. Mais je l'attends à la mort, à ce moment terrible, où bientôt cendre et poussière, il appellera vainement à son secours les riches étoffes dont il se paroit. Jusque là, à charge, importun à tout le monde, il ne trouve nulle grâce auprès de ses proches, de ses amis, de ses domestiques. Pour peu qu'il y ait dans les cœurs un sentiment de justice, il n'est personne qui ne se dise en le voyant : un tel homme est pour le monde un fardeau. Qu'est-il venu faire dans le monde? Encore s'il n'y faisoit rien : mais n'y faire que du mal et pour soi et pour les autres! Quoi de plus agréable, me disiez-vous, mes frères, que de ne pas travailler, que de n'avoir rien à faire? Et moi je vous dis : quoi de plus honteux, quoi de plus misérable que l'homme qui ne sait pas s'occuper? Point de plus pénible servitude. Le travail est l'état naturel de l'homme. L'oisiveté est pour lui un état contre nature. L'oisiveté se punit elle-même par les langueurs qui la consument. Tout ne vit que par l'exercice; tout meurt par l'oisiveté (*).

Dès les commencements, Dieu a fait à l'homme une loi du travail, non comme de châtiment et de Gen. II. 15.

(*) Hom. XXXVI *in Acta*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, p. 315—317.

peine, mais comme d'exercice et d'instruction. Adam reste sans travailler : il perd la possession du paradis. Paul travaille, il est occupé jour et nuit, pas un instant de repos : Paul est enlevé au troisième ciel où il goûte les joies du paradis (*).

Rien de plus inutile au monde que l'homme qui passe sa vie à ne rien faire, à se donner du bon temps. N'être bon à rien, c'est être méchant et criminel ; n'attendez pas d'un tel homme l'énergie nécessaire pour soutenir les combats de la vertu ; nulle part il n'est à sa place. Une vie oisive amène bientôt un dégoût général qui se répand sur les choses les plus nécessaires ; c'est un estomac affadi et paresseux qui rejette les aliments les plus substantiels. Or, tel est le produit ordinaire de l'habitude de vivre dans la mollesse ; elle rend le corps incapable de supporter le plus léger travail ; elle l'énerve, elle l'abat, elle dépouille les sens de leurs précieuses facultés, elle détruit jusqu'à la santé elle-même. Ce coursier que vous nourrissez à ne rien faire, quel service pourra-t-il vous rendre au prix de ceux que vous donne un autre cheval exercé par des travaux journaliers ? Une eau stagnante, à quoi est-elle bonne ? Il faut qu'elle ait son cours pour être utile. Ce fer, dont vous ne vous servez pas, se rouille et se consume ; employez-le, il va prendre l'éclat de

(*) Hom. II *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, t. I, p. 35. ; Bourdaloue, citant saint Chrysost., *Dominic.*. t. I, p. 281, 282.

l'argent. Les exercices, les épreuves laborieuses sont donc nécessaires au corps aussi bien qu'à l'âme pour les fortifier l'un et l'autre, pour les rendre propres à tout : autrement l'on cède au moindre choc, on est sans force pour la moindre tentation (*).

Il n'y a rien de moins fait pour l'homme que l'oisiveté. Jésus-Christ nous dit que la voie qui mène à la vertu est étroite. Cela est également vrai pour tout ce qui concerne la vie présente : partout il faut du travail. Parcourez toutes les conditions de la société; il n'en est pas une où il ne faille conquérir par le travail les avantages auxquels on veut parvenir. La terre veut une culture laborieuse; la semence ne lève que quand elle est arrosée par les pluies du ciel. L'âme est une terre qui a besoin d'être labourée, remuée profondément, arrosée par les larmes : autrement il n'y croît que de mauvaises herbes, ou elle s'endurcit par la sécheresse, ou elle s'abandonne à une fécondité dangereuse (**). Matth. VI. 14.

A vous entendre, vous travaillez : pas un seul jour où, dites-vous, vous ne soyez occupé, et beaucoup. Il ne s'agit pas de savoir si vous travaillez beaucoup,

(*) Hom. XXXX *in Acta Apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, p. 315; Hom. X *in Epist. ad Hebr.*. tom. XII Bened., pag. 107.

(**) *In ps.* CXXV, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 393; Blair, *Serm.*, tom. II, pag. 27—31.

mais si vous faites ce qu'il seroit nécessaire que vous fissiez (*).

Nous naissons tous avec le penchant à la paresse. Il nous faut à tout moment répéter les mêmes choses. Non pas, disons-nous avec l'Apôtre, que ce soit là pour nous *une obligation laborieuse ;* elle cesse de l'être quand *il vous est avantageux que je vous écrive les mêmes choses.* Que la terre reçoive une semence, elle porte aussitôt du fruit, et n'a pas besoin qu'on l'ensemence de nouveau. Pour notre âme, il n'en est pas ainsi : après que l'on y a plus d'une fois jeté la semence, et qu'on l'a cultivée avec soin, on est trop heureux encore d'y voir germer quelques fruits. Ce que nous disons ne s'imprime pas aussitôt dans l'esprit, parce qu'il y rencontre un terrain dur et pierreux, des épines qui arrêtent la sève, c'est-à-dire des ennemis en foule qui ne cherchent qu'à lui tendre des piéges, et à enlever la semence. Lorsque la semence a pris racine, mêmes soins pour qu'elle se fortifie, qu'elle croisse et porte son fruit ; mais une fois que l'épi est formé, il vient à sa perfection, il mûrit sans craindre ni la chaleur ni les autres intempéries. Il n'en est pas ainsi de la doctrine que nous cherchons à répandre dans les âmes : l'hiver qui survient, une tempête qui s'élève, des difficul-

Phil. III. 1.

(*)Hom. XXXVI *in Matth.* Voyez la seconde partie du sermon de Bourdaloue, *sur l'oisiveté*, *Dominic.*, tom. I, pag. 299 et suiv.

tés, des troubles qui naissent, les anciens préjugés qui se réveillent, les embûches que dressent les méchants, une foule de tentations, anéantissent tous nos efforts (*).

L'ignorance n'est point une excuse : un jour viendra où elle sera punie sévèrement. Les Juifs ont été dans l'ignorance, ils n'en sont pas moins coupables; les gentils y sont encore, quelle excuse plausible peuvent-ils alléguer? Vous êtes dans l'ignorance ; à la bonne heure s'il ne vous est pas possible de connoître ; autrement, malheur à vous ! Dieu se révèle à tous ; l'ignorance ne vient que d'une criminelle indifférence à s'instruire de ce qu'il importe de savoir. Saint Paul le déclare en termes formels, dans son Epître aux Philippiens : *Si vous êtes* (de bonne foi) *dans un sentiment contraire à la vérité, Dieu ne manquera pas de vous la faire connoître.* Mais si vous ne vous aidez point vous-mêmes, Dieu ne vous aidera pas. C'est ce qui est arrivé à la nation juive. *Je leur parle en paraboles*, disoit Jésus-Christ, *parce qu'en voyant ils ne voient pas.* Ils voyoient les Démons fuir à sa parole, et ils disoient : C'est parce qu'il est possédé du Démon ; ils le voyoient ressusciter des morts, et, au lieu de reconnoître l'opération de la Divinité, ils songeoient à le faire mourir. Corneille le centenier n'en agit

T. IX Bened. Pag. 715.

Phil. III. 15.

Matth. XIII. 13.

(*) Hom. XVII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 111.

pas ainsi; il fit de son côté tout ce qu'il pouvoit, Dieu fit le reste. Ne dites pas : Comment Dieu rejette-t-il cet homme simple et vertueux, seulement parce que c'est un infidèle? Je vous répondrai d'abord : Le jugement que vous portez de sa vertu est-il le même qu'en porte celui qui seul lit bien au fond de tous les cœurs? En le supposant ce que vous dites, est-il bien vrai, vous demanderai-je ensuite, qu'il mette à la recherche de la vérité l'empressement et l'ardeur dont il seroit capable? — Il le voudroit, m'allez-vous dire, qu'il ne le pourroit pas; tant cet homme est borné, sans intelligence et sans esprit! — Mais l'est-il quand il s'agit de ses affaires temporelles? Ah! qu'il donne à l'intérêt du salut la moitié seulement de l'application qu'il apporte à des intérêts humains, et Dieu viendra à son secours. La vérité est plus claire que le soleil; avec des yeux purs on la découvre sans peine, pourvu qu'on la cherche et qu'on ne se contente pas de la regarder
Pag. 716. en passant. Le salut n'est pas renfermé dans la Judée, il n'est pas borné à un coin du monde. Ba-
Baruch. 1. ruch l'a prédit : *Tous me connoîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand;* et nous voyons l'accomplissement de sa prophétie. Aujourd'hui que la lumière de la révélation s'est répandue par tout l'univers, est-on excusable de l'ignorer, ou de négliger le soin de le connoître? Le dernier des hommes, quelque peu de capacité qu'on lui suppose, en

a toujours assez pour cette étude. Il n'en manque jamais, quand il le faut, pour trouver les moyens de se venger d'un ennemi, d'empêcher qu'on ne lui fasse tort, de faire réussir quelque entreprise utile à ses intérêts. N'y a-t-il donc que dans la connoissance de Jésus-Christ qu'il sera permis d'être ignorant ou insensible (*)?

Les hommes se croient obligés de savoir bien des choses qui, après tout, ne leur servent de rien, et leur devroient être comme indifférentes, pendant qu'ils ne font nul compte de celles qu'il leur importeroit le plus de savoir. Ce qui nous intéresse le plus essentiellement, c'est la religion, c'est la vraie sagesse. Parce que nous en manquons à peu près complétement, il n'y a que vague et confusion dans nos idées; notre esprit flotte incertain, avec la même agitation que les flots dans une tempête. Déchue qu'elle est de sa première gloire et de l'amour des choses célestes, notre âme ne s'occupe que de pensées terrestres, et s'enchaîne d'elle-même au joug du monde (**).

(*) Hom. XXVI *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 351; Bourdaloue, *sur la fausse conscience*, *Avent*, pag. 46; et *sur l'oisiveté*, *Dominic.*, t. I, p. 306.

(**) Hom. XXIX *in* I *ad Cor.*, tom. X Bened, pag. 258 et suiv. (En substance.)

II. Vertus.

Point de mal que le péché, ni de bien que la vertu (*).

Justice, vertu, mots synonymes.

« Par le mot de vertu, nous prétendons désigner, non quelque acte passager ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et permanent, c'est-à-dire une habitude formée (**) ».

L'une et l'autre consistent à aimer tout ce que Dieu aime, à haïr tout ce que Dieu hait (***).

« Qu'est-ce donc que la vertu, et en quoi consiste-t-elle ? à remplir ces trois objets : c'est-à-dire à faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son bonheur par rapport à soi-même, son honneur par rapport au monde. Son mérite, par rapport à Dieu : voilà le prix et l'excellence de la vertu ; son bonheur par rapport à soi-même : en voilà les douceurs et la consolation ; son honneur par rapport au monde : en voilà la gloire et le triomphe ; et ce grand ouvrage ne peut s'opérer que par le renoncement à soi-même : *Abneget semet ipsum* (****) ».

(*) *In kalendas*, tom. I Bened., pag. 700.

(**) Bossuet, *Serm.*, tom. VII, p. 265; Chrysost., *Expos. in ps.* IV, tom. V Bened, pag. 20. Cicéron l'avoit définie de même dans ses *Tusculanes*, liv. I, n° XV.

(***) *Expos. in ps.* VII, tom. V Bened., pag. 60.

(****) Cambacérès, *sur la vertu*, triple division de son sermon à ce sujet, tom. III, pag. 5.

Toutes les vertus se tiennent. Qui est doux, modeste, miséricordieux, juste en un mot, ne concentre pas dans sa seule personne les bonnes œuvres qu'il exécute ; il les étend au dehors, il a grand soin que ces sources précieuses, déposées dans son cœur, s'épanchent et coulent pour le service et l'avantage de ses concitoyens (*).

Justice, dans le langage des livres saints, n'est point telle ou telle vertu, mais la plénitude, mais l'intégrité et la perfection de la vertu. Telle fut la justice de Job, laquelle ne consistoit pas seulement à s'abstenir du mal, mais à faire tout le bien dont il étoit capable. Une balance que vous appelez juste est celle qui ne penche ni à droite ni à gauche. Ce que vous appelez un juste milieu, c'est ce qui ne présente ni défaut ni excès, non ce qui s'élève d'un côté pour s'abaisser de l'autre ; la justice n'admet aucune inégalité, aucun alliage. Eviter l'avarice pour tomber dans l'orgueil et l'arrogance, seroit être à la fois juste et injuste ; ce qui implique contradiction (**).

La vertu ne consiste pas à ne point commettre de ces crimes qui déshonorent dans l'opinion publi-

(*) Hom. XV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 193 ; Bourdaloue, *Serm. sur la religion et la probité*, *Carême*, tom. II, pag. 188 ; Saurin, *Sublimité des connoissances des chrétiens*, *Serm.*, tom. X, pag. 89, 90.

(**) *Expos. in ps.* IV, tom. V Bened., pag. 6, 7, 19, 20 ; Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 259, 297.

que, mais à vivre de manière à mériter la secrète admiration de ceux qui ne vous ressemblent pas; non-seulement à écarter tout soupçon d'infidélité à la règle du devoir, mais à mériter d'être reconnu hautement pour honnête homme (*).

Qu'est-ce donc que la vertu? en quoi consiste-t-elle? Qu'appellerez-vous la vertu du coursier qui vous porte? est-ce d'avoir un frein doré, des aigrettes de soie, des panaches et des harnois enrichis de pierres précieuses? n'est-ce pas plutôt d'être vite à la course, ardent à la guerre, capable de sauver son écuyer dans la mêlée? Quelle est la vigne que vous regardez avec le plus de complaisance, de celle qui est chargée d'un pampre stérile ou de celle qui étale des fruits en abondance? Apprenez à mieux connoître la vertu dans l'homme, et n'appelons pas dommage ce qui laisse sa vertu sans atteinte. La vertu, dans l'homme, ce n'est ni de posséder des richesses qui sauvent de la pauvreté, ni une santé à l'épreuve des infirmités. Ce n'est pas non plus de ne point dépendre de l'opinion de la multitude; elle ne consiste en un mot dans aucun des avantages de la vie, mais à s'attacher à connoître la véritable science, et à marcher invariablement dans les voies de l'honnêteté (**).

(*) *De virginit.*, tom. I Bened., pag. 270.

(**) *Quod nemo læditur nisi a se ipso*, t. III Bened., p. 447; S. Franç. de Sales, *Introduct. à la vie dévote*, p. 169. (Paris, in-fol., Impr. roy.)

Ce qui distingue la vertu chrétienne, c'est le mépris qu'elle fait de toutes les choses de la terre. Occupée continuellement à méditer les choses à venir, détachée des biens présents, convaincue que tout ce qui est dans ce monde n'est qu'une ombre, un songe, moins encore que tout cela, elle n'est pas plus touchée de tout ce qui s'y passe que ne l'est un cadavre de ce qui l'approche. Conséquemment, elle n'agit, elle ne vit que pour les opérations spirituelles; comme l'Apôtre qui disoit de lui-même : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*(*). Gal. II. 20.

Le sentiment de la vertu est inné dans nous. Une lumière naturelle nous apprend à discerner, sans beaucoup d'efforts ni d'études, ce qui est bien d'avec ce qui est mal. Il nous suffit d'interroger là-dessus notre conscience, cet instinct secret qui nous dit de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes, et de leur faire tout le bien que, dans la même situation, nous voudrions en recevoir nous-mêmes. Jésus-Christ, en nous donnant dans son Evangile le code de morale le plus parfait, n'a fait qu'imprimer aux oracles de la nature une sanction divine. Il ne nous faut nul travail

(*) Hom. VIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 64; *Epist. ad Olymp.* I, III, VII, tom. III Bened., pag. 530, 537, 551; *De divitiar. vanit.*, *ibid.*, pag. 387: *De gloria in tribul.*, *ibid.*, pag. 131.

pour lui obéir; il n'en coûte que pour y revenir après que l'on s'en est écarté (*).

La vertu nous met en communication intime avec Dieu; elle nous élève jusqu'à lui, nous introduit jusque dans sa familiarité, par un délicieux échange de prières que nous lui adressons, de secours et de grâces que nous en obtenons, Donnez-moi, nous dit-il, et je vous donnerai. Que lui pouvons-nous donner, à lui qui n'a besoin de rien? Vous êtes vertueux, que lui en revient-il? il n'y a que vous qui puissiez y gagner; et toutefois il vous en récompense comme d'un service que vous lui rendriez à lui-même (**).

Matth. XII. 50. O sublime privilége de la vertu! A quelle gloire elle conduit ceux qui la pratiquent! *Quiconque fait la volonté de mon Père*, nous dit Jésus-Christ, *est mon frère, ma sœur et ma mère*. Sa mère! méconnoît-il donc la sienne? à Dieu ne plaise! Il veut seulement nous apprendre qu'il y a une filiation plus noble, d'un ordre bien plus relevé que celle qui émane de la nature. Le titre auguste de mère de

(*) Hom. XIII *ad popul. ad Antioch.*, tom. II Bened., pag. 136, 137; et *Dæmones non gubernare*, etc., *ibid.*, pag. 257 (analysé). Voyez *Biblioth. chois*, tom. XII, pag. 385, articles *Loi naturelle*, *Conscience*.

(**) *Expos. in ps* XLIX, tom. V Bened., pag. 232.

Jésus-Christ selon la chair, n'eût point profité à Marie, si elle ne l'eût justifié par l'excellence de sa vertu. On peut descendre d'Abraham sans être véritablement ses fils : c'est aux œuvres d'Abraham que l'on reconnoît la postérité du saint patriarche. La vertu nous fait communiquer avec Dieu, elle introduit l'homme dans la famille de Dieu. Une femme s'écrie à la vue du Sauveur : *Heureux le sein qui vous a porté! heureuses les mamelles qui vous ont nourri!* A cela, que répond Jésus-Christ? il ne désavoue point sa mère; mais il déclare que la plus ineffable béatitude consiste moins à l'avoir pour fils, qu'à se conformer en tout à la volonté de Dieu son père. A une parenté charnelle, Jésus-Christ préfère hautement celle que la vertu nous fait contracter avec Dieu. Nous ne devons pas plus nous glorifier de la piété de nos enfants, si nous ne leur ressemblons pas, que de celle de nos pères, si nous n'imitons pas leur vertu. La vertu, voilà la véritable noblesse, le vrai titre de gloire de Marie. Dans la suite, on l'appellera bienheureuse autant que sainte; on bénira ces chastes entrailles qui ont porté le Sauveur du monde; les mères porteront envie à cette incomparable vierge. Il ne tient qu'à elles, qu'à chacun de nous de partager avec elle cette glorieuse prérogative, en pratiquant les vertus dont elle nous a laissé l'exemple. L'union avec Jésus-Christ, par l'accomplissement de la volonté de Dieu

Luc. XI. 17.

son Père, passe celle qui provient de la chair et du sang (*).

Voilà tout le secret de la vertu : elle consiste, non pas à fuir, mais à s'abstenir. Jésus-Christ n'est venu dans le monde que pour nous apprendre à nous éloigner de toute affection, de tout désir qui nous ramène à la terre (**).

C'est la vertu qui prépare notre félicité dans la vie future, en nous élevant, dès la vie présente, au-dessus de tous nos ennemis, au-dessus des Démons eux-mêmes (***).

On a tort de se faire de la vertu l'idée qu'elle soit impraticable. On ne s'y applique que comme un forçat enchaîné à son travail, que comme un mercenaire, au lieu de s'y adonner avec joie, avec ferveur. Quand nous n'aurions pas d'autre récompense à nous promettre, ses seuls attraits doivent suffire pour nous y déterminer. Je vais vous dire quelque chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins certain : Si vous ne pratiquiez la vertu que dans l'espoir des récompenses à venir, votre vertu seroit bien stérile. On ne fait point assez de

(*) Hom. XLVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 498, 499 (Pensées). Voyez la seconde partie d'un sermon de Saurin *sur la famille de Jésus-Christ*, tom. VI, pag. 243—264.

(**) Hom. V *in Epist. ad Tit.*, tom. XI Bened., pag. 458.

(***) Hom. VIII *in Genes.*, tom. V Bened., pag. 64.

cas de la vertu, à moins de l'aimer pour elle-même (*).

Pratiquez la vertu pour la vertu même, par amour, non par la crainte du châtiment. Avec cette disposition, vous n'avez plus besoin du texte de la loi. La loi ne fait que des esclaves, la vertu obéit par amour (**).

Le vice a honte de lui-même; et ceux qui s'y livrent ne sauroient s'empêcher d'en rougir. La vertu au contraire se montre au grand jour; et ceux mêmes qui ne la pratiquent pas ne lui peuvent refuser leurs hommages (***).

Nous voyons que le Seigneur est avec vous, disent Abimelech et ses officiers à Abraham. — D'où le savez-vous? — Nous l'avons vu de nos yeux, nous avons vu que, banni de votre pays, vous étiez plus fort que nous, et nous avons conclu que le Seigneur étoit avec vous (****). Gen. XXI. 22.

Rien de plus fort que la vertu. Le monarque le plus opulent, sans elle, est plus pauvre que le plus indigent de ses sujets. A quoi lui sert sa pourpre et son diadème? Dieu est-il touché de la pompe des

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 445; Blair, *Serm.*, tom. III, pag. 16; *Bibliothèque chois.*, t. XV, pag. 379 et suiv.

(**) Hom. II *in* I *ad Timoth.*, tom. XI Bened., pag. 556, 557.

(***) Hom. XXIV *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 228; Cambacérès, *Serm. sur la vertu*, tom. III, pag. 45.

(****) Hom. LII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 511.

décorations extérieures? Fait-il acception des personnes (*)?

II. Reg. xv. xvi. Chusaï n'étoit arrêté ni par la considération de l'armée, ni par la crainte qu'Absalon répandoit partout comme un tyran, ni par sa formidable cavalerie, ni par l'occupation de tant de villes dont le rebelle s'étoit déjà rendu maître, ni par la solitude et la foiblesse de David, qu'il voyoit abandonné de tout le monde ; la seule chose qui fixât ses regards, c'étoit la justice de sa cause avec le secours de Dieu et de sa grâce. Tel fut le jugement qu'il forma sur les deux partis; et, en les balançant, il trouva que l'un étoit foible et l'autre invincible; car Absalon se rendoit coupable d'une injustice, et Chusaï se sauvoit avec un juste. Ainsi, se rangeant, non pas du côté du plus grand nombre, mais du côté de la vertu, en quoi il mettoit toute sa force, il attira sur lui-même, par ce moyen, le secours de Dieu. Ce que je prétends, en rapportant cet exemple, est d'en tirer cette conséquence : qu'il faut nous joindre avec ceux qui ont la justice de leur côté, quand même ils sembleroient être les plus foibles, et que nous devons fuir la société des méchants, quoiqu'ils paroissent les plus forts au milieu de leur injustice; car l'injustice est tout ce qu'il y a au monde de plus foible, quand même toute la terre seroit engagée

(*) Hom. LXVI *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 633.

dans son parti. D'autre part, ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant, c'est la vertu, fût-elle seule de son parti, parce qu'elle a Dieu avec elle, et que comme il n'est pas possible de défendre un homme qui a Dieu pour son ennemi, aussi n'est-il pas possible de perdre celui dont Dieu même est protecteur (*).

Un bien aussi précieux que la vertu, et le prix qui lui est attaché, valent bien qu'on les achette : aussi la vertu n'est-elle pas sans combats. Là où il n'y a point de sacrifices, il n'y a pas non plus de droit à être couronné (**).

Avant la chute de notre premier père, l'exercice de la vertu n'avoit rien de laborieux. L'homme abusa des dons qui lui avoient été faits : avec l'innocence il perdit les chastes délices du paradis. Dieu, pour l'en punir, attacha le travail à la vertu. S'il n'en coûtoit pas pour être vertueux, quel mérite y auroit-il à l'être ? Il est des naturels froids qui ne s'émeuvent de rien; les appellerez-vous des cœurs doux et miséricordieux ? nullement. Jésus-Christ veut des combats et des sacrifices. Des trois sortes d'eunuques dont il est parlé dans l'Evangile, deux sont Matth. XIX. 12.

(*) *Expos. in ps.* VII, tom. V Bened., pag. 58.

(**) *Epist.* III *ad Olymp.*, tom. III Bened., pag. 561; Bossuet, *Serm.*, tom. VII, p. 202; Saurin, tom. IX, pag. 199, 200; *Bibliothèque choisie*, tom. XV, pag. 304, etc., tout l'article de l'*Espérance*.

laissées sans récompense, une seule est appelée à la couronne (*).

Il y a des difficultés dans l'exercice de la vertu : n'y en a-t-il pas aussi, et de plus grandes encore, dans la pratique du vice? Oui; quelque pénible que puisse être le sentier de la vertu, le chemin du vice est bien plus raboteux (**).

Mettons en parallèle l'homme vertueux et celui qui ne l'est pas; supposons le premier puissant, considéré, riche, environné de tous les prestiges de la fortune; il entend retentir autour de lui les mots : c'est un grand, qu'il est heureux! D'autre part, un homme patient, doux, humble, courageux dans l'adversité, on a beau l'insulter, l'outrager, l'accabler de mauvais traitements, il n'y répond que par des bénédictions. Pour qui seront les hommages de l'admiration? Pour ce riche enflé de sa prospérité, ou pour ce pauvre sous le joug de l'adversite? Celui-ci vous présente l'image des vertus célestes, que rien n'émeut; l'autre n'est qu'un malade travaillé d'hydropisie, qu'un enfant qui se joue avec un ballon plein de vent. Tel est le fruit inestimable de la vertu : de procurer une vie calme et tranquille, dans ce flux et reflux de toutes nos vicissitudes humaines; d'élever l'âme au-dessus des traverses et des cala-

(*) Hom. XXXVI *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 209.

(**) Hom. III *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 95

mités, de la rendre supérieure à toutes les contradictions (*).

La vertu ne va jamais sans récompense ; celles qu'elle nous assure ne sont pas seulement réservées à la vie future, elles nous accompagnent dès la vie présente (**).

Celui qui boit une liqueur amère en éprouve d'abord du dégoût, et finit par s'en applaudir à cause du bien qu'il en reçoit. C'est l'image de la vertu opposée au vice ; amère à ses commencements, elle s'adoucit après et se change en une source de délices. Le vice, au contraire, a des commencements agréables, pour laisser après un fond d'amertume : lequel vaut mieux (***) ?

Le joug qu'impose la vertu est doux et facile à porter : pour en bien juger, comparez-le avec le joug sous lequel nous courbe le péché (****).

Entre le vice et la vertu, abîme immense, non pas seulement dans la vie future, mais dès la vie présente (*****).

Que ne fait-on pas pour masquer la laideur, cor-

(*) Hom. XXIV *in Matth.* tom. VII Bened., pag. 298—302 ; Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 421 ; *Bibliothèque chois.*, t. XV, p. 373.

(**) Hom. II *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 29.

(***) Hom. XXX *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 278.

(****) Hom. XXXIX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 430.

(*****) *In Lazar. conc.* VII, tom. I Bened., pag. 799 ; *Biblioth. chois.*, tom. XVII, pag. 247 et suiv.

riger les difformités naturelles, réparer par tous les artifices imaginables les avantages que l'on n'a pas? Vains efforts! Il est impossible d'ajouter rien à la beauté corporelle; celle de l'âme, on est toujours maître de l'augmenter. On peut en réformer les défectuosités, l'embellir encore de nouveaux charmes (*).

La vertu ne reste jamais au même point, elle enchérit toujours sur elle-même, et tend sans cesse à la perfection (**).

Il en est des biens spirituels comme de l'eau des fontaines, plus on y puise, plus elle abonde : ils ne s'affoiblissent pas en se partageant, et la jouissance n'en diminue point la possession (***).

Piété. Sagesse chrétienne.

La perfection ne vient qu'avec le temps. C'est une grande petitesse d'esprit d'être rassasié de peu. On est bien pauvre, quand on se croit riche à si bon marché. La vraie piété est insatiable de sa na-

(*) *Ad Theodor. laps.*, tom. I Bened., pag. 20.

(**) Hom. VIII *in Acta*, tom. IX Bened., pag. 65, et Hom. XI *in Genes.* (par l'exemple de saint Paul), tom. IV Bened., pag. 86. Bossuet : « Qui ne tend pas à la perfection, tombe bientôt dans le vice; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite. » (*Serm.*, tom. VIII, pag. 177, 178.)

(***) *In paralyt. demissum per tectum*, Morel *Opusc.*, tom. IV, pag. 814, 815.

ture. Il faut n'être qu'un enfant pour croire que l'on ait tout reçu ; et, lorsqu'on est à peine au commencement de la carrière, chanter victoire comme si l'on étoit au terme (*).

Dépouillez un arbre de son feuillage, tant que la racine reste, les branches repoussent avec plus de sève. De même, enlevez à la vertu chrétienne les richesses et la santé : la piété qui en fait l'âme, et pour ainsi dire la racine, lui conserve et augmente encore sa vivifiante énergie (**).

Il n'est rien qui purifie l'âme, féconde l'intelligence, accélère les progrès de la vraie science, comme les larmes de la piété (***).

On se rend à l'église, on est assidu aux offices, on fait des aumônes. En est-on meilleur? Voilà toute la question. Ce que vous croyez avoir fait de bien, ne fait que tourner à votre perte, si la piété vous manque. Si vous n'avancez pas, vous reculez (****).

Plutôt que de vous parler de l'enfer et de ses supplices, que j'aimerois vous entretenir continuellement de ce royaume de la vie éternelle où il y a repos éternel, torrents de voluptés saintes, paradis d'où la souffrance est bannie à jamais. Je voudrois n'avoir à vous parler d'autre chose que de l'ineffable

(*) Hom. XII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 119.
(**) Hom. IV *ad popul. Antioch.*, tom. II Bened., pag. 56.
(***) *Ibid.*, pag. 49.
(****) Hom. XXIX *in Acta*, tom. IX Bened., pag. 229.

félicité que l'on goûte dans le commerce de Jésus-Christ. Mais que faire? Le moyen de parler de bonheur à qui a la fièvre, de récompenses à un malheureux qui est sous le joug du châtiment (*)?

C'est dans la jeunesse qu'il faut commencer à se former aux saints exercices de la vertu. Si vous renvoyez l'étude de la sagesse à la fin de la vie, le temps vous manquera pour reconnoître et pour expier les fautes que vous aurez commises. Vous aurez à faire des efforts laborieux et stériles. Vous traînerez au tombeau un corps affaibli par de vieilles blessures. On ne peut plus espérer de vaincre quand on ne s'est pas dès long-temps aguerri. La victoire ne coûte plus à qui est sorti souvent de l'arène chargé de couronnes (**).

« C'est un oracle de l'Apôtre, et par conséquent un oracle de la vérité éternelle : que la sagesse de ce monde
I.Cor.III.19. est ennemie de Dieu. Mais comme elle est ennemie de Dieu, cette sagesse mondaine, aussi Dieu en est-il ennemi ; et c'est lui-même qui s'en déclare, par un de ses
I. Cor. I. 19. prophètes : *Je confondrai*, a-t-il dit, *la prudence des prudents du siècle*. Voilà, dit saint Chrysostôme, les deux caractères de cette fausse sagesse qui règne parmi les impies, et qui est le principe de leur conduite. Elle

(*) Hom. VI *in Epist. ad Phil.*, tom. XI Bened., pag. 243.

(**) *Advers. vituperat. vit. mon.*, tom. I Bened., pag. 108. Voyez au vol. suiv., l'article *Education*, et les sermons *sur la nécessité de servir Dieu dès sa jeunesse*, par Cheminais, Neuville, Superville, tom. I, pag. 288 et suiv.; *Bibliothèque chois*, t. XVII, p. 283.

s'élève contre Dieu, et Dieu la confond; elle fait la guerre à Dieu, et Dieu la réprouve; elle voudroit anéantir Dieu, et Dieu la détruit et l'anéantit (*). »

« Toutes les vertus chrétiennes, dit très bien saint Jean Chrysostôme, sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire? Mystère signifie un secret caché. Autrefois, quand on célébroit les divins mystères, comme il y avoit des catéchumènes qui n'étoient pas encore initiés, on ne leur en parloit que par énigmes. — Pourquoi? — C'étoit le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier? fermez votre porte : c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous? oignez votre face, et lavez votre visage, de peur qu'il ne paroisse que vous jeûnez : c'est un mystère entre Dieu et vous; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir (**). »

Rien de plus doux que la vertu, de plus engageant que la modération, de plus désirable que l'honnêteté (***).

(*) Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 95; Chrysost., Hom. *in Epist. ad Cor.*, traduites dans le volume XV de cet ouvrage, p. 37—82. Voyez l'article *Vertus mondaines*, *Sagesse philosophique*, dans le même volume, pag. 415, et vol. XVIII, pag. 112, à l'article *Respect humain*; Bourdaloue, *de l'état du péché et de l'état de grâce*, *Carême*, tom. III, p. 78 et suiv.; *Dominic.*, t. II, p. 350 et suiv.; Cambacérès, *sur la loi de Dieu*, t. II, p. 69; Joli, *Dominic.*, t. I, p. 40, *Serm. sur la vraie vertu*; Saurin, *Vanité*, etc., *Serm.*, t. IX, p. 154 et suiv.

(**) Bossuet, *Serm.*, t. VII, p. 130, 131; Chrysost., Hom. LXXI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 699, 700, et Hom. XIX, *ibid.*, pag. 248.

(***) Hom. XII *in Epist. ad Coloss.*, tom. XI Bened., pag. 241.

Nous comptons plusieurs sortes de vertus, comme parmi les pierres précieuses il en est d'espèces diverses, les unes plus éclatantes, d'autres qui le sont moins, mais pas une qui n'ait sa valeur (*).

Humilité. Modestie chrétienne.

La vraie vertu ne va jamais sans la douceur et l'humilité (**).

T. III Bened. Pag. 138. La première des leçons que notre divin législateur a voulu donner aux hommes, est celle de l'humilité; c'est par là qu'il ouvre son code de salut : Matth. v, 3. *Heureux les pauvres d'esprit.* L'architecte qui se propose d'élever un grand et magnifique bâtiment, Pag. 139. commence par assurer le fondement en proportion de l'édifice; voilà ce que fait Jésus-Christ. A l'édifice de cette philosophie sublime qu'il alloit introduire sur la terre, il donne pour base l'humilité, sachant bien que du moment où elle seroit solidement assise dans les cœurs, toutes les autres vertus viendroient s'y ranger à la suite. Vainement on possèderoit tout le reste; sans l'humilité, vous n'avez fait que bâtir sur le sable, et tout votre travail est sans profit.

Je n'appelle point humilité un langage qui n'est que sur les lèvres; je la veux dans le cœur et dans

(*) Hom. XV *in* I *Epist. ad Tit.*, tom. XI Bened., pag. 632.

(**) Hom. XLIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 44; XXXV, *ibid.*, pag. 359.

l'esprit, je la veux au fond de la conscience où l'œil de Dieu pénètre seul. Celle-là suffit pour nous concilier la miséricorde divine : témoin le publicain de l'Evangile qui, sans autres bonnes œuvres, fut justifié parce qu'il s'étoit accusé lui-même : *Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur;* tandis que le pharisien ne put trouver grâce. Si l'humble aveu de ses fautes, bien que dépouillé de toute autre espèce de mérite, assure la miséricorde du Seigneur, que ne doivent pas en attendre les bonnes œuvres accompagnées de l'humilité? Ainsi Paul, le plus parfait parmi les justes, disoit n'être que le plus grand des coupables; il ne se contentoit pas de le dire, il en étoit fortement persuadé, pratiquant cette maxime du Maître : *Quand vous aurez tout fait, dites* encore *que vous n'êtes que des serviteurs inutiles* (*)

Luc. XVIII. 13.

I. Tim. I. 15.

Luc. XVII. 10.

C'est à l'humilité que Jésus-Christ assigne le premier rang parmi ses béatitudes, parce que tout le déluge des maux qui inondent la terre n'a point d'autre source que l'orgueil. Le Démon avoit été créé de la nature des Anges; c'est l'orgueil qui en a fait un Démon. Enivré par les folles espérances qu'il lui donna, le premier homme s'abandonne à l'orgueil : il est déchu de tous ses priviléges, et

T. VII Bened. Pag. 186.

(*) *In illud : Paulus vocatus*, etc., Morel, *Opusc.*, t. v, p. 580, 581.

tombe dans la mort. Il s'est imaginé qu'il alloit devenir l'égal de Dieu, et perd même ce qui lui avoit
Gen. III. 21. été donné. *Voilà Adam devenu comme l'un de nous*, lui dit ironiquement le Seigneur en insultant à sa délirante audace : telle est la chimère de ses imprudents imitateurs ; l'orgueil leur fait croire qu'ils seront semblables à Dieu.

L'orgueil étant donc le principe de tous nos maux, parce qu'il est la source de tous nos désordres, le père du péché, Jésus-Christ, pour le guérir par son contraire, nous propose l'humilité, comme en étant le préservatif et le remède. C'est là le fondement sur lequel repose tout l'édifice. Avec l'humilité, on bâtit avec assurance ; sans l'humilité, vous élèveriez jusqu'au ciel l'édifice de vos vertus, le bâtiment croule et tombe en ruines ; prières, jeûnes, œuvres de miséricorde, combats et victoires sur la chair, tout en un mot est stérile et mort sans l'humilité.

Matth. v. 3. *Heureux*, nous dit le souverain législateur, *heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux*. Quels sont les pauvres d'esprit? ceux qui sont humbles et contrits de cœur. On peut être humble par la bassesse de son état, par nécessité, non par choix (1). Ce n'est point là la vertu dont parle

(1) Saint François de Sales : « Il y a différence entre la vertu d'humilité et l'abjection ; car l'abjection, c'est la petitesse, bassesse et vileté qui est en nous, sans que nous pensions ; mais quant à la vertu d'humilité, c'est la véritable recognoissance de notre abjection. Or le

Jésus-Christ. L'humilité vraie, celle dont il fait ici l'éloge, c'est celle qui provient d'un cœur pénétré de la crainte de Dieu, qui s'abaisse, se déprime d'elle-même dans ses pensées et ses affections, se reconnoissant dans une indigence totale; d'où vient qu'il dit : *Heureux,* non pas seulement les humbles, mais *les pauvres d'esprit!* dans le même sens que les paroles du prophète : *Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre contrit et humilié* ?

Pourquoi tant recommander si fort l'humilité a ses disciples, tous d'une condition si humble? Avoient-ils eu jusque-là la moindre occasion de concevoir de l'orgueil, eux dont la profession et l'indigence ne faisoit que des hommes grossiers, méprisables à leurs propres yeux comme à ceux des autres? Quand cette leçon ne les eût point regardés spécialement, elle n'en étoit pas moins importante pour tous ceux qui l'entendoient de sa bouche, ou qui devoient la recueillir de la bouche de ces mêmes Apôtres. Elle les vengeoit du mépris que l'orgueil pouvoit concevoir de leur apparente bassesse. Mais

haut point de cette humilité gist à non-seulement recognoistre volontairement notre abjection, mais l'aimer et s'y complaire; et non point par manquement de courage et générosité, mais pour exalter tant plus la divine majesté, et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de nous mêmes. » (*Introduct. à la vie dévote*, pag. 182; Imprim. roy., in-fol.; M. l'évêque de Langres, *Instruct. dogmat.*, pag. 27, édit. in-4°; le P. Lenfant, *Serm.*, tom. VII, p. 65; Saurin, t. IX, p. 425; Nicolle, *Essais*, t. I, pag. 194.)

il y a plus. Si peut-être alors cette instruction ne leur étoit pas également nécessaire, elle ne manqueroit pas de le devenir pour le temps qu'ils se verroient en possession de faire des œuvres si extraordinaires, de se voir honorés de l'admiration des peuples, d'être si avant dans la confiance du Seigneur. Y avoit-il richesses, dignités, empire même capable d'exalter l'orgueil, comme les priviléges singuliers auxquels ils étoient destinés, avant même d'avoir reçu le don des miracles? Le seul aspect de ce nombreux concours de peuple empressé d'apporter à leur maître l'hommage de l'admiration, suffisoit pour leur inspirer des pensées humaines (*).

Pag. 187.

T. IX Bened. Pag. 237.

Défions-nous de l'orgueil; soyons humbles, et pensons que nous ne sommes que des hommes, c'est-à-dire un peu de cendre et de poussière, une fumée vaine. Vous êtes orgueilleux, et pourquoi? parce que vous aurez fait de riches aumônes? Qui vous a donné des richesses? Dieu ne pouvoit-il pas vous faire naître pauvre comme tant d'autres? Et demain ne pouvez vous pas le devenir? Vous les avez faites ces aumônes : dans l'intérêt de qui? de vous seul; car Jésus-Christ n'avoit pas besoin de vous. Du moins n'en perdez pas le fruit par votre orgueil.

Il n'est point de vertu comparable à celle de l'hu-

(*) Hom. XV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 164, 165. Voyez plus haut, pag. 33 et suiv.

milité. Vous ressusciteriez les morts : sans l'humilité vous n'êtes rien.

Pensez donc que vous n'avez rien en propre, rien de votre propre fonds. Vous êtes un homme à talents, l'on vante votre éloquence : dites-vous à vous-même que vous n'avez rien de plus que les autres ; dites-vous que plus vous avez reçu, plus vous devez être humble et modeste, en raison de ce que Dieu vous auroit accordé de plus qu'aux autres ; car il vous sera demandé un compte plus rigoureux. Vos talents mêmes, sans l'humilité, n'en deviennent que plus funestes à vous et aux autres. Vous en tirez vanité? Est-ce, dites-vous, quelque chose de si difficile d'instruire par des paroles? Il l'est beaucoup plus d'instruire par sa vie. C'est là la véritable éloquence. Vous prêchez doctement qu'il faut être humble ; les paroles ne s'impriment pas dans les âmes, comme les œuvres. Si votre vie n'est pas bonne, bien loin de profiter à ceux qui vous écoutent, vous leur nuirez davantage, parce que je suis en droit de vous répondre qu'apparemment ce que vous me proposez est inexécutable. Je me dis : Si cet homme qui parle si bien ne fait pas ce qu'il dit, je suis bien plus pardonnable de n'en rien faire, moi qui ne parle pas. *De quel droit publies-tu mes sévères ordonnances?* vous dira le Seigneur : ce que tu prêches en paroles, tu le combats par tes œuvres! Vous êtes chaste, vous avez fait profession de vir-

Ps. XLIX. 16.

ginité. Les vierges folles de l'Evangile l'avoient comme vous, elles n'en furent pas moins réprouvées (*).

T. 1 Bened. Pag. 489.

Voulez-vous connoître quel est le prix de l'humilité? Imaginez deux chars, sur l'un desquels siège la justice, accompagnée de l'orgueil; sur l'autre le péché, mais à côté de lui l'humilité. Ce dernier devancera l'autre dans sa course, grâce à l'humilité qui l'escorte; l'autre, retardé dans sa marche par l'orgueil, n'arrivera pas: bien plus, le poids de l'orgueil l'entraîne et le fait rester en arrière (**).

Homélie sur la demande de la mère des fils de Zébédée. (Matth. xx.)

T. 1 Bened. Pag. 519.

Jésus-Christ allant à Jérusalem, la mère des enfants de Zébédée, Jacques et Jean, se présenta à lui en lui disant : *Faites asseoir mes enfants, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.* Que ce soient ses fils eux-mêmes qui aient fait cette demande, comme l'a dit un autre évangéliste, il n'y a point là de contradiction; ils ont pu se joindre à leur mère, et celle-ci avoir prévenu leur vœu. Tout Apôtres qu'ils étoient, ils n'avoient encore que de foibles

Matth. xx. 21.

Marc. x. 35.

(*) Hom. xxx *in Acta.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 275; La Rue, *Avent*, pag. 36; Montargon, *Dictionn. apostol.*, article *Humilité*, tom. II, pag. 632—698.

(**) Orat. v *de incompreh. Dei, advers. Anom.*

lumières ; témoin les reproches que le divin maître étoit sans cesse obligé de leur adresser ; tantôt c'est leur ignorance, tantôt l'inquiétude de leur esprit qui les provoque. Il n'y a pas jusqu'à saint Pierre lui-même qui semble avoir oublié tout à coup les vérités dont il est le mieux instruit ; d'où vient qu'il s'attire de la part de Jésus-Christ le blâme *de n'avoir point de goût pour les choses de Dieu*. La future résurrection de Jésus-Christ étoit pour eux obscure, inintelligible ; ils ignoroient également le secret de la gloire éternelle, ce que c'étoit que les prémices de notre nature, que le royaume céleste. Encore rampants sur la terre, ils étoient incapables de prendre si haut leur essor, se figurant que Jésus-Christ iroit bientôt s'asseoir en conquérant sur le trône des rois de Jérusalem ; qu'il se montreroit orné du diadème, lui qui n'aspiroit qu'à l'ignominie de la croix, ce dont ils n'avoient pas le moindre soupçon. Pleins de leurs rêves de gloire et d'ambition humaine, il leur faut des distinctions et des préséances. Ils s'imaginent être au temps des récompenses et des grandeurs, preuve de leur grossière ignorance. C'est ce que leur répond celui qui lit au fond des cœurs : *Vous ne savez ce que vous demandez*. Quoi ! sans avoir combattu, demander le prix du combat ! *Vous ne savez ce que vous demandez*. Le monde est encore tout entier sous le joug de l'erreur, l'impiété règne sur la terre, le genre humain est la proie des

Matth. XVI. 23.

Ibid. XX. 22.

Démons; vous, mes Apôtres, vous êtes encore aux premiers pas dans la carrière. Athlètes nouvellement entrés dans l'arène, vous n'êtes pas engagés dans la lutte; et vous réclamez l'honneur du triomphe! *Pouvez-vous boire le calice qui m'est préparé*, et recevoir le baptême que j'attends? Pouvez-vous endurer la mort et les tortures? car voici la saison des périls, des souffrances et des funérailles... Oui, vous le boirez ce calice, vous rendrez témoignage par votre sang : *Mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner, mais ce sera pour ceux à qui mon Père l'a préparé.* Empruntons une comparaison familière, supposons qu'il y ait des prix proposés pour une course, et qu'une mère vienne demander à celui qui les doit distribuer d'en gratifier ses enfants : quelle sera la réponse du juge? Rien ici ne se donne à la faveur ni à la recommandation, mais à l'agilité et à la force. Parler autrement seroit prévarication. Voilà ce que fait Jésus-Christ. Il n'abandonne aucun de ses droits, seulement il ne veut pas que l'on ignore que la vertu seule a droit à la récompense. S'il ne dépendoit que de Jésus-Christ, tous les hommes se sauveroient, tous auroient la connoissance de la vérité : pas un seul qui n'ait sa part dans ses affections paternelles. Saint Paul, qui nous l'assure, déclare aussi qu'il y a bien de la différence entre les hommes; que ce n'est pas en s'endormant, mais en

Pag. 251.

Ibid. 23.

veillant et en travaillant que l'on parvient à s'ouvrir les portes de la cité céleste. Ce n'est donc point, à proprement parler, ni au Père ni au Fils qu'il appartient d'assigner les récompenses; elles dépendent du travail et des efforts que l'on a faits pour les mériter. Jésus-Christ ne le disoit-il pas aux Juifs? Pag. 522. S'adressant à Jérusalem : *Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits, et tu ne l'as pas voulu?* Luc. XIII. 20 Le martyre même ne suffiroit pas pour être porté à ce haut degré de gloire que reçoivent ceux qui sont assis à la droite du Sauveur. Quels seront donc ces bienheureux privilégiés à qui ce comble d'honneur et cette suprématie de gloire sont réservés? Ecoutez la réponse de Jésus-Christ. Les Apôtres s'offensèrent de ce qu'il y avoit d'ambitieux dans les prétentions de Jean et de Jacques; c'étoit, à leurs yeux, se croire valoir mieux que les autres, et paroître les dédaigner. Jésus-Christ, pour réprimer leur commune vanité, répond : *Vous savez que les princes des nations les dominent, et que ceux qui sont grands parmi eux les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous; mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, en soit le plus petit.* Matth. XX. 25. Pour obtenir la première place, il faut s'aller mettre à la dernière; pour s'élever, il faut descendre; et c'est le plus humble qui sera le plus grand....

Ce n'est que par l'humilité que nous arriverons à la gloire. Ecoutez Jésus-Christ : *Le Fils de l'Homme n'est pas venu sur la terre pour se faire servir, mais pour servir les autres, et donner son âme pour le salut de plusieurs.* Et quelle a été la récompense de son humilité? Quelle gloire et pour lui et pour nous, bien qu'il n'eût besoin ni de gloire ni d'honneur! C'est son anéantissement même qui a été le principe de notre élévation. En s'humiliant, il a dompté la mort, écrasé le serpent ennemi, détruit l'empire du péché; il nous a rouvert les portes du royaume céleste; il s'est élevé dans le ciel, à la droite de Dieu son Père, pour y être notre prédécesseur; il a répandu la piété sur la terre; il y a dissipé l'erreur, ramené la vérité, et nous a comblé de biens. Toutes les langues humaines s'uniroient, qu'elles ne pourroient exprimer les bienfaits de sa divine incarnation. Avant les humiliations de son humanité, il n'étoit connu que des Anges. Ce sont ses abaissements qui nous l'ont manifesté; son humilité n'a fait que rehausser l'éclat de sa gloire (*).

Matth. xx.

Pag. 523.

(*) *De petit. filior. Zebed.*, Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 380—384; Bourdaloue : « Ne seroit-il pas honteux, dit saint Chrysostôme, que dans une religion où nous reconnoissons Jésus-Christ pour maître et pour souverain, il y eût des hommes qui voulussent exercer un empire plus absolu que lui? » (*Sur l'ambition*, *Carême*, tom. 1, pag. 429.) L'abbé Clément a beaucoup profité de cette homélie dans un sermon *sur la demande des enfants de Zébédée*, *Carême*, tom. 1, pag. 428 et suiv. J'observe qu'il arrive quelquefois à ce prédicateur, d'ailleurs

Le secret pour être en paix avec tout le monde, c'est d'avoir un modeste sentiment de soi-même. Qui est humble n'est en guerre avec personne. Qu'on l'outrage, il se tait; qu'on lui prodigue les injures, il supporte tout sans se plaindre. N'est-ce pas là le moyen le plus sûr d'être en paix, non-seulement avec les hommes, mais avec Dieu. De toutes les vertus, celle qui fait le mieux ressortir le caractère du chrétien, c'est l'humilité. Abraham, tant favorisé de Dieu, reconnoît qu'il n'est que cendre et poussière. Dieu lui-même rend à Moïse ce témoignage qu'il étoit le plus doux et le plus humble des hommes. Ce chef d'un si grand peuple, qui venoit d'écraser la puissance de l'Egypte avec la même facilité que vous feriez de vils insectes; qui avoit opéré de si grandes merveilles dans le passage de la mer Rouge et dans le désert, vous le voyez déférer humblement aux avis de Jéthro. A son langage, vous le prendriez pour un homme du commun. Il ne ressemble pas à ces grands fastueux qui dédaignent les conseils les plus salutaires, parce qu'ils leur viennent d'un simple particulier. Libre de partager la table de Pharaon, d'aspirer à son sceptre, et, avec la dignité royale, aux honneurs divins, puisque les Egyptiens mettent au même rang leurs dieux et leurs rois, Moïse préfère d'aller s'unir à ses frères,

T. x Bened. Pag. 7.

Gen. XVIII. 27.

Num. XII. 3.

Exod. IV. 18.

Hebr. XI. 25.

si estimable, d'altérer le sens des textes qu'il allègue, ainsi qu'il le fait évidemment à la page 440 et 442.

à de misérables esclaves accablés de travaux et d'humiliations. Dites-moi s'il n'y a pas plus de grandeur réelle, plus d'élévation, plus de magnanimité, de courage dans l'humilité que dans tout le faste de l'orgueil (*).

« Quand Pierre fut élevé à la plus haute dignité dont un homme soit capable, qui est celle de chef de l'Eglise, les Apôtres ne s'en plaignirent point, ni n'en conçurent nulle peine : mais lorsque Jacques et Jean vinrent demander au fils de Dieu les premières places de son royaume, tous les assistants en furent scandalisés, et témoignèrent de l'indignation contre ces deux frères. Pourquoi cette différence? — Ah! dit saint Chrysostôme, il est bien aisé d'en apercevoir la raison. La prééminence de Pierre ne les choqua point, parce qu'ils savoient bien que Pierre ne l'avoit pas recherchée, et qu'elle venoit immédiatement de Jésus-Christ; mais ils ne purent voir sans murmurer celle des deux enfants de Zébédée, parce qu'il paroissoit évidemment que c'étoit eux-mêmes qui l'affectoient et qui l'ambitionnoient. Or, il n'y a rien de plus odieux que ces ambitieuses prétentions (1). »

T. VII Bened. Pag. 649.

Ne craignez pas de vous avilir en vous humiliant. Pouvez-vous jamais être autant humilié que l'a été Jésus-Christ? Et l'excès même de ses humiliations,

(*) Hom I *in Epist.* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 8, 9; le P. Lenfant, *Gloire de l'humilité*, *Serm.*, tom. VI, pag. 187 et suiv.; Cheminais, *Serm.*, t. IV, p. 311. Tous les discours sur *l'humilité*.

(1) Bourdaloue, *sur l'ambition*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 30; Chrysost., Hom. LXV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 648.

en opérant le salut des hommes, l'a élevé au comble de la gloire. Pas d'autre porte que l'humilité pour entrer dans le royaume du ciel. En suivre un autre, c'est se perdre. Après un tel exemple, pouvez-vous craindre de déroger à votre grandeur, en vous humiliant? Au contraire, vous l'élevez encore, vous la faites éclater davantage, vous vous montrez le digne aspirant au royaume du ciel. Pag. 650.

Ce n'est pas en dédaignant l'humilité que vous vous mettez en paix avec vous-même et avec le prochain. Qui prétend à la considération et à la gloire, risque souvent de la perdre et de tomber au dernier rang dans l'opinion des autres. C'est toujours par des moyens contraires en apparence que nous obtenons ce que nous désirons. Jésus-Christ ne cesse de nous donner cette importante leçon dans son Evangile. Les passions de l'avarice, de l'ambition, il les combat de cette manière. A l'ambitieux il dit : Pourquoi cette affectation de libéralité en présence de témoins? Pour acquérir de la considération et de la gloire, prenez un moyen contraire, faites vos bonnes œuvres en secret, et vous arriverez à votre but; à l'avare : Pourquoi cette fureur d'accumuler, afin d'être riche? Ne gardez pas vos richesses dans vos mains, distribuez-les dans celles des pauvres, et vous possèderez des richesses réelles, inaliénables. Ainsi à l'orgueilleux : Pourquoi cette avidité de distinctions et de préséances? afin de primer sur les autres? Descendez à la dernière place, et l'on

vous appellera à la première. Le secret, pour être grand, c'est de ne point chercher à le paroître. Vous vous méprenez donc étrangement sur le vrai caractère de la grandeur. Jésus-Christ, pour anéantir dans ses Apôtres tout sentiment d'orgueil, ne cesse de leur déclarer qu'on n'acquiert la grandeur qu'en la méprisant, qu'on la perd en la recherchant, par opposition à la morale des païens, à qui seul il peut appartenir *d'avoir l'esprit de domination.*

Matth. xx. 25.

L'orgueil n'est que bassesse réelle; la véritable grandeur, c'est l'humilité; les grandeurs du monde n'en ont que le nom et l'apparence; ceux que l'on y appelle grands ne doivent ce titre qu'à la déférence commandée par le besoin et par la crainte. L'humilité nous fait grands de cette grandeur intérieure qui tient de celle de Dieu même. Les hommes ont beau nous refuser ce titre, leur vaine opinion ne nous l'enlève pas; tandis que ce grand, aux pieds de qui tout rampe, n'a qu'un masque de grandeur dont on n'est pas dupe. Ces hommages forcés ne durent pas; ceux que l'on rend à l'humilité viennent du cœur et ne changent point.

Nous en avons la preuve dans ces illustres saints qui ont été d'autant plus humbles à leurs propres yeux, qu'ils étoient plus élevés au-dessus des autres. Ni la mort, ni le temps n'ont point été l'écueil de leur grandeur et de leur gloire.

La raison toute seule dépose en faveur de notre doctrine. Cet homme orgueilleux et vain se croit

plus grand que tout le reste; il regarde tout le monde comme au-dessous de lui; personne, selon lui, ne mérite de marcher son égal. On a beau le charger d'honneurs, on n'en fait jamais assez pour ce qu'il vaut. Avide de louanges, il lui en faut à tout prix, et pour en avoir, il brigue tous les suffrages. Il flatte, il caresse, il rampe à son tour aux pieds de ceux pour qui il n'a que du mépris : étrange inconséquence! Il veut des flatteurs, et c'est lui qui prodigue les flatteries; il faut qu'on l'adore, et il rampe; qu'il domine sur tout l'univers, et il n'a pour tout le genre humain qu'un insolent mépris : il tremble, cet arrogant, en présence de tous les événements humains, dont il connoît trop bien l'inconstance et la fragilité (1). Celui, au contraire, qui et humble, n'ignore pas davantage ce que c'est que l'homme, un composé de grandeur et de bassesse; il sait donc qu'en se rabaissant dans la pensée de sa foiblesse, il ne fait que se mettre à la place où la nature elle-même l'a mis. Que si on lui accorde quelque honneur, la haute opinion où il est de la dignité de l'homme, agrandit à ses yeux l'estime qu'on lui défère. Par ce juste tempérament, il est donc toujours conséquent à lui-même, sans orgueil dans les dignités, sans foiblesse dans les disgrâces, élevé au-dessus des passions qui agitent l'orgueil-

(1) Belle imitation dans le sermon de l'abbé Clément, *sur la demande*, etc., *Carême*, tom. 1, pag. 433, 434.

leux, inaccessible à la colère, à la vaine gloire, à la jalousie. De quel côté se trouve donc la véritable grandeur? Dégagée de tous les liens terrestres, cette âme sublime défie tous les événements de la vie. Dans son libre essor, elle se rit de tous les piéges, et n'en craint aucun; l'autre, terrestre et rampante, s'offre d'elle-même à la défaite. La première maîtrise les passions humaines, et ne les connoît que pour en triompher; l'autre est la victime de toutes, elle ne sait que trembler ou obéir à leur commandement. Quoi de plus humilié que l'Ange superbe, que son orgueil précipita du ciel dans les enfers? quoi de plus élevé que l'homme quand il sait être humble? C'est à celui-là qu'il est donné de fouler aux pieds *les serpents et les scorpions* (*).

Luc. x. 19.

T. VII Bened. Pag. 40.

Dieu connoît, et certes bien mieux que vous-même, le mérite de vos bonnes œuvres. Un simple verre d'eau donné en son nom, une obole jetée dans le tronc par les mains de la pauvre veuve, moins encore que cela, le soupir que vous fait pousser l'impuissance où vous êtes de rien donner, il ne les laissera point sans récompense, il tient de tout un compte fidèle. Pourquoi donc en vouloir être vous-même l'appréciateur? pourquoi nous en parler éternellement? Ignorez-vous qu'en vous louant vous-même, vous dispensez Dieu de vous louer, et qu'au

(*) Hom. LXV *in Matth.*, LXVI, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 708—710; *Biblioth. chois.*, tom. XV, pag. 373

contraire, si vous n'êtes à vos yeux qu'un serviteur inutile, vous êtes bien assuré d'obtenir sa louange en présence de tout l'univers? Bien loin de prétendre diminuer le prix de vos bonnes œuvres, Dieu ne se montre jaloux que de l'augmenter, puisqu'il promet une couronne immortelle au plus léger sacrifice. Vous n'auriez commencé à travailler qu'à la dernière heure du jour, vous n'en aurez pas moins la récompense tout entière. Evitez donc de vous laisser aller à l'orgueil; regardons-nous comme des serviteurs inutiles, si nous voulons que Dieu nous compte au nombre de ses vrais serviteurs. Ac l'opinion que vous êtes digne de louange, vous vous perdez, quand même vous en auriez fait tout ce qu'il faut pour mériter : parce que vous n'auriez pas la vertu qui nous fait oublier toutes les autres. Au contraire, bien pénétré de la pensée que vous n'êtes qu'un serviteur inutile, vous vous sauvez, fussiez-vous coupable d'ailleurs. — Mais, allez-vous me dire, peut-on ignorer ce que l'on sait? — Ignorez-vous que vous péchez tous les jours, que chaque jour vous offensez le Seigneur? Pourtant la dissipation habituelle où vous vivez en a bientôt effacé le Pag. 41.
souvenir de votre esprit, sans que la crainte même du châtiment puisse l'y ramener. Tout le mal que vous commettez est si tôt oublié! et vous ne pouvez oublier le peu de bien que vous faites!

La plus sûre garantie pour conserver vos bonnes

œuvres, c'est de n'y plus penser. Si vous découvrez à tous les yeux votre trésor, vous attirez les voleurs ; cachez-le, vous n'aurez point à craindre de le perdre. Ainsi de vos bonnes œuvres : Vous les étalez au grand jour comme une marchandise en vente : vous irritez Dieu, vous provoquez l'ennemi; vous l'excitez à vous en dérober le fruit. C'est ce qui arriva au pharisien; encore celui-ci n'affectoit-il de raconter ses bonnes œuvres qu'en y mêlant l'expression de la reconnoissance envers Dieu, à qui il en rapportoit tout l'honneur : fausse reconnoissance, lorsqu'en se comparant aux autres on se croit meilleur qu'eux, et que l'on recherche l'estime des hommes. Vous rendez grâces à Dieu : oubliez-donc les hommes et vous-même (*).

La vraie humilité consiste à se rabaisser là où l'on auroit quelque droit de s'élever, d'ensevelir ses bonnes œuvres dans le silence, de garder soigneusement, en ces rencontres, la retenue et la modestie. C'est par là que l'on arrive au comble de la vertu, selon cet oracle de Jésus-Christ : *Qui s'humilie sera élevé* (**). Luc. XIV. 11.

L'humilité consiste à se ravaler soi-même. Il n'y a point d'humilité à n'être humble que par contrainte

(*) Hom. III *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 30, 31. *Bibliothèque chois.*, tom. XV, pag. 340, 351, 354.

(**) Hom. XXXIII *in Genes.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 379.

et parce qu'on ne peut faire autrement. Avec des sentiments élevés et de la grandeur d'âme, se mettre au dernier rang, s'estimer moins que les autres, voilà l'humilité. Qu'un grand seigneur obéisse à son prince, ce n'est point vertu; mais que le prince se mette au-dessous de l'un de ses sujets, ce seroit là de l'humilité, parce qu'il descendroit volontairement du haut rang qu'il occupe.

Vous oubliez si vite les péchés en foule que vous commettez! et vous ne sauriez oublier le peu de bien que vous faites!

Le plus sûr moyen de ne pas perdre le bien que l'on a fait, c'est de l'oublier.

Être humble, se déprécier soi-même, est une vertu qui égale les plus héroïques actions. Si vous ne l'avez pas, tout le reste n'est rien (*).

Voulez-vous un modèle d'une humilité vraie? jettez les yeux sur saint Paul. Ce docteur de l'univers, ce digne organe de l'Esprit Saint, vase d'élection, rampart inébranlable, Apôtre enrichi de tous les trésors de la science divine, après tant de travaux endurés pour le nom de Jésus-Christ, tant de trophées conquis sur le Démon, entendez-le s'écrier : Je suis le dernier des Apôtres, indigne de m'appeler de ce nom. La vraie humilité consiste donc à s'abaisser soi-même, à se regarder comme le

(*) *De Humilit. animi*, *Ecloga* VII, tom. XII Bened., pag. 483.

dernier de tous. Car enfin, quel est celui qui tient un semblable langage? un homme qui ne tenoit plus à la terre, mais étoit déjà habitant du ciel. Je m'arrête avec complaisance sur cet Apôtre, toutes les fois que j'ai occasion de parler de ses vertus. Le soleil réjouit moins mes yeux, au moment où il vient éclairer l'horizon et répandre sa lumière vivifiante. Que dis-je? Le soleil ne brille qu'à mes yeux, mais Paul nous élève jusque dans les yeux (*).

Douceur. Simplicité de cœur. Patience et résignation.

Qu'entendons-nous par douceur? qu'entendons-nous par cruauté? Il n'y a pas toujours cruauté à sévir, pas plus qu'il n'y a douceur à pardonner. La douceur consiste à supporter les injures personnelles, à venger celles qui sont faites aux autres. Autrement, ce n'est plus que mollesse, léthargique indifférence; vice, et non pas vertu. L'Ecriture vante la douceur de Moïse : *C'étoit*, nous dit-elle, *le plus doux des hommes qui furent jamais.* Quoi! cet homme qui s'attaque à un Egyptien pour le tuer, qui remplit son pays de guerres intestines, et n'épargne pas le sang des siens; dont les prières obtiennent que la terre s'entrouvre, que la flamme du ciel descende pour dévorer ses victimes? Si c'est là

Num. XXI. 3.

(*) Hom. II de *Pœnit.*, tom. II Bened., pag. 293 et passim.

de la douceur, qu'appellerez-vous de la cruauté? La définition que nous en avons faite répond toute seule à l'objection. Ardent à venger la cause des opprimés, il oublie la sienne propre; il punit avec sévérité les prévarications contre la loi, il supporte avec une héroïque patience les injures qu'il reçoit de son peuple. Vous n'accuseriez point de cruauté le médecin qui porte le fer dans une plaie qu'assiége la gangrène; le juge qui arrête à sa naissance, par des moyens violents, un mal dont les progrès deviendroient funestes (*).

Deux considérations qui doivent nous porter à parler à tous avec douceur : Nous sommes pécheurs, ce sont nos semblables (**).

La simplicité de cœur ne manque guère sa récompense; on se prévient aisément en faveur d'un homme dont les mœurs sont simples; on s'attache sans effort à celui dont le cœur est sans détour. Quels sont les premiers à qui l'Évangile du salut ait été annoncé? ne fût-ce pas aux bergers? Quels furent les hommes que Jésus-Christ choisit pour Apôtres? des hommes simples. *Celui qui marche dans l'innocence*, dit le livre des Proverbes, *marche avec assurance*. Il faut de la prudence, sans doute. Eh! qu'est-ce que la simplicité, sinon la prudence? Qui Prov. x. 3.

(*) *In ps.* CXXXI, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 414—416.
(**) Hom. XXIV *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. III, p. 150.

n'a point dans son cœur l'idée du mal, n'en sauroit faire aux autres (*).

Jésus-Christ veut que ses disciples unissent la pru-
Matth. x. 16. dence du serpent à la simplicité de la colombe. Une pareille alliance paroît impossible. C'est vouloir qu'un chalumeau jeté dans un brasier ardent n'y brûle pas, et qu'au contraire il en éteigne la flamme. Cela pourtant s'est fait à la lettre. Ses disciples se sont montrés prudents comme le serpent, simples comme la colombe. Non pas qu'ils fussent d'une autre nature que nous (**).

Matth. xi. 29. *Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, nous dit Jésus-Christ. Quel abaissement de la part de celui à qui nous devons l'existence : et nous n'en sommes pas touchés ! Au lieu de punir les pécheurs, d'en exterminer la race tout entière, avec quelle bonté il leur parle : *Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Un Dieu s'humilie ; et l'homme s'élève ! Le juge n'a que de la douceur ; le coupable, que de l'orgueil ! Le Créateur souverain descend au langage le plus humble ; et l'homme, cendre et poussière, affecte dans son langage la fierté d'un monarque ! *Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Les fléaux dont ma colère vous menaçoit

(*) Hom. VII *in Acta*, tom. IX Bened., pag. 59.

(**) Hom. LXXIII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 379.

vous ont trouvés insensibles; je pouvois vous anéantir, je vous ai fait grâce ; reconnoissez donc combien je suis doux. Si sa main est armée, ce n'est pas pour frapper, ce n'est que pour guérir. Qui n'aimeroit un maître qui se contente d'intimider, un juge qui consent à implorer son criminel? Tant de générosité vous surprend : c'est que vous êtes mon ouvrage ; et je prends intérêt à l'œuvre de mes mains. Si je laissois ma justice exercer tous les droits de la vengeance, l'univers, frappé par mes fléaux, tomberoit dans une ruine inévitable; une simple menace de ma part en amèneroit l'anéantissement. C'est ma bonté qui le retient sur le bord du précipice, ma seule bonté qui l'empêche de périr. *Venez, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Pour en avoir la preuve, considérez seulement quel est le lieu d'où je vous fais entendre ces paroles. J'ai quitté le ciel pour venir habiter avec vous. Si je n'étois pas doux et humble de cœur, serois-je descendu dans le sein d'une femme pour y prendre une chair semblable à la vôtre, et naître dans une crèche? Moi qui suis le Père des siècles, moi à qui tous les trésors de l'univers appartiennent, aurois je consenti aux outrages, aux souffrances, à la mort, pour racheter des étrangers, des esclaves? Je ne vous dis point : Venez à moi, parce que je suis le souverain Seigneur, que mes regards, en s'abaissant sur la terre, la font trembler, que je mesure les Isa. XLV. 12.

cieux dans le creux de ma main, que je soutiens de trois doigts toute la masse de la terre, mais parce que je suis doux et humble de cœur. Venez, venez donc, c'est moi qui vous en supplie, moi qui veux bien descendre à la prière, pour n'être pas obligé de vous punir. Je pardonne aujourd'hui; plus tard, je déploierai l'appareil sévère de Juge (*).

T, XII Bened. Pag. 422. Ce qui distingue particulièrement le fidèle d'avec celui qui ignore la vérité, c'est la douceur. C'est là, de toutes les vertus, celle qui est le plus agréable à Dieu. Elle est la source d'où émanent toutes les autres. Elle écarte l'envie, qui est le poison de l'âme. Celui dont le cœur est doux assure un père à ceux qui n'en ont pas, un protecteur à la veuve, des secours à l'indigence, un appui à ceux qui sont victimes de l'injustice. La douceur n'en
Pag. 423. conserve pas moins à l'âme toute son énergie pour le bien.

Rien qui concilie à un maître l'affection de ses domestiques comme la douceur; ce n'est plus un maître, c'est un père.

Pour aimer un homme doux, il suffit de le voir, il suffit même de le connoître. Son nom seul inspire le désir de s'attacher à lui, et d'en être l'ami. Survient-il des différents dans son voisinage? c'est au-

(*) *De S. Basso martyre*, tom. II Bened., pag. 726—728; Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 871—873.

près de lui que l'on vient en chercher la conciliation. Les inimitiés mêmes les plus violentes cèdent à la sagesse et à la douceur de ses corrections. Son exemple seul est une leçon éloquente qui n'a pas besoin d'emprunter le secours des paroles, mais qui invite à l'imiter ceux qui seroient le plus disposés à l'emportement. Son aspect est aux caractères irascibles et querelleurs, ce qu'est un rayon de soleil aux ténèbres que l'approche de la clarté dissipe.

Une observation bien remarquable, c'est que Jésus-Christ ne donne qu'à ceux qui sont doux, amis de la paix, le nom d'enfants de Dieu. Pourquoi? parce qu'ils sont les vivantes images du Fils de Dieu. Math. v. 9.

Opposons à la douceur le vice qui lui est contraire. A l'aspect d'un homme en colère, qui est-ce qui ne détourne pas les yeux? Et ceux qui vivent près de lui, et ceux qui en sont loin, tous le redoutent également. Qu'il vienne à être frappé par l'indigence: il ne rencontrera pas aisément qui veuille l'assister; on le regarde comme un ennemi public. Il crie, tempête, menace et frappe indistinctement, parle sans nulle réserve, dit ce qu'il faudroit taire; son regard est farouche, son visage enfle, sa bouche écume, ses mains tombent sur tout ce qui se présente. A le voir, on reconnoît le Démon dont il est rempli. L'homme en colère est en effet le jouet des Démons dont il se fait l'instrument et le ministre. Eh! dites-moi à quels excès ces esprits per- Pag. 424.

vers ne désirent-ils pas voir les hommes se porter? Quels sont les crimes dont ils sont le plus satisfaits? N'est-ce pas les insultes et les violences à l'égard des parents? n'est-ce pas l'outrage qui attente à la majesté divine? Eh bien! ce sont là les œuvres que la colère produit dans ceux qui en sont possédés. La colère a bientôt fait un impie... Dans l'ivresse de la colère, on en vient à cet excès d'impiété d'oser s'emporter contre Dieu, par des blasphèmes, pour peu que l'on se trouve contrarié.

Ephes. IV. 31. 32. *Bannissez loin de vous*, nous dit l'Apôtre, *toute aigreur d'esprit, toute animosité, toute indignation, toute clameur et toute malice. Soyez, à l'égard les uns des autres, indulgents, affectueux, vous entre-pardonnant vos offenses, comme Jésus-Christ vous a pardonné.* Soyez donc les imitateurs de Dieu.

Pag. 425. Voilà ce que c'est que la douceur, le modèle sur quoi elle se forme: ce ne sont pas les Anges, tout parfaits qu'ils sont, mais le maître de tout. Du haut du ciel, il voit, il entend cette foule de crimes qui se commettent sur la terre, et il le souffre, avec tant de moyens de se venger; manifestant son infinie miséricorde, par cela même qu'il ne punit pas, le pouvant faire avec tant de justice. Voulons-nous donc ressembler à Dieu : soyons doux, supportons avec patience les incommodités que nous avons à souffrir de la part des autres. Imitons Notre Seigneur, qui, outragé, battu de verges, attaché à la

croix, n'oppose que douceur aux brutalités de ses ennemis, et qui, au moment même où la nature ébranlée, la terre tremblante et le soleil couvert de ténèbres, attestoient sa divine toute-puissance, demandoit à Dieu grâce pour ses blasphémateurs et ses bourreaux. Notre douceur ne nous profitera pas seulement à nous-même; elle sera utile à ceux mêmes qui se seroient faits nos ennemis. L'estime qu'ils ne pourront refuser à votre patience miséricordieuse, les portera à vouloir prendre modèle sur vous-même. Au contraire, que vous fassiez avec votre ennemi assaut de colère et d'emportement, vous éternisez les querelles et les ressentiments, les embûches et les calomnies réciproques, les parjures, les accusations sans fondement; vous empoisonnez jusqu'à votre sommeil; il n'en est plus pour l'homme en colère, il s'agite; il s'éveille en sursaut, rêvant meurtres et assassinats, et sa passion insatiable se repaît de tous les maux qu'elle se fait à elle-même. Après les paroles injurieuses viennent les actions, les combats singuliers. Tels que des animaux féroces, voilà les deux ennemis aux prises l'un avec l'autre. On s'attaque, on se frappe, on se mutile, on quitte le champ de bataille, froissé, ensanglanté, blessé dans son âme bien plus grièvement encore que dans sa personne (*).

Luc. XXIII. 34. 35.

Pag. 426.

(*) *De Mansuetudine*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 540—543; *Bibliothèque choisie*, tom. VI, pag. 424; tom. XVII, pag. 12.

Homélie xv *sur l'Epître aux Ephésiens.*
(Ch. iv, v. 31.)

T. xi Bened. Pag. 109.

Vous ne voyez pas les abeilles se reposer sur quoi que ce soit de souillé; aussi les personnes qui se livrent à la culture de ces insectes ont-elles soin de ne placer leurs ruches que dans des lieux parfumés, pour les y attirer par les douces essences qui s'y répandent. De même le divin Esprit ne se plaît à habiter que dans les âmes disposées à recevoir les doux essaims de ses grâces spirituelles; pour peu qu'il y rencontre d'aigreur, d'amertume et de fiel, il s'en échappe avec tous ses dons. Voyez les précautions que prend l'Apôtre pour entretenir nos âmes dans un état de pureté capable d'inviter l'Esprit Saint à s'y établir. Il commence par en écarter le mensonge, la colère, les ressentiments. Ce n'est pas assez; il en poursuit les vicieuses affections jusque dans leur principe, il extirpe une bile âcre dont les débordements, répandus dans le corps, y porteroient le trouble et le désordre. *Que toute aigreur soit*, nous dit-il, *non-seulement purgée, mais entièrement bannie de nos cœurs.* A quoi bon retenir un ferment dangereux? donnons la mort à des animaux féroces qui ne sortiroient de leurs cachots que pour répandre au loin l'effroi et la dévastation?

Mais, ô misère! ô aveuglement! ô corruption de notre nature! au lieu d'employer tous nos efforts à repousser cette bête féroce, on se joue avec elle...

Mais encore, que gagne-t-on à ces emportements? Tel homme, dit-on, est aigre et colère, son humeur le rend insupportable. Vous le redoutez, vous fuyez son approche. Vous ne lui devez que du mépris. L'imprudent! il creuse lui-même la fosse où il ira bientôt se précipiter. Au contraire, la douceur, la simplicité de cœur, se concilient la bienveillance générale. Dans la prospérité, on ne leur porte point envie, on ne leur insulte point dans le malheur. Bien loin de là, on s'empresse d'applaudir à leurs succès, de les plaindre dans l'infortune. C'est tout le contraire à l'égard des caractères violents, emportés: qu'ils tombent dans la disgrâce, c'est une fête générale. Pag. 111.

Comparez les conséquences et les résultats. Absalon est fier, impétueux, méchant; il réussit, par d'artificieuses manœuvres, à entraîner les peuples dans sa révolte. David est simple, sans déguisement. Attendez l'un et l'autre au dénouement. II. Reg. xv. 31.

Plaignons les gens colères: ils ne rencontrent partout qu'ennemis. Jacob étoit simple, il finit par avoir l'avantage sur Esaü. Bannissez de vos cœurs tout esprit d'aigreur, étouffez-en jusqu'au moindre germe, il suffiroit pour développer une dangereuse fermentation, comme il ne faut qu'une étincelle Pag. 112.

pour allumer un violent incendie. Apprenez ce que c'est que cet esprit d'aigreur : Il amène l'artifice, les défiances et les soupçons, l'envie de nuire, une malignité secrète qui porte à mal faire, la colère et les vengeances. De là, l'humeur sombre et mélancolique, les inquiétudes et les agitations sans fin dont le poids retombe sur votre propre cœur, les criailleries sans sujet, à quoi le sexe surtout est si fort accoutumé, et que l'Apôtre condamne si sévèrement dans tout chrétien, essentiellement obligé d'être doux et pacifique. Prévenez-les à leur source, en vous modérant, en domptant cette disposition secrète à la colère. Vous voulez retenir ce cavalier qui s'emporte et va donner dans les précipices ; ce
Pag. 113. n'est pas lui, c'est son cheval qu'il faut arrêter. Vous frappez avec violence cet esclave qui a manqué à son service ; les imprécations et les blasphèmes échappent de votre bouche en même temps que les coups se déchargent sur ses membres dépouillés et sanglants. Vous sévissez contre cette femme avec une brutalité que les lois civiles elles-mêmes ne tolèrent pas, sans respect pour la foiblesse de son sexe, sans pitié pour les souffrances que vous lui faites endurer, sans nulle considération, ni pour vos enfants que vous appelez à ce hideux spectacle, ni pour les étrangers témoins de ces scandaleuses scènes. Êtes-vous son bourreau plutôt que son maître? Châtiez-là, vous en avez le droit. Elle l'a mérité ; je le suppose. Ne

vous punissez pas vous-même par un excès de rigueur dont vous devenez la première victime (*).

La patience est la reine des vertus, le fondement des bonnes œuvres, un port toujours tranquille, la paix au milieu de la guerre, le calme parmi la tempête, un lieu de sûreté contre les embûches. Ni les armées rangées en bataille, ni les machines prêtes à tirer, ni les arcs et les flèches, ni les légions des Démons et de leurs satellites, le Démon en personne, escorté de ses phalanges et de ses instruments de guerre, ne peuvent rien contre elle (**).

La violence de la douleur porte sur vos lèvres des paroles de blasphème : contenez-vous, adressez à Dieu des prières d'actions de grâce; vous vous préparerez une grande récompense. Car enfin, à quoi bon ces blasphèmes, ces expressions de mécontentement? En souffrirez-vous moins? Quand ces cris forcenés calmeroient un moment les souffrances du corps, vous faites à votre âme une autre plaie qui la tue. Vous aggravez donc votre situation au lieu de la soulager. Il vous est, dites-vous, impossible de vous taire. Parlez, à la bonne heure, mais pour rendre gloire à Dieu qui vous éprouve.

Vous êtes pauvre : vous avez moins à perdre; il

(*) Hom. xv *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*. tom. v, pag. 988, 989. Voyez plus haut, pag. 84.

(**) *Epist.* I *ad Olymp.*, tom. III Bened., p. 528. Voyez *Biblioth. chois.*, tom. xv, pag. 482.

n'y a pas de comparaison entre se voir dépouillé de ce que l'on avoit, et n'avoir pas à craindre de manquer de ce que l'on n'a pas. C'est par les rapprochements que l'on se trouve malheureux. On n'est pauvre qu'en se comparant avec les riches. Vous êtes sans enfants, il vaut mieux en être privé que d'avoir à les pleurer (*).

T.VIIIBened. Pag. 34.

Qu'un grand de la terre vous provoque par une insulte grave, vous la dévorez en silence; la crainte qu'il vous inspire balance le ressentiment et l'étouffe. Avec la crainte de Dieu vous vous pénètrerez de la pensée que c'est lui qui vous afflige et qui vous commande la résignation. Montrez-vous du moins aussi patient à l'égard du souverain Maître, qu'à l'égard des hommes à qui vous devez quelque déférence. Bien que blessé par telle parole outrageante, vous avez su comprimer votre colère : je vous demande le même sacrifice pour les disgrâces qui vous frappent. Le Seigneur vous ordonne de supporter l'injure : plus encore, de vous attendre à pire. Souffrir avec patience, c'est la même chose que d'obtenir une couronne. Vous voulez que Dieu vous proclame vainqueur : obéissez aux lois du combat, souffrez avec résignation (**).

(*) *In ps.* CXXVII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 401; *Biblioth. chois.*, tom. XV, pag. 422 et suiv.

(**) Hom. IV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 34.

Quel que soit le prix qui s'attache à l'aumône et aux autres bonnes œuvres, il y a quelque chose encore de plus excellent, à savoir la modération et la paix dans les disgrâces et dans les tribulations que l'on éprouve (*).

Gravité et sérieux de la vie chrétienne. Chasteté, Commerce dangereux. Sévérité évangélique.

HOMÉLIE : *Que le solitaire (ou toute personne consacrée à Dieu) ne doit point se permettre la dissipation dans le langage ni dans la conduite.*

C'est une chose indigne d'un vrai chrétien, de s'abandonner à des plaisanteries et à des railleries peu séantes. Les grands éclats de rire rompent les liens de la tempérance, détruisent la gravité chrétienne, marquent l'oubli de la crainte de Dieu et le peu d'appréhension des peines éternelles. Le rire prépare les voies à l'impureté; les railleries sont les signes de l'intempérance; les bouffonneries nous conduisent au relâchement, à la dissolution: elles attirent sur nous le mépris. C'est pourquoi l'Apôtre ordonne aux Ephésiens *qu'on n'entende point parmi eux de paroles libres, folles et bouffonnes, comme ne convenant pas à leur vocation, mais plutôt des paroles d'actions de grâces.* Job se

T. I Bened. Pag. 808. (Supplém.)

Ephes. v. 4.

(*) Hom. XXX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 30.

rend à lui-même le témoignage de n'avoir point marché dans la compagnie d'hommes de ce caractère. Salomon les condamne par ces paroles : *La sévérité vaut mieux que le ris; il vaut mieux entendre la réprimande du sage, que les chants de joie des insensés.* Êtes-vous donc bien assuré contre l'avenir? Vous ne savez pas ce qui vous attend demain ; vous vivez sans inquiétude quand vous devriez être occupé de la prière, vous tenir dans une défiance continuelle de vous-même. Pensez donc à tant de périls qui vous environnent : guerre au-dedans suscitée par les Démons, par vos sens, par votre propre cœur; guerre au-dehors de la part des hommes et des accidents qui nous menaçent. Vous ne songez pas plutôt à vous affliger avec les affligés, à pleurer avec ceux qui pleurent, à trembler pour ceux qui, étant mal assurés dans la foi, courent risque de tomber et de se perdre. Vous ne vous attristez pas sur le sort de ceux qui déjà ont fait naufrage, vous n'allez pas leur tendre une main tutélaire, vous ne gémissez pas sur la dissipation de ceux qui rient, insensibles qu'ils sont au danger des châtiments qu'ils se préparent. Les folles joies auxquelles vous vous abandonnez ne sont pas combattues par la pensée du temps qui est en arrière, et du temps qui s'avance au-devant de vous, comme amenant le jour du terrible jugement que vous aurez à subir. Vous imitez ces insensés à qui le prophète, au milieu de

Eccle. VII. 4.

leurs chants de joie, dénonce cet arrêt : *Je les ai* Pag. 809.
invités à avoir recours aux pleurs, aux soupirs, à se raser la tête, à se couvrir de sac; mais au lieu de cela ils n'ont pensé qu'à se réjouir, à se divertir, disant : Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. Je jure, dit le Seigneur, *que rien n'expiera* Isa. XXII. 12.
cette iniquité, et qu'ils la porteront jusqu'à la mort. Tandis que vous riez, vous courez risque d'irriter le Seigneur qui proclame heureux ceux qui pleurent, malheureux ceux qui rient ; vous avez à craindre qu'à travers ces dissipations et ces emportements d'une frivole gaieté, le Démon ne vienne s'emparer de l'âme sans défense, et y répandre son ivraie.

Il fut un temps où l'on pouvoit pardonner quelques mouvements de joie. Alors même, ce qui dominoit chez les saints, c'étoit la tristesse plutôt que la joie, témoin ces paroles de David : *Je marchois* Ps. XXXVII.
tout le jour comme un homme qui est dans le deuil; 7.
et encore : *Durant les nuits je fais nager ma couche* Ps. VI. 7.
dans mes larmes ; c'est le souvenir de ses péchés qui le jette dans cette profonde affliction. Voyez le prophète Jérémie, il s'assied sur les degrés du temple pour pleurer sur les calamités de Jérusalem. Le chrétien s'interdit tout excès ; il fuit l'intempérance, il s'abstient de toute dissipation qui amène les indécentes joies, il se regarde ici-bas comme dans une terre d'exil où il ne lui est point permis de faire résonner

les instruments de l'allégresse, où il doit, avec saint
Ephes. v. 19. Paul, *chanter de cœur plutôt que des lèvres.* La vie
du chrétien est un détachement universel des choses
I. Cor. vii. 31. de ce monde; *car la figure de ce monde passe.*
Mais vous, vous ne voulez vous contraindre sur rien; et quand tout s'échappe autour de vous, indifférent sur le lendemain, vous vous livrez à vos divertissements, vous consumez le temps en frivoles dissipations, vous vous abandonnez à des éclats de rire. Cet extérieur dissipé vous décèle; on reconnoît à vos paroles ce que vous êtes; et l'on vous juge pire encore que vous n'êtes en effet. L'on vous voit fréquenter, sans défiance, la compagnie des femmes, leur faire une cour assidue, passer les journées auprès d'elle, et courir tête baissée dans tous les dangers qui s'y attachent. Quoi! les hommes les plus forts opposent à la tentation le jeûne, les prières continuelles, les austérités et les exercices divers de la pénitence, la retraite de la solitude; on en voit qui macèrent leurs corps par l'abstinence la plus rigoureuse. Pourquoi? Pour éviter le scandale, et prévenir l'occasion des chutes honteuses qu'entraîne la fréquentation du sexe; et vous, au mépris de nos saintes règles, vous, sans calculer le danger à quoi vous vous exposez, vous courez au-devant des mêmes piéges où le père du genre humain vit échouer sa félicité; vous fermez les yeux sur le trait qui va vous percer comme lui! Jésus-Christ a beau

nous défendre d'arrêter les yeux sur une femme, de peur de tomber dans l'impureté : vous, déguisant un commerce suspect sous les noms d'amitié et de services nécessaires à l'humanité, vous portez la témérité jusqu'à introduire, comme Eve, le serpent dans votre maison. Imprudent! Vous allumez dans votre sein un feu qui vous brûlera. De deux choses l'une : ou vous risquez de faire un triste naufrage, ou si vous y échappez, vous ne sauverez pas votre réputation. Mais il ne suffit pas d'être sans reproche devant Dieu : il ne nous est pas moins ordonné de donner aux hommes le bon exemple. L'Apôtre ne se borne pas à nous recommander la pratique de tout ce qui est honnête et chaste, mais de tout ce qui contribue à établir la bonne réputation. Vous II. Cor. VIII. 21.
parlez de services nécessaires à l'humanité. C'est l'honnêteté qui en doit être la règle; c'est la sagesse qui doit être seule votre oracle. Vous compromettez l'honneur du nom chrétien. Vous exposez une Pag. 810.
vertu fragile. Et quand vous pourriez répondre de vous-même, pouvez-vous répondre des autres? Ce n'est pas de vous seul que vous aurez à rendre compte, mais de tous ceux pour qui vous aurez été une occasion de chute. Chassez, chassez au plus vite ce serpent de votre sein, écartez d'auprès de vous cette pierre d'achopement. Si vous ne pouvez vous passer de femmes pour votre service? qui vous empêchoit de vous marier? Ce n'est point pour vous

être marié que vous serez puni, mais pour avoir été adultère; et c'est l'être, c'est l'être au premier chef, que d'habiter avec des femmes étrangères. Sondez votre conscience, et demandez-vous à vous-même si une telle société ne vous a point été préjudiciable, si votre chasteté n'en a pas reçu quelque atteinte. J'oserai, moi, y porter la lumière, dussiez-vous vous en irriter, mais n'importe; je cède à la douleur qui me pénètre de voir de semblables prévarications. Oui, je ne crains pas de vous le déclarer: Pas un moment, pas un seul où vous ne receviez quelque blessure, où vous ne soyez la proie de cet ennemi intérieur. Les liens du devoir se relâchent insensiblement. Quelque aguerri que vous soyez, vous vous laissez prendre à la mollesse; vos combats même vous énervent, et vos propres victoires vous mettent sous le joug. Car enfin, êtes-vous de marbre? Qu'êtes-vous? Homme sujet à toutes les foiblesses de l'humanité. Vous mettez la main sur du feu, sans que le feu vous brûle; à qui le persuaderez-vous? Faites-le croire à moi qui ne suis qu'un homme; n'espérez pas en imposer à l'œil qui pénètre ce qu'il y a de plus caché, et qui vient le van à la main ramasser les pensées les plus secrètes. Or,
Matth. v. 29. c'est de sa bouche qu'est sorti cet oracle: *Quiconque regarde une femme avec de mauvais désirs, a déjà commis l'adultère dans son cœur.* Vous me répondrez en m'objectant vos jeûnes, vos austérités,

comme autant de précautions que vous prenez pour vous défendre contre les tentations. Quoi! pour une femme votre commensale, les pieux exercices de la pénitence! Ce ne sont donc plus des trésors de justice que vous amassez, puisque c'est une femme qui vous en dérobe l'honneur! Reléguez-la loin de vous: elle vous a déjà fait assez de mal, elle vous feroit perdre le paradis, elle feroit de vous le jouet du Démon; en vous perdant elle se perdroit avec vous. Pénétrez-vous de la crainte des jugements de Dieu, et pour y échapper, faites un pacte avec vos yeux pour les défendre du danger qu'il y auroit pour eux à s'arrêter simplement sur une femme en présence des vieillards. Respectez leurs cheveux blancs, épargnez-leur vos ridicules joies et vos indécentes plaisanteries. En présence des jeunes gens, ne leur donnez pas l'exemple d'une dissipation oiseuse et criminelle, qui ne vous attireroit que leur mépris. En présence du sexe, que vos regards modestes et composés lui apprennent à vous respecter, à se respecter lui-même; et ne profitez pas de la supériorité que la nature vous donne pour abuser de sa foiblesse. La femme est tenue à une réserve d'autant plus sévère, que l'oubli de ses devoirs l'expose davantage. Si l'épouse ne peut, sans y manquer essentiellement, se permettre un langage libre avec son mari, elle à qui l'Apôtre recommande surtout *de révérer son époux*, quelles sont vos obligations particulières, à

Ephes. v. 33.

vous qui n'êtes point dans le lien du mariage? C'est de ne vous trouver jamais, autant que possible, dans la compagnie d'un homme, de ne vous montrer jamais le visage découvert. Epouse de Jésus-Christ, gardez pour lui seul tous vos ornements, cachez-les à tous les autres yeux, de peur d'avoir à vous reprocher les dangereuses atteintes dont votre vue seroit l'occasion. Tel est l'esprit de la doctrine que nous puisons dans nos saintes Ecritures, doctrine méconnue aujourd'hui de la plupart des personnes engagées dans le mariage, mais qui en oublient les saintes lois, faute de se bien pénétrer de la crainte du jugement de Dieu et de leur fragilité naturelle. Combien donc l'inobservation de ces devoirs ne vous rend-elle pas plus coupable, vous qui, libres du mariage, bravez les périls de ces indiscrètes com-
Pag. 811. munications, et vous prétendez être encore au nombre des vierges! Non, vous ne l'êtes plus du moment où vous vous exposez à perdre ce titre. Que s'ensuit-il de ces téméraires cohabitations? Cette étrangère se prévaut du malheureux ascendant qu'elle obtient pour régir et brouiller tout dans la maison, provoquer la satyre également sur elle et sur vous. Maîtresse impérieuse, elle ne vous permet plus de faire aucun bien, vous êtes son esclave. Vierges, quittez ces maisons qui ne sont point faites pour vous; éloignez-vous, non pas seulement de ce toit étranger, mais de toute familiarité dans les

entretiens ; ce que l'homme sage ne se permet pas, la femme, à plus forte raison, doit-elle se l'interdire, quand elle fait profession d'une vie chrétienne ?....

Pourtant, n'allez pas conclure de nos paroles qu'il faille être sombre et farouche, sans politesse ni prévenance, sans égards les uns pour les autres. Ce n'est point là la morale de saint Paul, qui veut au contraire que *nous nous réjouissions sans cesse*, Ephes. v. 32. nous consolant réciproquement dans nos peines, humains, charitables à l'égard les uns des autres. Vous voyez les Apôtres saluer dans leurs épîtres ceux à qui elles s'adressent, avec la tendre affection de pères qui parlent à leurs enfants, ou de frères qui se donnent de mutuelles exhortations. Il y a un milieu entre l'austérité qui repousse et la gaîté qui s'abandonne (*).

On conteste l'authenticité de l'Homélie que nous venons de traduire. Qu'elle ne soit pas tout entière de la plume du saint patriarche, toujours est-ce là sa doctrine. il l'a manifestée dans une de ses Homélies sur l'Epître aux Ephésiens, que nous ferons connoître à l'article *Conversations*. C'est là surtout qu'il s'élève avec toute la vigueur apostolique contre les plaisanteries dans le langage.

L'Apôtre saint Paul interdit sévèrement aux chrétiens

(*) *Religiosum sive Ascetum facetiis uti non debere*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 594—601.

tous discours capables d'offenser la pudeur et la charité, toutes paroles de bouffonnerie, comme ne convenant pas à notre vocation. On ne veut, dit-on, que faire rire. Il répondra que la vie présente n'appartient point au rire et aux divertissements, mais qu'elle est due aux larmes de la componction et de la pénitence; que Jésus-Christ, qui condamne même les paroles oiseuses, pardonne bien moins encore aux railleries toujours opposées à l'esprit de charité, base essentielle du christianisme. Le mot dont il se sert est remarquable, c'est celui d'*Eutrappélie*, employé par Aristote, et depuis par saint Thomas, et que les traducteurs ont tourné par le mot *urbanité*, *politesse*; mais qu'il faut traduire par ceux de plaisanterie, raillerie; ce que l'on nomme agrément, vivacité de conversation, accompagné de discours plaisants, pour mieux dire, de mots qui font rire, le paganisme en avoit fait une vertu; elle est si mince, replique Bossuet, que saint Paul et saint Jean Chrysostôme le donnent à un vice qui est celui que notre Vulgate a traduit par *scurrilitas*, qu'on peut tourner selon les Pères, par un terme plus général, plaisanterie, art de faire rire, ou, si l'on veut, bouffonnerie. Saint Paul le joint aux paroles sales ou déshonnêtes, et aux paroles folles, *turpitudo*, *stultiloquium*. Ainsi donc, selon cet Apôtre et son éloquent commentateur, les trois mauvais caractères du discours, c'est d'être déshonnête, ou d'être fou, léger, inconsidéré, ou d'être plaisant et bouffon, si on le veut ainsi traduire; car tous ces mots ont des sens qu'il est malaisé d'expliquer par des paroles précises. Au reste, saint Jean Chrysostôme ne s'est pas mépris sur l'acception dans laquelle il l'emploie, car il a su bien décider que l'un des plus vicieux caractères du plaisant de profession, c'est une mobilité qui se revêt de toutes

Ephes. v. 5.

sortes de formes pour divertir le monde, se couvre de tous les masques, se travestit à tous moments pour contrefaire les gestes, les paroles des absents comme des présents; caractère de légèreté qui n'est pas digne d'un chrétien, et dont les inévitables conséquences sont, dit-il, d'affoiblir la crainte du Seigneur, de ruiner la charité, de provoquer les ressentiments et les inimitiés (*).

Celui qui aura regardé une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. C'est-à-dire celui qui arrête les yeux sur de belles personnes, avec curiosité, avec le désir de plaire, aimant à repaître ses regards et son cœur de ces dangereuses images, à concevoir à leur occasion de criminels désirs. Jésus-Christ n'a pas eu l'intention seulement d'empêcher que notre chair soit déshonorée par des actions coupables. Pour mieux garantir celle-ci, il établit la pureté de l'âme, en lui interdisant jusqu'aux mauvaises pensées. Comme c'est dans le cœur que nous recevons la grâce de l'Esprit Saint, c'est le cœur aussi qu'il purifie le premier.

T. IX Bened. Pag. 223.

Matth. v 28.

Mais le moyen, direz-vous, d'échapper à ces mauvais désirs? Rien de plus facile, avec une volonté ferme, que de les anéantir, en les étouffant à

(*) Hom. XVII *in Epist. ad Ephes.*, tom XI Bened., pag. 123--126; Bossuet, *Réflexions sur la comédie*, tom. VII, Collection in-4°, pag. 685.

leur naissance, et d'en prévenir les funestes effets.

Remarquez que Jésus-Christ ne parle point ici généralement de toutes sortes de désirs, mais de ceux qui s'excitent par les yeux et les regards. Du moment où ils se portent avec complaisance sur ces objets dangereux, ils allument dans le cœur une flamme impure qui l'absorbe, l'enchaîne, exalte les sens et les entraîne bientôt dans l'acte même du crime. Aussi ce Législateur ne dit-il pas : Celui qui aura désiré commettre un adultère, mais *celui qui aura regardé une femme avec un mauvais désir*.

La nature seule peut produire en nous des désirs déréglés, et la solitude elle-même n'en défend pas toujours les saints. Ce dont il s'agit ici, ce sont les désirs qui proviennent de l'attention volontaire à fixer des personnes dont la vue enflamme ces désirs désordonnés, et introduit au fond de l'âme les brusques attaques de la passion, ce qui n'est plus le fait de la nature, mais de l'imprévoyance et de la présomption.

Vous m'allez dire : Ne puis-je regarder sans faire de mal? Jésus-Christ va au-devant de l'objection, en condamnant le simple regard, parce que s'il étoit permis, il amèneroit bientôt de plus violents désordres.— Je regarde, je désire même: quel mal fais-je, pourvu que je ne passe point plus avant? — C'en est assez, aux termes du souverain Législateur, pour

vous rendre coupable d'adultère. Je suppose que vous puissiez le faire une ou deux fois impunément, bientôt l'habitude se formera, la flamme s'attisera, et vous tomberez dans le crime ; car vous n'êtes point pétri d'un autre limon que les autres hommes. Vous voyez dans les mains d'un enfant une arme dont il ne s'est pas encore blessé : vous ne laissez pas de la lui enlever, avec défense d'y toucher désormais. Ainsi Dieu n'attend pas que vous soyez blessé pour vous défendre ce qui vous deviendroit mortel par la suite. Il suffit que l'étincelle d'une passion coupable se soit allumée dans le cœur ; jusque dans l'absence de la personne qui en fut l'occasion, l'imagination en reproduit les traits, et avec eux, elle soulève les criminelles pensées qui provoquent nécessairement le crime. Jésus-Christ l'éteint à sa naissance, en vous interdisant les regards. Il en coûte bien davantage pour combattre après que l'on a vu ; la passion s'irrite avec fureur des obstacles qui traversent ses jouissances, et le plaisir que l'on a goûté à voir, est bien peu de chose en proportion avec les tourments où la passion vous jette, et qui toujours s'accroissent avec elle. Le Démon devient le maître du cœur, sans qu'il soit possible de l'en chasser, parce qu'il l'occupe tout entier. Ne soyez donc point adultère des yeux, vous dit Jésus-Christ, et vous ne le serez point de cœur.

Pag. 224.

Il est sans doute des regards innocents et qui ne compromettent nullement la chasteté. Aussi Jésus-Christ ne condamne-t-il que ceux qui sont accompagnés *de mauvais désirs*... Cette femme que vous regardez de la sorte, bien que vous ne portiez point sur elle des mains impures, vous en approchez par les yeux et par d'immodestes regards. Adultère véritable au jugement du Seigneur, qui, avant de le châtier par les peines de l'enfer, le punit dès maintement par de rigoureux supplices. Passion malheureuse, qui ne s'introduit dans le cœur que pour y porter le trouble et l'agitation ; c'est un feu qui le brûle, un aiguillon qui le déchire. Le captif qui gémit sous le poids de ses fers n'est pas plus à plain-
Pag. 225. dre. Cette femme qui vous a blessé d'un de ses regards, elle est loin de vous, mais le trait est resté. Ou plutôt, n'accusez pas cette femme ; ne vous en prenez qu'à vous seul, à l'imprudence de ces regards qui vous ont donné la mort.

Il est sans doute des femmes honnêtes dont la beauté peut devenir un instrument de perte pour ceux qui la contemplent. Ce n'est pas elle qu'il faut en accuser ; mais celles qui affectent de se parer et d'ajouter à leurs agréments naturels pour attirer les regards, quand même elles ne réussiroient pas à séduire, n'en seront pas moins rigoureusement punies. Personne n'est venu boire à cette coupe empoisonnée ; la main qui l'a pré-

parée, et la mort avec elle, n'en est pas moins coupable (*).

La vie du chrétien. Sa dignité.

Une âme forte et généreuse, pénétrée des maximes de la philosophie chrétienne, ne se laisse ébranler par aucun des fâcheux accidents de la vie. Il n'y a ni injustices, ni inimitiés, ni persécutions qui puissent l'atteindre. Assise en quelque sorte sur le sommet d'une haute montagne, elle se rit des traits lancés d'en bas, comme ne pouvant arriver jusqu'à elle, misérables jeux d'enfants, auxquels on ne s'arrête pas. Ecoutez un saint Paul. En butte à une foule d'ennemis, à la tête desquels se trouve un puissant empereur; loin de s'en plaindre, il s'en réjouit. Pourquoi? parce *qu'il sait*, dit-il, *que l'évènement lui en sera salutaire;* parce que ces inimitiés elles-mêmes ne font que servir à la propagation de l'Evangile. On espéroit, par les violences et les artifices suscités contre lui, anéantir la prédication évangélique. Paul espère, lui, et il a raison d'espérer *qu'il ne sera point confondu*, et que, quoi qu'il arrive, *Jésus-Christ sera, maintenant comme toujours, glorifié dans son corps, soit par sa vie, soit*

T. XI Bened. Pag. 211.

Phil. I. 19.

Pag. 212.

Ibid. 20.

(*) Hom. XVII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 210—212. Voyez les articles *Fuite des occasions*, tom. XVII, pag. 285, et *Impureté*, tom. XVIIII, pag. 106.

par sa mort. Glorifié par ma mort, que je saurai supporter avec un courage plus fort que la mort elle-même ; il ne le sera pas moins par ma vie, car
Phil. I. 21. *c'est lui-même qui est ma vie.* Même en mourant, je ne mourrai pas, puisque je porte en moi le principe de la vie. La mort réelle seroit la perte de la foi, et le triomphe de mes ennemis seroit de m'enlever celle-là. Mais avec Jésus-Christ, dût la mort fondre sur moi, je n'en vivrai pas moins, dès ce monde
Gal. II. 20. même, puisque *ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi.* Et s'il en est ainsi dès la vie présente, que sera ce dans l'autre?

Pag. 214. Telle doit être l'âme chrétienne. Je ne vis pas, dit l'Apôtre, à la manière des hommes. — Comment donc vivez-vous, ô bienheureux Paul? Quoi donc! ne participez-vous pas comme les autres à la lumière du soleil? ne respirez-vous pas le même air? avez-vous une nourriture, une terre différente? n'êtes-vous point assujetti aux mêmes besoin? Comment donc l'entendez-vous?

Pag. 214. Il y a, mes frères, deux sortes de vies comme deux sortes de morts. Il y a la vie du corps, la vie du péché; il y a la vie de l'âme, vie spirituelle, immortelle, celle-là dont parle encore l'Apôtre quand
Phil. II. 20. il dit : *Notre habitation est dans le ciel.* On possède celle-ci, quand on est détaché de l'autre, quand on n'a pour elle que du mépris. C'est là vivre de la vie de Jésus-Christ. *Je vis, mais ce n'est plus moi,*

moi le vieil homme qui vit ; *c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Nous vivons, nous, de cette vie naturelle, de cette vie de péché, nous qui rapportons à elle toutes nos affections. Mais saint Paul, il est sans attachement pour tout ce qui tient à celle-là, indifférent sur les richesses, sur la santé, sur la maladie; insensible à la faim, à la soif, aux privations, aux dangers, ne possédant rien sur la terre, toujours prêt à la quitter. Vivoit-il de cette vie du corps? non assurément (*).

Le grand objet auquel tend saint Paul dans toutes ses Epîtres, c'est que le chrétien soit uni intimement à Jésus-Christ, qu'il meure avec lui pour ressusciter avec lui. C'est là toute la vie, toute la gloire du fidèle. Nous ne sommes, dit-il, ici-bas, que des étrangers qui marchons vers le terme du voyage. Durant ce pélerinage, *notre vie est cachée.* Une perle demeure cachée tout le temps qu'elle est enfermée dans son écaille. Viendra le jour où nous en sortirons pour être transportés dans la gloire de Jésus-Christ lui-même. Nous ne sommes que des morts; où est l'insensé qui s'occupât du soin de donner des serviteurs à un corps mort et enseveli, de lui bâtir de magnifiques édifices pour son usage, de l'orner de précieux vêtements? Que notre corps

T. XI Bened. Pag. 373.

Coloss. III. 3.

Pag. 174.

(*) Hom. III *in Epist. ad Phil.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 25—30. (Analyse.)

ne reste pas nu, voilà tout ce qui nous importe. Notre vieil homme a été enseveli, non dans la terre, mais dans l'eau sacrée du baptême ; il n'a point été enseveli dans la mort, mais dans celui qui a fait mourir la mort même, qui l'a enseveli, non selon les lois de la nature, mais par un commandement plus fort que toute la puissance de la nature. Ce que celle-ci a fait peut aisément se détruire, mais l'œuvre de Dieu est inaltérable (*).

T. x Bened. Pag. 121. Le chrétien, purifié par l'Esprit Saint dans le sacrement de la régénération, est *transformé*, selon l'expression de l'Apôtre, *dans l'image* de Jésus-
Colos. I. 3. Christ lui-même. Non-seulement *il contemple* la gloire du Seigneur, il y puise pour lui-même quelques rayons de cette divine gloire. Le métal sur lequel viennent frapper les rayons du soleil, fait à l'instant jaillir la lumière; il n'est point lumineux par lui-même, il ne fait que réfléchir celle qui est venue s'imprimer sur lui. Ainsi de l'âme régénérée par l'Esprit Saint : elle reçoit et répand à son tour le rejaillissement de la céleste gloire qui lui a été communiquée. Tel est le miracle que l'Esprit Saint opère en elle: elle est transformée dans une nature nouvelle; c'est une seconde création où il n'y a plus
Ephes. II. 10. rien d'humain. *Vous avez été créés en Jésus-*

(*) Hom. VII *in Epist. ad Colos.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 205.

Christ, dit saint Paul aux Ephésiens, dans le même sens que David demandoit au Seigneur qu'il voulût bien *créer en lui un cœur nouveau.* Voyez dans les Apôtres l'efficacité de cette glorieuse transformation: l'ombre d'un saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtements d'un saint Paul en faisoient autant. D'où leur venoit cette vertu? Elle n'étoit qu'une émanation de la lumière intérieure de l'Esprit Saint dont leurs âmes étoient remplies. Durant que le bienheureux martyr saint Étienne étoit lapidé par les Juifs, les assistants virent son visage briller d'une clarté céleste *comme le visage d'un Ange.* Eh! qu'étoit-ce que cette gloire intérieure, comparée à celle dont son âme étoit inondée? Celle dont le visage de Moïse parut tout rayonnant, étoit en quelque sorte matérielle; celle-ci, toute pure et spirituelle, détache le chrétien de la terre pour ne lui laisser goûter que les choses du ciel (*).

Ps. L. 12.

Act. VI. 15.

Mais hélas! pouvons-nous y penser sans gémir profondement? Insensibles à l'excellence de notre vocation, nous n'entendons rien à ce langage. Tout de feu pour les objets sensibles qui nous en-

Pag. 487.

(*) Hom. I *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 506, 507; *Bibliothèque choisie*, tom. XVII, pag. 297—306; Bourdaloue, *Caractère du chrétien*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 65; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 180 et suiv.; Neuville, *Carême*, tom. III, pag. 446—865; Saurin, *du véritable héroïsme*, *Serm.*, tom. IX, pag. 189 et suiv.

vironnent, nous sommes tout de glace pour ces ineffables biens, et nous les laissons échapper de nos mains, à travers la dissipation habituelle où nous vivons (*).

T. IX Bened. Pag. 571.

La véritable vie, la seule qu'il faille appeler de ce nom, est celle qui consiste à surmonter également et les misères et les plaisirs du temps. Se mettre sous leur joug, ce n'est pas vivre, je ne dis pas seulement pour la vie future, pas même pour la vie présente. Voyez l'esclave du plaisir : avant la mort il meurt chaque jour, tyrannisé qu'il est par la crainte, par le désir, par mille passions à la fois; malheureux à l'ombre seule de la maladie, de la pauvreté, de la disgrâce. Est-ce là vivre? Le chrétien qui vit selon l'esprit, mortifiant sa chair, est au-dessus de la crainte, au-dessus de la douleur, non que la souffrance ne puisse l'atteindre, mais par le généreux mépris qu'il fait de la souffrance. Parlez au premier de son salut, des choses de l'éternité : il est sourd, c'est un mort qui n'entend rien ; parlez-en à l'autre, il est tout oreilles, il est déjà en possession des béatitudes de l'éternité, il vit de la vie des Anges plutôt que de celle des hommes. Passons à l'intempérance : le lendemain même du jour où l'on s'est

(*) Hom. VII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 577, 578.

abruti par les excès de la table et du vin, jouit-on de la vie? Encore aveuglé par les fumées de l'ivresse, si l'on a pu conserver quelque liberté d'organes, ce n'est que pour être plus sensible aux reproches de ceux qui vous voient dans un tel désordre; sous les yeux, une femme, des enfants qui grondent et rougissent, des amis et des ennemis qui en témoignent les uns leur humeur, les autres une maligne joie. Parlerai-je d'une autre ivresse plus coupable encore, d'une autre mort bien plus déplorable, celle où jette la soif de l'or, tout aussi insatiable que celle du vin? Mêmes symptômes, même égarement, même issue, à cette différence près que la première a du moins quelque chose de naturel, soit dans son principe, soit dans ses effets; tandis que l'ivresse de l'avare est également monstrueuse et dans les causes qui la provoquent, et dans les conséquences qu'elle entraîne. L'intempérance, du moins, ne fait tort qu'à celui qui s'en rend coupable; mais l'avarice nuit à tout ce qui l'entoure. La table de l'intempérant est seule le théâtre de ses excès; celle de l'avare est un champ de bataille arrosé de larmes et de sang. Est-ce là vivre? A-t-il pour lui-même un seul moment de paix et de bonheur, quand il s'environne de piéges, d'inimitiés et de précipices? Les morts qui descendent dans la tombe, y descendent nus, dans un dépouillement général, mais involontaire. L'avare qui se dépouille lui-même

de son plein gré, n'est-il pas plus à plaindre que les morts (*)?

Homélie xiv *sur l'Épître aux Romains.* (Chap. viii.)

T. ix Bened. Pag. 575.

L'Apôtre vient d'exposer quels sont les fruits de la vie spirituelle. Elle fait que Jésus-Christ habite dans nos âmes; elle imprime à notre chair elle-même un germe de vie nouvelle pour le temps où nous ne serons plus sur la terre; elle nous transporte jusque dans le ciel, et nous aplanit le chemin de la vertu; d'où il conclut que *nous ne sommes point redevables à la chair pour vivre selon la chair.* La conséquence immédiate que l'Apôtre prononce avec une égale autorité, c'est que nous appartenons à l'Esprit : vérité sur laquelle il revient constamment pour nous apprendre que comme tout le bien dont Dieu nous a prévenus nous vient, non d'aucun mérite de notre part, mais de sa pure grâce; la correspondance que nous y pouvons apporter n'est point une concession qu'il nous soit libre de faire ou de refuser, mais une obligation. C'est ce qu'il déclare encore ailleurs quand il dit : *Vous avez*

Rom. viii. 12.

I. Cor. vi. 20.

(*) Hom. viii *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. iv, pag. 184—188, et *De Pseudo proph.*, Morel, *Opusc.*, t. vi, p. 480—487; *Bibliothèque choisie*, tom. xvii, pag. 241; tom. xviii, pag. 52 et suiv.

été achetés d'un grand prix, donc vous n'êtes plus à vous-mêmes; et dans un autre endroit : considérant que Jésus-Christ est mort pour tous, *afin que* II.Cor.v.14. *ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes. Pour vivre selon la chair.* Ces paroles ne laissent Pag. 576. nulle équivoque sur le sens de sa proposition. Nous sommes tributaires de la chair pour les nécessités de la nature, telles que le boire, le manger, le sommeil, l'entretien de la santé; le cercle est tracé, et il est déjà assez étendu. Fournissons à ses besoins, n'accordons rien à ses appétits déréglés: ne vivons pas selon la chair, c'est-à-dire ne lui donnez pas l'empire; qu'elle ne vienne qu'après, qu'elle ne marche pas la première; ce n'est pas à elle à gouverner, mais à se laisser conduire par l'Esprit; qu'elle obéisse, qu'elle ne commande pas; nous sommes redevables, à qui? A l'Esprit. Engagés à sa loi par la reconnoissance, nous ne le sommes pas moins par nos intérêts sur nos futures destinées. Car, *si vous vivez selon la chair,* Vers. 13. *vous mourrez*, dit l'Apôtre, de la mort de l'âme pour un châtiment immortel; vous mourrez dès la vie présente : car, être dans le péché, c'est être mort; nous l'avons prouvé dons notre précédente instruction. Que *si au contraire vous faites mourir par l'Esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.* Voilà donc la véritable vie : c'est de donner la mort, non à la chair elle-même, mais à ses œuvres, c'est-à-dire à ses affections déréglées, qui nous poussent au mal, et

dont on ne triomphe que par les mouvements de l'Esprit Saint. A l'aide de sa grâce, leur fougue s'apaise, les fièvres de l'âme s'éteignent, l'ennemi du salut est sans force : nous acquérons des droits aux
Pag. 577. récompenses immortelles : comment cela ?

C'est qu'un nouveau bienfait de cette vie spirituelle est d'imprimer à nos âmes le sceau d'enfants
Ibid. 14 de Dieu : *Tous ceux,* dit l'Apôtre, *qui sont poussés par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu.* L'expression *poussés* par l'esprit de Dieu est remarquable. Saint Paul ne dit pas simplement, ceux qui vivent selon l'Esprit de Dieu, mais qui sont *poussés* par son Esprit, c'est-à-dire qui s'abandonnent à sa conduite comme le coursier obéit à la main qui le dirige, soumis aveuglement au frein qui le guide, non-seulement par hommage pour son autorité, mais par une docilité absolue à tous ses mouvements. Régénérés comme vous l'avez été dans les eaux sacrées du baptême, vous êtes à lui comme ayant reçu le caractère de l'adoption spirituelle. Mais parce que depuis vous avez pu vous soustraire à l'action de l'Esprit-Saint par vos infidélités dans le service de Dieu : vous êtes déchu de cette auguste prérogative, elle n'est l'apanage que de ceux qui, *poussés par l'Esprit de Dieu,* ont vécu fidèles à ses inspirations. Voilà ceux que l'Apôtre appelle *les enfants de Dieu.*

Les Juifs pouvoient se donne rcette qualification

en s'appliquant à eux-mêmes les paroles des livres saints : *J'ai dit : Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut; j'ai engendré des enfants et les ai élevés*. Voici ce que dit le Seigneur au livre de l'Exode : *Israël est mon fils, mon premier né;* et saint Paul ne manque pas de leur mettre sous les yeux *qu'à eux appartient l'adoption des enfants de Dieu;* mais pour déterminer la différence de la filiation par les caractères de l'alliance, sur quoi il s'explique clairement en ajoutant : *Quant à vous, vous n'avez point reçu l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit de l'adoption des enfants de Dieu.* Qu'est-ce que cet *esprit de servitude?* Pour le définir, il suffit d'examiner ce qui avoit lieu sous la loi. Rien pour l'avenir, tout pour le présent, le châtiment comme la récompense. Dieu les traitoit comme des serviteurs à qui l'on paie leur salaire à la fin de chaque journée. La loi n'avoit à rendre que des arrêts d'une justice sévère; tous les jours des purifications légales, qui n'avoient d'action que sur le corps; des ordonnances qui ne réprimoient que les délits publics. Combien la nôtre est plus parfaite! elle embrasse jusqu'à la pensée; elle s'empare de la conscience tout entière; elle interdit non-seulement le péché, mais tout ce qui peut y conduire. Pour empêcher l'homicide, elle réprime les mouvements de la colère; pour arrêter l'adultère, elle défend de le

Ps. LXXXI. 6. Isa. I. 2.
Exod. IV. 22.
Rom. IV. 22.
Vers. 15.
Pag. 578.

désirer; le désir est un crime, le regard un adultère. Elle nous commande le bien, non plus par la crainte du châtiment, mais par amour; la récompense qu'elle nous propose, ce n'est plus une terre où coulent le lait et le miel, mais l'honneur d'être les cohéritiers de Jésus-Christ. Elle nous asservit si peu aux choses de la terre, qu'elle nous commande un détachement universel, nous promettant en échange tout ce qu'il y a de mieux assorti à la qualité d'enfants de Dieu. Rien pour les sens, tout pour l'Esprit. Que les Juifs s'appelassent les enfants de Dieu, ils n'en étoient pas moins soumis à la servitude : nous, avec la grâce de l'adoption divine, nous avons reçu le privilége de la liberté et l'espérance du ciel. Aussi, quand le Seigneur daignoit parler aux Juifs, c'étoit par des organes étrangers; nous, c'est par sa propre bouche. Il les conduisoit comme des esclaves par la crainte, non par l'affection et le désir de lui être unis comme des enfants à leur père. Les œuvres répondoient à l'esprit de la législation. Peuple de mercenaires et d'ingrats, ils ne savoient que murmurer, blasphémer même contre les bienfaits : nous, constamment résignés à la volonté paternelle de notre Dieu, jusques sous la main qui nous châtie, nous ne savons que bénir. Chez eux, les prévaricateurs expioient, par d'affreux supplices, les fautes dont ils s'étoient rendus coupables envers la loi : nous, il nous suffit de reconnoître les nôtres,

de revenir à Dieu par une conversion sincère, et notre plus rigoureux châtiment est de ne pouvoir siéger à la table de notre père, et d'être repoussés de sa maison seulement pour quelques jours. Les Juifs n'avoient donc que le mot de l'adoption divine : nous possédons la réalité. La grâce du baptême nous a conféré la régénération qui nous purifie, et l'Esprit Saint qui nous enrichit de ses dons : c'en est assez pour constater nos titres de noblesse et la supériorité de la nouvelle alliance sur l'ancienne.

C'est en vertu de cette alliance nouvelle *que nous crions : Mon père ! mon père !* L'auguste prérogative, mes frères ! Nos initiés savent que c'est par ces mots que commence la prière que nous disons dans la célébration des saints mystères ; et cette prière est particulière aux chrétiens. Vous m'allez dire : Quoi donc ? les Juifs n'appeloient-ils pas aussi Dieu leur père ? Moïse ne leur adressoit-il pas ce reproche qu'ils avoient abandonné le Dieu par qui ils avoient été engendrés ? Un autre prophète ne s'exprime-t-il pas dans ces termes : *Il n'y a qu'un Dieu et un père de nous tous ?* Mais observez que si ce mot se rencontre assez fréquemment dans les livres de leur loi, il n'entroit pas communément dans leurs prières, tandis que pour nous l'usage en est général à toutes les classes de la société chrétienne. Eux, c'étoit un instinct particulier et volontaire qui le mettoit sur leur bouche ; nous, c'est le mouvement

Deut. XXXII. 18.

Malach. II. 10.

d'une grâce surnaturelle et l'impression de l'Esprit Saint qui nous l'ont rendu familier. De même qu'il y a un Esprit de sagesse qui rend sages ceux qui ne l'étoient pas; de force, qui donne aux plus foibles la vertu de faire des miracles tels que celui de ressusciter des morts et de chasser les Démons; de prophétie, qui fait prévoir l'avenir, et donne l'intelligence des divers langages, de même il y a l'esprit d'adoption, qui, par la directe influence de l'Esprit Saint, excite celui à qui il se communique à appeler Dieu du nom de père. Doctrine qui résulte de ces paroles suivantes du même Apôtre : *Car l'Esprit de Dieu rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* Ce n'est point par le mot seul *mon père* que je montre, dit saint Paul, que nous sommes les enfants de Dieu, mais par le principe d'où il émane, à savoir l'Esprit Saint qui le profère du fond de notre propre cœur ; ainsi qu'il le déclare encore ailleurs où il dit : *Parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Mon Père! mon Père!* L'Esprit consolateur s'accorde avec cette onction intérieure qu'il a versée dans nos âmes. Ce n'est point cette onction seule qui crie *mon Père, mon Père*, c'est aussi l'Esprit qui nous l'a donnée, et qui, par sa grâce, nous apprend à prier de la sorte. Après donc que l'Esprit s'est rendu à lui-même ce témoignage, plus de moyen d'en douter. Si nous

Vers. 16.

Gal. IV. 6.

n'avions pour garant de cette promesse qu'un homme ou l'une des célestes intelligences, nous pourrions nous accuser de présomption; mais quand nous y sommes autorisés par le commandement précis de notre souverain maître, le droit que nous en avons devient incontestable. Qu'un prince déclare qu'il a adopté telle personne, qu'il l'a admise dans sa famille, et qu'il entend qu'on l'honore généralement, l'expression de sa volonté essuieroit-elle des contradictions dans les états soumis à son obéissance?

Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ. Remarquez la progression. Tous les enfants ne sont pas appelés à l'héritage. Les Juifs l'ont perdu, parce qu'ils n'avoient pas reçu une adoption telle que la nôtre; Jésus-Christ les en avoit menacés par ces paroles : *Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront place dans le festin du royaume des cieux avec Abraham, mais les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres.* Nous, la grâce de notre adoption nous donne droit à l'héritage. Auquel? *L'héritage même de Dieu.* Ce n'est pas encore assez; *cohéritiers de Jésus-Christ.* Lui pouvons-nous être unis d'une manière plus intime? Après cela, pouvez-vous supposer quelque chose de plus grand (1)?

Vers. 17.

Matth. VIII. 11.

Pag. 580.

(1) Le P. Lenfant, *Amour de la religion, Serm.*, t. VII, p. 168—173.

Pourvu toutes fois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. L'Apôtre ne craint plus de parler des souffrances auxquelles nous pouvons être appelés, après qu'il a parlé de la gloire que nous vaut l'adoption divine. Mais pour nous montrer que les épreuves ne sont pas en proportion des récompenses promises :

Vers. 18. *Et certes, quand je considère les souffrances de la vie présente, je trouve qu'elles n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous.* Ce n'est pas seulement du repos, mais de la gloire. Il peut y avoir du repos sans gloire, il n'y a point de gloire sans repos. *Déjà exis-*
Pag. 581. *tante en nous.* Cette gloire y est seulement voilée. Reposez-vous donc sur cette espérance ; elle est toute préparée, elle n'attend que la fin du combat. Réjouissez-vous qu'elle soit différée ; elle n'est voilée maintenant que parce qu'elle est incompréhensible. Votre joie doit être que vous ne la puissiez découvrir ici-bas. Ce voile qui la couvre doit vous en faire voir la grandeur. Elle surpasse tous les maux de la terre, non-seulement par son excellence, mais encore par sa durée, puisqu'elle sera éternelle, au lieu que les maux de la vie présente passent du moins avec elle.

Que sont en effet toutes les choses d'ici-bas ?

Vers. 19. *Les créatures attendent avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu.*

Parce qu'elles sont assujetties à la vanité ; et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de la volonté de celui qui les y a assujetties. Vers. 20.

Embrassant sous un même point de vue tout l'ensemble de la création, l'Apôtre compare les choses présentes et les choses futures ; il anéantit en passant les systèmes de l'ancienne philosophie, qui repoussoit de la création l'idée d'un Créateur ; il nous montre la vanité de toutes les choses créées ; il semble les animer, les entendre se plaindre toutes Pag. 582. de concert de la corruption dont les a frappées la faute de notre premier père. Parce qu'elles avoient été créées pour l'homme, elles accusent l'auteur de leur dégradation ; mais parce que la nature tout entière fut associée au châtiment de l'homme coupable, la nature sera également appelée tout entière à son renouvellement.

Avec espérance d'être délivrées de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Vers. 21.

Si des créatures inanimées soupirent après leur délivrance, combien plus ne devons-nous pas hâter par nos vœux l'affranchissement qui nous mettra en possession de la gloire promise aux vrais serviteurs de Dieu (*) !

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 189—196; *Biblioth. chois.*, tom. XIII, pag. 390, 438.

Zèle.

T. IX Bened. Pag. 682.

L'Apôtre nous recommande à tous tant que nous sommes, sans nulle exception, de travailler *à nous rendre irréprochables aux yeux des Juifs, des gentils et de l'Église de Dieu*, ajoutant, avec sa justesse ordinaire, *si cela se peut, et autant qu'il est en nous*, car il peut arriver que la chose ne dépende pas de nous : par exemple, lorsqu'il s'agit des intérêts de la vertu, et de la cause des opprimés. Ce que demande l'Apôtre, c'est que nous ne donnions aucun juste sujet de plainte, ni au Juif ni au gentil. Mais dans les circonstances où les devoirs de la religion seroient hautement blessés, l'intérêt de la concorde ne vient qu'après celui de la vérité; et, dût-il nous en coûter la vie, il ne nous est permis jamais de la sacrifier. Toutefois ne portons point dans la résistance un cœur ennemi. Point de passion, rien de personnel. Combattons les erreurs, non les hommes. C'est votre adversaire qui se refuse à la paix : ne l'imitez pas en donnant à votre zèle le caractère d'un ouragan impétueux; mais conservez-lui une affection fraternelle qui se concilie avec les droits de la vérité, contre laquelle il n'y a jamais de transaction légitime. Ne prenez point sur vous le soin de la vengeance. *Donnez lieu à la colère*, de qui? de Dieu seul. Si vous désirez que l'offense qui

I. Cor. x. 32.

Rom. XII. 19.

a été faite reçoive son châtiment, reposez-vous sur Dieu lui-même qui saura bien l'exécuter (*).

Vos pasteurs doivent-ils être les seuls à gémir des infidélités des brebis qui s'égarent? Vous aussi, vous devez vous associer à leurs sollicitudes. Qu'un pécheur soit repris avec quelque sévérité par son évêque, il ne manque guère de rencontrer d'autres pécheurs qui le flattent, et dont les perfides approbations détruisent l'effet des réprimandes paternelles. Soutenez le pasteur par une sainte indignation contre le coupable: non, sans doute, pour lui reprocher sa faute, mais pour lui en témoigner votre douleur. Autrement, si j'édifie d'une main et que vous détruisiez de l'autre, qu'en résulte-t-il, sinon un travail perdu pour tous deux? Et bien plus pour vous que pour moi, car vous vous exposez aux plus rigoureux châtiments. Qui empêcheroit que l'on ne pansât une plaie, devient bien plus coupable que celui qui l'a faite. En blessant, vous ne tuez pas toujours; en vous opposant à la guérison, vous donnez la mort.

T. x Bened. Pag. 540.

Pag. 541.

Vous m'objecterez que l'on est tenu d'avoir de l'indulgence pour les pécheurs; je vous répondrai que c'est en avoir que de s'indigner contre le péché, comme c'est en manquer, que d'y témoigner une indifférence qui en ôte le sentiment. Y auroit-il de

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 311.

l'indulgence à laisser mourir un malade en lui permettant ses caprices, en lui abandonnant ce qui lui
I. Cor. v. seroit nuisible? Saint Paul livre à Satan l'incestueux de Corinthe. Cette sévérité empêchoit-elle qu'il ne l'aimât, et bien mieux que ces lâches flatteurs qui l'auroient perdu en publiant son crime? Connoissez mieux les véritables règles de la douceur et de l'humanité. Si vous rencontriez un cheval prêt à donner dans un précipice, vous vous empresseriez de lui mettre un mors, et, fallût-il employer le fouet, vous n'hésiteriez pas à le faire? Est-ce tourmenter que de sauver? Faites la même chose à l'égard du pécheur; mettez un mors à ce prévaricateur, jusqu'à ce que sa docilité et la souplesse de ses mouvements lui aient rendu le Seigneur favorable. Ne le livrez point à la fougue de ses caprices; ne le laissez pas sans bride, si vous voulez que la colère
Pag. 542. divine ne l'enchaîne dans de plus durs liens. Moi, je le courbe sous le frein, pour lui éviter une captivité bien plus rigoureuse (*).

T. XI Bened. Pag. 44. Il n'y a plus de zèle dans l'Eglise, même parmi les pasteurs. Quand le chef est malade, tout le corps est en souffrance, tout est mort ou mourant. Pourquoi? parce qu'il n'y a plus de zèle, parce que la charité est refroidie, que ceux qui ont péché restent

(*) Hom. XIV *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 641, 642; *Bibliothèque chois.*, tom. X, pag. 225; tom. XIII, pag. 245; tom. XVIII, pag. 171.

impunis. Quel contraste dans les mœurs d'aujourd'hui avec les mœurs d'autrefois! C'est au désert et dans les solitudes les plus reculées qu'il faut aller chercher les restes du christianisme; ils ont fui, non pas qu'ils se regardent comme membres d'un corps à quoi ils ne tiennent plus, mais pour éviter la contagion de nos cités. Des hommes couverts de crimes se sont emparés de nos églises, où ils dominent insolemment. Les charges saintes sont à l'encan; et de là quelle source intarissable de corruption! Plus de voix qui rappelle les coupables au devoir, plus d'autorité qui les réprime. Le vice marche tête levée et sans craindre le dénonciateur. Ou bien, si quelque accusateur se fait entendre, on pense moins à se justifier qu'à s'autoriser de l'exemple et de l'impunité (*).

Ce qui discrédite notre religion auprès de l'infidèle, c'est notre indifférence à la défendre. Parlez à cet homme engagé dans les ténèbres du paganisme, parlez-lui de ses fausses divinités, quelle ardeur à pallier leurs désordres, à colorer comme il peut la turpitude de ses dogmes; et nous qui faisons profession de connoître et d'aimer la vérité, nous ne savons, nous ne pouvons pas même ouvrir la bouche pour les intérêts des nôtres. N'est-il donc pas na- T.VIIIBened. Pag. 101.

(*) Hom. VI *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 910.

turel qu'il rejette notre silence sur la cause elle-même, pour l'accuser d'impuissance; qu'il en prenne occasion de répandre ses blasphèmes contre notre divin Législateur. Ces blasphèmes retombent sur nous. Oui, c'est nous qui les provoquons, soit par notre ignorance, faute d'en avoir étudié les preuves, soit par notre infidélité dans la pratique de ses commandements (*).

T. III Bened. Pag. 83.

Chacun de nous peut exercer dans sa maison une sorte d'apostolat. Vous n'avez point mission de réformer l'Eglise, mais vous pouvez donner à votre femme de salutaires instructions. Vous n'irez pas prêcher un grand peuple, mais vous pouvez corriger les désordres de vos enfants, de vos domestiques. Un semblable ministère n'excède ni vos forces ni votre capacité; il a même bien moins de difficultés que le nôtre. Je ne puis, moi, vous réunir qu'une ou deux fois la semaine dans cette enceinte, mais vous, à toute heure du jour vous avez sous les yeux votre femme, vos enfants, vos domestiques, à qui votre voix peut se faire entendre. Je n'ai que des remèdes généraux à proposer à un si grand nombre de malades; vous connoissez bien mieux ceux qui sont le plus appropriés à telles et telles maladies. Ce

(*) Hom. XVII *in Joann.*, XVI, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 109; Bourdaloue, *sur le zèle pour les intérêts de Dieu*, *Dominic.*, tom. II, pag. 218.

n'est point là un simple conseil, c'est une injonction précise que nous fait à tous le grand apôtre : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, et est pire qu'un infidèle* (*).

Gardez-vous de dire : Que m'importe que les autres pèchent? Jésus-Christ a donné sa vie pour les hommes, et vous refusez jusqu'à vos paroles pour leur salut! Apprenez que partout où il s'agit du salut de votre frère, fallût-il, pour y contribuer, donner jusqu'à votre vie, c'est pour vous un devoir de le faire (**).

Si vous m'aimez, dit Jésus-Christ à Pierre, *paissez mes brebis*. Cette parole ne s'adresse pas seulement aux pasteurs; elle nous concerne tous tant que nous sommes. Chacun de vous a dans sa famille quelques brebis : qu'il en ait soin, qu'il choisisse pour elles les pâturages qui leur sont le mieux appropriés. Quelque petit que soit le troupeau, il ne doit point être négligé; car le Père céleste y met son plaisir et ses délices. Joan. XXI. 17.

Personne dans le monde ne vit pour soi-même; toutes les professions de la vie civile sont liées l'une à l'autre par une commune dépendance qui les fait

(*) *Cur in Pentec. Acta*, etc.; Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 834, 835.

(**) *Adv. Jud. orat.* II, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 412; Bourdaloue, *sur la charité du prochain*, *Dominic.*, tom. III, pag. 259.

servir à l'utilité générale : à plus forte raison dans l'économie spirituelle : on ne vit dans ce monde qu'autant qu'on vit pour les autres. Ne vivre que pour soi, c'est rompre avec toute la société, c'est se mettre dans un rang à part parmi les hommes, c'est renoncer à être homme, c'est être de trop dans le monde.

Vous m'allez dire : Faut-il abandonner mes propres affaires pour celles d'autrui? Détrompez-vous : pour s'intéresser à son prochain on ne se manque pas à soi-même; au contraire, on se sert bien mieux soi-même en servant son prochain. Le servir de la sorte, c'est ne faire aucun tort à personne, c'est exercer la miséricorde envers tous, c'est non-seulement ne se permettre aucune injustice à l'égard du prochain, dans son bien ou sa personne, c'est lui faire tout le bien que l'on peut, c'est lui donner l'exemple de toutes les vertus, c'est avoir sous les yeux et dans la pratique ce mot de saint Paul : *Qui est malade sans que je ne le sois? Qui est scandalisé sans que je ne brûle* (*)?

II. Cor. XI. 29.

T. XI Bened. Pag. 411.

Pour éclaircir ce que je dis, je suppose (car à Dieu ne plaise que ce soit jamais une réalité!), je suppose, dis-je, qu'un de vos frères demeure avec

(*) Hom. LXXIX *in Matth.*, LXXVII, tom. VII Bened., pag. 749; LXXVIII, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 825. Voyez Saurin, t. VI, p. 464—472; Lenfant, t. V, p. 466.

une vierge : il a des mœurs pures, il est chaste ; mais on en parle, et vous savez qu'il court à ce sujet des bruits désavantageux sur le compte de l'un et de l'autre. Si vous venez à en être instruit, n'y soyez pas indifférent. Ne dites point : Cet homme n'a que faire d'autrui pour se gouverner lui-même. Irai-je sans motif ni profit m'exposer à son ressentiment?

Des animaux ou des Démons pourroient raisonner de la sorte ; mais des chrétiens ! Vos remontrances vous attireront la disgrâce de votre frère. Quand cela seroit, le motif qui vous aura fait parler n'étoit-il pas assez légitime ; et resterez-vous sans récompense? Non, Dieu saura bien vous en dédommager. — Il est, dites-vous, assez sage pour se conduire lui-même. — A cela je vous réponds que vous êtes dans l'erreur; que ce n'est point dans le trouble et l'ivresse où il est que l'on peut bien se diriger soi-même. On ne permet point dans les tribunaux, au citoyen offensé, de plaider lui-même sa propre cause, parce que la violence des sentiments qui l'agitent le feroit aller trop loin; combien ceux qu'aveugle une passion déjà fortifiée par l'habitude, sont-ils moins capables de porter d'eux-mêmes un jugement sain! Raisonnable sur tout le reste, tant qu'il vous plaira, cet homme ne sauroit l'être ici. Le seroit-il autant que le roi prophète qui disoit à Dieu : *Vous m'avez découvert les secrets les plus* Ps. L. 7

cachés de votre sagesse : écoutez ce qu'il dit de
Pag. 412. lui-même après que ses yeux se furent enivrés des charmes d'une étrangère, l'épouse de l'un de ses officiers : *Toute ma sagesse a été absorbée* comme dans un tourbillon impétueux. Il ne conçoit pas même dans quel profond abîme il se trouve jeté, et où il alloit périr si l'on ne fût venu à son secours. Il
Ps. XXXVII. 4. s'écrie en gémissant : *Mes iniquités se sont élevées jusques par-dessus ma tête ; elles sont comme un pesant fardeau qui m'accable ; la pourriture et la corruption s'est formée dans mes plaies à cause de ma folie.* Non, plus de sagesse, plus de raison pour celui qui est dans le péché ; un voile épais est sur ses yeux, et il ne marche que dans les ténèbres. — Chacun pour soi, dites-vous, les affaires d'autrui ne me regardent pas. — Quoi ! Vous verrez votre frère s'égarer, sans avoir la charité de le remettre dans son chemin ; et vous vous croiriez sans péché ? La loi de Moïse ordonne que l'on vienne au secours du cheval de son ennemi quand il s'abat ; et l'âme de votre frère seroit moins pour vous qu'une bête de somme ? Qu'est-ce que cela me fait à moi ? Ainsi pensoit celui qui le premier proféra cette parole :
Gen. IV. 9. *Suis-je le gardien de mon frère ?* Voulez-vous ressembler à Caïn ? Tous les maux de la société viennent de ce que l'on s'isole, et que l'on se rend étranger aux intérêts de la communauté. Vous n'êtes pas chargé du soin de votre frère ? Mais qui donc en

prendra soin? Sera-ce l'infidèle, qui se rit de ses blessures, et ne prend intérêt à sa misère que pour y insulter? Sera-ce le Démon, qui ne cherche qu'à l'y enfoncer davantage?

Vous m'objecterez encore : D'où saurai-je que mes avis pourront lui être profitables? Mais, d'où savez-vous aussi le contraire? Vous ne pouvez répondre du succès; mais ce dont on peut vous répondre à vous, c'est que votre négligence est un grand crime. Dieu sans doute connoît l'avenir; il savoit bien que ses avertissements ne seroient pas toujours écoutés; les donnoit-il moins? Parce que vous ne le connoissez pas, est-ce pour vous une raison de vous taire? Combien de fois n'est-on pas venu à bout des choses mêmes dont on avoit le plus désespéré? Vous ne réussirez pas, je le suppose; toujours aurez-vous fait votre devoir; y manquer c'est insensibilité, barbarie. Ces expressions vous semblent outrées? écoutez-moi : Qu'un des membres de votre corps souffre, dites-vous : que m'importe? suis-je assuré de le guérir? Bien loin de là, vous faites tout ce qui dépend de vous, afin qu'indépendamment même du succès, vous n'ayez point de reproche à essuyer. Votre frère est votre membre; c'est le membre de Jésus-Christ; et vous l'abandonnez (*)!

(*) Hom. XLIV *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 588—490; Lenfant, *Amour de la religion*, *Serm.*, tom. VII,

T. VII Bened. Pag. 345. Il en est qui, sous prétexte de venger la cause de Dieu, vengent leur propre cause, et ne servent que l'intérêt de leurs passions ; c'est manquer au devoir de la douceur et de la charité chrétienne. Dieu n'a pas besoin de votre aide, et pourroit bien tout seul, s'il le vouloit, châtier le blasphémateur des feux de son tonnerre ; il ne le fait pas. Au contraire, il fait lever également son soleil sur les bons et sur les méchants ; tous les actes de sa puissance sont des actes de bonté. Voilà le modèle que nous devons suivre. Exhortons, avertissons avec douceur, sans colère, sans emportement. Ces blasphèmes que vous entendez proférer contre la Divinité, ne l'atteignent pas. Pourquoi donc vous irriter, pourquoi ces transports d'indignation? L'impie ne nuit qu'à lui-même, le trait qu'il décoche retombe sur lui. Pleurez, gémissez, abandonnez-vous aux larmes, on n'en sauroit trop répandre sur un pareil attentat. Le malheureux qui le commet ne peut être bien ramené que par la douceur; ce n'est pas la violence qui le guérira.

Pag. 346. Ouvrez l'ancien et le nouveau Testament ; voyez comment Dieu s'y exprime à l'égard des crimes qui
Mich. VI. 3. outragent sa personne. Dans l'ancien : *Mon peuple,*

pag. 208; Bourdaloue, *sur la sociéte des justes avec les pécheurs*, *Dominic.*, tom. I, pag. 122, et plus particulièrement encore *sur le zèle*, *Carême*, tom. II, pag. 138; et *Dominic.*, tom. IV, pag. 203 et suiv.; Massillon, *Mélanges*, etc., *Carême*, tom. II, pag. 356, etc.

que t'ai je fait? dit-il aux Juifs ingrats et blasphémateurs; et dans le nouveau, au persécuteur de son Eglise : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Act. IX. 4. Tel est l'esprit dans lequel l'Apôtre nous recommande *de reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité.* II. Tim. II. 15. Jésus-Christ lui-même, que répond-il à la demande de ses disciples, quand ils le pressent de faire tomber le feu du ciel sur une cité infidèle? Il les reprend avec sévérité, et leur dit : *Vous ne savez pas quel est l'Esprit à qui vous appartenez.* Luc. IX. 55. Celui qui n'est revenu de son égarement qu'en cédant à une crainte humaine, y retombera bientôt. Jésus-Christ ne permet pas que l'on arrache l'ivraie du champ où elle se trouve mêlée au bon grain; Matth. XIII. 29. il veut laisser au pécheur le temps du repentir. N'en a-t-on pas vu par-là se convertir efficacement, et de scandaleux criminels devenir des vases d'élection (*)?

Je terminerai ce discours par les mêmes paroles que Moïse adressoit aux Israélites : *Je prends aujourd'hui le ciel et la terre à témoin*, que ceux d'entre vous qui continueroient d'assister à des spectacles profanes, de fréquenter la synagogue ou les fêtes de la bonne déesse, qui s'opiniâtreroient à suivre le culte judaïque, à en célébrer les solennités, T. I Bened. Pag. 599. Deut. XXX. 19.

(*) Hom. XXIX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 354, 255; Bourdaloue, *Sévérité évangélique*, *Avent*, pag. 358—368.

n'auroient pas à me reprocher la perte de leur âme. Les discours que vous avez entendus de ma bouche vous seront présentés à vous et à moi au jour de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour
Pag. 600. vous remplir de confiance si vous avez été fidèles, pour vous accuser et vous condamner dans le cas où
Act. xx. 27. vous seriez infidèles; car *je n'ai point manqué de vous annoncer tous les desseins de Dieu.* (1) Vous avez reçu de mes mains un dépôt à faire valoir, dans l'intérêt et de vous-même et de vos frères. Il est pénible, je le sais, d'avoir à dénoncer des prévaricateurs; il y auroit bien plus de danger encore à dissimuler. Le silence seroit également funeste à ceux qui ne sauroient pas le rompre, et à ceux qu'il entretiendroit dans une sécurité coupable; il attireroit sur les uns et sur les autres les vengeances célestes. Vos frères vous puniront de votre zèle par leur haine : mieux vaut s'exposer à tout leur emportement, dans l'espoir de les sauver, que de provoquer par une lâche connivence la colère du Seigneur. Qu'ils s'irritent contre vous, quel mal peuvent-ils vous faire? Ils finiront par vous en remercier. Mais une fausse complaisance, en perdant votre frère, vous perdra aussi vous-même. Ce que vous gagnerez à vous taire sera donc d'irriter le Seigneur,

(1) Eloquemment imité dans l'exorde de l'*Oraison funèbre de la princesse palatine*, par Bossuet (tom. VIII de la Collect. in-4°, pag. 479), et dans la péroraison du même discours (*ibid.*, pag. 503.)

d'entraîner votre frère dans sa ruine, tandis qu'avec plus d'ardeur et de franchise à le reprendre de ses torts, vous vous conciliez la bienveillance de Dieu, vous gagnez votre frère : son expérience le corrigera par la suite de ses préventions les plus envenimées. Vous voulez le ménager : étrange mécompte ! Dites moi, quand on vous a dérobé quelque chose qui vous appartient, ne mettez-vous pas sur la même ligne et le voleur et le recéleur du vol? L'Église notre commune mère pleure la perte non d'un bien fragile, mais d'un de ses membres, de votre frère, qui lui a été dérobé par le Démon ; vous connoissez le ravisseur, vous connoissez celui dont il a fait sa proie ; vous me voyez, moi, le flambeau à la main, faire en tous lieux des perquisitions pour le retrouver, le redemandant avec larmes; et vous restez oisif et muet! N'est-ce pas là vous ranger parmi les ennemis de l'Eglise, au nombre des perfides qui la trahissent? Toutefois, à Dieu ne plaise que je fasse à aucun de ceux qui sont ici présents le reproche de trahir son frère, pour qui Jésus-Christ a répandu tout son sang ! Jésus-Christ est mort pour lui : vous n'osez, vous, ouvrir la bouche pour le sauver. Plus, je vous en conjure, de ces incertitudes. Dès aujourd'hui, au sortir de ce temple, mettez-vous à cette pêche spirituelle. Que chacun de vous se charge d'amener près de moi quelqu'un de ceux qui sont atteints de cette maladie; et nous espérons de la

bonté divine qu'elle voudra bien le faire entrer dans le filet, et par là accroître la richesse de l'église (*)

T. IX Bened. Pag. 362.

La vraie perfection consiste dans la modération. Nous avons besoin d'une grande circonspection pour ne pas nous méprendre sur le vrai caractère des choses : pourquoi ? parce que les vices avoisinent de près les vertus. L'emportement prend la couleur du zèle ; la tiédeur et l'indifférence peuvent se confondre avec la douceur et la tolérance. Que de précautions ne faut-il pas pour empêcher que telle passion dont vous êtes dominé ne se change dans votre esprit en vertu, et que, quand on est sous le joug, on ne se croie indépendant? Qu'appellerons-nous donc douceur, qu'appellerons-nous indifférence? Nous voyons de sang-froid l'innocent opprimé, nous n'ouvrons pas la bouche pour sa défense ; c'est mollesse, pusillanimité coupable. Que l'outrage nous soit personnel ; le supporter sans se plaindre, c'est douceur. De même, parler en faveur d'un autre injustement accusé, liberté généreuse; dans notre propre cause, ce n'est plus qu'emportement. Il y a donc dans ces sentiments divers des points de contact immédiats. C'est la passion qui en détermine les différences; que le cœur soit sans passions, il est

(*) *In eos qui cum Jud. jejun.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 399—401.

vertueux, de même que le corps est en santé, tant que le sang n'est point enflammé par l'ardeur de la fièvre. C'est une preuve non équivoque d'une grande force d'âme, que d'être insensible aux mauvais traitements que l'on éprouve. J'en dirai autant du zèle que l'on apporte à prendre en main la cause du prochain. Qui est assez maître de lui-même pour commander à son ressentiment, n'hésitera pas à se charger de l'intérêt d'autrui. Une vertu mène à une autre. La crainte et la colère sont deux passions; si vous triomphez de l'une, vous surmontez l'autre; ce que l'on obtient aisément par la douceur. Avec de la force d'âme, on s'élève au-dessus de la crainte; et si l'on se laisse subjuguer par la colère, il n'y a plus qu'emportement; comme aussi, qui ne sait point réprimer cette passion violente, devient bientôt l'esclave de la crainte. Un corps énervé ou mal organisé est incapable de supporter la moindre fatigue; c'est le froid, c'est le chaud qui l'abat. Dans une situation contraire, il résiste également à l'un et à l'autre. La libéralité est vertu, mais cette vertu touche de près la prodigalité; de même l'économie est vertu. Mais voisine de la parcimonie et de l'avarice. Dirons-nous qu'il y ait de la grandeur à être prodigue. Mais un cœur en proie à mille maladies peut-il être grand? C'est comme si l'on disoit qu'un homme puisse être libre dans les mains des voleurs qui en ont fait leur captif. La grandeur ne consiste

Pag. 363. pas seulement à ne faire aucun cas de l'argent, mais à savoir l'employer. Le prodigue en veut pour en jouir, autant que pour le dissiper; et il n'en a jamais assez. C'est du noble usage que l'on en fait que la vertu dépend. La grandeur consiste à en détacher son cœur, à l'apprécier pour ce qu'il vaut, à le dépenser à propos, à n'en pas faire d'emploi inutile. Il n'y a point d'économie, donc point de grandeur ni de vertu à le resserrer. Le mauvais riche de l'Evangile prodiguoit les trésors; son cœur avoit autant de tyrans qu'il avoit de besoins (*).

III. *Virginité. Vie religieuse.*

Vainement nous cherchons à diriger nos regards vers les biens futurs, en les détachant des choses de la terre; vainement répétons-nous sans cesse l'oracle
Matth. VI. 33. de Jésus-Christ : *Occupez-vous d'abord du royaume du ciel, et tout le reste vous viendra par surcroît* : on est sourd. Plus insensible que la pierre, on n'a de sentiment que pour une ombre de plaisirs bientôt échappée. Car enfin, quel est le bonheur réel que l'on goûte ici-bas? quels attraits si puissants y trouvez-vous donc? Permettez-moi de vous parler aujourd'hui en toute confiance; écoutez-moi sans prévention, et apprenez que cette vie religieuse,

(*) Hom. VI *in Act.*, tom. IX Bened., pag. 362, 363.

qui vous paroît si austère et si dure, a des plaisirs que l'on ne connoît pas dans le monde, où tout semble bonheur, enchantement. Les premiers témoins que j'invoque dans cette cause, c'est vous-même, vous à qui plus d'une fois il est arrivé, dans les événements fâcheux qui venoient tout-à-coup vous assaillir, de prononcer des vœux homicides contre vous-même, et d'envier le bonheur de ces solitaires passant leur vie dans les retraites les plus reculées, vous-même, quel que vous soyez, dont la vie, ou se traîne dans les fatigues de professions laborieuses, ou se consume dans les inutilités du théâtre. Combien ce que vous y appelez une source de plaisirs s'est changé pour vous en une source d'amertumes! Là, que votre cœur vienne à s'enflammer d'une passion désordonnée : à quels tourments n'est-il pas condamné? quels travaux peuvent se comparer à cette violente obsession à laquelle il se trouve enchaîné? Mais n'insistons pas sur ces déplorables excès, si durement expiés par ceux-là mêmes qui s'y abandonnent. Renfermons-nous dans le cercle de la société habituelle; et nous prononcerons hautement qu'il y a entre la vie des religieux et celle des gens du monde la même différence qu'entre un port tranquille et la pleine mer soulevée par les tempêtes. Les premiers, loin de la bruyante agitation des villes et de nos places publiques, à qui ils ont dit un éternel adieu, ont préféré à la dissi-

pation tumultuaire qui y règne, le silence des montagnes et des collines. Etrangers à la vie présente, ils ne connoissent ni les embarras, ni les sollicitudes qu'éprouve le commun des hommes, ni les dangers et les persécutions, ni les jalousies, ni les orages de la volupté, aucune des passions qui nous agitent. Au sein de la retraite et de la paix, ils conversent avec la nature, surtout avec son sublime auteur. Leur cellule est un asile qui n'est jamais troublé. Leurs âmes, dégagées des chaînes du vice, affranchies du joug des passions, prennent avec liberté leur essor vers le ciel. La vie qu'ils mènent est celle du premier homme avant son péché, lorsque, revêtu de gloire, et habitant un jardin de délices, Adam ne ressentoit aucune des inquiétudes du siècle : nos solitaires en font autant. Adam conversoit avec Dieu dans la joie d'une conscience pure : telle est aussi la vie des solitaires, d'autant plus libres et abandonnés dans leurs pieux épanchements, que la grâce dont l'Esprit Saint les pénètre est plus abondante (*).

« Il en faut toujours revenir à la manière et à la règle

(*) Hom. LXVIII *in Matth.*, Morel, LXIX. IMITATIONS ET RAPPROCHEMENTS. Massillon, *Confér.*, t. I, p. 159; Bourdaloue, *Bonheur de l'état religieux*, *Pensées*, t. II, p. 215 et suiv.; Le Chapelain, *Serm. pour une profession religieuse*, t. II, p. 413 et suiv., (et tout ce discours le chef-d'œuvre de cet orateur); le P. Lenfant, *Serm.*, t. VIII, p. 334 et suiv.; *Biblioth. chois.*, tom. XV, pag. 157.

de saint Chrysostôme, qui veut que, pour ne pas nous y méprendre, nous distinguions deux choses bien différentes, par rapport au bien de la terre, savoir la possession et l'affection. Or, la possession sans l'affection n'est qu'un embarras et un fardeau; l'affection sans la possession est un supplice, ou au moins une misère. L'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire la possession jointe à l'affection, pourroit-être une douceur dans la vie; mais l'Evangile de Jésus-Christ nous en fait un crime. Que fait donc l'âme religieuse? Se voyant par la loi de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'un, elle abandonne l'autre par son choix; et laissant aux chrétiens du siècle, s'ils sont avares et mondains, le désir et l'amour des biens de la terre qui les corrompt, ou, s'ils sont justes et fidèles, la possession de ces mêmes biens, innocente il est vrai, mais qui leur fait courir tant de risques, elle choisit pour soi la pauvreté évangélique qui la sauve infailliblement et de l'iniquité de ceux-là, et des dangers où ceux-ci sont exposés; ravie de ne plus trouver dans son état rien dont elle ait à se préserver, et de pouvoir dire à Jésus-Christ, dans le même sens que saint Pierre : *Seigneur, voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre* (*). »

La virginité est un tel effort sur la nature, que pas un des plus saints personnages de l'ancien Testament n'avoit pu s'élever jusqu'à elle. Garder la virginité, mépriser la mort, leur avoit paru quelque chose au-dessus des forces de la nature. Aujour-

(1) Bourdaloue, *sur le renoncement religieux*, *Panégyr.*, tom. II, pag. 221, 222.

d'hui vous voyez le sexe le plus délicat et l'âge le plus tendre les braver en se jouant (*).

Traité de la virginité.

(Extraits et analyse.)

T. I Bened. Pag. 268. Chez les Juifs, le prix de la virginité est méconnu. Il ne faut pas s'en étonner ; ce peuple n'eût que des outrages à donner à Jésus-Christ né d'une vierge. On l'honore, on l'admire dans le paganisme; il n'y a que notre église catholique qui la mette en pratique : non pas qu'il n'y ait aussi des vierges chez les hérétiques, c'est-à-dire des personnes qui en usurpent le nom ; mais peut-on appeler vierges celles qui manquent de chasteté, comme n'étant pas les épouses d'un seul époux aux termes de l'Apôtre : *Je vous ai fiancées, comme une chaste vierge, à l'unique époux Jésus-Christ.* Paroles qui s'appliquent particulièrement aux vierges, bien qu'elles s'étendent en général à toute l'Eglise. Infidèles sous le rapport de la chasteté, elles ne méritent pas le titre de vierges; en second lieu, elles ne le prennent que par éloignement pour le mariage, qu'elles blâment comme quelque chose de mauvais en soi. C'est l'erreur qui leur vient de Marcion, de

II. Cor. XI. 2.

Pag. 269.

Pag. 270.

(*) *De Pœnit.*, Morel, *Opusc.*, t. I, p. 625—629; Montargon, *Dictionn. apost.*, tom. X, pag. 218—223.

Valentin, de Manès, qui ont tout outré. (1) Jésus-Christ ne parloit point par la bouche de tels hommes; ils n'ont été que les organes du Démon, père du mensonge et corrupteur des âmes (2), plus misérables que les païens eux-mêmes : ceux-ci du moins, qui n'ont rien à prétendre après cette vie, goûtent durant celle-ci les douceurs du mariage. Les hérétiques, en se dévouant aux châtiments de l'autre vie, se condamnent dans celle-ci aux plus dures privations; leurs jeûnes, leurs sacrifices sont en pure perte, parce que le motif n'en est pas légitime. Qu'importe que le corps soit chaste, quand l'esprit est corrompu; que le portique soit orné, quand le fondement de l'édifice est ruineux; c'est moins la chair qui doit être chaste que le cœur. En quel rang faut-il donc les placer? parmi les Juifs? Ils les réprouvent, car ils savent que le mariage est d'institution divine. Parmi les chrétiens? l'auteur du christianisme leur répond par la voix de saint

Pag. 271.

Pag. 272.

(1) « C'est pourquoi les églises des hérétiques ayant perdu l'unique époux, elles prennent le nom de leurs adultères. L'hérésie n'a point de vierges sacrées : quoiqu'elle se vante d'être l'église, elle n'ose imiter l'église en ce point : il n'y a que la vraie Eglise qui sache saintement consacrer les vierges. » (Bossuet, *Sermon de vêture*, tom. VII, édit. de Versailles, pag. 133.)

(2) « Les Démons perdoient les hommes par des vertus orgueilleuses, employant aussi bien la continence que l'impureté. Il y aura des vierges insolentes punies avec des femmes débauchées; et encore que la chasteté ait de l'éclat, elle n'a point de mérite quand elle est superbe ou infidèle. » (Senault, *Panégyr.*, tom. III, pag. 327.)

Paul, que le mariage est respectable. Parmi les païens? Leurs philosophes eux-mêmes vous condamnent, vous avec votre mauvais principe si contraire à l'existence d'un Dieu, de leur aveu, *créateur essentiellement bon, et qui ne porte envie à personne;* ce sont les termes de l'un d'entre eux, de Platon (1). Vous n'êtes point mariés, faut-il en conclure que vous soyez vierges? Non, puisque vous l'êtes moins par choix que par nécessité, à raison de vos préventions contre le mariage. Ceux qui, parmi nous, renonçent au mariage, le font librement et avec mérite. Vous, où est votre mérite de renoncer au mariage, parce que vous le regardez comme abominable? Ce n'est pas un grand effort de vertu de s'abstenir d'une chose défendue, à quoi le déshonneur est attaché. Il n'y a de mérite qu'à s'abstenir par vertu de ce que l'on pourroit faire sans crime.

Vous m'objecterez que nous sommes les premiers à donner le conseil que l'on ne se marie point, parce qu'en effet nous croyons la virginité plus excellente que le mariage. — Oui, cela est vrai: mais pour cela je suis loin de blâmer le mariage : je l'approuve, j'en regarde le légitime usage comme un port ouvert à la continence, comme un frein contre l'effervescence des passions. Il est des personnes qui peuvent

(1) *In Timæo.*

s'en passer, qui mettent leur chasteté sous la protection du jeûne, de la retraite, de la mortification; c'est à celles-là que s'adresse le conseil de ne point se marier, mais ce conseil n'est pas une défense : le conseil laisse la faculté de faire ou de s'abstenir; la défense ne laisse point la liberté de choisir. Vous faites, vous, l'office de législateur, non de simple conseiller; vous prononcez que le mariage est mauvais : en conséquence vous condamnez ceux qui contreviennent à votre décret. Moi, j'admire ceux qui ne se marient pas, mais sans condamner ceux qui se marient; je loue ceux qui aspirent à une plus haute perfection; je ne fais point le procès à Pag. 275. ceux qui font une chose permise. Je ne censure point ceux qui usent du mariage; donc, ni le mariage lui-même. Je ne blâme que l'adultère et les vices contraires à la sainteté du mariage; j'honore l'institution comme étant l'œuvre de Dieu; et bien loin d'attenter à l'honneur de l'un et de l'autre, en louant la virginité, je lui rends hommage comme à la plus excellente.

Condamner le mariage, c'est dégrader la virginité elle-même. Ce qui n'est bien que comparativement à une chose mauvaise, n'est pas absolument bien; mais ce qui l'est comparativement à une chose reconnue universellement bonne, l'est avec une éclatante supériorité; et c'est là, ce que nous disons de la virginité. L'apologie du mariage tourne naturel-

lement à l'honneur de la virginité, comme la censure de l'un retombe sur l'autre. Pour juger de la beauté d'un corps, vous le mettez en rapport, non pas avec ceux qui sont difformes ou mutilés, mais avec ceux dont toutes les parties offrent une juste proportion. De même ici, la virginité n'est bonne que parce que le mariage est bon; seulement la virginité est meilleure encore. Elle l'est dans la proportion du ciel avec la terre, des célestes intelligences avec notre condition humaine. Comme les Anges, sans cesse occupés du service de Dieu, les vierges n'ont d'autre soin que de servir l'époux céleste à qui elles se sont consacrées. Retenues sur la terre par les liens du corps, elles sont à Dieu par l'ardeur de leurs affections. La pureté de leur chair et de leurs pensées en fait des sanctuaires où elles possèdent Dieu lui-même.

Pag. 277. La préférence donnée à la virginité est fondée sur les paroles mêmes de Jésus-Christ. Mais pourquoi Dieu a-
Pag. 278. t-il institué le mariage? Pourquoi la formation de la femme? Comment le genre humain pourroit-il se conserver, si tout le monde embrassoit la virginité?

Saint Chrysostôme répond à ces difficultés, que, tandis que l'homme vécut dans l'innocence, il ne fut point question de mariage; qu'Adam avoit vécu vierge
Pag. 279. avec la femme qui lui fut donnée pour compagne. Adam et Ève ne doivent pas leur naissance au mariage; et il y a devant le trône de Dieu une infinité d'Anges,

qui n'ont point été multipliées par cette voie : pourquoi donc Dieu n'auroit-il pas pu entretenir et multiplier le genre humain sans le secours du mariage ? Il ajoute que c'est bien moins l'usage du mariage qui multiplie l'espèce que la bénédiction de Dieu ; que le mariage n'étant que la punition de la foiblesse de l'homme, il ne doit point être préféré à la virginité, pas même aller de pair avec elle ; que Dieu ne l'a permis que pour ceux qui ne peuvent aspirer à plus de perfection.

La loi donnée aux Juifs ne leur recommandoit Pag. 281.
point la virginité. Le conseil en étoit réservé à une loi plus parfaite. Dieu en agissoit avec son peuple comme l'oiseau envers ses petits ; avant de les pousser hors du nid, leur mère les y retient quelque temps encore, jusqu'à ce que leurs ailes, devenues plus fortes, leur permettent de prendre un essor plus élevé. Le Seigneur s'est contenté d'abord de laisser entrevoir aux enfants d'Israël une voie plus parfaite ; il ne leur a pas commandé d'y marcher, ils n'auroient pu soutenir un vol aussi haut. Il leur a permis de séjourner dans le mariage, comme dans un nid, jusqu'au moment où leurs forces, accrues avec le temps, rendissent les hommes capables d'aspirer à de plus sublimes vertus. Encore aujourd'hui, il en est qui, foibles et timides, rampants à terre, s'y tiennent attachés et végettent dans le nid ; d'autres aussi, plus généreux, rompent librement tous les liens, s'élau-

cent dans une région plus lumineuse pour se rapprocher de plus près du ciel, unique objet de leurs affections. Commander à tous la virginité, c'eût été exposer à bien des infidélités, et provoquer les chutes en attisant les désirs. Dieu agit avec la sagesse d'une mère tendre qui proportionne l'aliment à la foiblesse du premier âge. Donner à des enfants au berceau la nourriture nécessaire à l'homme fait, ce seroit exposer leurs jours. On fait mal quand on ne fait pas le bien à propos. Les lois sont à la société humaine ce que sont les remèdes pour les corps qu'ils supposent en avoir besoin. Voilà pourquoi la virginité ne fut point imposée comme précepte dans la loi ancienne. Il n'en est pas moins vrai qu'avant
Pag 282. toute loi la virginité précéda le mariage. Si Adam n'eût point prévariqué, il n'eût pas eu besoin du mariage. Vous m'allez dire : Comment auroit-il eu une si nombreuse postérité? Je vous demande à mon tour : Comment Adam et Eve étoient-ils entrés dans le monde? ce n'est assurément pas par le mariage. Mais, répliquez-vous : Tous les hommes pouvoient-ils naître de la même manière que nos premiers parents? De cette manière ou d'une autre, je ne me charge pas de l'expliquer. Tout ce que je sais, c'est que pour commencer la société humaine, Dieu n'avoit pas eu besoin de mariage.

On accuse la virginité de nuire à la propagation de l'espèce humaine : dites plutôt que ce sont les

vices et les mariages incestueux. Si la virginité eût régné sur la terre du temps de Noé, il n'y auroit pas eu de déluge. Si l'espèce humaine s'affoiblit et se dégrade, accusez, non la virginité, mais le désordre des mœurs.

Décrier la virginité est d'abord un manque de charité et de justice pour tant d'âmes fidèles qui s'y dévouent. Ne les imitez pas, si vous n'en avez pas la force; du moins ne les condamnez pas; autrement, c'est se déclarer l'ennemi de la vertu. Secondement, un manque de respect envers Dieu qui l'honore de ses éloges, et l'a déclarée quelque chose d'héroïque. C'est, en troisième lieu, scandaliser les foibles, détourner du chemin de la pitié ceux qui s'y porteroient. Or, si l'Evangile menace de si sévères châtiments quiconque scandalise un seul enfant, à quoi ne doivent pas s'attendre ceux qui empoisonnent toute une multitude par de fausses préventions? Pag. 283. Pag. 284. Matth. XVIII. 6.

Châtiments infligés à ceux qui manquent au respect dû aux personnes consacrées à Dieu. Exemple de Marie, sœur de Moïse; des enfants qui osèrent insulter au prophète Elisée. L'impunité dont on jouit dans la vie présente ne doit pas rassurer contre les peines à venir.

Je sais combien il en coûte pour être fidèle aux lois de la virginité : combats violents, guerre sans relâche; il faut une âme forte, une résolution persévérante pour triompher des impressions des sens; Pag. 287.

marcher au milieu des charbons ardents sans en ressentir la flamme, au milieu des glaives sans en être blessé. Si vous n'avez pas une vertu assez éprouvée pour n'en pas éprouver les atteintes, vous vous perdez infailliblement. Pour s'en garantir, il faut s'oublier soi-même, mortifier son corps par les jeûnes et par les veilles, s'asservir à la discipline pour en observer rigoureusement toutes les ordonnances, surtout ne faire aucun compte de ses propres forces, et, quoi qu'on ait pu faire de bien, se dire continuellement à soi-même : *Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent.* Guerre de nuit et de jour : sans cesse les armes à la main, sans cesse en surveillance contre les passions ; et pour peu qu'on se relâche, l'ennemi est là qui, la flamme à la main, menace d'incendier le temple du Seigneur. La virginité est un combat à outrance contre la nature ; c'est la vie des Anges dans une chair foible ; c'est une lutte perpétuelle entre le ciel et la terre, entre la mort et l'immortalité (1).

Ps. CXXVI. 1.

Pag. 289. Devoirs du mariage. Dépendance de la femme. Déférence réciproque entre les deux époux (2).

Pag. 294. L'Apôtre saint Paul se proposant lui-même comme

(1) Voyez les sermons de Bossuet *pour des professions religieuses*, dans le VIIe vol. de l'édit. de Versailles, pag. 16, 61, 197, où il saint Jean Chrysostôme, pag. 240 et suiv., et l'admirable sermon pour la *profession de la duchesse de La Vallière*, *ibid.*, pag. 271 et suiv.

(2) Voyez Bourdaloue, *de l'état du mariage*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 69.

modèle de continence, mais pour en rapporter tout l'honneur à Dieu seul. Secondes noces, peu compatibles avec le sérieux des mœurs chrétiennes. Toutefois, permis aux veuves de se remarier, lorsqu'elles n'ont point encore pris leur parti depuis la mort de leur époux. Mais si, après avoir promis à Dieu de se donner à lui dans l'état de viduité, elles rompent leurs promesses pour se marier, elles pèchent. Embarras et dangers du mariage. Ils sont tels qu'il est bien difficile, malgré toutes les précautions, de ne pas échouer quelquefois. La vie religieuse offre bien plus de moyens de sanctification et de salut. Le monde vante ses plaisirs : les chastes délices de la virginité sont autrement ineffables. Mariages mal assortis, sources de calamités. Inconvévients généraux du mariage.

Pag. 295. Pag. 296. Pag. 298. Pag. 299. Pag. 303. Pag. 311.

La vierge trouve en elle-même ses plus beaux ornements. Si elle reçut en partage les agréments du corps, sa pudeur la rend plus belle encore ; si elle en est dépourvue, les hommes ont beau la dédaigner, elle est sûre de plaire au céleste époux qu'elle a choisi. Ce n'est ni l'éclat des pierreries, ni la richesse et l'élégance des vêtements, futiles et périssables parures qui font la beauté de l'âme, mais tout ce qui les remplace dans la vierge consacrée à Jésus-Christ, les jeûnes, les prières de la nuit, la simplicité des mœurs, la modestie du langage, la pauvreté, la résignation dans les maux, l'humilité, le mépris de toutes les choses de ce monde. Ses regards perçants contemplent dans leur principe sublime ces vertus sur lesquelles les sens n'ont point

Pag. 320.

de prise. Elle y voit cette beauté souveraine qui surpasse toutes les beautés terrestres; c'est là l'objet de ses plus chères affections; tout le reste disparoît à ses yeux. A sa présence, le vice est forcé de rougir et de renoncer à ses criminels projets. De même qu'une suivante attachée au service d'une femme honnête, contracte sans effort les vertueuses habitudes de sa maîtresse; ainsi il n'y a pas jusqu'au corps de la vierge qui ne se modelle naturellement sur le divin auteur de toute sagesse. Ses yeux, son langage, sa simple démarche, tout en un mot le retrace même à l'extérieur; et tel que le parfum dont la douce essence embaume, non-seulement le vase qui le contient, mais tout ce qui l'entoure, elle répand autour d'elle la bonne odeur de Jésus-Christ.

Pag. 329. Ce que j'appelle virginité ne consiste pas seulement dans l'absence du mariage, mais dans une chasteté absolue : or, la chasteté ne se réduit pas à éviter l'excès et le désordre, mais elle embrasse le détachement absolu des choses du siècle. S'embarrasser dans les intérêts mondains, ce n'est plus être vierge. Je préfèrerois cent fois le mariage à un partage qui laisse au fond de l'âme des épines par qui la divine semence est bientôt suffoquée (1).

Pag. 331. La seule différence qui existât entre un Elie, un

(1) Imité dans la péroraison du discours de l'abbé Poulle, *pour la profession de la duchesse d'Egmont*, tom. II, pag. 339.

Elisée, un Jean-Baptiste, et les Anges, c'est que les premiers avoient un corps mortel ; sur tout le reste, même perfection ; et ce qui les établit au-dessous de la nature des Esprits célestes, est précisément ce qui tourne à leur gloire. Pour s'élever comme ils ont fait à une si haute vertu avec les liens d'un corps qui les enchaîne à la terre, quelle force d'âme, quelle sagesse supérieure! A quoi faut-il l'attribuer? à la virginité. C'est elle qui les a détachés du monde et de ses vaines sollicitudes, elle qui leur faisoit oublier les nécessités de la vie, elle qui en a fait des Anges sur la terre, elle qui sembloit les transporter déjà dans le ciel, et les associer par avance à l'immortalité (*).

Contre les détracteurs de la vie religieuse.
(Extraits et analyse.)

Livre premier. Lorsque les Juifs, de retour de la captivité, s'occupoient de rebâtir le temple de Jérusalem, des Barbares, sans respect, ni pour le Dieu dont on vouloit relever l'autel si long-temps abattu, ni pour les droits sacrés du malheur, n'étant pas même arrêtés par la crainte du châtiment dont T. I Bened. Pag. 44.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 175 et suiv. ; tous nos discours sur la vie religieuse ; Bossuet, tom. VII de l'édition de Versailles, p. 68, 182, 174, 229; 233; Bourdaloue, *Pensées*; Lenfant, *Serm.*, tom. VIII, pag. 322 et suiv. Le Chapelain, *supr.* ; l'abbé Poulle, t. II, p. 385 ; l'abbé Clément, *Mystères*, tom. II, pag. 274 et suiv.

la justice divine a toujours châtié ces sortes de
II. Esdr. IV. crimes, entreprirent de s'opposer, par tous les moyens possibles, à l'exécution de leur dessein. Leurs premières tentatives ayant échoué, ils écrivirent à leur roi pour lui demander son assistance contre des hommes qu'ils accusoient d'être des rebelles, avides d'innovations et portés à la guerre. Le prince se rendit à leurs vœux ; il leur fournit des troupes qui réussirent quelque temps à empêcher l'ouvrage ; et les étrangers paroissoient avoir triomphé. Fiers de leur honteuse victoire, ils se croyoient maîtres du champ de bataille. Ils ne faisoient que commencer la longue chaîne de maux qui ne tardèrent pas à s'appesantir sur eux. Les Juifs reprirent leur dessein, et l'ouvrage fut achevé. Leurs ennemis apprirent que se déclarer contre les serviteurs de
Pag. 45. Dieu, c'étoit attaquer Dieu même. On le reconnut bien à la foule de désastres qui vinrent fondre sur ces téméraires agresseurs, et firent de leur armée un monceau de cadavres abandonnés à la corruption. Ce n'est point sans intention que j'ai rappelé cette déplorable histoire. Elle se renouvelle de nos jours, et avec des circonstances encore bien plus affligeantes. Il se rencontre parmi nous des hommes non moins barbares, qui mettent tout en œuvre pour détourner du service de Dieu les religieux qui s'y dévouent. On les traite sans nul ménagement, on les persécute, on les chasse de partout, on va

même jusqu'à les exterminer. Ces féroces ennemis du peuple Juif, du moins c'étoient des étrangers, des Barbares ; ceux qui aujourd'hui reproduisent leurs fureurs, ils s'appellent des chrétiens.

Il déclare que s'il n'avoit eu en vue que ceux que l'on persécutoit, il ne se seroit pas mis en peine d'écrire contre la persécution qui, loin de nuire aux religieux, étoit pour eux une occasion de mérite ; que ce qui l'y engage a été de faire voir à quels malheurs sont destinés ceux qui, en ce monde, persécutent Dieu dans ses élus. Pag. 47.

Parallèle entre Néron et saint Paul : le premier diffamé par ses crimes, et chargé de l'exécration des siècles, et l'Apôtre honoré des hommages de toute la terre. La sagesse humaine s'accorde dans ce jugement avec les oracles divins. Le monde lui-même ne refuse pas ses louanges à ceux qui souffrent pour la justice ; et ce sont là ceux que Jésus-Christ proclame bienheureux. Exemple de Lazare, mis en opposition avec le mauvais riche, des Apôtres persécutés par les Juifs, et de leurs persécuteurs châtiés par la ruine de leur ville, par tous les fléaux, et par des calamités telles que l'histoire n'en présente nulle part de semblables : témoins la description que l'écrivain Josephe nous a laissée du siége de Jérusalem. Pag. 48. Pag. 50. Pag. 51.

On nous dit : Ne peut-on vivre au sein des villes comme les religieux dans leur solitude ? — Je le voudrois bien : et plût à Dieu que les gens du monde vécussent de telle sorte que les monastères fussent inutiles ! Mais puisqu'il n'y a au sein des villes que Pag. 53.

désordre et confusion, que toutes les classes de la société y sont corrompues, et que la pratique de la sagesse ne se rencontre plus que dans les solitudes, peut-on blâmer ceux qui échappent à la dépravation et aux orages des cités, pour chercher un asile au sein de la retraite? Est-ce un crime d'en donner le conseil? Qu'un malfaiteur vînt la nuit, la torche à la main, mettre le feu à une maison où les habitants, en grand nombre, dormiroient sans défiance, seroit-on coupable de les prévenir du danger, de les
Pag. 54. sauver de l'incendie, de les arracher, même de vive force, à leur funeste sécurité? Autre comparaison : Si quelque tyran réussissoit à s'emparer d'une ville, à s'y établir despotiquement, à l'accabler sous le poids de la servitude; seroit-on blâmable de chercher à soustraire à son joug ceux qui consentiroient à s'en affranchir par la fuite? Telle est la fidèle image du monde. Le plus impitoyable des tyrans, le Démon en a fait sa proie; il y exerce la plus dure de toutes les dominations; ce ne sont pas les corps qu'il opprime, mais les âmes qu'il dépouille de tout principe de vertu, qu'il traîne aux pieds du vice, qu'il rend semblables à lui-même.

Pag. 55. Est-il vrai pourtant qu'il n'y ait dans les villes que corruption? Je répondrai par l'oracle de Jésus-
Matth. VII. 14. Christ, que la *porte de la vie est étroite, qu'il y en a peu qui la trouvent, qu'il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus*. C'est en dire assez. Qui oseroit

donner le démenti à Jésus-Christ ? Il n'est que trop vrai. Comme au temps du déluge, le crime inonde toute la terre. Calomnies et médisances, adultères, rapines, envies, parjures. Et le pire de tous les maux, c'est que l'on ne sent pas le mal dont on est dévoré, c'est que l'on repousse sans pudeur ceux qui voudroient y apporter remède. Pag. 56.

Livre second. Ce n'étoient pas seulement des étrangers, mais les amis et les pères mêmes qui détournoient les enfants de la profession religieuse. Saint Chrysostôme s'adresse d'abord à un père infidèle, qu'il suppose outré de douleur de voir son fils engagé dans cette profession. Dans la description qu'il fait de l'état de ce père, il n'oublie aucun des sujets qu'il pourroit avoir de se plaindre. Il le représente comme étant d'une naissance illustre, aussi riche que puissant, n'ayant qu'un fils unique, et hors d'espérance d'en avoir d'autres. Il suppose dans ce fils toutes les qualités nécessaires pour être en droit d'aspirer à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, et en état d'effacer la gloire de ses ancêtres ; mais qu'ayant ouï parler de la philosophie chrétienne, il s'est laissé persuader de tout quitter pour s'enfuir dans les montagnes, où, revêtu d'un habit grossier, il ne s'occupe plus que des exercices de la pénitence. Le père irrité emploie toutes les ressources de la tendresse et de l'autorité, pour vaincre la résolution de son fils. L'apologiste réfute ses objections. La pauvreté volontaire met à l'abri des violents orages où jette communément la possession des richesses. La pauvreté volontaire n'est pas l'indigence. Le solitaire auroit des trésors à sa

Pag. 57 et suiv. Pag. 59. Pag. 60.

Pag. 63. disposition s'il le désiroit. Platon ne craignoit point de l'affirmer, et il en alléguoit divers exemples. Il y a pour le solitaire d'autres richesses, bien plus dignes de sa généreuse ambition. Qui est plus riche, de celui à qui il ne faut rien, ou de celui qui n'a jamais assez ?

Pag. 64. Pour le premier, il n'y a point de privations : il est sans besoin. Point d'exil : tout l'univers est sa patrie ; il a la santé du corps aussi-bien que celle de l'âme, il possède

Pag. 65. les vrais plaisirs, ceux que donnent la frugalité, l'innocence des mœurs, l'empire sur ses passions. Plus puissant que le monarque sur le trône, il est sans en-

Pag. 67. nemis et sans chagrins, à l'abri des vicissitudes humaines. Ne le croyez point devenu pour cela étranger

Pag. 71. aux sentiments de la nature. Non, point de fils plus respectueux ni plus soumis dans tout ce qui ne blesse pas les devoirs religieux. Fallût-il mourir pour son père, il n'hésitera pas. Vous parlez de plaisirs : S'il ne connoît pas ceux qui enfantent les maladies, les soucis rongeurs, les cuisants repentirs, et les châtiments réservés à la vie future, il a en échange les plaisirs bien plus

Pag. 72. vrais, bien plus durables, qui appartiennent à la conscience, et qui enfantent l'espérance des biens immortels. Aussi, qu'on lui proposât de changer la félicité pure dont il jouit contre le prétendu bonheur du mondain :

Pag. 75. vous verrez s'il y consentiroit. Saint Chrysostôme, pour appuyer ce qu'il venoit de dire, raconte qu'un de ses amis qui venoit de quitter le monde, fut vivement sollicité d'y rentrer par son père qui étoit païen. Prières, menaces, refus des choses les plus nécessaires à la vie, tout fut employé, mais sans succès. Le père, voyant son fils invincible, à fini par se laisser vaincre lui-même.

Livre troisième. Celui-ci s'adresse à un père chrétien. Pag. 76.
L'auteur le suppose dans les mêmes dispositions qu'il a représenté un père infidèle ; et, pour le faire revenir de ses préventions, lui remet devant les yeux le jugement de Dieu, et les châtiments préparés à ceux qui se seront opposés au salut de leurs frères ; aucun de nous n'étant, dans la doctrine de l'Apôtre, étranger l'un à l'autre ; et nous devant tous le tribut des avertissements fraternels et le secours du bon exemple. Il rappelle avec quelle sévérité et quelle justice le grand-prêtre Héli fut Pag. 79.
puni pour avoir négligé de corriger ses enfants ; rapporte les morts violentes, et les maladies cruelles qui arrivent journellement dans les familles, au défaut ou aux vices de l'éducation. Influence de l'éducation sur la Pag. 80.
conduite de la vie entière, sur nos éternelles destinées. Aujourd'hui, tout est sacrifié à l'amour de l'argent. Le Pag. 84.
désir de procurer à ses enfants un établissement dans le monde absorbe toutes les pensées, fait oublier les maximes évangéliques, il a produit des monstres de Pag. 86.
crimes qui désolent la société, et rendu le salut presque impossible aux chrétiens de nos jours. Les lois de la na- Pag. 88.
ture elle-même sont méconnues, outragées ; des crimes, plus odieux encore que ceux qui provoquèrent le courroux du ciel contre l'infâme Sodome, se sont établis parmi nous. La pudeur est bannie du langage; les excès les plus coupables ne sont plus que matière de plaisanterie. La loi est sans action, les tribunaux sans force, les maîtres sans vertu et sans autorité : partout on ne pense qu'à l'argent. Si la bonté du Ciel a jusqu'ici épargné notre ville souillée de plus de crimes que n'en commirent jamais les habitants de cette ville fameuse que dévora une pluie de feu, on a droit de s'en étonner.

Pag. 90. Les dangers auxquels une corruption aussi profonde expose la génération qui croît sous nos yeux, les pères les voient d'un œil indifférent. Pour s'en préserver, fallût-il éloigner leurs enfants, les condamner à l'exil, les reléguer jusqu'aux extrémités du monde, il n'y auroit pas à balancer. Dans une contagion qui menaceroit leurs jours, ils n'hésiteroient pas à le faire au prix même de tous les sacrifices. Quoi! pour le vain plaisir d'orner leur esprit et leur mémoire d'une science profane, tenir si peu de compte de ces jeunes âmes, les laisser plongées dans la fange du crime; et, loin de s'en inquiéter, trouver mauvais que d'autres fassent entendre le cri d'alarme! Que vous veuillez les instruire dans les lettres humaines, vous écartez avec soin tout ce qui peut en contrarier l'étude; vous recherchez tout ce qui peut la seconder; vous choisissez les maîtres; vous n'épargnez rien pour arriver à des succès dont vous n'êtes pas toujours assurés; et quand il s'agit de
Pag. 91. former les mœurs de vos enfants, d'imprimer dans leurs cœurs les principes de la sagesse, toujours disputés par tant et de si redoutables obstacles, vous vous persuadez que la chose viendra d'elle-même! Ce qu'il y a de plus essentiel, vous le mettez au dernier rang, et toutes vos préférences sont pour ce qui les mériteroit le moins! Est-il donc si nécessaire, m'allez-vous dire, qu'ils soient des philosophes, c'est-à-dire, qu'ils puisent dans l'étude de la philoso-

phie chrétienne les règles de la direction des mœurs? C'est comme si vous me demandiez. Est-il nécessaire qu'ils jouissent d'une constitution saine et vigoureuse? Si vous les voyiez malades, combien ne vous alarmeriez-vous pas? Que d'efforts, que de précautions pour les rendre à la santé, et prévenir les rechutes! Mais pour les maladies de l'âme, on ne pense pas à les guérir: et l'on veut encore être père! Quoi, répliquez-vous, tous sont-ils appellés à cette philosophie sublime, et tout seroit-il désespéré dans le monde, s'il n'y avoit pas de solitaires? Ce n'est pas, vous répondrai-je encore, la philosophie elle-même, mais le défaut de philosophie qui perd tout. De qui viennent en effet les désordres qui nous affligent? De ceux qui vivent religieux observateurs des lois de la morale et de la sagesse chrétienne, ou de ceux dont l'unique affaire est de servir leurs sensualités, de se donner sans cesse de nouvelles jouissances? Quels sont les vrais philosophes, de ceux qui sont contents de ce qu'ils ont, ou de ceux qui ne s'occupent qu'à posséder ce qu'ils n'ont pas? de ceux qui ne marchent qu'escortés d'un essaim de domestiques ou de flatteurs, ou de ceux à qui un seul serviteur suffit? Je ne parle pas encore de la plus haute perfection, je me renferme dans les limites de celle qui est accessible à tout le monde. A ceux-là il leur faut des honneurs, des préséances, des hommages, n'importe à quel prix. Malheur à qui ne se lève pas

à leur approche, à qui ne les salue pas le premier, à qui ne baisse pas la tête et ne rampe pas en leur présence; vous les voyez ardents à vanter leur mérite, à se préférer à tous, se croyant en droit de tout faire et de tout dire; ils ne se logent que dans de somptueux édifices, ne s'asseoient qu'aux tables les plus délicatement servies, accumulent gains sur gains, richesses sur richesses, domaines sur domaines. Les autres, humbles, modestes, ne redoutent pas d'avoir des maîtres; ils se placent sans répugnance au dernier rang, et travaillent à courber sous le frein des passions dont ils redoutent la tyrannie; ils se résignent à ne posséder pas même un pouce de terre, et, bien loin de s'adonner à des spéculations usuraires, ils n'ont des biens que pour en soulager ceux qui n'en ont pas. Ils fixent continuellement leurs regards sur la bassesse de notre nature périssable: bien différents de ces hommes qui ne veulent pas même la connoître, et qui, dans leur insolent orgueil, ont peine à se reconnoître pour
Pag. 92. n'être que des hommes. Voilà les hommes qui, comme des vents furieux, se révoltent contre toute sage discipline, en écartent quiconque voudroit y chercher son salut, repoussent ceux qui, semblables à des fanaux protecteurs, dressés au milieu d'une nuit obscure, indiquent aux voyageurs égarés sur une mer orageuse, les moyens de rentrer au port et d'échapper à la tempête; et voilà aussi les hom-

mes auxquels il faut rapporter les causes des séditions et des guerres qui désolent le genre humain, et des calamités diverses dont la justice du Ciel châtie les crimes de la terre.

Ennemis des vertus paisibles qui fondent le bonheur des états, ce sont eux qui bouleversent l'ordre social et l'entraînent dans sa ruine... Ce n'est pas Pag. 93.
dans nos monastères que se rencontrent de pareils hommes. De leur tranquille retraite, nos pieux solitaires aperçoivent, comme du haut du ciel, ces tempêtes et ces naufrages, sans les craindre. Toujours dans une parfaite égalité avec eux-mêmes, semblables aux substances célestes, ils ne sont ni en- Pag. 94.
flés par la prospérité ni abattus par la disgrâce. C'est là le vrai séjour de la paix, de la joie et de la gloire. Personne n'y reproche à un autre sa pauvreté, personne ne tire vanité de son opulence. L'intérêt qui brouille et renverse tout, est banni de ces heureuses retraites. Tout y est en commun, table, habitation, vêtements : faut-il s'en étonner, quand il n'y a parmi eux qu'un cœur et qu'une âme? Égale noblesse, égale servitude, égale liberté; mêmes plaisirs, mêmes vœux, mêmes espérances. La plus exacte discipline ordonne tous les devoirs, règle toutes les affections, et fait régner la plus parfaite harmonie. Joies, chagrins, tout est partagé. Les choses en iroient-elles moins bien, si de semblables institutions trouvoient partout des imitateurs?

On voudroit, et c'est là l'objection la moins déraisonnable, que les enfants commençassent par étudier dans les écoles, pour n'aller qu'après dans les monastères, si cela leur convenoit. Mais a-t-on l'assurance qu'ils vivront assez pour mettre ce dessein à exécution? Combien n'en voyons-nous pas succomber, emportés par une mort prématurée? Mais supposons qu'ils parviennent à l'âge viril, qui peut répondre qu'ils ne se corrompront point dans leur jeunesse? Qui ne sait que les enfants, dans les écoles, deviennent vicieux avant d'être habiles, et que pour quelques frivoles avantages ils perdent leur innocence et leurs mœurs?... Quoi donc! faudra-t-il supprimer toutes les écoles? Ce n'est pas là ce que je dis : tout ce que je demande! c'est que l'on y empêche la ruine des âmes, et que l'on y élève l'édifice de la vertu. Avec de la sagesse, on répare le défaut de science : avec le libertinage des mœurs, la science n'est plus qu'une source de maux. Rien d'arbitraire dans cette doctrine, rien qui nous soit particulier. Les philosophes étrangers sont d'accord avec nous sur ce point. Plusieurs d'entre eux sont devenus célèbres sans être fort versés dans les lettres, témoins Anacharsis, Cratès, Diogène, Socrate lui-même, qui ne donna d'application qu'à l'étude de la morale, ainsi qu'il le déclara dans sa défense, qui nous a été conservée par son disciple Platon. Nous pourrions faire valoir ces autorités auprès des infi-

Pag. 95.

Pag. 96.

dèles : nous avons d'autres exemples à produire à des chrétiens. Nous rappellerons à ceux-ci que les Apôtres et les premiers héros du christianisme ne faisoient profession ni de savoir, ni d'éloquence, et qu'ils n'en ont pas moins converti tout l'univers...

Ce qui nuit aux succès des écoles, c'est tantôt le défaut de dispositions dans les élèves, d'habileté dans les maîtres ; tantôt la négligence des parents, qui vont au meilleur marché. Ajoutez les vices que les enfants se communiquent entre eux, les rivalités, qui dégénèrent en jalousies, une foule d'autres inconvénients ; les études achevées, et poussées, si l'on veut, au dernier degré de perfection, un esprit de révolte qui en veut à l'autorité du prince, la difficulté des circonstances qui ne permettent pas au talent de se développer, des rivaux qui vous supplantent, le manque de fortune qui vous enchaîne dans l'obscurité. Dans les monastères, rien de semblable ; il n'y a d'émulation que pour avancer dans le bien.

Pag. 99.

Pag. 100.

Plusieurs refusoient à leurs enfants de se retirer dans la solitude, sous le prétexte, disoient-ils, que les péchés que l'on commet dans le monde, étant moins considérables que ceux du solitaire, ils y étoient plus en sûreté.

Pag. 101.

Erreur que saint Chrysostôme réfute, en faisant voir que les devoirs des moines et des gens du

monde étoient les mêmes, et qu'il n'y avoit que le mariage qui distinguât les uns des autres. La colère, l'impureté, le jurement, ne sont-ils pas également défendus à tous, quelle que soit leur profession? Tous ne sont-ils pas tenus de respecter et d'observer les lois de la pudeur, de la charité? Le
Pag. 100. mauvais riche n'est point tourmenté pour avoir été un mauvais religieux, mais pour avoir méprisé et négligé Lazare. Quand Jésus-Christ a proféré cet
Math. XI. 29. oracle : *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, il ne s'adressoit pas seulement aux religieux, mais à tout le genre humain. Ni lui ni saint Paul n'ont fait de la virginité un précepte général ; mais c'est à tous
Pag. 104. qu'il a été dit : *La voie qui mène à la vie est étroite.* Non pas, encore une fois, que l'on ne puisse se sauver dans le monde et se perdre dans la solitude : mais dans le monde les chutes sont plus fréquentes, et les moyens de s'en relever bien plus difficiles.

Pag. 106. — A la bonne heure, quand on sera vieux, on embrassera cette sainte philosophie (1). — Mais qui peut se promettre d'arriver à la vieillesse, et d'être dans les mêmes sentiments? Quel étrange mécompte d'a-

(1) « On prétend que s'il faut des ordres religieux, ce n'est point à la jeunesse, mais uniquement à l'âge mûr qu'il appartient de les remplir; et moi, je soutiens que c'est singulièrement à la jeunesse de peupler les ordres religieux. » (Seconde partie du discours de Le Chapelain, *sur les ordres religieux*, tom. II, pag. 368 et suiv

bandonner à toutes les dissipations du siècle une jeunesse ardente, livrée à elle-même, attaquée de Pag. 107.
toutes parts, à qui il suffit d'un souffle pour la renverser; et d'attendre, pour la présenter à l'ennemi, le moment où il ne lui restera plus qu'un souffle de vie! — Mais alors le feu des passions se trouvera éteint. — Où est le mérite de combattre quand on n'a plus d'ennemi en tête? C'est quand la tempête gronde, qu'il y a de la gloire à sauver son navire du naufrage. S'il ne dépendoit que de nous de déterminer le temps du combat, nous aurions le loisir d'attendre. Vous êtes jeune et dans la force de l'âge: raison de plus de vous tenir sur vos gardes, comme étant plus fortement attaqué. Vous n'échapperez à la jeunesse que pour tomber dans une foule d'autres embarras qui vous absorberont et vous jetteront dans une langueur incurable. C'est donc particulièrement à la jeunesse que s'attache la nécessité de servir Dieu. — Mais il en coûte trop à la nature pour Pag. 108.
nous séparer de nos enfants. — Vous en coûte-t-il moins pour les envoyer loin de vous sur un sol étranger, pour s'y former aux lettres humaines?

C'étoit l'usage, au temps de saint Chrysostôme, de laisser les jeunes gens quelques années dans les monastères. Il regrette qu'on les en retire trop tôt, avant que ces jeunes plantes eussent pu prendre racine et se fortifier. Ils ne s'élèveront pas à la perfection d'un saint Paul, Pag. 111.
mais ils ne resteront pas non plus aux derniers rangs.

Histoire d'Anne la prophètesse, et de son fils Samuel.
Pag. 115. Exhortation aux pères et mères de famille pour qu'ils forment leurs enfants à la piété (*) (1).

Comparaison d'un roi et d'un religieux.

(Analyse.)

T. 1 Bened. Pag. 116. L'auteur y met, d'un côté, un roi environné de toutes les marques de sa grandeur, et de l'autre, un religieux dans la simplicité de sa profession. Celui-là paroît aux yeux du monde le plus heureux des hommes, sa condition flatte et éblouit les yeux ; celle du religieux n'excite que des mépris. Pour montrer, au contraire, qu'il est dans une situation plus heureuse que celle des plus puissants princes, saint Chrysostôme se contente de remarquer que la royauté finit avec la vie, et qu'après cela les rois, comme le reste des hommes, sont présentés au
Pag. 117. tribunal de Dieu, pour y recevoir les châtiments dus à leurs péchés, au lieu qu'un solitaire paroît avec assurance devant ce même tribunal; que si les princes commandent aux peuples, aux armées et au sénat, le religieux commande aux passions : ce qui est un empire bien plus relevé; que les victoires remportées par les rois
Pag. 118. sur les Barbares sont bien moins éclatantes que celles qu'un homme vertueux remporte sur les Démons, ennemis bien plus redoutables; que l'un entretient un commerce continuel avec les prophètes et les Apôtres, au lieu que les princes n'ont pour compagnie que des

(*) Morel, *Opusc.*, tom. iv, pag. 355 et seq.
(1) Voyez l'article *Education*.

courtisans et des soldats; que comme l'on ressemble d'ordinaire à ceux que l'on fréquente, les solitaires règlent leur vie sur celle des prophètes et des Apôtres, au lieu que les rois imitent souvent les mœurs corrompues de leurs officiers et de leurs généraux; que les princes sont à charge aux peuples par les tributs dont ils Pag. 119.
les accablent, tandis que le religieux fait, autant qu'il le peut, du bien à tout le monde; que les rois ne peuvent donner que de l'or et de l'argent, au lieu que l'autre dispense les dons de l'Esprit Saint. Achab, roi d'Israël, voyant son pays désolé par la sécheresse et la famine, a recours aux prières d'Elie. Ezéchias, frappé d'une maladie mortelle, implore le prophète. Il reconnoît dans Isaïe une puissance supérieure à celle de la Pag. 120.
mort, capable de lui rendre la vie; et son espoir ne fut pas trompé. Mais la différence entre le roi et le religieux ne se fait nulle part remarquer mieux qu'à la mort. Celui-ci, accoutumé à n'avoir que du mépris pour tout ce qui attache les hommes à la vie, la quitte sans beaucoup de peine; mais la mort est terrible aux rois. Le solitaire ne sort de ce monde que pour recevoir la récompense de ses vertus; il n'en est pas ainsi du prince qui abuse de son pouvoir : il a tout à craindre de la justice du Seigneur, et souvent de la justice des hommes. Il lui Pag. 121.
faut à lui des compagnies de soldats pour le garder. Les prières du religieux en font le protecteur des cités (1). Ne vous méprenez-vous donc pas sur les apparences. Parce que tel homme étale à vos yeux la pompe des habits et des équipages, n'en concluez pas qu'il soit heureux.

(1) Eloquemment développé par Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 30, 31.

Ses richesses et son bonheur sont aussi fragiles que sa vie. Mais ce religieux, vivant dans la retraite, pratiquant l'humilité, de qui rien ne trouble le calme intérieur et la paix dont il jouit : voilà l'homme véritablement heureux ; voilà celui auquel vous devez chercher à ressembler (*).

« Ce seroit parler peu convenablement d'une personne religieuse, que de dire qu'elle meurt lorsqu'il plaît à Dieu de l'appeler à une meilleure vie. Que voit-on, je vous prie, en ce passage, qui porte le triste caractère de la mort? On ne voit point de femme échevelée, dit saint Jean Chrysostôme, dans la chambre d'un religieux agonisant, point d'enfants qui se désespèrent, point de serviteurs qui le troublent par leurs cris et leurs lamentations. Il est environné de ses frères, qui, bien loin de le pleurer, lui envient son bonheur et l'accompagnent avec des cantiques d'actions de grâces. Quand il a rendu l'esprit, nul d'entre eux n'oseroit dire qu'il est mort, ni appeler funérailles les derniers devoirs qu'ils lui rendent ; c'est, à leur sens, un triomphe et une véritable fête (1). »

L'honneur de la virginité ne consiste pas seulement à s'abstenir du mariage, mais à se rendre utile, à soulager l'indigence du prochain, à s'atten-

(*) Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 449.

(1) La Colombière, *Serm. de profes.*, tom. II, pag. 525.

drir sur ses maux, à répandre sur lui ses bienfaits. A quoi serviroit d'être chaste, si l'on est cruel? Vous êtes sans désirs charnels; mais vous vous êtes laissé prendre à l'attrait de la richesse; vous avez triomphé d'un dangereux ennemi pour céder au plus foible. Votre défaite n'en est que plus déshonorante (*).

Avec un cœur chaste, on est vierge, même dans l'état du mariage : la vraie virginité, celle qui a droit à nos hommages, c'est celle du cœur; le célibat n'en est que l'accessoire et le signalement (**).

Ecoutez-moi, ô vous tous qui vous êtes consacrés au service du Seigneur, vous, la joie et la gloire de l'Esprit Saint, vous, chastes vierges, les amies de Dieu, émules saintes du bien aimé disciple, les sœurs de Marie, les mères, les épouses, les servantes de Jésus-Christ; ou plutôt écoutez l'Apôtre lui-même : *Je vous conjure, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux.* Et quel est celui qui vous adresse cette prière? C'est l'Apôtre qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, qui fut jugé digne d'entendre la voix de Jésus-Christ, et d'être admis à d'ineffables révélations; il vous conjure, il

T. XIII Bened. Pag. 238.

Rom. XII. 1.

(*) *De verbis Apostoli : Habentes eumdem*, etc., tom. III Bened., pag. 266.

(**) Hom. XXVII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 268.

vous supplie de conserver vos corps chastes et purs. A quoi bon cette recommandation, ô bienheureux Paul? Pourquoi ces soins empressés? quand vous
I. Cor. VII. 25. avez dit ailleurs : *Pour ce qui est des vierges, je n'ai point à leur faire de commandement du Sei-*
Hebr. XIII. 4. *gneur;* et encore : *Le mariage n'est pas sans honneur.* Saint Paul est conséquent à lui-même; il a d'abord établi les règles du mariage : il détermine à présent celles de la virginité. Si je suis intervenu dans la législation conjugale, à plus forte raison dans celle qui donne des épouses à Jésus-Christ. Mon maître ne se contente pas d'une seule épouse; il a d'assez riches dots à donner à chacune d'elles; son trésor est inépuisable. Ecartez de vos esprits
II. Cor. XI. 2. toute idée charnelle. *Je vous ai,* dit-il, *préparée pour l'unique époux qui est Jésus-Christ, afin de vous présenter à lui comme une vierge toute pure.* Ce qu'il demande, ce qui est consenti par tous les vœux, c'est que partout les saintes lois de l'alliance nuptiale soient respectées, c'est qu'il en provienne des fruits d'immortalité, des joies sans terme, une vie exempte d'embarras, la réunion à Jésus-Christ et aux chœurs célestes. Dans les mariages humains, que de soucis, que de dangers! Mais la vierge qui s'est consacrée au Seigneur n'est occupée que du
Pag. 249. soin de plaire à son divin époux. Qu'elle lui demeure fidèle : les plus brillantes couronnes lui sont réservées. Mais celles qui oublieroient leurs engagements

sacrés, leur chute n'en devient que plus éclatante. Pour qui marche terre à terre, la chute n'est pas dangereuse; ce n'est pas comme pour celui qui tombe de haut. Le pauvre qui ne connut jamais la richesse, endure sans beaucoup d'efforts les rebuts qui s'attachent à sa condition : il n'en est pas ainsi du riche précipité dans l'indigence, elle devient pour lui le comble des malheurs. Qui rampe habituellement dans la fange du crime ne sent point son ignominie; mais celle qui osa violer le sanctuaire consacré au Seigneur, que de larmes et d'amers gémissements elle s'est préparés! Qu'avez-vous fait, ô épouse de Jésus-Christ! Vous avez profané son temple, déchiré le contrat qui vous unissoit à lui, répudié son alliance, perdu le gage de son amour. Dans quels termes exprimer une aussi déplorable calamité? De quel nom désormais vous qualifier? Vous appellerai-je la corruptrice de votre âme, la meurtrière de vous-même? Préférer la honte du crime aux chastes délices de l'innocence! A-t-il donc fui de votre mémoire cet heureux jour où les Anges et les hommes réunis vous amenèrent triomphante, les flambeaux à la main, vers la couche nuptiale de Jésus-Christ; où les saints cantiques du prophète rètentissoient autour de vous; où toutes les bouches célébroient votre bonheur, vous proclamant reine, épouse du Roi des rois? Dans quel abîme vous vous êtes jetée! Eh! Que vous a-t-il

donc promis, celui-là qui vous a entraînée dans l'affreux précipice où vous êtes? Quelles félicités a-t-il pu vous garantir (*)?

Contre l'habitation des ecclésiastiques avec les vierges. (*Adversus eos qui apud se subintroductas virgines habent* (1).

(Analyse.)

T. 1 Bened. Pag. 228.

Nos ancêtres n'ont connu pour les hommes que deux manières d'habiter avec des femmes; l'une, qui remonte à l'origine de la société : c'est le mariage fondé sur la raison, sur la justice, autorisé par l'institution divine; l'autre, qui a pris sa source dans le déréglement des mœurs, n'est qu'une contravention à la loi, et l'œuvre du Démon. Nous avons vu de nos jours s'établir un nouveau mode dont il me paroît assez difficile de déterminer la véritable origine; il consiste à introduire près de soi, dans sa maison, de jeunes filles que l'on y retient jusqu'à la vieillesse la plus avancée, non à titre d'épouses, puisque l'on ne contracte avec elles

(*) *Sermo hortator. ad virgin. laps., inter opera quæ Chrysost. nomine circumferuntur.*

(1) Le concile de Nicée avoit essayé déjà de prévenir ce désordre par son canon troisième, qui défend à tous ecclésiastiques d'avoir chez eux aucune femme, excepté leur mère, leur sœur, ou quelque autre qui ne puisse causer aucun soupçon. (D. Ceillier, *Hist. des écrivains ecclés.*, tom. IV, pag. 589. Voyez plus haut, pag. 188.)

aucun lien conjugal, ni dans aucune vue criminelle, puisque l'on se donne pour gardien et tuteur de leur virginité. Ceux qui se permettent ces sortes de commerces, demandez-leur pour quel motif, ils vous répondront qu'ils n'en manquent pas; mais ils n'en sauroient alléguer de légitime ni de plausible. Le seul que j'entrevoie, c'est, si je ne me trompe, l'attrait d'un plaisir plus piquant dans l'intimité de personnes libres que dans l'union du mariage, nécessairement sujet à tous les embarras que donnent Pag. 229. la naissance et l'éducation des enfants, où d'ailleurs la facilité des plaisirs en émousse bientôt le sentiment, et amortit les feux de la concupiscence, au lieu que, dans les sortes d'union dont il s'agit ici, l'on n'a point à craindre les suites du mariage, et que l'on y goûte une volupté toujours nouvelle à désirer, même sans se satisfaire, comme les avares qui repaissent leurs regards de la vue d'un or auquel ils n'oseroient toucher. Criminel raffinement, qui ne sauve aucun danger, et les multiplie tous. Ce feu concentré n'en devient que plus actif; cette recherche de plaisirs, en apparence plus délicats, piége grossier, qui prépare des chutes plus profondes.

On me dira que j'outre les choses, et que l'on peut rester impunément dans cet état, sans que les Pag. 230. mœurs en souffrent. J'admire, en vérité, les hommes de ce caractère; et je voudrois pouvoir me persuader à moi-même qu'un jeune homme, dans la

force de l'âge et du tempérament, sans cesse en présence d'une jeune personne, mangeant, s'entretenant avec elle familièrement, s'abandonnant à des confidences, à des prévenances réciproques, puisse
Pag. 232. défendre et son cœur et ses sens. N'y auroit-il que le mal du scandale; une semblable intimité peut-elle être jamais à l'abri du reproche? Innocente tant qu'on voudra, elle cesse de l'être quand les
I. Cor. VIII. 13. autres s'en offensent. *Si ce que je mange scandalise mon frère*, écrivoit saint Paul, c'en est assez, *je ne mangerai plutôt pas de chair*. Vous le voyez partout sacrifier ses propres intérêts pour ne s'occuper que de ceux des autres. Sommes-nous excusables, nous, de ne penser qu'à nous seuls, et de fermer les yeux sur ce qui peut préjudicier, non-seulement aux autres, mais à nous-mêmes? On peut bien ne pas tenir compte d'un scandale où l'utilité qui en revient l'emporte sur le dommage qu'il cause; mais quand il n'y a rien à en espérer de bon, le seul intérêt d'un
Pag. 233. scandale à éviter doit passer avant tout. Et encore le même Apôtre veut-il que l'on ménage la délicatesse des foibles, pour ne pas leur donner lieu de se scandaliser, même à tort; car enfin, quel scandale y a-t-il à manger de la chair et à boire du vin? Dieu n'en a-t-il pas permis l'usage par une loi expresse, et pourtant saint Paul croit devoir s'en abstenir. Il ne dit point, ainsi qu'il nous arrive à nous de le dire tous les jours : Pourquoi irai-je m'asservir aux ca-

prices des autres, et me condamner à des privations par égard pour leurs scrupules? Non, il veut que ceux qui sont forts se proportionnent à ceux qui ne le sont pas, n'importe quels ils soient. *Ne donnez point*, dit-il, *de scandale ni aux Juifs ni aux gentils, ni à l'Église de Dieu.* Vous n'êtes fort que pour prêter secours aux foibles. Si vous êtes foible, renoncez à ce commerce scandaleux par intérêt pour vous-même; si vous êtes fort, renoncez-y par intérêt pour les autres. Chacun de nous est tributaire du salut du prochain. Celui qui nous a rachetés à un si haut prix, ne nous commande pas seulement de nous sauver nous seuls, il veut que nous travaillions à sauver nos frères. I.Cor. VI. 7.

Vous vous vantez d'être fort; mais à juger par vos œuvres, l'êtes-vous autant que vous le dites? Quand je vois qu'il vous est impossible de vous arracher à cette société, d'en faire le sacrifice à l'opinion publique qui vous condamne, à tout le poids des considérations que l'on vous oppose de toutes parts, à l'intérêt de votre propre gloire et de votre réputation, du discrédit que vous donnez à l'Eglise, sans que de si graves inconvénients soient balancés par le plus léger avantage, le moyen de croire que vous ayez la force de résister à la violence des passions et aux séductions de la concupiscence? Vous auriez toute la force du saint homme Job; ce grand homme, après avoir triomphé des artifices du Dé- Pag. 234.

mon, auroit craint de s'exposer à une aussi périlleuse épreuve. Il regardoit comme si fort au-dessus des forces humaines d'habiter avec une jeune fille
Job. xxxi. 1. sans compromettre sa chasteté, qu'il ne se permettoit pas même d'y arrêter les yeux, tant la vue lui en paroissoit dangereuse; la seule pensée lui en auroit paru criminelle. Si un tel exemple ne suffit pas pour vous convaincre, peut-être serez-vous plus touché des paroles de l'Apôtre saint Paul, qui avoit si
I. Cor. xv. 31. bien le droit de dire que *c'étoit moins lui qui vivoit, que Jésus-Christ qui vivoit en lui; qu'il étoit crucifié au monde, et que le monde étoit crucifié pour lui.* Saint Paul, enrichi de tant de grâces de l'Esprit Saint, endurci par tant de combats soutenus dans tous les lieux de l'univers pour la gloire de Jésus-Christ, au sommet de la perfection où il s'étoit élevé par ses victoires sur la chair, affirmoit que tant que nous sommes sur la terre, nous y sommes sur un champ de bataille où nous avons sans cesse à lutter, sans jamais nous permettre ni trève ni repos; qu'il n'y a de triomphe assuré qu'au terme de la car-
Ibid. ix. 27. rière. Et joignant l'exemple à la leçon : *Je châtie,* disoit-il, *mon corps, et le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* Pourquoi? Parce que, jusqu'au dernier moment, nous avons à craindre les révoltes de la chair et les mouvements orageux des passions.
Matth. v. 28. Aussi le divin Législateur avoit-il déclaré qu'à re-

garder seulement une femme, on s'exposoit au crime et au châtiment de l'adultère. Combien, de nos jours encore, n'avons-nous pas vu de solitaires qui, pour se mettre mieux en garde contre toutes les impressions funestes à l'innocence, vont chercher un asile au fond des solitudes les plus reculées, dans le creux des montagnes inaccessibles, consacrés tout entiers au jeûne, à la pénitence, macérant leur corps, l'emprisonnant dans le sac et le cilice! Et encore, avec toute leur austérité, ont-ils bien de la peine à étouffer les ardeurs de la concupiscence qui les poursuit au sein même de leur retraite. Et vous venez nous dire qu'il n'y a pour vous aucun risque à courir dans la compagnie de ces jeunes femmes avec qui vous demeurez sous même toit, à qui vous vous êtes comme enchaîné, qui partagent les plaisirs de Pag. 235. votre table; qu'il vous seroit impossible de vous en séparer, que vous renonceriez plutôt à la vie, que vous ne voyez à tout cela aucun mal, et que votre piété elle-même y gagne. J'admire votre héroïsme. Est-ce donc à des statues plutôt qu'à des corps vivants que vous vous êtes attaché? Ce seroit de la pierre: l'histoire nous parle de passions inspirées par des marbres séducteurs: quels ravages une beauté trop animée n'exercera-t-elle pas sur des sens naturellement irritables? On en croira toujours plus volontiers à des préventions qui vous accusent, qu'à tous vos moyens de défense. Quand toutes les vraisem-

blances vous condamnent, il est tout simple de vous juger d'après elles. On conclut avec raison que si telle personne vous étoit indifférente, vous n'hésiteriez pas à vous en séparer, et que vous ne restez opiniâtrement attaché à sa société que parce que votre cœur s'y trouve enchaîné. Vous voilà donc l'esclave d'une femme, tributaire de ses caprices, de ses humeurs, de toutes les imperfections du sexe. C'est vous, allez-vous m'objecter, qui lui êtes nécessaire. Sans appui, sans parents, sans défenseurs, elle ne pourroit se passer des secours qu'elle trouve dans votre compagnie. Excuse pitoyable! Indépendamment de tant de risques que vous avez à courir
Pag. 235. pour votre propre compte, pouvez-vous bien vous réduire au rôle d'intendant ou de chargé d'affaires? Prédicateur de cette morale évangélique qui commande l'amour de la pauvreté et le mépris des richesses, qui vous croira, quand on vous verra occupé de ces intérêts temporels, tremblant de faire la moindre brèche à votre fortune ou à celle d'un autre, empressé d'ajouter sans cesse à vos revenus, de grossir votre trésor ou celui dont vous êtes chargé! Il vous est ordonné de porter la croix de votre Maître crucifié. Vous n'êtes plus qu'un soldat infidèle qui abandonne son bouclier pour la quenouille et le fuseau. Que ceux qui sont engagés dans les embarras du mariage, s'abaissent à ces détails, à la bonne heure; mais vous qui, en y renonçant,

aspiriez à une plus haute perfection, n'ayez pas l'air de vous être détaché de toute sollicitude mondaine pour vous y rembarquer sous le nom d'autrui. Vous vous faites dans le monde la réputation d'intrigant, de parasite, qui courtisez les femmes, au lieu de soutenir, par une noble indépendance, la dignité de votre caractère. Nos généreux ancêtres refusoient de s'ingérer dans l'administration des biens qui appartenoient à des veuves. Survenoit-il des discussions d'intérêt, ils auroient cru déroger en y prenant part, et en abandonnoient le soin à d'autres. Aujourd'hui, l'on ne se fait plus de scrupule de se dévouer à l'humiliant emploi de servir la cupidité d'autrui, au risque de compromettre ses propres biens les plus précieux. — Faudra-t-il donc laisser une pauvre fille à la merci de son inexpérience, sans défense contre l'avidité de ses proches, de ses domestiques? Ne lui devons-nous pas tenir compte des sacrifices qu'elle a faits en renonçant au mariage, en adoptant Jésus-Christ pour époux? — Mais si elle ne pouvoit soutenir un aussi saint engagement, pourquoi le prendre? Elle eût mieux fait de se marier, pour trouver dans un époux le tuteur de sa fortune, que de vivre dans le célibat, pour manquer à l'alliance qu'elle a contractée avec le Seigneur, et entraîner d'autres personnes dans son propre naufrage. Viendra-t-elle se vanter d'avoir choisi Jésus-Christ préférablement à tout le reste, quand il est

Math. vi. 24. le premier à nous dire *qu'il est impossible de servir tout ensemble Dieu et l'argent;* de n'avoir pour les biens de la terre que de la haine, quand vous lui donnez l'exemple et la leçon de l'attachement à ces mêmes biens? Vous même, de quel droit viendrez-vous prêcher aux personnes mariées le mépris du monde, quand vous en multipliez les séductions aux yeux d'une vierge consacrée au Seigneur? Com-
Pag. 236. ment se résignera-t-elle à la perte de ses biens, quand elle vous voit cet empressement à les lui conserver et à les augmenter? Qu'y a-t-il de plus opposé à la profession qu'elle a prise? Les richesses et la virginité s'accordent toujours mal ensemble. Mais je la suppose dans l'indigence : assistez-la, ne la perdez pas. Si vous n'avez, en la secourant, d'autre intention que d'obéir à l'ordre du Dieu qui nous commande d'assister le pauvre dans le besoin, vous avez des frères, empruntez le ministère de leur charité, unissez-vous à eux pour la dispensation des bienfaits que réclame son indigence; mais ne vous exposez pas à d'injurieux soupçons, ni à un scandale inévitable. Une aumône qui n'est pas sans désintéressement, n'est qu'un raffinement de cruauté.
Pag. 237. Cette infortunée qui est dans le besoin, vous lui donnez des aliments, et vous immolez sa vertu; vous revêtez son corps, et vous lui ôtez l'honneur! Vous lui procurez sur la terre une existence aisée, et vous lui faites perdre son céleste héritage! Etrange

aumône que celle qui flétrit la gloire de Dieu, appelle l'infâmie, n'en impose ni à celle qui la reçoit, ni à ceux qui en sont les témoins! Est-ce là de la charité? Non; ce n'est que perfidie, inhumanité. Pag. 238. S'il étoit charité, compassion réelle, vous ne vous montreriez pas moins généreux à l'égard des hommes. N'y a-t-il point parmi les hommes, comme parmi les femmes, des vieillards, des malades, qui le sont avec bien moins de ressources? Eh bien! soit : les prédilections de votre charité compatissante sont pour les personnes du sexe. Ecrasée sous le poids de l'âge et des infirmités, sous le poids plus accablant encore de la misère, celle-là qui vous empêche de les recueillir, d'aller à leur recherche? Il ne vous en coûtera pas beaucoup pour les découvrir; elles sont sous nos yeux; leurs mains suppliantes s'ouvrent vers quiconque est dans la disposition de leur donner. Si vous êtes riche, faites-leur part de votre abondance; robuste et fort, prêtez-leur le secours de vos bras pour les relever, pour les soutenir dans leur marche tremblante. Elles sont sans asile, sans médicaments, sans aliments, sans habits, sans autre lit que la terre. Notre ville regorge de pauvres de cette sorte : voilà celles qui ont les premiers droits à votre assistance; arrachez-les à leur détresse, sauvez-les de cette effrayante solitude où tout les fuit, tout les abandonne. C'est là la véritable aumône, l'humanité qui n'est pas un vain nom : la

charité réelle qui contribue à la gloire de Dieu, sert efficacement et celui qui l'exerce et celui qui la reçoit, et tous ceux qui en sont les spectateurs. La justice elle-même veut que l'on assiste les plus foibles de préférence à celles qui sont plus fortes, les personnes âgées plutôt que les jeunes, celles qui manquent de tout avant celles qui ont quelque chose, celles dont les dehors rebutants les laissent sans secours, plutôt que celles dont la jeunesse et la beauté attirent les regards. Par là vous ferez voir que votre aumône est faite uniquement dans la vue de plaire au Seigneur. Mais si vous redoutez l'aspect de la misère quand elle n'a d'autres titres à vous offrir que des haillons dégoûtants et des traits dégradés par la souffrance; si votre sensibilité ne s'accorde qu'à de jeunes et beaux visages, vous avez beau vous masquer sous de spécieuses couleurs, vous pourrez bien tromper les hommes, vous n'en imposerez pas à l'œil du Juge souverain vous ne viendrez pas à bout de le corrompre par vos présents. Ne dites donc plus que vous travaillez pour sa gloire, quand vos actions démentent hautement votre langage, quand vous exposez son nom à être
Pag. 239. blasphémé par ses ennemis. Dans le cas même où votre intention vraiment pure seroit dépouillée de tout intérêt humain, toujours devenez-vous responsable du mal que vous laissez faire par les malignes interprétations que l'on donne à votre conduite, et

de l'injuste préférence que vous accordez à quelques infortunées aux dépens de toutes les autres. L'éclat d'une vie chrétienne n'admet aucune ombre. Tout le mérite des bonnes œuvres est perdu, quand il y a un côté qui manque ; et tout ce qui souffre quelque éclipse, rend tout le reste inutile. Point de salut à prétendre pour celui qui pèche par quelque endroit ; il faut être sans tache pour n'avoir à redouter ni blâme ni châtiment. Je dirai plus, il y auroit moins de mal à pécher plus grièvement, mais en secret, qu'à commettre des fautes légères en soi, mais à les commettre au grand jour et en présence de témoins (*).

Sur les liaisons des vierges avec les hommes. (Quod regulares fœminæ viris cohabitare non debeant.)

Hélas! hélas! m'écrierai-je avec le prophète. Hélas! et encore hélas! dans quelle entreprise viens-je m'engager, quelle force de courage elle T. I Bened. Pag. 248.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 247—261. « Sans entrer dans un détail, que des matières naturellement odieuses ne souffrent pas, je vous laisse à examiner devant Dieu si, dans ces assiduités, contre lesquelles on est d'autant moins en garde que la religion seule en paroît être le principe ; il y a autant à gagner comme il y a à perdre, ou plutôt, s'il n'y a pas beaucoup plus à perdre qu'à gagner. » (Collet, *Disc. ecclés. sur la réputation*, etc., tom. II, pag. 35 ; Caron, *Pensées ecclés.*, tom. II, pag. 211—214 ; Massillon, *Confér.*, tom. I, pag. 316 et suiv.)

exige! La virginité est foulée sous les pieds; plus de voile qui la sépare du mariage; des mains sacriléges l'ont déchirée, mise en lambeaux. Le sanctuaire est profané; l'asile saint qui ne s'ouvroit qu'aux chastes regards est en proie à qui veut le pénétrer. La virginité, de tout temps regardée comme plus excellente que le mariage, aujourd'hui dégradée, lui cède le pas et ne marche que bien loin après lui; et ce qu'il y a de plus déplorable, les coups qui lui sont portés ne lui viennent pas de mains ennemies, de la part de ces infidèles contre qui nous aimions tant à la défendre; ils viennent de celles-là même qui s'étoient consacrées à son culte.

Pag. 249.

Il s'est rencontré parmi les gentils des sages faisant profession de mépriser la richesse, de vaincre la colère; ils n'ont pas connu la virginité; une telle vertu leur paroissoit trop au-dessus des forces humaines, et ils n'ont pu refuser leur admiration au christianisme qui l'avoit établie. Maintenant elle n'est plus pour eux que l'objet des plus sanglantes railleries. Le Démon triomphe de voir, dans les premiers rangs de la conjuration, l'étendard même de Jésus-Christ; et désormais on est réduit à demander s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de vierges, que de voir celles de nos jours. L'on en conserve bien le nom, mais ce qui fait l'essence, les caractères et les obligations de la virginité, mais le langage et le silence, la componction de cœur,

ces vertus, et jusqu'à l'extérieur qu'elles imposent, on ne les connoît point. C'est une dissipation générale, une provocation continuelle à la licence, une recherche de plaisirs dont on s'offenseroit dans le monde même le plus corrompu, une malheureuse émulation à qui donnera dans le plus d'excès, et réussira le mieux à avilir la dignité de son état. Quelle différence, je vous le demande, établir entre ces vierges prétendues et les femmes qui ont le plus hautement abjuré la pudeur; quand elles se ressemblent par les mœurs; quand, à l'exemple de celles-ci, les premières se mêlent à des jeunes gens, au risque d'en exciter les passions; quand, par l'immodestie de leurs regards et de leur langage, elles amènent aux mêmes séductions? Elles ne tiendront pas les mêmes discours.—Non, leurs bouches seront plus réservées: leurs actions le sont-elles? Leur personne n'est point souillée: leur âme est-elle pure? Si elle l'étoit, iroient-elles se montrer à tous les yeux, affronter les regards publics, promener en tous lieux la flamme propre à allumer de criminels désirs? Est-ce donc être sans péché que d'exciter au péché; que de le commettre dans son cœur? Quoi! Vous engagez dans le crime cet homme qui n'y pensoit pas avant de vous avoir vue; et vous-même ne seriez pas criminelle! Cet époux dans qui vous attisez une flamme impure, il devient adultère, et vous ne le seriez pas! Cette passion désordonnée qu'il a conçue, elle est votre

Pag. 250.

ouvrage ; coupable comme lui, vous serez condamnée comme lui. Ce glaive qui a porté la mort dans cette âme infortunée, c'est vous qui l'avez aiguisé, vous qui en avez dirigé la pointe homicide ; et vous seriez innocente du crime de l'homicide ! Mais pour qui donc réservons-nous notre haine et notre indignation? Contre qui les lois et les tribunaux exercent-elles leur justice sévère? Est-ce contre celui qui a bu la coupe empoisonnée ? N'est-ce pas plutôt contre celui qui l'a préparée, et dont la perfide main attenta aux jours de sa victime ? — Vous n'êtes pas, vous, atteinte de ce poison. —Ni l'empoisonneur non plus ne s'est pas donné la mort à lui-même : en est-il moins le fléau, l'horreur de la société, qui le repousse avec exécration? Et ici encore, ce poison filtré par vos charmes dangereux, ce n'est pas le corps seulement qu'il a tué, c'est l'âme : et dans quelles vues? Non pour satisfaire à un désir de vengeance, pour s'enrichir d'une dépouille, comme ceux qui attentent par le poison à la vie d'un autre, mais dans la seule vue de plaire, mais pour le vain plaisir d'être remarquée.

Ces reproches, au reste, ne s'appliquent pas à toutes indifféremment. A Dieu ne plaise que je confonde l'innocence avec le crime ! Ici, comme dans tout ce qui va suivre, je ne m'adresse qu'à celles qui doivent se reconnoître au tableau que je retrace des mœurs de nos jours. Il en est qui tiennent ren-

fermés dans leurs maisons des hommes qui ne sont pas faits pour elles, et de qui le commerce habituel laisse croire qu'en embrassant la virginité, elles se regardoient commes des victimes cédant à la violence dont elles savent bien se dédommager. Pourquoi ne le dirai-je pas, quand vous êtes les premiers à les en accuser, et avec bien plus d'amertume encore, toutes les fois que dans vos sociétés vous vous entretenez d'un pareil scandale? Eh! pouvons-nous le déplorer assez? Est-il supplice égal à son énormité? Pag. 251. Quel est le cœur de bronze à qui il ne donnât la sainte indignation d'un Phinées? Venez du moins vous associer à ma douleur et à mes gémissements, vous de qui la contagion n'a point souillé les mœurs; vous, dignes épouses de Jésus-Christ, qui entretenez fidèlement vos lampes ardentes, qui vous honorez du bandeau virginal dont votre tête est ceinte, plus que du royal diadème; pleurez avec nous, répandez-vous en gémissements, pleurez sur ces infortunées, qui peut-être sont insensibles à leur propre calamité. Vos larmes ne seront point perdues pour celles qui vous les font répandre, et consoleront du moins ceux qui s'affligent avec vous. Comme Jésus-Christ pleurant sur les malheurs de Jérusalem, comme son Apôtre, pénétré d'une mortelle douleur, dans la pensée des iniquités de ses frères, et consumé des feux de la charité jusqu'à souhaiter d'être, s'il l'eût pu, anathème pour leur

Pag. 252. salut, comme tous les saints prophètes d'avant lui, écrions-nous : Malheur à toi, âme infortunée, qui renonces à la glorieuse prérogative où t'appeloit la divine miséricorde ! Où vas-tu t'égarer? Dans quelle région lointaine t'entraîne ta criminelle indifférence pour ton salut! Malheur à toi! L'époux céleste t'invitoit à son banquet nuptial : tu t'en es exclue toi-même pour un chemin qui aboutit à ce séjour affreux du châtiment où il n'y a que pleurs et grincements de dents, désespoir sans fin, ténèbres et confusion, repentirs sans consolation. Voilà ce que t'a valu l'amitié de ce monde auquel tu sacrifies tes immortelles destinées, de ce monde perfide avec qui l'époux ne cessoit de t'avertir de n'avoir rien de
Pag. 253. commun. Comment es-tu tombée du ciel, astre plus brillant que l'étoile du matin? Comment, autrefois, si, pleine de vertus, es-tu tombée dans la solitude et dans l'abjection? Eh! quel doit être encore le premier sujet de nos larmes? Est-ce de voir qu'à cause de ce scandale le nom du Dieu trois fois saint ne soit plus pour les gentils qu'un objet de dérision et de blasphèmes; que l'honneur de sa religion soit compromis; que les âmes pieuses en sont scandalisées; que la souillure d'une partie du corps rejaillit sur tout le reste; que vous allumez des feux qui vous brûlent, vous et ceux qui habitent avec vous?

Mais, m'objectez-vous, ces conséquences sont-

elles si rigoureuses qu'il soit impossible d'y échapper, en prouvant qu'il n'y a point de commerce criminel, que notre personne est intacte. — Les hommes peuvent le croire; ils n'en seront bien assurés qu'au jour du dernier jugement. En attendant, qu'il y ait ou non un commerce criminel, qu'importe? Je veux bien supposer même qu'il n'en existe point, qu'au milieu de tant d'écueils l'on se soit préservé de la corruption, et conservé vierge de corps : voilà donc à quoi viennent aboutir tant de combats à livrer, tant de précautions à prendre pour vous défendre contre le dernier degré de la séduction! à faire blasphémer le nom de Jésus-Christ. Vos résistances ont sauvé l'honneur de votre chair : ont-elles sauvé la gloire du christianisme? Son divin Auteur a tout fait pour s'assurer la possession de votre personne tout entière : vous, qu'on le blasphème, qu'on l'outrage, pour les scandales que vous donnez, vous y êtes indifférent! Indifférent! et plût au ciel encore que vous vous bornassiez à l'être, quand toutes vos actions concourent à provoquer la haine de ses ennemis!

Mes actions! elles consistent uniquement à habiter avec des hommes, sous un même toit. Mais si vous ne pouvez vous en passer, ce n'étoit point l'état de vierge qu'il falloit embrasser; vous étiez libre d'en prendre un autre: ni Dieu ni les hommes ne vous en interdisoient le droit. Le mariage n'a rien de déshonorant, il ne blesse aucune loi, aucune opinion. Mais

Pag. 254.

cet alliage de virginité et de mariage est suspect à tous les yeux, qui y voient plus encore qu'une prostitution déclarée. On se refuse également à compter parmi les vierges celles qui ont d'autres intérêts que celui du maître qu'elles ont adopté; et parmi les femmes mariées, celles qui sont sans époux. La femme honnête n'a qu'un seul mari à qui elle veuille plaire; vous, il vous en faut plusieurs; et de quelle sorte? sans lien légitime; et par je ne sais quelle union réprouvée universellement : d'où je crains fort que, repoussée des deux côtés, il ne vous reste plus de rang que dans la dernière lie du sexe. En effet, que l'on cherche à distinguer ces prétendues vierges par une désignation précise, qu'avons-nous à dire à l'encontre? Toutes les fois qu'il en est question, soit en public, soit en particulier, de quel nom les appelle-t-on? Les appelle-t-on mères? elles sont sans enfants; sœurs? elles ne sont point de même sang que ces hommes qui habitent avec elles; épouses? qu'elles montrent un contrat légal. Le seul nom qu'on puisse leur donner est donc,.... je rougis moi-même de le prononcer. Et encore, à quelle humiliante comparaison nous font descendre les prétextes honteux dont on cherche à couvrir le scandale de cette cohabitation! Parce qu'il n'en résulte point de fruits
Pag. 255. illégitimes; parce que, nous dit-on, elles n'étalent point à tous les regards, dans leur mise, dans leur démarche, dans leurs provocations directes, le li-

bertinage effronté des femmes perdues, elles ne ressembleront point à celles-ci! Puisqu'elles ont si bien défini les caractères de la plus criminelle licence, n'auroient-elles fait que nous fournir à nous-mêmes les traits de leur propre image? Elles ne vont pas chercher ailleurs des complices; il leur suffit d'en trouver sous la main, dans ces personnes de qui la présence continuelle attise sans cesse, dans l'un et l'autre cœur, les feux impurs de la volupté. Car enfin, si leur aspect est sans plaisir, et si l'on ne goûtoit pas un charme toujours dangereux à éveiller une flamme criminelle; à quoi bon les garder sous ses yeux dans sa maison?

Voilà, nous dit-on, une enquête bien rigoureuse. Ne suffit-il pas qu'il n'y ait point entre elles et nous de commerce charnel? — Telle est la réponse où l'on se retranche; on l'assure du moins; l'affirmeroit-on sur sa tête? Quoi qu'il en soit, toujours demanderai-je si, par exemple, en fait de médisance, celui qui la commet s'expose moins que celui qui y donne matière. Mais ce n'est point là la question. Répondez-moi seulement. Pourquoi ces étrangers introduits dans votre intérieur? — Pour protéger notre foiblesse et prendre le soin de nos affaires. — Mais ces hommes, à qui nous faisons les mêmes reproches, en disent autant de leur côté. C'est vous qui les servez, bien plus qu'ils ne vous servent. Comment donc se fait-il que vous ayez la

Pag. 256.

force de servir les hommes, et que vous ne puissiez pas vous servir vous-mêmes? C'est aux hommes à servir les hommes, comme aux femmes à se servir entre elles. Quelle sorte de service les hommes rendroient-ils aux femmes, qu'elles ne reçoivent également de celles de leur sexe? Et combien n'en est-il pas que les hommes ne sauroient leur rendre? Après tout, quelque service que l'on pût espérer de la part des hommes, toujours vaudroit-il mieux s'en priver que de courir le risque de se perdre. Du moment où il y va de la gloire de Dieu, il n'y a plus de nécessité qui tienne. Votre repos, votre utilité: vains prétextes quand ils vous exposent à l'offenser; la mort est mille fois préférable. *J'aimerois mieux*
I.Cor. IV. 15. *mourir*, dit saint Paul, *que de souffrir que quelqu'un me fît perdre ma gloire*. L'Apôtre ne parle que de l'intérêt de sa gloire, et pour elle il sacrifieroit sa vie. Nous, dans une circonstance où il s'agit d'un scandale à éviter, un misérable plaisir nous arrête! Saint Paul n'avoit pas à craindre d'offenser le Seigneur, en se prêtant au vœu des Corinthiens, puisque le Seigneur avoit permis à ceux qui prêchent l'Evangile de vivre de l'Evangile; et pourtant il eût cru compromettre sa gloire en acceptant leurs aumônes. Nous, sans respect pour les bienséances, au mépris des jugements de Dieu, nous ne voulons pas nous départir d'une habitude où vous n'avez rien à gagner; rien, puisque, de votre aveu, les services

d'une femme vous seroient bien plus profitables, même pour les choses où votre mollesse emprunte des secours étrangers, et dont l'intérêt du salut se passeroit bien.

Répondez-moi encore. Cet homme de qui, à vous en croire, vous obtenez quelque service, vous vous croyez obligée sans doute à la reconnoissance; engagement réciproque qui vous met l'un et l'autre sous une dépendance mutuelle, et n'expose pas moins sa réputation que la vôtre.— Mais non, il le fait sans intérêt, vous ne lui rendez rien. — Le voilà donc tenu de suffire lui seul à tous ses besoins, sans pouvoir jamais compter sur votre assistance. Je vous demande s'il y eut jamais personne qui voulût en servir un autre à pareil prix. Il le fait dans la seule vue de plaire à Dieu, et nullement à vous. N'espérez pas le faire croire à personne, et fermer la bouche à la médisance. Si vous lui garantissez cette délicatesse de conscience, et qu'il soit, comme vous le dites, pénétré de l'amour et de la crainte du Seigneur, au point de s'abaisser pour sa seule gloire aux fonctions les plus viles, il me semble qu'avant tout il doit le prouver par une scrupuleuse soumission à ses commandements. Or, comment accorder cette scrupuleuse soumission avec la désobéissance formelle à ces mêmes commandements, et l'outrage journalier fait au saint Législateur? Vous les suppo- Pag. 257.
sez insensibles à l'amorce du plaisir, supérieurs aux

foiblesses humaines. C'est par esprit d'humilité qu'ils se prêtent aux emplois les plus bas et les plus laborieux ; voilà certes une vertu sublime et vraiment héroïque! On n'en demande pas tant. Seulement que l'honneur de la religion ne soit point flétri, que l'on ne se permette rien de ce qui peut attirer les blasphèmes de l'impiété : voilà ce qu'on a droit d'exiger, et la vertu la plus commune peut y arriver sans beaucoup d'efforts. De bonne foi, comment se persuader que vous fassiez, uniquement pour la gloire de Dieu, les sacrifices les plus difficiles, quand vous n'avez pas la force de vous abaisser aux devoirs les plus communs et les plus simples ? Le moyen de croire à une perfection qui se résigne à tout souffrir pour son service, quand elle refuse de renoncer à ce qu'elle sait être contraire à sa gloire? Non, de tels prétextes n'en imposeront à personne.

On croira ce qu'on voudra. Qu'importe la rumeur publique? — Qu'importe, dites-vous. — Mais beaucoup au chrétien fidèle. Méprisez la médisance, quand vous n'y avez pas donné lieu ; alors même coupez court à ces délations par une conduite que la médisance elle-même ne puisse pas atteindre ou obscurcir ; mais quand on lui a fourni une matière trop légitime, c'est à soi-même qu'il faut s'en prendre. L'Apôtre saint Paul l'affirme en termes exprès : *Pé-*
I. Cor. VIII. 12. *chant*, dit-il, *de la sorte contre vos frères, et blessant leur conscience qui est foible, vous péchez*

contre Jésus-Christ. Remarquez bien ces paroles : La foiblesse de ceux qui se scandalisent, bien loin d'être une excuse, est le titre même de votre condamnation. Plus votre délicatesse s'offenseroit de mériter tel reproche, plus elle doit ménager la foiblesse, en évitant jusqu'à l'ombre du soupçon. Et fût-il vrai, comme je le suppose, que l'on fût innocent, toujours faut-il se garder de paroître coupable. Le même Apôtre nous en fait un devoir : *Que le manger ne soit pas cause que vous détruisiez l'ouvrage de Dieu.* On a beau avoir tort de s'en scandaliser : saint Paul blâme moins celui qui reçoit une injuste prévention que celui qui y donne occasion. Quand est-ce qu'il faut ne point tenir compte de ceux qui se scandalisent à tort ? C'est quand il y a plus à gagner qu'à perdre. Mais là où il n'y a d'autre produit que d'empoisonner les esprits foibles de préventions, éviter avec soin tout ce qui peut les y exposer, ce n'est plus l'Apôtre, c'est Dieu lui-même qui nous en fait le commandement. Pourquoi ? parce que ce mépris de leur foiblesse suppose un méchant cœur. Permettriez-vous à vos domestiques d'insulter à des malades, à des personnes contrefaites ? Non ; vous les chasseriez à l'instant même de votre présence, sans vous informer s'ils ont tort ou raison. On s'intéresse naturellement à la foiblesse. Dieu, essentiellement juste et bon, ne veut pas davantage que vous méprisiez la foiblesse de votre

Ibid. 13.

prochain. Il est foible, ménagez-le; il est blessé, n'aigrissez point sa plaie; c'est un esprit ombrageux, méfiant, ne prêtez point à ses soupçons en laissant
Pag. 258. subsister ce qui les excite. Notre Dieu est un Dieu jaloux; jaloux parce qu'il nous aime, parce qu'il réserve à notre fidélité de magnifiques récompenses. Pouvez-vous mettre en balance le prix qui vous est proposé avec le futile plaisir que vous donne la compagnie des hommes? Insensée, qu'y gagnez-vous? Vous renoncez au plus précieux de tous les trésors, à l'espérance du ciel, à l'alliance que vous aviez faite avec le divin Epoux : et pourquoi? pour des supplices qui ne finiront jamais. Hélas! pour quelques vains plaisirs que vous donnera cette société, vous vous perdez l'un et l'autre éternellement; il y auroit bien plus de plaisirs, et de plus réels, à vous séparer.

Pag. 259. Ce qui vous attache, ce sera si vous voulez une sorte de prétendue gloire que la vanité met à se trouver dans la société intime d'un homme, distingué, nous dit-on, par le rang qu'il tient dans l'Eglise, par l'illustration de sa naissance, par son éloquence, par une réputation de vertu et de piété. Quel étrange mécompte! Vous voulez que la gloire des personnes que vous aimiez se réfléchisse sur vous : commencez donc par respecter cette gloire; car, du moment où elle se flétrit, la vôtre court de grands risques. La corruption passe bien vite de la

source aux ruisseaux. Quand le mal est à la racine de l'arbre, il faut bien que les fruits s'en ressentent. Le plus sûr moyen de faire perdre à une femme l'estime dont elle jouissoit jusque là, c'est d'habiter avec elle; et, bien loin de lui conserver sa réputation, on en sacrifie deux à la fois.

Voulez-vous donc mériter l'estime et les hommages des hommes : qu'il n'y ait rien de commun entre eux et vous; fuyez et leurs regards et leur rencontre. Si vous aimez la gloire, faites la consister à être l'épouse de Jésus-Christ (1). En lui demeurant inséparablement unie, vous forcerez le Juif et le gentil lui-même à vous admirer. On s'écriera : Telle personne, dans la fleur de l'âge, avec tout l'éclat de la beauté, pouvoit aspirer aux partis les plus honorables; elle a préféré s'attacher à Jésus-Christ, à lui conserver pure et sans tache la fleur de sa virginité. On applaudira à son bonheur, et les mères la proposeront pour modèle à leurs filles.

Il n'en est pas de même de celle que nous accusons ici. Amis et ennemis, tous se réunissent pour l'accuser. Il n'y a pas jusques aux complices de son infidélité qui ne la jugent sévèrement. On a beau les flatter et se les attacher par toutes les prévenances imaginables : le cri du devoir se fait entendre

(1) Bossuet combat avec la même énergie l'amour de la gloire humaine dans les personnes consacrées à Dieu. Voyez le septième de ses *Sermons de vêture*, vol. VII, édit. de Versailles, pag. 138 et suiv.

au fond de leurs cœurs; le remords de la conscience
Pag. 261. s'éveille; on rougit de sa foiblesse, et l'on condamne d'autant plus impitoyablement la séduction sous laquelle on gémit, qu'une familiarité plus intime et des confidences réciproques ont mis plus à portée d'en bien connoître le coupable objet. L'on voudroit bien des deux côtés rompre sa chaîne; car quelque enfoncé qu'on puisse être dans le mal, il y toujours de secrets retours vers le bien : la foiblesse et l'habitude l'emportent....

Si la gloire d'une femme mariée consiste à n'aimer que son mari, celle d'une vierge consacrée à Dieu dépend de son attachement à son divin époux, et de son éloignement pour le monde. Quelle s'entretienne avec lui dans la prière, qu'elle l'écoute dans les saintes Ecritures, qu'à la maison elle ne
Pag. 263. s'occupe que de lui seul, et qu'au dehors elle fasse reconnoître sa profession sublime par l'édification de son maintien et de son langage; qu'enfin, à l'égard de toutes les choses de la terre, elle se comporte comme si elles lui étoient étrangères (*).

T. 1 Bened. Pag. 97. J'ai connu dans cette ville un jeune homme fort riche, qui y apprenoit les lettres grecques et latines; je le voyois assidûment dans la compagnie de son précepteur, auparavant du nombre des solitaires. Curieux de savoir pourquoi il avoit abandonné cette

(*) Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 225—240.

sublime philosophie pour les fonctions de précepteur, je lui en fis un jour la question : voici ce qu'il me répondit.

Ce jeune homme, dit-il, est fils d'un père entièrement livré au monde, et de plus, homme d'une humeur sévère et fâcheuse, qui voudroit que son fils suivît la carrière des armes, où lui-même s'est distingué avec éclat. Sa mère a des inclinations toutes différentes : sage, modeste, pleine de sens, uniquement occupée des choses du ciel. Ce qu'elle désire avec le plus d'ardeur seroit de voir son fils exceller dans la piété, et s'attacher à la profession religieuse. Pourtant elle n'a point osé le déclarer à son mari : le moindre soupçon qu'il pourroit en concevoir le porteroit à brusquer les choses, et à l'engager dans le service militaire, au risque de l'exposer à tous les dangers qui s'y attachent, ce qui détruiroit infailliblement les vues de cette dame pour l'éducation chrétienne de ce fils. Voici donc l'innocent artifice auquel elle a eu recours.

Après m'avoir fait venir en sa maison et m'avoir confié son secret, elle prit la main de son fils qu'elle mit dans les miennes, en me disant que l'unique espérance qui lui restât pour assurer le salut de son fils, étoit que je consentisse à m'en charger, et à m'établir dans la ville pour lui servir de précepteur. Elle se promettoit d'obtenir l'agrément de son époux, à qui elle persuaderoit que si leur fils choisissoit la

profession militaire, l'étude de l'éloquence ne laisseroit pas de lui être utile. Elle ajoutoit que son plan adopté, il me seroit libre de l'emmener avec moi dans un autre pays, où; loin de toute dissipation, je pourrois le former à tous les exercices de la vertu et de la piété. Ne me refusez pas cette grâce, poursuivoit-elle, prêtez-vous à un dessein qui intéresse si fortement ce que j'ai de plus cher au monde, et lui doit rendre le plus important service en le sauvant des dangers qui l'environnent de toutes parts. Que si mes prières ne vous touchent pas, j'atteste Dieu présent au milieu de nous, que je n'aurai négligé rien de ce qui peut être utile au salut de cet enfant; et que s'il alloit être malheureusement entraîné dans la corruption du monde, vous auriez à rendre compte à Dieu de son âme et de son sang.

Ces paroles et les larmes dont elles étoient accompagnées touchèrent vivement le solitaire, qui consentit à tout. Le succès répondit à la tendresse de
Pag. 98. cette pieuse mère; le jeune homme fit de tels progrès dans la vertu, que le précepteur fut souvent obligé de modérer la ferveur de son élève.

Le solitaire continuant son récit : Je n'ai point, me dit-il, été d'avis des voyages, mais j'ai retenu notre jeune homme dans la ville, en l'y appliquant à l'étude de l'éloquence. Le père n'avoit nul soupçon. L'élève avoit de jeunes compagnons auxquels ses entretiens toujours édifiants et ses exemples

devenoient profitables. Le temps mûrissoit ces saintes dispositions ; et lorsque le moment de l'épreuve fut arrivé, tout ce que l'on put faire pour détourner la résolution de sa mère à son égard, et la sienne propre, fut inutile, et ne servit même qu'à l'y affermir davantage.

J'ai connu ce jeune homme : il n'avoit rien dans son extérieur qui le distinguât des personnes de son âge et de sa condition. Rien de rustique ni de sauvage dans les mœurs ; nulle singularité dans sa manière de s'habiller, dans sa démarche, dans ses regards, dans son langage. Ce n'étoit que dans le secret de sa maison qu'il avoit l'austérité d'un solitaire. Il faisoit de la lecture des saintes lettres sa principale occupation, mais sans négliger les sciences humaines, pour lesquelles il avoit une aptitude merveilleuse (*).

Laissez-moi vous raconter un fait arrivé de notre temps, et dont vous pourriez avoir été vous-même témoin. Vous connoissez un jeune homme de Phénicie, fils d'Urbain, qu'il perdit étant encore au berceau, et qui lui laissa de très grands biens. Notre jeune homme avoit d'abord renoncé au monde et à tous les avantages que lui promettoient sa naissance et sa fortune. D'aussi généreux sacrifices, la ferveur de sa piété, excitoient une admiration universelle. T. I Bened. Pag. 28.

(*) *Advers. vituperator*, etc., lib. III, cap. XI.

Il vivoit retiré dans les déserts des montagnes, lorsque, cédant aux instances de quelques personnes de sa famille, on le vit brusquement rentrer dans le siècle et abandonner avec sa solitude tous les exercices de la vie religieuse. Il se faisoit voir par les
Pag. 29.
places publiques, à cheval, accompagné d'un nombreux domestique : nulle règle, nulle mesure dans sa conduite; plongé dans les délices, il donna dans son cœur accès à une passion criminelle. Sans guide dans une si grande jeunesse, la mort lui ayant enlevé son père et sa mère; sans amis, n'ayant autour de lui que des flatteurs qui l'entretenoient dans ses désordres, son retour au bien et son salut sembloient désespérés.

Les hommes, toujours disposés à censurer, arguoient à la fois et du passé et du présent. Il y avoit eu d'abord une coupable imprudence à s'engager si jeune dans un genre de vie si laborieux. Quel avantage lui en pouvoit-il rester après l'avoir abandonné? A quoi étoit-il bon, aujourd'hui qu'il s'étoit rendu incapable et des emplois qui demandent l'éloquence, et des exercices de la piété qu'il avoit laissée si loin de lui?

Cependant d'autres personnes, de celles dont la gloire de Dieu et le salut des âmes enflamme le zèle, ne cessoient d'avoir les yeux sur lui, et de se rencontrer sur ses pas dans le dessein de s'en faire reconnoître. Celui-ci ne répondoit à leurs avances que

par des airs de hauteur et des paroles de mépris. Elles ne se rebutèrent pas, et furent enfin exaucées. La générosité de leurs procédés toucha le cœur du jeune homme qui consentit à prêter l'oreille à leurs remontrances, puis à se laisser diriger par elles. Il a fini par reprendre sa première profession; et ses nouveaux progrès dans la vertu surpassèrent de bien loin ceux qu'il y avoit faits avant son changement. Sa propre expérience lui ayant fait reconnoître que l'attachement aux biens de ce monde étoit l'amorce la plus ordinaire qui retînt dans le péché, il a distribué aux pauvres tout son patrimoine, et s'est élevé au plus haut degré de perfection (*).

ARTICLE II.

Charité envers le prochain.

Société humaine. Inégalité des conditions.

Chaque maison est l'image d'une cité : le père, chef de la famille, a l'autorité sur l'épouse, celle-ci sur les serviteurs, l'un et l'autre sur leurs enfants.

L'autorité paternelle est une magistrature, une

(*) *Ad Theodor. laps. hort.* I, n° XVI.

sorte de royauté véritable qui a des sujets sous sa dépendance. Il ne faut pas moins d'habileté pour bien distribuer les offices dans une maison, que pour n'appeler aux emplois civils que des sujets qui en soient dignes (*).

Nous lisons que Dieu ayant créé l'homme au commencement, ne le laissa point seul, mais lui donna une femme pour compagne et pour aide. Les abus qui naquirent bientôt de cette société n'empêchèrent pas qu'elle n'eût de grands avantages; et nous en pouvons dire autant de la société tout entière. *Combien*, s'écrioit le prophète, *n'est-il pas doux et agréable que les frères soient réunis ensemble?* Le besoin de la société fait un des priviléges distinctifs de notre nature. C'est là le mobile qui a porté les hommes à bâtir des villes, des maisons, à établir des places publiques, pour être réunis ensemble, non-seulement par une même habitation, mais par le lien d'une commune charité. Dieu créateur de notre nature, l'ayant formée de telle sorte que pas un ne puisse se passer de secours empruntés, a si bien dispensé toutes choses, que la communauté répare ce qui manque à chaque individu. Telle est aussi l'institution du mariage: c'étoit afin que ce qui manque à l'un fût suppléé par l'autre. Grâce à

Gen. II. 18.

Ps. CXXXII. 1.

(*) Hom. XII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 1063.; Bossuet, *Politique sacrée*, liv. II, art. I.

ce besoin réciproque, notre nature, pauvre, indigente par elle-même, est mise en possession de se suffire à elle-même; et bien que chaque membre soit mortel, le corps tout entier de la société conserve une sorte d'immortalité par la continuelle succession de l'un à l'autre (*).

Dieu a voulu que tous les hommes fussent unis entre eux; il a donné pour ciment à la société humaine, la nécessité qui les fait dépendre les uns des autres; et ce qui est utile à l'un fait ressortir ce qui est avantageux à l'autre. C'est de cette harmonie entre les besoins que résulte la société humaine. Que dans une tempête le pilote oublie son équipage pour ne penser qu'à lui, il se perdra lui et tout son vaisseau. Ainsi de toutes les professions de la vie civile : en s'isolant, tout se démembre, tout s'anéantit, et les hommes et les choses. Le laboureur, quand il ensemence son champ, ne s'occupe pas seulement de la quantité de grains nécessaire à ses propres besoins; l'homme de guerre ne se bat point pour sa seule conservation, mais pour assurer l'indépendance de sa patrie. Sans doute que l'intérêt personnel se trouve lié à la cause commune; c'est-à-dire qu'en travaillant pour les autres, je travaille aussi pour moi. Mais cette objection même est la preuve la plus décisive de ce que j'avance : à savoir

(*) Hom. XVII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. II, p. 120.

que la nécessité même de pourvoir à mon propre intérêt, me rend tributaire de l'intérêt des autres. Et c'est là cette nécessité que j'ai dit être le lien de la société humaine. La divine Providence a tellement disposé les choses, qu'il est impossible à qui que ce soit de penser à ce qui lui est profitable, sans s'occuper en même temps de ce qui est utile aux autres (*).

C'est là le principe de la civilisation, le lien de la société, le fondement de la douceur que nous nous devons à l'égard les uns des autres. Parmi les animaux, les plus féroces, les plus difficiles à apprivoiser sont ceux qui vivent chacun à part. L'homme est essentiellement sociable. C'est ce besoin qui a crée les villes, établi les places publiques (**).

Que de liens nous unissent! un même père, une même table, un même breuvage, puisé au même calice. Parce que notre père vouloit qu'il régnât entre nous un mutuel amour, l'amour qu'il nous porte lui a inspiré la pensée de nous faire participants d'un même banquet, buvant à la même coupe, ce qui est parmi les hommes la marque de la plus étroite amitié. Les ennemis oublient leurs dissensions, quand ils sont assis à la même table; les

(*) Hom xxv *in Epist.* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 270, 271; Bossuet, *Politique sacrée*, liv. II, art. IV.

(**) Hom. LXXVII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. II, p. 500. Bossuet, *Traité de la concupiscence*, chap. XIV.

cœurs les plus farouches s'humanisent, les haines les plus implacables s'appaisent, les préventions les plus invétérées pardonnent ; et nous, appelés à la communication du corps de Notre-Seigneur, nous seuls y apportons nos incurables dissensions (*) !

Dieu a multiplié, dès les commencements, les motifs les plus capables de nous attacher les uns aux autres. Il a voulu que tous les hommes naquissent d'un seul ; que le genre humain ne formât tout entier qu'un même corps remontant à son chef, qui est Adam ; que nous ne prissions point comme lui notre extraction de la terre, que nous ne vinssions pas comme lui dans le monde avec un corps doué de toutes ses perfections, ou développé par la succession des années (1). Pourquoi? c'étoit afin de nous faire trouver dans la dépendance où nous mettent et la naissance et l'éducation, un besoin qui nous porte à une mutuelle affection. C'est dans le même dessein qu'il n'a point tiré la femme de la terre comme Adam. Il ne lui suffisoit pas pour nous exciter à nous aimer réciproquement, que nous fussions formés de la même substance, si nous ne provenions encore d'un même principe. Une tige commune

(*) Hom. XXXII *in Matth.*, tom. VII Bened, pag. 375.

(1) Imité par le P. de La Rue, citant saint Jean Chrysostôme, *Serm.*, tom. II, pag. 72, et par Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 113.

nous apprend à ne pas nous regarder comme étrangers les uns aux autres (*).

S'il n'y a plus en Jésus-Christ de différence d'esclave à homme libre, à plus forte raison entre roi et sujet. Et les uns et les autres, vous n'êtes pas arrivés de vous-mêmes à la vie évangélique: elle vous a été donnée. Or, puisque dans l'économie du salut, les plus excellents de tous les dons, à savoir la foi, la vocation, l'adoption, la grâce, la paix et la sanctification ont été départis indistinctement à tous, esclaves, citoyens, n'importe; n'est-il pas déraisonnable de prétendre établir dans des intérêts humains, des différences que Dieu ne connoît pas dans la distribution des biens les plus précieux? Ces orgueilleuses distinctions, l'Apôtre les abat toutes aux pieds de l'humilité, mère de tous les biens. Il console, il encourage ceux qui obéissent, en leur
Gal. v. 13. apprenant que Dieu leur ayant donné la vraie liberté, la servitude n'est point un mal; il impose aux personnes libres le devoir d'être modestes, en leur apprenant que leur liberté même ne leur profitera qu'autant qu'elles y joindront celle de l'âme, qui s'acquiert par l'exercice des vertus chrétiennes.

N'allez pas inférer des paroles de l'Apôtre, qu'il veuille intervertir l'ordre public et les distinctions

(*) Hom. XXXIV *in* I *ad Cor*, tom. X Bened., pag. 313.

sociales ; remarquez les restrictions qu'il y met : *à vous tous*, dit-il, *qui êtes à Rome, qui êtes chéris de Dieu, et saints par votre vocation*. La liberté dont parle l'Apôtre n'est autre chose que celle qui prend sa source dans l'amour de Dieu, qui nous sanctifie (*).

Il n'y a dans l'empire de Jésus-Christ, à proprement parler, ni esclave ni libre. Tous y sont égaux. Vous êtes l'affranchi de Jésus-Christ. Comment ? Parce qu'il a rompu la servitude du péché, qu'il vous a donné le privilége d'être libre jusques sous la domination qui vous asservit à un maître humain. — Comment l'entendez-vous ? — Quand vous portez une âme libre de passions, quand vous vous élevez au-dessus des ressentiments, de l'amour des richesses, des mouvements orageux de la concupiscence. *Vous avez été rachetés à grands prix*, nous dit l'Apôtre, *ne vous rendez pas esclaves des hommes*. Ce qui ne s'adresse pas seulement aux hommes nés dans la servitude, mais aux personnes libres. Le moyen, après, de n'être pas esclave des hommes lorsque l'on en dépend ? C'est de ne rien faire qu'en vue de Dieu, de marcher toujours dans les voies des commandements à visage découvert, de servir Dieu,

I. Cor. VII. 23.

(*) Hom. I et XX *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 434, 438, 660, 661 ; Hom. XI *in Epist. ad Ephes.*, *Bibliothèque chois.*, tom. XIII, pag. 38 et suiv.

non par une crainte servile, mais par un sentiment de tendresse filiale. Voilà la vraie liberté : autrement, fussiez vous de condition libre, vous n'êtes toujours qu'un misérable esclave. Au contraire, sous les chaînes de l'oppression, vous restez libre. Temoin Joseph dans les fers de Putiphar (*),

On me demandera si la servitude est dans la nature, et comment elle s'est introduite dans la société : question en effet curieuse, et qui se produit fréquemment dans les conversations. Je réponds sans hésiter, qu'elle a pris naissance dans l'avarice, dans l'amour du gain, passion abjecte qui ne dit jamais : c'est assez. On ne nous dit pas que Noé, qu'Abel, Loth et les autres patriarches d'après eux, aient eu des esclaves. L'origine de la servitude, c'est dans le péché qu'il faut la chercher, dans la révolte des fils contre leurs pères. Ecoutez, hommes libres, et apprenez que vous méritez de devenir esclaves, quand vous méconnoissez les droits de l'autorité paternelle. Ingrats envers vos pères, vous vous dégradez, vous renoncez à votre titre de noblesse, vous cessez d'en être les fils ; ils vous ont châtié par l'oppression de l'esclavage. Ainsi Dieu, le père commun de tous les hommes, l'a-t-il permis pour venger l'iniquité commise contre lui-même par des enfants dénaturés.

(*) Hom. XLIV *in* I *ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 164. Voyez au vol. XVII l'article *Vie chrétienne*, pag. 91 et suiv ; Bossuet, *Serm*, tom. VII, pag. 7 et suiv., 38, 39, etc.

On m'objectera qu'Abraham avoit des serviteurs; oui, mais ce n'étoient que des serviteurs (*).

La société humaine n'est tout entière qu'un échange de services; elle est toute fondée sur la communauté des besoins et des secours. Vous êtes riche : c'est pour soulager le pauvre; pauvre, pour assister le riche. Vous ne pouvez rien l'un sans l'autre. Membres d'un même corps, il est impossible que vous vous isoliez sans que tout le système de l'harmonie sociale ne soit en souffrance. Que le ventre, ou l'œil, ou le pied vînt à dire : Je reçois les aliments, la lumière, le mouvement, je les garde pour moi : que deviendroit le reste? Ils ne les reçoivent que pour les distribuer. Les professions utiles, c'est la classe pauvre et laborieuse qui les donne à la société; elles n'existent que par les riches, qui alimentent et leurs travaux et leurs ressources; les riches eux-mêmes n'existent que par les pauvres, qui fournissent à leurs besoins ou à leurs plaisirs.

Dans le langage de la religion, il n'y a point de *tien et de mien.* — Ce bien, cet emploi, ces enfants, dites-vous, sont à moi. — Vous vous trompez; rien de tout cela ne vous appartient en propre; car celui qui vous les a donnés peut vous les reprendre avec la même facilité; il vous les prête pour les ressaisir

(*) Hom. XXII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom VI, pag. 1062.

quand il le jugera à propos. Vous n'êtes que dépositaire, et d'un bien dont vous serez dépouillé par la mort, souvent même avant la mort. Ces richesses, elles ne vous appartiennent pas; vous ne les avez que pour en être le distributeur (*).

Qu'entend-on quand on dit le tien et le mien? ce sont des mots vides de sens. Insensés! Vous appelez vôtre ce qui souvent vous échappe avant le terme de la vie, et ce dont la mort va bientôt vous dépouiller, en dépit de tous vos efforts à le retenir (**).

Dieu n'a point voulu que la sensibilité, la commisération et la bienfaisance fussent des vertus simplement arbitraires; il les a imprimées, indépendamment de notre volonté propre, aux éléments de notre être. C'est un sentiment et une sorte d'instinct naturel qui attache les pères à leurs enfants, les enfants à leurs pères, ce qui se voit jusque dans les animaux, chez qui l'affection n'est point dirigée par l'intelligence. C'est la même loi intérieure qui porte les frères et les proches à s'aimer réciproquement, tous les hommes en général à se rendre des services mutuels. Que quelqu'un soit maltraité en notre présence, nous en ressentons de la peine, et une peine qui va jusqu'à l'indignation. Nous ne voyons point

(*) Hom. x *in* 1 *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 102.

(**) *De Virginitate*, tom. 1 Bened., pag. 324; Le Jeune, *Serm.* LVI, tom. II. pag. 315; Bourdaloue, *Charité envers le prochain* (citant saint Jean Chrysostôme), *Dominic.*, tom. III, pag. 267.

pleurer, sans que les larmes ne nous viennent aux yeux à nous-mêmes. Pour peu que cette émotion ne soit point stérile, Dieu nous en sait gré; car ce n'est que par une sage disposition de sa Providence que ces impressions se font sentir à notre âme, pour nous faire connoître combien il tient à ce que nous soyons miséricordieux. C'est là l'attribut distinctif de l'homme : manquer de miséricorde, c'est renoncer à la qualité d'homme (*).

Salomon a dit que la beauté de la femme étoit un piége dangereux. C'est moins sa beauté qui la rend dangereuse que l'indiscrétion des regards. Ce n'est pas aux choses mêmes qu'il faut nous en prendre, mais au vice qui les dénature. Ne disons pas qu'il n'y ait point de femmes, mais qu'il n'y ait point d'adultères; qu'il n'y ait point de beauté, mais point de fornication; ne disons pas qu'il n'y ait plus de table, disons qu'il n'y ait plus d'intempérance; car ce n'est pas la table qui fait l'intempérance, mais notre sensualité. Le Démon ne buvoit ni ne mangeoit, et l'orgueil l'a précipité du haut des cieux. Saint Paul buvoit et mangeoit, et son humilité l'a transporté dans le ciel! Combien j'entends répéter : Qu'il n'y ait plus d'indigence! C'est là une sorte de blasphème qui tendroit à priver la piété chrétienne et la so-

(*) Hom. LIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 577, Nicolle, *Essais*, tom. I, pag. 205.

ciété tout entière des avantages et des services que l'on doit à l'indigence : sans elle, à quoi serviroient les richesses? N'accusons ni la pauvreté ni la richesse ; l'une et l'autre peuvent être dans nos mains, si nous le voulons, des instruments de vertu. Job fut successivement riche et pauvre, et dans l'une et l'autre condition Job a triomphé. Riche, il disoit : *Ma maison a toujours été ouverte à l'étranger.* Pauvre : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté.* Apprenons aux chrétiens à mieux juger des choses, et à ne pas calomnier les œuvres de Dieu, mais à condamner la volonté perverse de l'homme (*).

Job. XXXI. 32. I. 21.

Ce qui fait le corps, ce n'est pas un seul membre, mais l'assemblage et l'union de tous les membres. Si donc nous ne formons tous qu'un même corps, travaillons à maintenir l'union entre les membres. Faute d'union, le corps souffre et meurt ; pour tomber dans la langueur, il n'est pas nécessaire qu'il y ait division, il suffit qu'il y ait manque d'harmonie. Aussi l'Apôtre veut-il *que les membres conspirent mutuellement à s'entr'aider les uns les autres.* Point ici de différence entre le plus ou le moins : le corps tout entier est en souffrance, quand les plus petites parties sont lésées. Ainsi, dans la société, les individus les moins honorables en apparence, n'exi-

I. Cor. XII. Ephes. V. 30.

(*) Hom. XV *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 333 ; tom. I Bened., pag. 156 ; *Bibliothèque choisie*, tom. XVII, pag. 49.

gent pas moins d'égards que ceux qui paroissent les plus importants. Ne dites donc pas : Tel homme est de la lie du peuple. Tout foible qu'il est, il est membre du corps social, et membre tellement nécessaire, que s'il n'y étoit pas, il n'y auroit point de corps. Ce qui le constitue tel, ce n'est point parce qu'il s'y trouve des membres plus ou moins nobles; c'est parce qu'il y en a plusieurs et de différents. Vous, pour être plus grand, vous ne formez point le corps, pas plus que moi, pour être moindre. Dans un édifice qui se compose de parties diverses, les plus petites n'entrent pas moins que les plus grandes dans l'ensemble de la construction, et ne peuvent s'en détacher impunément. Qu'il faille diversité, la chose est incontestable; si dans le corps humain tout étoit œil ou tête, il n'y auroit plus qu'un monstre. Que chacun reste à sa place, les foibles, pour conserver les forts, les forts pour protéger les foibles, tous pour entretenir l'union. Rien n'est plus bas que le pied, ni plus auguste que la tête : pourtant que le pied soit blessé, qu'une épine vienne à s'y enfoncer, tous les membres en souffrance se courbent et s'agitent pour venir à son secours; la tête fut la première à s'abaisser jusqu'à lui pour diriger les mouvements du corps, tout entier empressé à y porter les remèdes. De même, que l'œil soit malade, langueur, tristesse, inertie générale dans tous les membres; les pieds ne marchent plus, les mains

cessent d'agir, le ventre est paresseux; il n'y a pourtant que l'œil qui ait reçu la blessure. Pourquoi vous en prendre à ces pieds, à ces mains? Si ce n'est parce que l'œil étant lié à tout le reste par les nœuds les plus intimes, le reste compatit tout entier à ce que souffre un de ses membres (*)?

Dans le corps humain, une dépendance mutuelle assujettit chacun des membres l'un à l'autre : par exemple le pied obéit sans contrainte aux mouvements de l'œil, il sait bien que si l'œil lui refusoit son ministère, il ne sauroit où se diriger; l'œil à son tour obéit aux mouvements du pied, et par la même raison. Telle est l'harmonie qui doit régner parmi les saints, et les tenir dans une dépendance réciproque les uns des autres. Celui qui est plus élevé ne doit pas refuser son ministère à celui qui l'est moins, ni dédaigner ses services. Sous le prétexte de la supériorité, il n'en est pas un seul qui n'ait besoin de l'autre (**).

Il n'est rien qui édifie comme le bon ordre, l'exemple de la discipline, la paix et la charité; et,

(*) Hom. XXXI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 335—338, Voyez Pascal, *Pensées*, pag. 239.

(**) *Opusc. imperfect. in Matth.*, Hom. XXXV, cap. XX. Bossuet : « Si la main avoit son sentiment propre, elle se réjouiroit de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envieroit pas à la main, ni la force, ni son adresse qui le sauve lui-même en tant de rencontres. » *Sur le véritable esprit du christianisme. Serm.*, tom. IX, pag. 94 (Bourdaloue, *Serm. sur la charité*, *Dominic.*, etc.)

d'autre part, rien de plus rebutant que ce qui trouble l'ordre et nuit à l'harmonie. Vous en avez la preuve, non pas seulement dans tout ce qui intéresse la religion, mais dans quelque état de choses que ce soit. Partout où il n'y a point de subordination, il n'existe point de hiérarchie ; partout où vous déplacez ce qui avoit des droits à la prééminence, pour y substituer ce qui n'est que médiocre, vous renversez, vous bouleversez tout. C'est, suivant une expression populaire, mettre la tête en bas et les pieds en haut, c'est-à-dire dégrader la raison, la mettre au dernier rang, pour élever à la place les passions, la colère, l'exagération, le caprice. Dès lors il n'y a plus que ténèbres et confusion, soulèvements et tempêtes ; il n'y a plus qu'anarchie et cahos (*).

Ce pauvre que vous rencontrez, dites-vous à vous-même : Si vous étiez à sa place, que souhaiteriez-vous qu'on vous fît? N'oubliez pas qu'il est homme comme vous, de même sang que vous, et d'aussi noble extraction. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que ce pauvre étant de même nature que vous, vous ne le traitez pas même à l'égal des animaux que vous nourrissez, et dont vous prenez tant de soin, quand ce pauvre ne sait pas le plus souvent où il ira dormir la nuit, et trouver le jour de quoi manger. Vous ne

(*) Hom. XXXVI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. X, pag. 346.

laissez manquer de rien vos domestiques, parce qu'ils vous servent, dites-vous; mais les pauvres ne vous servent-ils pas, et bien mieux encore, puisqu'ils vous assisteront au jour du dernier jugement, qu'ils vous défendront contre le feu éternel. Quel plus important service pouvez-vous attendre de vos domestiques, même les plus empressés (*)?

Ce pauvre que vous méprisez, Dieu l'a fait aussi bien que vous; il ne lui a refusé, à lui, aucun des biens qu'il vous a donnés à vous-même. Il a sa légitime comme vous la vôtre. Pourquoi donc le repousser, le bannir de votre présence, le dépouiller des priviléges qu'il tient de Dieu, ne pas l'admettre à en partager la jouissance avec vous, pour tout envahir à votre seul profit, et lui enlever, non-seulement sa part de richesse, mais jusqu'à sa part de distinction? Dieu ne l'a pas fait d'une nature différente de la vôtre. Non; il lui a départi les mêmes droits, il l'a mis dans la création au même rang que vous; car ces
Gen. I. 26. paroles: *Faisons l'homme*, s'adressoient à tout le genre humain. De quel droit venez-vous donc le déshériter de son patrimoine, le reléguer si loin de vous, en ne lui laissant d'autre partage que la misère, et vous appropriant exclusivement ce qui appartient à tous (**)?

(*) Hom. XI *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 809. Voyez plus bas l'article *Aumône*.

(**) *Expos in ps.* IV, Morel, *Nov. Testam.*, t. III, p. 9.

La vraie liberté consiste à n'avoir besoin de personne, ou que de bien peu de chose. C'est là l'état des Esprits célestes et de ceux qui leur ressemblent. Quelle gloire n'est-ce donc pas de se procurer cette liberté dans un corps mortel! Pourquoi les biens de la terre sont-ils nommés des possessions? c'est pour que nous les possédions en effet, non pour qu'ils nous possèdent; que nous en soyons les maîtres, non les esclaves. Autrement nous renversons l'ordre de la nature et de la Providence. Délivrons-nous donc de la tyrannie des richesses, mettons-nous enfin en liberté. Pourquoi nous forger à nous-mêmes tant de chaînes, et de tant d'espèces? n'en avons-nous pas assez déjà du côté de la nature, des nécessités de la vie, de tant d'affaires qui nous oppriment? Il est bien difficile de marcher vers le ciel, quand on s'embarrasse de tant de liens (*).

(*) Hom. LXXIX *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 514; Saurin, *sur la vraie liberté*, *Serm.*, t. VI, p. 271 et suiv. Joindre à ce discours celui qui le précède, *sur l'égalité des hommes*. Le jeune prédicateur, curieux de se faire une idée juste de ces importantes discussions, si fort débattues de nos jours, lira et méditera le cinquième avertissement de Bossuet aux protestants. Nous souhaiterions que quelque littérateur exercé voulût bien employer ses loisirs à la traduction des Homélies de l'évêque de Parme (Adeod. Turchi), imprimées à Turin en italien, dont plusieurs portent sur cette matière.

Autorité civile. Rois et magistrats. Maîtres et serviteurs. Riches et pauvres.

HOMÉLIE XXIII *sur l'Épître aux Romains.*
(Chap. XIII, vers. 1 et suiv.)

Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures.

T. IX Bened. Pag. 685. L'Apôtre revient fréquemment, dans ses Epîtres, sur ce commandement : il veut que les sujets obéissent au prince, comme les serviteurs à leurs maîtres ; il insiste sur la nécessité de cette subordination, pour faire voir que Jésus-Christ, en établissant sa législation, n'a nullement prétendu intervertir l'ordre politique des sociétés, qu'il n'a fait au contraire que le perfectionner. Par ce précepte, il va au-devant de toute idée de sédition et de révolte. N'avons-nous point, hélas! assez de tant de luttes à soutenir pour la défense de la vérité, sans aller encore nous engager dans des factions et des cabales pour lesquelles il n'y a jamais de motif légitime? Ce n'est pas sans dessein qu'il établit ce précepte à la suite de tant d'autres, par lesquels il a jeté les fon-
Pag. 686. dements de la sublime philosophie à quoi nous sommes appelés. Il commence par exposer les règles de conduite à pratiquer, soit dans nos rapports mutuels les uns avec les autres, soit à l'égard de nos ennemis; pour le bon usage des prospérités, comme

pour la résignation à apporter dans l'adversité, sur la charité envers les pauvres, et en général sur les obligations diverses de la vie chrétienne. Il coupe à leur racine les germes des vices qui nous poussent dans les excès de la colère, de l'orgueil; il a d'abord nettoyé le champ avant d'y jeter la semence, après quoi il pose le principe que vous venez d'entendre. S'il nous est ordonné d'opposer les bienfaits au mal qu'on veut nous faire, à plus forte raison nous est-il enjoint de reconnoître par tous les hommages de la soumission, ceux qui ne sont placés sur la terre que pour en être les bienfaiteurs. Il n'en fait point un commandement particulier à telles ou telles personnes: nulle exception. Prêtres, religieux, laïques, Apôtres, évangélistes, prophètes si vous voulez, n'importe, qui que vous soyez, *soyez tous soumis*. Rien en cela de contraire à la piété; il ne dit pas simplement que l'on obéisse, mais que l'on soit soumis. Le motif essentiel dont il s'appuie vient s'enchaîner à un ordre de vérités des mieux faits pour le justifier et l'ennoblir, l'autorité de Dieu lui-même, de qui émane toute puissance : *car*, ajoute l'Apôtre, *il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde*. Il n'est point ici question de la personne même du prince, mais seulement de son autorité. Qu'il existe un principe d'autorité, qu'il faille des rois investis du droit de commander, et des sujets

tenus de leur obéir; que cette distinction ne soit point l'effet du hasard ; qu'elle soit nécessaire pour contenir l'harmonie du corps social, et empêcher que les peuples ne soient emportés au gré des passions violentes qui les agitent. C'est en quoi il faut reconnoître la sagesse d'une Providence qui gouverne tout. C'est donc de la puissance exclusivement que traite l'Apôtre, quand il dit qu'il n'en est point qui ne vienne de Dieu, comme ayant ordonné toutes celles qui sont sur la terre (1); comme le sage, quand il dit que c'est Dieu qui a uni ensemble l'homme et la femme, n'entend parler que du mariage en général, de qui l'institution remonte à Dieu lui-même, et non pas de tel mariage en particulier, car il est si commun d'en voir de mal assortis, ce qu'il faut rapporter aux vices des époux, et non pas au Législateur; parce que l'égalité dans les conditions n'eût pas manqué d'être une source de querelles. Dieu a voulu qu'il y eût parmi les hommes divers degrés de subordination, comme du fils au père, des jeunes

Prov. XIX. 14.

(1) De ce texte simple, mais si fécond, émane toute la théorie du pouvoir civil et de l'obéissance qui lui est due. Saint Chrysostôme en établit solidement les caractères et les conséquences, dans la sixième de ses Homélies au peuple d'Antioche. (*Bibliothèque choisie*, t. XVI, pag. 126—128.) Bossuet et Fénelon ont approfondi la question; le premier, dans sa *Politique sacrée* et ses admirables *Avertissements aux protestants;* l'autre, dans ses *Principes sur la souveraineté*, 1 vol. in-8°, publié en 1797 par l'abbé de Querbeuf. Nous avons aussi un beau discours du Père La Rue à ce sujet (*Carême*, tom. II, pag. 438 et suiv.)

aux vieillards, de la femme à l'homme, du disciple au maître, du sujet au prince. Faut-il s'étonner qu'il ait établi cette dépendance dans le monde, puisqu'il l'a établie dans notre propre corps? Tous les membres n'en sont pas également relevés; les diverses parties dont il se compose ont plus ou moins de noblesse; tel membre est fait pour ordonner le mouvement, tel autre pour l'exécuter; l'un commande, l'autre obéit. La même inégalité se retrouve dans les animaux qui peuplent nos campagnes, qui se répandent dans l'air, ou qui habitent au fond des eaux. Nous les voyons former Pag. 687. des familles soumises à des chefs dont ils suivent les ordres, soit pour leur police, soit pour leurs travaux et leurs combats, ou pour les excursions lointaines. Une liberté sans règle et sans frein ne seroit qu'une source de désordres et de calamités. Après donc avoir déterminé le principe de l'autorité, l'Apôtre ajoute : *Celui qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui y résistent attirent la condamnation sur eux-mêmes.* Voyez jusqu'où le saint Apôtre pousse les conséquences de l'infraction du précepte; et par la vengeance sévère dont il la menace, jugez combien est rigoureuse l'obligation de l'observer. Quoi! des hommes destinés à un royaume céleste, être soumis aux puissances de la terre! Une telle dépendance n'a-t-elle pas quelque chose d'avilissant? Que les fidèles qui tien-

droient ce langage se rassurent. En nous commandant la soumission, saint Paul nous assujettit bien moins à des hommes qu'à Dieu même, puisqu'il déclare que c'est à lui-même que nous obéissons, et qu'en résistant aux ordres du prince, c'est à Dieu que l'on résiste. Partout il s'attache à prouver que ce n'est point là un simple hommage de déférence, mais un devoir dont rien ne peut nous affranchir. Par cette doctrine, saint Paul dissipe les préventions des princes infidèles contre la foi chrétienne, en même temps qu'il leur assure l'obéissance de leurs sujets chrétiens. De son temps, les bruits les plus calomnieux étoient répandus contre les Apôtres. Ce n'étoient, disoit-on, que des séditieux prêchant la révolte et le mépris des lois; hommes turbulents, amateurs de nouveautés, qui mettoient tout en œuvre pour troubler la paix et la sûreté des états. Saint Paul répond à ce reproche; il fait l'apologie du christianisme en exposant à ce sujet la doctrine de son divin auteur, et ferme la bouche à ses calomniateurs.

Ce n'est pas assez de l'avoir mise sous la sauvegarde de la majesté de Dieu lui-même, et de la crainte du plus formidable châtiment. L'Apôtre en fait voir l'utilité. *Les princes*, dit-il, *ne sont point à craindre pour ceux qui ne font que de bonnes actions, mais pour ceux qui en font de mauvaises. Voulez-vous ne point craindre les puissances? Faites*

bien, et elles vous en loueront. Pourquoi ces défiances, ces terreurs? Serez-vous punis pour bien faire? L'homme vertueux marche tête levée; loin d'en avoir peur, il se repose sur le magistrat, il espère trouver en lui protection et faveur; toujours a-t-il droit de compter sur l'honorable témoignage qui ne sauroit se refuser à la vertu.

Le prince n'est donc pas pour l'homme de bien un objet de terreur. Au contraire, il ne fait que le servir dans ses nobles entreprises, par le secours qu'il lui prête en punissant les méchants et honorant les bons, en quoi il se montre réellement le coopérateur de la Providence, l'exécuteur de ses vues, *le ministre de Dieu,* aux termes de l'Apôtre. *Ce n'est qu'autant que vous faites mal, que vous avez sujet de le craindre;* et dans ce cas, ce n'est plus la personne du prince qui est redoutable, c'est votre propre malice. *Car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée.* Vous croyez voir dans le magistrat la sentinelle de la loi, le glaive à la main, armé contre les méchants, *ministre de Dieu pour l'exécution de ses vengeances.* Bien qu'on nous le représente ici sous une effrayante image de glaive, de vengeance, de châtiments; n'en concevez point d'épouvante, le menaçant appareil qui l'environne vous fait remonter jusqu'à Dieu, dont il est *le ministre.* Il est possible qu'il l'ignore lui-même, qu'importe? Il n'en est pas moins vrai que c'est là l'esprit de son institu-

tion. Si donc il ne cesse point d'être le ministre de Dieu, quels que soient les actes de son autorité, par cela seul qu'il fut institué pour être le vengeur du crime, le protecteur et l'appui de l'innocence, c'en est assez pour le rendre respectable à vos yeux, pour vous obliger à la soumission, pour vous interdire tout mouvement contraire à la noble institution pour laquelle Dieu l'a fait, et exciter votre reconnoissance en faveur des avantages si considérables à recueillir du ministère sacré qu'il est tenu de remplir auprès de vous. Vous n'étiez vertueux d'abord que par peur du magistrat : vous le deviendrez après dans la seule vue de Dieu. *Il est donc nécessaire de vous y soumettre, non-seulement par la crainte du châtiment, mais aussi par le devoir de la conscience.* Conséquence naturelle des principes de l'Apôtre : puisque désobéir au prince, c'est désobéir à Dieu même ; c'est encourir la vengeance et de Dieu et des hommes. Crime donc d'ingratitude envers le prince, attentat contre la majesté divine. Et quand il n'y auroit nul châtiment à craindre de la part des hommes, échapperoit-on à la justice de Dieu? Oubliez quels avantages sont attachés au devoir de l'obéissance, quels désordres, quelles calamités suivent de l'infraction de ce précepte, la ruine des cités, le bouleversement de tout l'ordre social, l'anarchie triomphante, et le foible en proie à la violence qui l'égorge impunément. Dieu ne l'ou-

bliera pas; et comme c'est lui qui est outragé, c'est lui qui se charge de la vengeance.

C'est pour cette même raison que vous payez le tribut aux princes, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, étant occupés sans cesse aux fonctions de ce ministère. L'Apôtre pouvoit mettre sous les yeux de ses lecteurs les bienfaits du gouvernement, le bel ordre qui résulte d'une sage police, la sûreté du commerce, les excès de la force militaire prévenus ou comprimés, le bien public assuré par la surveillance du magistrat. Sans entrer dans ce détail, il s'en tient à une seule des obligations de la vie civile, qui est de payer le tribut. Et par cet hom- Pag. 689.
mage, qui suppose un sacrifice toujours coûteux, quelle prudente circonspection, quelle délicatesse dans les paroles de l'Apôtre! Il ôte à ce mot *tribut* ce qu'il a d'odieux, pour en faire ressortir l'idée d'une récompense légitime donnée par la reconnoissance à des travaux pénibles. Pourquoi en effet ces tributs payés au prince? n'est-ce point parce qu'il veille sur les intérêts de tous; parce que sa vie n'est pas à lui, mais à ses sujets? Un semblable ministère ne vaut-il pas bien une récompense? Aussi a-t-on reconnu dans tous les temps la nécessité de cette institution. On s'est cru obligé de faire subsister honorablement celui qui devoit s'occuper tout entier de l'existence des autres. Images de la Providence, chargés, par un ministère spécial, de la

représenter auprès des peuples, par une application continuelle à procurer la tranquillité de tous aux dépens même de leur tranquillé propre. C'est ce qui fait que, dans une autre de ses Epîtres, l'Apôtre nous recommande, non-seulement d'être soumis aux rois, mais de prier pour eux, par intérêt pour nous-mêmes comme pour eux, *afin que nous menions une vie paisible et tranquille.* Eh! n'est-ce pas en effet un assez important service rendu par eux à la société tout entière, et dans l'intérêt de la vie présente, que de repousser l'ennemi, que de comprimer les factions, d'assurer l'indépendance au dehors, la tranquillité au dedans, d'écarter les fléaux divers qui menacent l'ordre public?

I. Tim. II. 2.

Ne nous objectez pas que l'on peut abuser de sa puissance. Ce n'est là que l'abus: le principe même de l'institution n'en est pas moins un bienfait, et l'œuvre de la sagesse supérieure qui l'a ainsi ordonné.

Rendez donc à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. Acquittez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit toujours les uns aux autres; car celui qui aime le prochain accomplit la loi.

L'Apôtre revient sur le même commandement

pour revendiquer en faveur des magistrats, non plus seulement la soumission et le tribut, mais l'honneur et la crainte. Mais comment accorder ce dernier sentiment avec ce qu'il avoit dit auparavant : *Voulez-vous n'avoir rien à craindre de la puissance ? faites ce qui est bien.* La crainte dont il est ici question est celle qu'imprime naturellement le respect dû à la majesté royale, non celle que produit le secret reproche d'avoir mal fait. *Rendez le tribut. Rendez* : ce n'est pas un don, mais une restitution, l'acquit d'une dette. Rien ici de libre, d'arbitraire. Qui dit dette, dit obligation, que l'on est tenu de remplir sous peine de contravention. *Rendez l'honneur à qui est dû l'honneur.* Mais pour un chrétien, n'est-ce pas déroger que de se lever, par exemple, à l'aspect du prince, pour lui faire honneur, quand il vient à paroître, que de se tenir tête nue en sa présence? Nullement; car si l'Apôtre vouloit que l'on rendît cet honneur aux princes de son temps, encore idolâtres, à plus forte raison les doit-on aux princes chrétiens. Que si la prérogative auguste de chrétien, en vous assimilant aux princes de la terre, vous semble repousser ces marques de dépendance, souvenez-vous que ce n'est pas ici le temps de paroître dans votre gloire. Vous êtes étranger ici-bas ; un temps viendra où vous pourrez sortir de votre obscurité, et vous placer à votre rang. *Maintenant*, Coloss. III. 3.
nous dit l'Apôtre, *votre vie est cachée en Dieu avec*

Jésus-Christ. Alors qu'il se manifestera lui-même dans tout l'éclat de sa gloire, vous aussi, vous vous ferez reconnoître par la gloire de votre triomphe. Ce n'est donc pas encore dans cette vie, traversée par d'éternelles disgrâces, que vous devez rechercher aucun équivalent. Que vous trembliez devant le prince, que l'on vous cite à comparoître en sa présence, ne vous croyez point pour cela déchu de votre dignité. Dieu l'a ainsi ordonné. En créant l'autorité, il lui a donné des droits, et vous, il vous impose des devoirs. Ce n'est donc pas vous rabaisser que de lui rendre ce qui lui est dû. Tant s'en faut : c'est ajouter à votre propre grandeur, en vous élevant au-dessus de ces pompes mondaines par le généreux mépris que vous en faites. Le prince lui-même, fût-il infidèle, vous en estimera davantage ; et il en concevra une idée plus magnifique du Dieu souverain qui inspire cette grandeur d'âme à ses serviteurs, et les élève au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, mais sans leur permettre d'oublier jamais ce qu'ils doivent aux puissances de la terre, non à titre de tribut une fois payé, mais comme un hommage de tous les moments et de toutes les circonstances. Pour cela, saint Paul remonte à la source de toutes les vertus : à la charité, qui nous rend tous *redevables* les uns à l'égard des autres. Il en rappelle et l'étendue et les avantages : *Qui aime son prochain*, nous dit-il, *accomplit la*

Pag. 690.

loi. Ce n'est point là une œuvre de surérogation qu'il soit libre de faire ou de ne faire pas. C'est une véritable dette à quoi nous sommes liés, tant par l'affinité spirituelle qui nous unit comme chrétiens, que par une consanguinité naturelle qui nous fait membres d'une seule et même famille (*).

Quand est-ce que Jésus-Christ a jamais prêché la révolte? l'a-t-on vu refuser de payer le tribut à César? Quand on le vouloit faire roi, ne s'est-il pas enfui? N'a-t-il pas vécu de la manière la plus simple, sans faste, sans maison, sans aucune des autres choses nécessaires à la vie? Qui porte donc les Juifs à craindre que le nombre de ses disciples n'effraie les Romains, et ne les excite *à venir ruiner leur* Joan. xi. 48.
ville et leur pays? Quel autre sentiment que celui de la plus basse envie leur mettoit ces paroles à la bouche? Oui, ils viendront ces Romains, ils ruineront ce peuple, qui sera bien loin de s'y attendre, et ils vengeront sur toute cette nation la mort de Jésus-Christ qu'elle a immolé. Mais certes, ce n'est pas Jésus-Christ qui excitera leur défiance et leurs alarmes. Celui qui guérit les malades, qui enseigne à bien vivre, qui commande la soumission et l'obéissance aux puissances, n'est point un homme qui

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. iv, pag. 315—321. Tous les sermons *sur le devoir de la charité envers le prochain; Biblioth. chois.*, tom. xvii, l'article *Charité*, pag. 94 et suiv.

aspire à la tyrannie : bien loin de là, il en détourne. Non, ô Juifs! ce n'étoit pas lui qui prêchoit la révolte, c'étoit vous seuls. Ce qui vous fera tomber sous le joug de la servitude, comme autrefois vos pères, ce n'est pas ce que vous appelez la doctrine séditieuse de Jésus; ce sont vos crimes et les vengeances du Seigneur irrité (*).

Il n'y a rien qui porte au crime comme de s'asservir aux jugements du peuple, rien aussi qui enflamme et soutienne la vertu comme de n'avoir pour eux que du mépris (**).

David pressé de se venger de Saul, qui s'étoit dé-
II.Reg.xxiv. 7. claré son ennemi personnel, s'adresse à Dieu : *Ne permettez pas, Seigneur, que je porte mes mains sur lui.* Il parle de son ennemi comme on parleroit d'un fils, du plus proche parent. Non-seulement il lui pardonne, il cherche à l'excuser. Comment? En vantant ses bonnes actions? Il n'y en avoit point à citer. Les violences du prince étoient notoires. David se retranche sur sa dignité : *Parce que c'est l'oint du Seigneur.* — Quoi! un homme couvert de crimes, et toujours à la veille d'en commettre de

(*) Hom. LXIV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 386. Imité par J. Daillé, dans *Morc. chois. des protest.* p. 124; par le ministre Claude, dans son *second sermon sur la parabole*, *ibid.*, pag. 185. Joindre à ces morceaux une éloquente prosopopée d'Ezéch. Spanheim, même recueil, pag. 256—260.

(**) *Inter Eclogas*, tom. XII Bened., pag. 542.

nouveaux ? — Cela peut être : mais il est roi, c'est notre prince, c'est celui qui nous gouverne. Mais ce n'est pas seulement notre roi, il est l'*oint du Seigneur*. Le titre qui le rend sacré ne lui vient pas des hommes, mais du caractère que Dieu lui a imprimé. Si l'homme est digne de blâme, respectons dans sa personne le Dieu par qui il règne. Nous obéissons bien à ces puissances subalternes qui nous commandent au nom de l'empereur, dont elles sont les mandataires, quels que soient leurs mœurs, les actes de leur autorité : ravisseurs, pervers, sans conscience, sans humanité, n'importe ; nous leur rendons hommage, non pour eux-mêmes, mais à cause du souverain qui les a choisis. A plus forte raison devons-nous respect et obéissance au prince que nous tenons de Dieu. Dieu n'a point encore prononcé d'arrêt qui le dégrade et le réduise au rang de simple particulier. Ne renversons point l'ordre établi par le Ciel : autrement ce seroit nous révolter contre lui-même. Car, *qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu; et ceux qui y résistent attirent la condamnation sur eux-mêmes* (*). Rom. XIII. 2.

(*) *De David. et Saul.*, Hom. I, t. IV Bened., p. 757; Morel, *Opusc.*, t. II, p. 852; Bossuet, *Politique sacrée*, liv. III, art. II, 2e proposition, titre : *La personne des rois est sacrée*; et liv. VI, Ve proposition, titre : L'IMPIÉTÉ DÉCLARÉE, ET MÊME LA PERSÉCUTION N'EXEMPTE PAS LES SUJETS DE L'OBÉISSANCE QU'ILS DOIVENT AUX PRINCES, pag. 446 et suiv. du tom. VII, Collect. génér. in-4°.

Sitôt que le prince essuie quelque revers, les flatteurs lèvent le masque; ils se montrent tels qu'ils sont, et la comédie cesse. Ils le traitent de méchant, de scélérat, d'homme abominable. Mais hier vous l'exaltiez, vous lui baisiez les mains. Ce n'étoit là qu'un jeu, le temps est venu déclarer vos vrais sentiments (*).

Que les choses aillent mal dans l'État, c'est là l'objet de toutes les conversations; on en murmure; on en parle avec inquiétude et amertume. Tout le monde de dire : la cause en est dans la mauvaise administration. Disons plutôt qu'elle est dans nos déréglements, qui attirent sur nous le châtiment du Ciel. C'est là la véritable, l'unique source de tous les désordres que nous voyons, de toutes les calamités dont nous sommes victimes. Voilà ce qui a déchaîné l'ennemi contre nous, ce qui a triomphé de nos armes; ce qui nous a réduits à fuir le champ de bataille. Nous aurions à notre tête d'autres Moïse, d'autres David, un Salomon, le plus sage des hommes; si nous vivons mal, toutes leurs vertus ne prévaudront point contre le principe secret des malheurs qui nous attendent. Que si nous avons de méchants gouverneurs, qui ne comptent pour rien les lois, et n'agissent que d'après leurs caprices, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes; ce sont nos pro-

(*) *Apud Stobæum*, serm. LXV, pag. 247.

pres déréglements qui nous les ont attirés, et avec eux les plaies dont nous sommes frappés. Un seul homme, quelque juste qu'il puisse être, ne peut tenir contre une dépravation devenue universelle. Les prières d'un Moïse sont bonnes assurément; mais il faut qu'elles soient secondées par les actions de ceux pour qui elles sont faites (*).

Dieu est assis sur un trône saint, dit le prophète. Ps. XLVI. 9. Que veut dire un trône saint? Qu'il y règne avec justice d'une manière irréprochable. Voilà le modèle des rois. Trop souvent sur la terre ceux qui sont appelés à régner abusent du pouvoir, pour commettre l'injustice. L'autorité que Dieu exerce n'a rien qui ne soit juste, rien que de pur et de saint. Il n'y a ni fraude ni violence qui en corrompe les jugements. Toutes les vertus y siègent, toutes les gloires y brillent du plus vif éclat (**).

Il ne suffit pas d'avoir l'autorité, il faut savoir l'exercer avec zèle, avec un affectueux intérêt (***).

Ne portons point envie à la condition des rois.

(*) *De verb. Isaiæ : Vidi dominum*, Morel, *Opusc.*, t. III, p. 730, 731; La Rue, *sur la nécessité de la pénitence dans les maux publics*, *Carême*, tom. I, pag. 366, 377, 385. Magnifiquement développé par Bossuet, dans les dernières pages de son *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 557—559, édit. in-4°. Paris, 1681.

(**) *In ps.* XLVI, tom. V Bened., pag. 195.

(***) Hom. XIX *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 665.

Vous ne voyez que l'éclat du diadème, que la brillante pourpre dont ils sont revêtus ; vous ne voyez pas les soucis sans nombre, les inquiétudes cruelles qui les assiègent. Sur leurs fronts, une couronne ; au fond de leur âme, les ennuis et les chagrins. Autour d'eux, des soldats qui les escortent et ne sauroient défendre les maladies de toutes sortes d'approcher de leurs personnes. Non, pas de maison où les soins inquiets et déchirants entrent en foule comme dans ces royales habitations. Pas un moment du jour et de la nuit où ils n'aient sous les yeux des images de terreur. La paix et la guerre, sources également fécondes de tourments. Jusqu'au sein de leurs familles, tout se montre à leurs yeux sous des formes redoutables. De combien de scènes sanglantes ce palais n'a-t-il pas été le théâtre ! Et il ne faut pas en aller chercher bien loin de nous le témoignage (*).

La royauté, esclavage continuel. Les dignités, la puissance, il semble qu'il n'y ait rien sur la terre de plus digne d'exciter nos désirs : vues de plus près, ce n'est là qu'une vaine poussière. Que d'assujettissements de toute espèce ! Au-dessous, au-dessus d'eux, tout est, pour ceux qui en sont revêtus, un sujet d'inquiétude. Tous les hommages qu'on leur rend

(*) Hom. XV *in Epist. ad Philipp.*, tom. XI Bened., pag. 317, 318. (Abrégé.)

ne s'adressent qu'à la décoration extérieure, et point à leur personne (*).

Que l'artisan ne rougisse point de sa profession. Saint Paul ne fut qu'un faiseur de tentes ; et quand la grâce fut venue l'inonder de tous ses trésors, après qu'il eut appris à la connoître à l'école de Gamaliel, il n'en revenoit pas moins à son travail des mains. Ceux à qui il convient bien mieux de rougir, ce sont ces riches voluptueux, vivant dans la mollesse et dans l'oisiveté, à qui il faut des essaims de serviteurs. Ne devoir sa subsistance qu'à son travail, c'est là une philosophie réelle. L'âme en est bien plus dégagée, le courage plus ferme. L'oisiveté n'est bonne qu'à engendrer les conversations inutiles, l'appesantissement du corps et de l'esprit : l'action et le travail, au contraire, exercent à la fois le corps, l'esprit et l'âme. Vous n'avez rien à faire, dites-vous : attendez-vous à un plus rigoureux jugement. Il y aura bien moins de comptes à rendre à celui qui vécut dans l'indigence et dans le travail (**).

(*) Hom. VII *in Epist. ad Coloss.*, tom. XI Bened., pag. 374, 375; Bossuet partout, et plus particulièrement dans ses *Oraisons funèbres*. Saint Chrysostôme, de même, démasque et flétrit en cent endroits la vanité des grandeurs humaines, jusque dans la pompe des cours et sous l'éclat du diadème. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XV, p. 338, 347, 369, etc.

(**) Hom. V *in* I *ad Cor.*, t. X Bened., p. 41, 42.

Vous me direz qu'il est bien difficile de s'occuper de son salut, quand on est occupé au métier des armes. Cette objection n'a rien que de frivole. Corneille étoit centurion : le métier des armes ne l'empêcha point de vaquer aux devoirs de la piété. Quand vous allez à vos assemblées mondaines, que vous vous rendez au théâtre, aviez vous cherché, pour vous en défendre, une excuse, bien légitime alors, dans votre profession, ou dans les édits du prince et les ordonnances des magistrats? Non. Vous avez tout bravé; et quand nous vous appelons à nos réunions saintes, toujours de chimériques prétextes pour vous en dispenser (*) !

T. VI Bened. Pag. 112. Durant une assez longue suite d'années, Ozias avoit signalé sa vertu, *faisant les œuvres de justice en présence du Seigneur*, content d'avoir Dieu seul pour témoin de ses bonnes actions, et n'ambitionnant pas les vains applaudissements des hommes. Mais, sur la fin de son règne, portant un œil de complaisance sur lui-même, il se laissa prendre aux illusions de l'orgueil, et il y trouva sa ruine. *Il étoit puis-*
Pag. 115.— 126. *sant*, dit l'Ecriture, *et son cœur s'éleva*. S'étant introduit dans le sanctuaire, il dit : *Je veux brûler l'encens*. Parce qu'il est roi, il veut entreprendre sur
Pag. 127. les fonctions du sacerdoce : *Laissez-moi brûler l'en-*

(*) *Ibid.*, pag. 42. Rappelons ici un excellent opuscule peu connu de l'abbé Fleury, le célèbre historien de l'Eglise, sous le titre *Le soldat chrétien.*

cens sur l'autel des parfums, je m'en crois digne. Tenez-vous, prince, dans les bornes qui vous sont assignées. La limite de vos droits est déterminée comme celle des droits du sacerdoce. Vous avez reçu l'empire des choses sur la terre; le sacerdoce, l'administration des choses du ciel. *Tout ce que vous lierez sur la terre*, a-t-il été dit, *sera lié dans le ciel.* A vous les fonctions civiles, à moi les fonctions célestes. Quand je dis moi, j'entends tout le sacerdoce. A vous, l'autorité pour contraindre, au sacerdoce la voie du conseil et de l'exhortation.... Vous combattez avec le glaive; moi, avec des armes toutes spirituelles. Que lui répond le saint pontife Azarias : *Prince, il ne vous appartient pas d'offrir l'encens devant le Seigneur, mais aux prêtres, enfants d'Aaron, consacrés pour ce ministère.* Le devoir du sacerdoce ne va pas plus loin. Azarias n'appelle point aux armes; il ne déploie point le glaive ni la lance; il se renferme dans les bornes d'une sainte liberté. J'ai fait, ô mon Dieu, ce que j'ai dû : j'ai rempli le devoir de mon ministère; c'est à vous à défendre l'honneur de votre sanctuaire outragé, foulé sous les pieds. Dans la personne du prince, Azarias ne considère ni sa pourpre ni son diadème. Il ne voit que la transgression du commandement divin. Ce n'est point sans dessein qu'il a rappelé le nom des enfants d'Aaron, seuls consacrés pour le saint minis-

Matth. XVI. 19.

II. Paral. XXVI.

Pag. 128.

tère, parce que du temps de cet ancien sacrificateur, Coré, Dathan, Abiron, ayant voulu de même entreprendre sur les droits du souverain pontificat, la terre s'ouvrit à l'instant et les engloutit. Ozias s'irrite de la remontrance du saint prêtre ; il se fait ouvrir le Saint des saints, et s'apprête à brûler l'encens. Que fait le Seigneur? Il n'ordonne point, ainsi qu'autrefois, à la terre de s'entr'ouvrir; il ne fait point tomber la foudre du ciel sur la tête du coupable. Il lui imprime sur le front une lèpre honteuse, qui le dénonce à tous les yeux, pour servir à jamais d'exemple à ceux qui voudroient l'imiter (*).

Num. XXVI. 10.

T. XII Bened. Pag. 354.

Ma voix vient se faire entendre après celle de deux orateurs qui, malgré l'extrême différence d'âge, ne vous ont pas moins intéressés. L'un, au terme de sa carrière, l'autre, encore à ses commencements, ont également fixé votre attention ; c'est que le premier a conservé toute la sève et la fleur du jeune âge ; et le second possède toute la maturité de l'âge le plus avancé. Je viens à mon tour déposer mon offrande. Je sais quelle avidité vous apportez à entendre la sainte parole : nous avons

(*) *In illud : Vidi Dominum*, Hom. IV, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 757—759. Bossuet, et avec lui tous les Pères, tous les siècles chrétiens, *Politique sacrée*, liv. VII, art. V, proposit. X, titre : *Les rois ne doivent pas entreprendre sur les droits et l'autorité du sacerdoce*, *supr.*, pag. 493.

d'ailleurs une dette sacrée à payer envers notre prince Théodose, admis au séjour des bienheureux. Louons en lui, non l'empereur, mais le prince chrétien; non la dignité qui lui conféra la pourpre, mais les vertus qui retraçoient dans sa personne Jésus-Christ lui-même, et l'investissoient de l'armure spirituelle, dont parle saint Paul. Avec elle, il a vaincu les tyrans et dissipé les complots de deux usurpateurs, dont le premier a été forcé de lui rendre les armes sans combat, sans effusion de sang, sans qu'il ait eu la plus légère perte à déplorer. Quant à l'autre, obligé de se mesurer avec lui, seul il en a triomphé. Les deux armées étoient en présence; l'ennemi avoit le dessus; on n'avoit pu résister à une grêle de traits, dont l'air même étoit obscurci; nos soldats commençoient à plier. A la vue de ce désordre, Théodose met pied à terre : il s'est dépouillé de son bouclier, et, prosterné, levant les yeux au ciel, de qui seul il attend son secours, il implore le Seigneur, transformant un champ de bataille dans un lieu de prière. Ce ne sont plus des glaives et des javelots qu'il oppose à son ennemi; mais des larmes et des prières adressées au Tout-Puissant. Le Seigneur l'entendit; il ordonne à l'ouragan de souffler avec impétuosité : les vents obéissent, et portent contre les ennemis les traits qu'ils lançoient contre l'armée de Théodose. Témoins du prodige, les soldats du tyran, qui

Ephes. VI. 13.

ne respiroient auparavant que fureur et que carnage, changent tout à coup, et proclament Théodose empereur. Il furent les premiers à se saisir de la personne d'Eugène, pour le livrer au vainqueur. Théodose revint couvert de gloire, non pas seulement pour la victoire remportée par lui, mais pour la manière dont il l'avoit remportée. Ce n'est pas là une gloire partagée avec une armée tout entière, comme celle des autres conquérants; elle lui appartient tout entière, et à lui seul, comme ayant été l'ouvrage de sa foi (*).

T. XI Bened. Pag. 163.

Le bon ordre d'une maison ne consiste pas seulement dans l'autorité du chef de la famille et l'obéissance que lui prêtent l'épouse et les enfants, mais dans la fidélité des domestiques à remplir leurs devoirs. Saint Paul, après avoir donné aux premiers de si excellents avis, n'en donne pas de moins salutaires à ceux-ci : *Vous, serviteurs, soyez soumis à vos maîtres selon la chair.* Que ce mot de *serviteurs* ne vous afflige point; la servitude n'est qu'un nom. Elle n'est que *selon la chair;* donc, maîtres et serviteurs ne le sont que pour un temps. Tout ce qui est selon la chair passe comme elle en un moment.

Ephes. VI. 5. et suiv.

Obéissez avec crainte et avec respect. A qui? A des maîtres dont vous êtes les frères dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce; dont vous

(*) Hom. VI *inter ineditas.* Le reste de cet éloge manque.

partagez les sublimes prérogatives et les augustes destinées; élevés, non moins qu'eux, par le bienfait de l'adoption divine, à la dignité d'enfants de Dieu. C'est pour cela même, répond l'Apôtre, que je demande aux serviteurs la soumission et l'obéissance à l'égard de leurs maîtres; car si les personnes libres elles-mêmes se doivent un tribut de mutuels hommages, à plus forte raison ceux qui sont dans l'obligation de servir les autres. Ce n'est point là déroger, c'est conserver le titre de cette noblesse primitive, qui nous ramène à notre commune origine, et établit parmi les personnes libres une mutuelle dépendance.

Obéissez leur dans la simplicité du cœur comme Jésus-Christ même, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant les serviteurs de Jésus-Christ, et le servant avec amour.

Saint Paul insiste sur le précepte de l'affection, que les serviteurs doivent à leurs maîtres. Il n'est pas rare d'en voir qui obéissent par sentiment de crainte et de respect : la peur du châtiment suffit pour cela. Mais faites voir que vous servez comme étant le serviteur, non d'un homme, mais de Jésus-Christ; que vous agissez par vous-même, non par nécessité. Ainsi notre divin législateur veut-il que dans les mauvais traitements qui nous sur-

viennent, nous témoignions, par la manière dont nous les recevons, que notre volonté libre et personnelle y entre pour quelque chose. Par exemple, on vous donne un soufflet. Vous ne l'avez pas provoqué; celui qui vous fait cet outrage est un emporté, un brutal; tendez lui l'autre joue, selon le précepte de l'Evangile; vous lui prouvez que vous ne concevez du premier aucun ressentiment. Si celui-ci fut involontairement reçu, l'autre c'est par votre propre choix. Vous n'aviez eu d'abord que le mérite de la patience; vous acquérez celui d'une héroïque résignation, qui prend sa source dans la plus haute sagesse.

Matth. v. 49.

Avec ces dispositions, il n'y a plus de servitude; ce n'est plus à des hommes que vous obéissez, mais à Jésus-Christ (*).

Ce domestique est votre frère: pourquoi rougissez-vous de votre sang? Jésus-Christ a-t-il rougi de vous, lui qui, non content de s'abaisser jusqu'à la servitude, a donné pour vous tout son sang? Voyez Paul, écrivant en faveur d'Onésime, un esclave fugitif; il le nomme son fils, ses propres entrailles (**).

La charité qui doit s'étendre à tous les hommes peut-elle dédaigner ceux que leur condition attache

(*) Hom. XXII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 1059 et seq.

(**) Hom. II *in Epist. ad Philem.*, t. XII Bened., p. 784, 785.

à notre service? Cependant on ne s'occupe nullement de leur salut. Ce n'est rien, dit-on, qu'un domestique, qu'un esclave, bien que tous les jours on entende Jésus-Christ nous répondre par la voix de son Apôtre : *Il n'y a plus maintenant parmi vous ni d'esclave, ni de libre.* Vous ne traitez pas avec cette indifférence les animaux qui servent à votre usage; et vos domestiques, des hommes comme vous, vous n'avez pour eux nul égard (*)! Gal. III. 18.

« Je leur donne, dites-vous, exactement leur salaire, et que leur dois-je davantage? Apprenez-le de saint Jean Chrysostôme : car, dans un domestique, répond ce Père, vous devez bien distinguer deux choses, son travail et sa personne, son travail qu'il emploie pour vous, et sa personne qui dépend de vous. Que son travail soit abondamment payé par la récompense qu'il reçoit de votre main; je le veux; mais sa personne qu'il vous a assujettie, mais sa liberté qu'il vous a engagée, cette liberté si précieuse dont il a disposé en votre faveur, l'estimez-vous si peu, et la mettez-vous à un si vil prix? Non, non, poursuit saint Chrysostôme, ce n'est point là précisément ce qu'elle vous doit coûter : ce salaire n'est que la juste rétribution des services que vos domestiques vous rendent. Il faut donc que pour la sujétion et la dépendance de leurs personnes vous leur deviez autre chose. Et quoi? C'est d'être comme leurs gardiens et leurs anges tutélaires : telle est la principale

(*) Hom. XII *in* I *ad Cor.*, tom X Bened., pag. 105; Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 128; Bourdaloue, *Soin des domestiques*, *Dominic.*, tom. II, pag. 12.

dette que vous avez contractée, et, pour ainsi parler, le premier pacte que vous avez fait avec eux (*).

Quiconque viole la loi mérite châtiment. Mais celui qui la viole, quand il devroit la faire respecter par ses exemples autant que par l'autorité de son ministère, est bien plus criminel; d'abord, parce qu'il manque à la loi; secondement, parce que, au lieu de faire usage de son autorité pour régler la conduite des autres, il ne règle point la sienne; troisièmement, parce que l'autorité même dont il est revêtu donne à son exemple une influence qui entraîne les autres dans le mal (**).

Quand vous entrez dans une maison où brillent l'or et le marbre, où l'art à rassemblé à grands frais tous les ornements qui peuvent l'embellir, la fraîcheur des fontaines, l'ombrage des jardins, la recherche de l'ameublement, l'affluence des domestiques; dites que toute cette magnificence appartient à la maison, et non point à l'homme qui l'habite. C'est elle qui est riche, et non pas le maître. La preuve, c'est que si l'on vous demande après ce que vous y avez vu; vous répondez : J'ai vu de beaux marbres, des colonnes d'un goût exquis, de l'or partout : il n'y a dans votre admiratiou rien pour le maître. *C'est là*, dit le prophète, *la gloire de la maison, non celle de l'homme.* Ce qui fait la gloire de l'homme, ce sont ses vertus, ce sont ses au-

Ps. XLVIII. 17.

(*) Bourdaloue, *supr.*, pag. 19, 20.

(**) Hom. LXXIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 771.

mônes. Tout autre éloge passe au-dehors, non à lui-même. Il y a plus : bien loin de le décorer, toute cette pompe extérieure ne fait que le ravaler. On recherche l'origine de cette opulence ; on la trouve dans la cruauté, dans l'injustice, dans des gains frauduleux. Cet homme que vous voyez assis sur un char, d'où il semble menacer le ciel, et daigner à peine abaisser sur la terre son œil orgueilleux, entouré de licteurs, et se faisant traîner fastueusement à travers la place publique, vous le croyez grand, heureux ; regardez-le de plus près, et prononcez alors. Tout ce que vous en verrez ne fera qu'exciter votre pitié. Pourquoi ce fastueux appareil, cette marche insolente à travers la place publique ? Quoi ! vous êtes homme, et vous mettez tous les hommes en fuite ! N'êtes-vous pas plutôt une bête féroce, pour que tout le monde se disperse ainsi à votre approche (*) ?

Jésus-Christ nous dit *qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel.* Ah ! si c'étoit un roi de la terre, qui fît publier que pas un riche de ses états ne possèdera aucune charge dans son empire, personne ne voudroit être riche. Et parce que c'est le Roi du ciel qui l'ordonne ainsi, on ne veut Matth. XIX. 23.

(*) *In ps.* XLVIII, Morel, *Opusc.*, t. III, p. 703, 708, 709. Cambacérès, *sur l'aumône*, *Serm.*, tom. I, pag. 352 et suiv., 379, 381. « Pourquoi donc, continue saint Jean Chrysostôme, vous croirai-je un homme, puisque la cruauté de votre conduite vous met si fort au-dessous de l'homme et de la raison. »

renoncer à rien pour être admis à sa cour ! Ne devrions-nous pas, au contraire, sacrifier tout avec joie pour obtenir un si grand honneur? D'où vient donc cette poursuite opiniâtre à nous environner de tout ce qui fait obstacle à notre entrée dans ce royaume ? Les richesses qui nous en excluent, non-seulement nous les accumulons avidemment, mais nous n'en profitons pas, nous les rendons stériles au lieu de les donner à Dieu qui les conserveroit à notre profit. C'est imiter la démence d'un laboureur qui, ayant du blé pour le semer dans une terre bien préparée, le jetteroit dans l'eau, où il ne profiteroit à personne, pas même à lui.

On nous répond que ce sont des précautions pour l'avenir. Oui, contre la famine peut-être, non contre les inquiétudes secrètes. Cet or, que vous serrez dans vos coffres, ne vous garantit ni des entreprises des voleurs et des envieux, ou des fureurs d'un peuple qui vous accusera de l'affamer, et qui s'en vengera par la ruine de votre maison.

Je n'ai vu mourir personne de faim. Il y a mille ressources contre ce fléau; mais je pourrais citer une foule de personnes de qui l'amour de l'or, ou ce qui tient à cette misérable passion, a creusé le tombeau, d'une manière plus ou moins notoire. Vous en avez des milliers d'exemples dans les villes, dans les campagnes, dans les tribunaux, partout. La terre n'est pas le seul théâtre que ces funestes tragédies aient ensanglanté. Combien de victimes

de l'avarice la mer ne dévore-t-elle pas tous les jours! Tel brave les tempêtes et les naufrages pour avoir de l'or, qui succombe sous le fer d'un pirate armé pour lui disputer son or. Et ce marchand et son assassin sont mus par la même passion (*).

La divine Providence permet qu'il y ait des pauvres sur toute la surface de la terre, pour nous donner dans leur personne des leçons vivantes des calamités humaines, et des motifs de consolation pour nos propres misères.

Vous vous plaignez de prier sans être exaucé. T. XI Bened. Pag. 506.

(*) Hom. IX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 107, 108. Bourdaloue, expliquant et développant la pensée de saint Jean Chrysostôme, *Carême*, tom. II, pag. 17, 32, 33. L'éloquent patriarche combat sans relâche l'amour des richesses. Voyez, entre autres passages, tom. XI de notre *Bibliothèque choisie*, p. 105, 106, 125, 165 et suiv.; tom. XII, à l'article *Des biens et des maux*, pag. 103 et suiv, 169; tom. XIII, pag. 157 et suiv.; tom. XIV, pag. 89, tom. XV, pag. 334, 367, 370; tom. XVI, pag. 45, 47, 172, etc., etc. Le zèle des moralistes et des prédicateurs ne s'est pas moins exercé à ce sujet, et tous paroissent avoir eu sous les yeux les textes du saint prêtre d'Antioche, particulièrement ceux où il traite de la charité envers les pauvres, précepte intimement lié à celui du mépris des richesses. Nous indiquerons en preuve les sermons de Bourdaloue sur cette matière, *Dominic.*, tom. III, pag. 308; de Bossuet, tom. V, pag. 313—325; tom. VIII, pag. 304; de Massillon, *Carême*, tom. III, pag. 143; de Cambacérès, tom. I, pag. 372, 379 et suiv; du P. Lenfant, tom. V, pag. 461 et suiv.; du P. La Colombière, tom. I, pag. 137; de Laur. Chesnard, tom. III, pag. 101. La chaire protestante ne fourniroit pas moins aux rapprochements dans les sermons de Saurin, t. VI, p. 397; de Mouchon, t. I, p. 327; de Berthaud, La Treilhe, Daillé, Superville, *More. chois. des protestants*, pag. 335, 325, 110 159, etc.

Mais pensez donc combien de fois ces pauvres vous ont adressé les plus humbles supplications; et vous avez été sourds. Vous l'étiez par un sentiment cruel; Dieu ne vous a point exaucé par miséricorde. Il vous servoit bien mieux en vous refusant.

Vous les voyez ces pauvres à la porte de nos églises. Ce sont des maîtres utiles que Dieu vous y ménage. L'aspect de leurs misères vous amène à réfléchir sur les disgrâces dont vous pouvez être frappé ; et en les voyant bien plus malheureux que vous ne l'êtes, vous apprenez de leur exemple à bénir le Seigneur.

Ce ne sont point là les images que vous rencontrez aux portes des palais des rois. Au contraire, tous les dehors de la magnificence, habillements somptueux, mouvements tumultueux. Ici, le spectacle de toutes les infirmités, et par là, instruction énergique, qui vous apprend à dépouiller le faste et l'orgueil qui pourroient s'être glissés dans votre cœur ; à venir écouter avec humilité la parole du salut, car Dieu est sans oreilles pour l'orgueilleux qui vient le prier ; à ne pas vous rassurer sur votre jeunesse, à la vue de ce vieillard indigent qui fut jeune, et peut-être d'une naissance plus illustre que celle dont vous vous vantez. Il est indifférent à ce pauvre que vous soyez bien portant ou non ; mais, vous, il ne vous l'est pas d'avoir sous les yeux l'exemple d'un homme autrefois plein de santé, au-

jourd'hui accablé par la souffrance, Vous y gagnez une leçon d'humanité et de miséricorde. Vous apprenez à ressembler à Dieu lui-même ; car s'il ne dédaigne pas d'admettre ce pauvre à l'entrée de ses palais, pouvez-vous désormais vous permettre de lui défendre l'accès de votre maison et de votre personne (*) ?

Jusqu'à quand serez vous riche, et celui-ci sera-t-il pauvre? Jusqu'au soir : tant la vie est courte ! Déjà on est à la porte ; tout va arriver ; encore une petite heure. A quoi bon ces greniers, cette abondante provision de toutes choses? De quoi vous servira cette foule d'esclaves, de valets, d'officiers? Pourquoi ne vous faites vous pas par vos aumônes des prédicateurs éloquents? Ce trésor que vous amassez, il est sans voix ; ce n'est qu'un appât pour les voleurs. Celui que vous répandrez sur les pauvres montera jusqu'au ciel, il demandera grâce pour vos péchés, il vous couvrira de gloire devant Dieu et devant les hommes (*). T. VIII Bened. Pag. 457.

Comme ceux qui en dormant songent qu'ils ont de grandes richesses, jusqu'à se figurer qu'ils possèdent des trésors de roi, et se trouvent très pauvres à leur réveil, il en est de même de tous les hommes,

(*) Hom. XI *in* I *ad Thessal*, tom. XI Bened., pag. 507, 508; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 357, 358.

(*) Hom. LXXVI *in Joann*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 492, 493.

quelque riches qu'ils puissent être durant cette vie; puisque, ne pouvant à leur mort emporter leurs biens, ils ne sont riches qu'en songe; et sont pauvres en effet. Si donc vous me voulez faire voir que quelqu'un est riche, montrez-le moi tel lorsqu'il sera réveillé du sommeil de cette vie, lorsque le grand jour sera arrivé, lorsque nous serons de retour dans notre véritable patrie. Car à présent il m'est impossible de discerner les vrais riches d'avec les pauvres. Les choses ne se voient point ici dans la vérité, et elles ne se montrent que sous des noms apparents et des titres spécieux (*).

Ecoutez bien ceci, ô vous tous qui êtes pauvres, ou plutôt qui voudriez bien ne l'être pas. Ce n'est point un mal de n'être pas pauvre, mais c'en est un de ne vouloir pas l'être (**).

Matth. XIII. 22. Ce que Jésus-Christ appelle les épines, ce sont les inquiétudes du siècle et l'illusion des richesses. Et certes, avec raison. Comme les épines sont stériles, les richesses le sont aussi; comme celles-là déchirent ceux qui s'en approchent, de même celles-ci déchirent l'âme. Mais ces épines, le feu les consume aisément; le vigneron les arrache avec grand soin. Il en sera de même des richesses; le

(*) *In ps.* LXXI, ancienne traduction. Tricalet, *Bibliothèque portative*, tom. VIII, pag. 157.

(**) Hom. XC *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 843.

céleste vigneron les rejettera ; un feu vengeur les consumera. Ces épines servent de retraite aux insectes et aux reptiles venimeux ; ainsi encore dans les richesses se cachent les passions et les vices qui nous corrompent. Portons dans les épines le feu de l'Esprit Saint qui les brûle, nettoyons notre champ; faisons-y couler les fontaines spirituelles. Au lieu de ces plantes parasites et homicides, plantons l'arbre de la paix et de l'aumône, l'olivier fertile en fruits de vie et d'immortalité (*).

Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous suivre : quelle sera notre récompense? demande Pierre à Jésus-Christ. Mais quels sont donc, ô saint Apôtre, les grands biens auxquels vous avez si généreusement renoncé? Une barque, des filets, le pauvre attirail du métier de pêcheur, voilà tous vos sacrifices! — Oui, mais c'étoit là tout mon bien ; et si je le rappelle, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! pour en tirer vanité, mais pour amener après moi cette troupe de pauvres, qui croiront à la parole de Jésus-Christ : *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel.* Mais si vous n'avez rien, vous ne pouvez donner; vous n'avez donc point de récompense à préten-

Matth. XIX. 27.

Marc. X. 21.

(*) Hom. XXII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 242; XXIII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 153, 154.

dre. — L'Apôtre Pierre n'a parlé ainsi que pour vous apprendre, par la réponse de Jésus-Christ, que même n'ayant rien, vous pouvez, pauvre comme lui, être parfait, et être récompensé comme lui (*).

T. XI Bened. Pag. 207. Vous portez envie à cet homme que vous voyez dans la richesse. Vous feriez bien mieux de le plaindre. — Lui, dites-vous? c'est plutôt moi qui suis à plaindre d'être pauvre. Vous l'êtes en effet, ô mon frère, non d'être pauvre, mais de vous le croire.

Pag. 208. Malade imaginaire, votre folie ne me fait pas moins de pitié, et plus encore que si vous aviez réellement la fièvre. Qu'enviez-vous donc dans ce riche? Les charges qu'il se donne? l'accablante servitude à quoi il s'enchaîne? Que son voisin ait été volé; il croit l'être lui-même; il s'épouvante au moindre bruit. Pour lui seul la nuit n'a point de pavots; elle ne fait qu'accroître son tourment. Dans les ardeurs du midi, on aime à se reposer sous un ombrage frais, sur le bord des fontaines, le sommeil de la nuit est à l'âme ce que cette ombre rafraîchissante est au voyageur brûlé par la dévorante chaleur du soleil. Bienfait dont la bonté de notre Dieu nous fait un besoin, qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous refuser. L'avare seul

(*) Hom. LXIV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 634; LXV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 690; Bourdaloue, *sur le renoncement religieux*, à la suite des *Panégyriques*, tom. II, pag. 208.

trouve le moyen de se dérober à soi-même cette douce, cette impérieuse nécessité. La nuit, il s'agite, il s'inquiète et ne dort point ; le jour, il ne rêve que trahisons. Aux approches de la mort, ce qui surtout le désespère, c'est de ne pouvoir emporter son bien, et d'être obligé de le laisser à d'autres. S'il est père, il n'en a jamais assez à transmettre à ses enfants. S'il n'en a point, à qui les donner? C'est le plus malheureux des hommes. Comment porter envie à qui ne sauroit goûter aucun plaisir pur (*) ?

Le seul rapport sous lequel la richesse semble l'emporter sur la pauvreté, c'est la facilité qu'elle donne de mener une vie molle, de goûter abondamment les plaisirs de la table. — Si c'est là un avantage, peut-on dire qu'il soit interdit à la pauvreté ? N'est-il pas pour le pauvre plutôt encore que pour le riche. — Paradoxe, allez-vous me dire? — C'est par les faits que je vais justifier ma proposition. Personne ne nous conteste que le plaisir de la table consiste d'ordinaire moins dans la nature de ce que l'on mange, que dans la disposition de celui qui mange. Par exemple, si vous apportez à table un grand appétit, vous y dînez mieux avec la chose la plus commune, qu'avec tous les ragoûts du monde, T. II Bened. Pag. 31.

(*) Hom. II *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 21, 22.

relevés par tout l'art de l'assaisonnement. Prévenez le besoin, mangez sans appétit, et c'est là la méthode du riche : auriez-vous les mets les plus recherchés, adieu le plaisir. Pourquoi? Parce que vous n'avez pas faim. Indépendamment de votre expérience, j'ai pour moi l'autorité de l'Ecriture :
Prov. XXVII. 7. *L'âme rassassiée méprise*, dit-elle, *le rayon de miel; l'âme pressée de la faim, trouve doux ce qu'il y a de plus amer.* Pourtant, quoi de plus doux que le miel. — Oui, quand on a faim. — Quoi de plus désagréable que les amers? — Oui, mais quand on n'a pas autre chose, ils changent de nature. Le riche ne connoît guère la faim; ce sont là des vérités d'expérience; le plaisir n'est donc pas pour le riche. Ce que je dis des aliments s'applique de même à la boisson. C'est la soif qui détermine le plaisir de boire. Nous lisons dans un des psaumes :
Ps. LXXX. 17. *Il a rassassié son peuple du miel sorti du rocher.* Moïse a-t-il jamais tiré du miel d'un rocher? Vous ne le voyez nulle part dans l'Ecriture : vous y lisez en vingt endroits qu'il en a fait sortir de l'eau, un fleuve entier. Accuserez-vous le texte sacré d'infidélité? Quel est donc le sens de ces paroles? Que le peuple, dans l'extrême soif dont il étoit pressé, but avec tant de plaisir de cette eau jaillissante du rocher à la voix de Moïse, qu'elle lui parut avoir toute la douceur du miel. Ce n'étoit que de l'eau; mais la disposition de ceux qui la buvoient lui donnoit le

prix et la saveur du miel. Pour le pauvre altéré par les longs travaux qui l'épuisent, l'eau la plus commune se change en miel. Le riche est bien loin de savourer avec la même jouissance le vin dont il se gorge, quelque parfumé qu'il puisse être. Etendons la comparaison sur le sommeil de l'un et de l'autre. Ce n'est pas le duvet, ni les colonnes d'argent dont votre couche est parée, ni le silence que vous commandez dans votre intérieur, ni rien de tout cela qui vient abattre sur vos paupières un sommeil doux et tranquille ; c'est le travail, c'est la fatigue, c'est l'exercice et le besoin qu'il amène, qui provoquent le sommeil et le rendent plus profond. Vous en faites l'épreuve tous les jours ; et nos livres saints, non moins décisifs, nous l'apprennent. Ecoutez le témoignage d'un roi nourri dans les délices. *Le sommeil*, a dit Salomon, *est doux à l'esclave qui travaille, soit qu'il ait peu ou beaucoup mangé. Mais si le riche se rassassie, il ne peut manger.* A quoi bon ajouter, *soit qu'il ait peu ou beaucoup mangé ?* On dort mal dans l'un ou l'autre cas. Une trop longue diète apauvrit les esprits vitaux, endurcit la paupière, à qui elle ne permet pas de se fermer ; l'intempérance gêne les organes de la respiration, cause une foule de désordres ; le salutaire effet du travail est de procurer le sommeil, que l'on ait peu ou beaucoup mangé. Cet esclave, dont la journée tout entière s'est employée aux pénibles

Prov. v. 11.

exercices de sa condition, toujours en mouvement, ne trouvant pas un instant pour respirer, jouit d'un sommeil calme, qui lui fait oublier tous ses maux. Aimable Providence, qui a voulu que le plaisir s'achetât, non avec de l'or et de l'argent qu'il n'a pas, mais par le travail, par de laborieux exercices, par le besoin! Le riche, au contraire, mollement étendu sur sa couche, combien de fois n'appelle-t-il pas vainement les douceurs du sommeil qui fuit de ses yeux, et les laisse ouverts toute la nuit? tandis que le pauvre, qui a travaillé tout le jour, avant presque qu'il ait laissé tomber sur le lit ses membres accablés de fatigues, est saisi tout à coup d'un doux et prompt sommeil, sommeil véritable, sans interruption et comme entassé, qui est la juste récompense de ses longs travaux (1). D'après ce parallèle, étendu aux principaux besoins de la vie, quelle préférence la richesse a-t-elle sur
Pag. 3. la pauvreté? Le riche trouve au sein de son opulence une source de maladies; le pauvre, ou n'en est pas atteint, ou s'en relève bientôt, grâce à sa vigueur habituelle.... Mais on n'a pour le pauvre que du mépris. On l'insulte impunément. — Comptez-vous pour rien l'envie qui s'attache au riche? Il s'en faut

(1) Rollin vante avec raison ce parallèle comme modèle de goût et de saine philosophie. Voyez ses réflexions à ce sujet, *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 129. Superville a imité ce passage du saint patriarche, sans le citer, *Morc. chois. des protest.*, pag. 158.

bien que le pauvre soit aussi facilement attaqué que le riche, en butte de toutes parts aux piéges du Démon et des hommes, qui en triomphent sans beaucoup de peine; esclave, par son abondance même, de tout ce qui l'entoure, indigent par la multiplicité de ses besoins, contraint de flatter l'un et l'autre, de servir bassement les caprices étrangers (*).

Est-il folie comparable à celle de l'homme qui se travaille et se tourmente pour amasser des richesses qui ne profiteront qu'à d'autres? Encore si c'étoit pour les laisser à des parents, à des amis! mais souvent pour les voir passer à des ennemis! Insensé qui dites : Après moi tout m'est égal ; quoi, le tombeau seroit votre unique espérance et le terme de votre ambition! On en voit du moins qui s'érigent des monuments dont la magnificence le dispute à celle des palais. Travailler pour des ennemis ou pour les vers, de quel côté y a-t-il le moins de sagesse? Or, telle est la demeure de ceux qui ne portent point leurs espérances sur une vie à venir. Et pouvons-nous encore déplorer trop l'aveuglement de ceux qui, croyant aux espérances futures, agissent comme ceux qui n'y croient pas? Ceux-ci du moins, qui n'attendent rien après la mort, bien

T.v Bened Pag. 214.

(*) Hom. II *ad popul. Antioch.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 34 et 35; *Biblioth. chois.*, tom. XV, pag. 370; tom. XVI, pag. 51 et suiv.

qu'inexcusables dans leur délire, trouvent, dans l'idée de l'anéantissement, une sorte de motif pour borner leurs sollicitudes au temps présent. Mais vous, ô mon frère! qui croyez à une vie future, vous qui comptez sur les promesses qui nous sont faites des ineffables félicités, *de la gloire éclatante comme le soleil*, réservée aux justes, quelle folie! quelle criminelle et inpardonnable inconséquence de vous épuiser en dépenses, en sacrifices! pourquoi? pour un peu de cendre et de poussière, pour des tombeaux, pour des ennemis. Ils prétendent se rendre immortels *en donnant leurs noms à quelques portions de terre*, comme parle le prophète. Etrange consolation de prendre une ombre pour la réalité! Si vous voulez éterniser votre nom, attachez-le, non pas à de vains monuments, mais à des actions capables et d'en perpétuer la mémoire dans le siècle présent, et de vous assurer un immortel repos dans la vie future. Vous désirez être immortel. Je vais, moi, vous en donner l'infaillible secret: soyez vertueux; pas d'autre moyen plus sûr pour arriver à l'immortalité. Vous en avez la preuve dans nos martyrs et les Apôtres, dont les restes nous sont si vénérables; dans tous ceux qui ont bien vécu. Combien de rois ont bâti des villes, construit des ports, élevé des monuments décorés de leurs noms, sans avoir pu les sauver de l'oubli? Tandis qu'un simple pêcheur, Pierre, qui ne fut qu'un homme

Math. XIII. 43.

Ps. XLVIII. 12.

vertueux, a laissé une mémoire immortelle. Ces fastueux mausolées, non-seulement ne vous rendront pas plus illustre, mais ils vous exposent au mépris, et appellent sur votre personne les sévères arrêts de la censure. On auroit pu oublier votre insatiable cupidité; ces monuments en rappellent le souvenir, et ces colonnes, ces trophées s'élèvent à travers les siècles, comme autant d'accusateurs qui déposent contre vous. Dépouillez la veuve et l'orphelin, pour amasser de quoi loger magnifiquement des vers et un cadavre que bientôt vous ne retrouverez plus au fond de ce sépulcre érigé à grands frais par ces prétendus immortels (*).

La vraie richesse consiste, non pas à posséder beaucoup de biens, mais à n'en pas vouloir. Qui aspire à la richesse, a besoin de terres, de revenus : qui la méprise, est toujours dans l'abondance. User noblement de sa richesse en soulageant l'indigence, pouvoir se dire avec Job : J'étois l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des affligés, voilà la véritable richesse (**).

La prospérité de l'avare n'est jamais de longue T. x Bened. Pag. 131.

(*) *Expos. in ps.* XLVIII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 236—248 (Resserré.) Bossuet, à chaque page de ses *Oraisons funèbres.* Pensées de même genre, recueillies dans l'ouvrage intitulé : *Fragments choisis d'éloquence*, 2 vol. in-12, 1755, particulièrement tom. II, pag. 178—181.

(**) *Expos. in ps* XLVIII, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 694.

durée. La justice divine l'épargneroit dans cette vie, qu'elle ne feroit que le réserver à de plus rigoureux châtiments pour l'autre vie. Qu'il échappe dans sa personne, il est bien rare que ses héritiers ne portent point la peine due à ces fortunes mal acquises. Vengeance bien légitime sans doute(1). Ils ont beau ne s'en être pas rendus personnellement coupables, il suffit qu'ils possèdent des biens qu'ils n'ignorent pas leur être parvenus par de frauduleuses voies, pour attirer sur eux-mêmes un châtiment trop bien mérité. Vous avez dans les mains un bien volé; que celui à qui il appartient vienne à le réclamer, peut-il, de bonne foi, suffire à la décharge de votre conscience, que vous répondiez : Ce n'est pas moi qui suis le voleur. C'est un autre, dites-vous; mais le possesseur actuel, c'est vous. Le ravisseur, ce n'est pas vous, soit; mais vous en jouissez. Pas un code humain qui consacre le vol, quelque part qu'il se trouve. A défaut de la personne même du spoliateur, les lois étrangères (civiles) ordonnent les reprises contre celui dans les mains de qui il est. Si vous savez quel est le vrai propriétaire, rendez-lui ce qu'il a perdu; faites comme Zachée, qui restitua à grand intérêt. Si vous ne le savez pas, je vous ouvre un autre moyen qui ne vous laisse pas sans remède : c'est de donner aux pauvres; et par

(1) Massillon, *sur l'aumône*, *Carême*, tom. III, pag. 164.

là vous vous acquitterez. Vous conserveriez ces biens injustement acquis, vous les pourriez transmettre à votre dernière postérité, ce que je suppose gratuitement et contre l'expérience : vous finirez toujours, vous et vos arrierre-neveux, par les perdre pour jamais. Un jour viendra où, réduits à un égal dénûment, et les ravisseurs et leurs victimes, com- Pag. 132.
paroîtront aux pieds du souverain Juge. Là, en présence de ceux que vous aurez dépouillés, venez encore alléguer ces pitoyables excuses : Ce n'est pas moi ; les tribunaux humains m'ont absous. Oui, les hommes ont pu se laisser corrompre ; mais le souverain Juge, non. L'œil de Dieu étoit ouvert sur toutes les iniquités, il veilloit sur tous les opprimés, alors même qu'ils n'en appeloient pas à sa justice. Dût celui que vous avez opprimé ne mériter pas un meilleur sort, vous n'en fûtes pas moins oppresseur. Le Seigneur a-t-il pu trouver bon ce qui a été fait? prononcez. Donc soyez sûrs qu'il se vengera.

« Que dit l'un? que s'il restitue, il ruine sa famille : voilà le premier prétexte et le plus apparent. Mais ne vaut-il pas mieux ruiner ses enfants que de les damner? C'est la réponse de saint Chrysostôme, qui, dans un mot, devroit fermer la bouche à l'inquiétude du siècle. Je vais plus avant, et je soutiens que, bien loin de ruiner ses enfants, en restituant un bien mal acquis, on les ruine tout à la fois et on les damne en ne restituant

pas; ce qui revient au même principe. Et en effet, reprend éloquemment saint Chrysostôme, cet héritage d'autrui que vous possédez, et qu'une tendresse malheureuse vous fait réserver pour vos enfants, changera-t-il de nature entre leurs mains? Cessera-t-il d'être à autrui, parce que vous les en aurez injustement pourvus? L'obligation de les rendre s'éteindra-t-elle dans votre personne? Ne passera-t-elle pas de vous à eux, et ne seront-ils pas les héritiers, aussi bien et encore plus, de la chose même que vous leur voulez conserver? De là jugez lequel des deux doit être leur ruine, de leur ôter ce bien, ou de le leur laisser? Car si vos enfants se trouvent plus consciencieux et plus chrétiens que vous, s'ils ont assez de courage pour faire ce que vous n'avez pas fait, et pour restituer ce que vous vous serez opiniâtré à retenir, que leur laissez-vous? La peine d'une restitution onéreuse, jointe au danger d'une affreuse tentation. Et s'ils sont assez durs et assez aveugles pour vouloir suivre votre exemple, en ne restituant pas ce que votre ambition ou votre cupidité à usurpé sur le prochain; que faites-vous? Vous les rendez complices de votre péché, et, par l'amour le plus cruel, vous les enveloppez avec vous dans le malheur de votre éternelle réprobation. Quoi donc, ajoute saint Chrysostôme, espérez-vous que votre mauvaise foi leur servira de caution auprès de Dieu? Voudriez-vous que Dieu, qui est la sainteté et l'équité même, fit prospérer dans vos enfants l'impie qu'il a eu en horreur, et qu'il a détesté dans vous? Et si, par des ressorts secrets de sa Providence, il permettoit qu'une succession aussi mal établie que fut celle-là, fût suivie de quelque prospérité, n'est-pas cette prospérité même qui devroit vous faire trem-

bler, et vous tenir lieu de la plus funeste de toutes les malédictions (*) ? »

Priscille et Aquilas étoient pauvres. Saint Paul a consacré leurs noms dans ses Epîtres : *Saluez*, dit-il, *Priscille et Aquilas, mes coopérateurs dans le Seigneur*. Pourquoi cette prédilection de l'Apôtre? Parce que, ajoute-t-il, *ils ont exposé leur tête pour me sauver la vie*. Ils n'auroient pas fait autre chose, qu'ils mériteroient des louanges immortelles. En sauvant un général, un médecin, un pilote, on sauve à la fois les soldats, les malades, le navire tout entier, que leur absence eût exposés à périr. Conserver Paul, au risque de sa propre vie, c'étoit être le bienfaiteur de l'univers tout entier: aussi l'Apôtre réclame-t-il en leur faveur la reconnoissance de toutes les Eglises du monde, tant pour le service qu'ils lui avoient rendus à lui-même, que pour leur dévoûment général à l'égard des frères. Eh! quel si grand service deux individus de cette classe pouvoient-ils donc rendre à toute l'Eglise? Ce qui les faisoit valoir, ce n'étoit ni la richesse, ni la puissance, ni l'influence de leur crédit auprès des grands. Ils ne possédoient rien de ces avantages; ils avoient, ce qui vaut mieux, l'héroïsme du courage qui brave les dangers, toute l'ardeur du zèle à bien faire, et ils l'ont signalé dans vingt circonstances. Nos riches

T. III Bened. Pag. 186.

Rom. XVI. 3.

Pag. 187.

(*) Hom. XV *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 158, 159; Bourdaloue, *sur la restitution*, *Dominic.*, t. IV, p. 292—294.

fastueux savent-ils rendre à l'Eglise d'aussi éminents services que ces magnanimes pauvres? non. Ne vous étonnez pas de ma proposition, elle est fondée en expérience. Le riche est enchaîné dans un cercle d'embarras et d'affaires; il craint pour sa maison, pour ses domestiques, pour ses domaines, pour son argent. Il a toujours peur de perdre; et plus on a de richesses, plus on a de liens qui vous garrottent. Le pauvre qui n'a point ces sollicitudes, parce qu'il n'a rien, ne craint rien non plus; point d'obstacle qui arrête sa généreuse ardeur; il ne connoît les périls que pour les braver, et partout où il peut être utile, il y réussit sans beaucoup d'effort. Il n'a rien à ménager, celui-là, quand il s'agit d'accuser un scandale, de rappeler au devoir ceux qui s'en écartent, de supporter et les dangers et les contradictions pour le nom de Jésus-Christ. L'homme qui ne tient pas à la vie, ne craint pas de la perdre. De quoi lui feroit-on peur? De la confiscation? Que peut-on lui enlever? De l'exil? Le monde tout entier est sa patrie. De lui faire subir des privations diverses? elles font ses délices. De la perte de la vie? vous l'envoyez plutôt au ciel après lequel il soupire. Il est donc en effet plus puissant, plus riche que les potentats, que les peuples, que les tyrans. Il y avoit du temps d'Hérode bien des riches, bien des hommes en crédit : en voyez-vous un seul pami ceux-là qui osât approcher le prince pour lui représenter avec une

assurance intrépide le mépris qu'il faisoit des lois de Dieu? Pas un. Un seul pauvre, qui n'avoit ni lit, ni table, ni toit, un habitant des déserts, Jean-Baptiste, ose rompre le silence, aborder le tyran, pour lui reprocher son commerce adultère, et sous les yeux de toute sa cour, prononcer l'arrêt qui le condamne (*). Matth. XIV.

La divine Providence a uni tous les hommes entre eux par la chaîne de leurs communs besoins. Malheur à l'avarice qui la rompt en s'isolant du reste de la société! Les plus riches ne sauroient se passer des pauvres; je dis plus : si les pauvres ont besoin des riches, les riches ont encore plus besoin des pauvres. Je suppose deux villes où il n'y auroit dans l'une que des riches, et dans l'autre que des pauvres : quelle sera celle dont les habitants pourront le mieux se suffire à eux-mêmes? Si les résultats de la comparaison que nous allons en faire sont en faveur des pauvres; la conséquence naturelle sera qu'il y a plus de besoins du côté des riches. Voici donc une ville toute peuplée de riches; et par conséquent, point d'ouvriers vivant de leur travail; puisqu'il n'est point de riche qui exerce de profession laborieuse, et que ceux mêmes des pauvres qui s'y consacrent, du moment où ils sont devenus riches, y T. x Bened. Pag. 316.

(*) *In illud : Salutate*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 233, 234.

renoncent pour la plupart, à cause des fatigues qui y sont attachées. Comment donc feront ces riches? Vous m'allez dire qu'avec leur argent ils achetteront des pauvres leurs moyens de subsistance. Ils ont donc besoin des pauvres; c'en est donc assez déjà pour conclure qu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes. — Mais il y a des maisons à bâtir. — Dira-t-on que leur argent leur en fournira? Mais on ne trouve pas au marché des maisons toutes bâties. Les voilà dans la nécessité de faire venir des ouvriers, des pauvres pour les construire; ce qui est contre la supposition que nous avons établie d'abord d'une ville d'où les pauvres sont exclus. Cependant, voilà que
Pag. 317. malgré nous la nécessité fait qu'on les y appelle; ce qui devient la preuve manifeste qu'une ville ne sauroit subsister sans les pauvres : puisque s'il y en avoit une d'où ils fussent bannis, il seroit impossible qu'elle subsistât plus long-temps. Elle ne peut donc se suffire à elle-même, à moins de se mettre sous l'égide des pauvres, pour l'empêcher de périr.

Voyons d'autre part notre ville toute composée de pauvres. Les riches lui seront-ils tellement nécessaires qu'elle ne puisse absolument s'en passer? Commençons par examiner ce que c'est que les richesses. En quoi les faisons-nous consister communément? A posséder de l'or, de l'argent, des pierreries, à briller par l'éclat de la pourpre et de la soie? Bannissons tout cela de cette ville de pauvres;

que le nom même n'en soit pas seulement connu : qu'y perdra-t-elle? je vous le demande. Rien. Pour bâtir des maisons, faut-il employer l'or et l'argent? Il ne faut que des pierres, du bois, un peu d'art, et des mains surtout endurcies au travail et à la fatigue. De même, pour se vêtir, pour labourer, ensemencer la terre, que faut-il de plus que des étoffes, que du fer? Or, qui les apprête? Sont-ce les riches? sont-ce les pauvres? En quoi donc les riches seroient-ils nécessaires à la ville que je suppose, si ce n'est pour la ruiner et la détruire? Car, du moment où il y auroit des riches, et avec eux le luxe, l'amour des vanités, l'oisiveté et la mollesse, tout y seroit perdu (1)...

A quoi bon déclamer contre les richesses? n'est-ce pas de Dieu qu'elles nous viennent? témoin son Ecriture quand elle dit : *L'argent est à moi*, dit le Seigneur, *l'or est à moi.* — Mais l'Ecriture dit aussi que *la pauvreté vient de Dieu.* Est-ce à dire qu'il n'y a de richesse et de pauvreté que celles que donne le Seigneur? Quoi! des richesses acquises par le vol, par les profanations et le sacrilége, par les moyens de la violence ou de l'artifice, des fortunes scandaleuses achetées au prix de l'honneur et de la conscience, des trésors amassés par l'iniquité, et qui retombent sur la tête de ceux qui les possèdent, c'est Dieu qui les auroit donnés? Disons la

Pag. 318.

Agg. II. 9.

(1) Bossuet, empruntant à saint Chrysostôme cette belle hypothèse, *Serm.*, tom. III, pag. 293—295.

même chose de tels pauvres. Ce jeune homme, héritier d'un riche patrimoine, l'a dissipé dans les plus coupables profusions; celui-ci traîne son existence dans l'oisiveté; celui-là s'est engagé dans de téméraires spéculations qui l'ont ruiné; les voilà dans l'indigence. A qui s'en prendre? à Dieu ou à leur défaut de conduite. Ne mettez donc pas nos saintes Écritures en contradiction avec elles-mêmes. Distinguez les richesses et la pauvreté qui viennent de Dieu; celles, par exemple, qu'il envoyoit aux saints patriarches, celles dont il est parlé dans l'Évangile, d'avec les richesses et la pauvreté qui sont le fruit du crime. Soyez riches, nous vous le permettons, pourvu que vous le soyez comme l'étoient Abraham, Jacob. Ceux qui doivent leurs richesses à des moyens légitimes, savent que c'est de Dieu qu'ils les ont reçues, et ne les emploient qu'aux usages que Dieu commande. Mais n'oubliez pas non plus Achab dépouillant Naboth; le mauvais riche laissant expirer Lazare sous ses yeux (*).

T. x Bened. Pag. 373.

Antioche fut désolée, il n'y a pas long-temps, par une horrible sécheresse. Le ciel sembloit être devenu d'airain. On étoit réduit aux plus fâcheuses extrémités. Nos voix suppliantes demandoient vainement à la bonté du Ciel qu'elle voulût bien faire cesser ce fléau; et chaque heure du jour apportoit

(*) Hom. XXXIV *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 378—383.

avec soi la menace de la mort la plus cruelle de toutes. Lorsque tout à coup, et au moment où les courages abattus repoussoient jusqu'à l'espérance, la divine miséricorde se déclara; la pluie tomba par torrents, et, s'étant prolongée plusieurs jours, sauva des portes du tombeau nos malheureux concitoyens. Au Pag. 374. milieu de l'allégresse générale que causa ce miraculeux évènement, on remarqua un des plus riches habitants de cette ville plongé dans une morne douleur. On voulut en savoir la cause. Il ne la dissimula point. J'ai, dit-il, dans mon grenier, dix mille setiers de blé : je ne sais plus qu'en faire. Il étoit riche cet homme; direz-vous qu'il fût heureux? Méritoit-il de vivre parmi les hommes, ou plutôt parmi les bêtes féroces, quand il se déclaroit ainsi conjuré contre l'humanité entière? Que dites-vous? Ce qui vous fait peine, c'est que toute une ville ne périsse pas pour grossir votre trésor? Salomon vous répond : *Celui qui augmente le prix* Prov. XI. 20. *du blé est en exécration au peuple.* Il ose encore se montrer au grand jour cet ennemi public, qui envie au genre humain les biens dont il jouit, au maître de l'univers les biens qu'il dispense ; ce vil adorateur, ou plutôt ce lâche esclave de l'argent. Ainsi l'amour de l'or transforme les hommes en bêtes féroces, en Démons! Mais lui-même, quel bonheur peut-il goûter sur la terre, quand il est réduit à désirer qu'il y ait chaque jour une famine, afin

de gagner chaque jour un peu plus d'or ? La passion qui le dévore se nourrit d'aliments contraires. Il vouloit être dans l'abondance, il y est ; et c'est là ce qui l'afflige. Loin de se réjouir de ce qu'il possède, il se désespère de ce qu'il ne possède pas (*).

T. x Bened. Pag. 535. Le vice le plus ordinaire à la pauvreté, c'est le mensonge ; celui qui paroît le plus inséparable de la richesse, c'est l'orgueil, l'orgueil source de tous les maux. Lequel des deux est le plus funeste? Rarement le pauvre commet, pour s'arracher à l'indigence, autant de crimes que le riche pour sauver ou pour accroître son trésor. Le premier a toujours moins d'avidité pour se procurer le nécessaire, que l'autre pour augmenter son superflu. Il y a dans le riche, et plus de disposition à faire le mal, et plus de moyens pour l'exécuter, qu'il n'y en a dans le pauvre. Lequel des deux vaut mieux (**) ?

Pag. 359. Vous êtes pauvre, mais vous avez la santé; combien de riches ne l'ont pas! Vous avez perdu quelque argent; pensez à ceux qui n'en ont pas à perdre, pensez à ceux qui meurent de faim; regardez au-dessous de vous, et remerciez Dieu de ne vous avoir pas mis à leur place. Mais vous êtes malade vous-même ; l'êtes-vous autant que tels et tels, dont les

(*) Hom. XXXIX *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 444, 445; Saurin, *Serm.*, tom. VII, pag. 347.

(**) Hom. XIII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 636.

souffrances sont incurables, et les laissent livrés à d'affreuses tortures? Vous ne voyez pas sans chagrin, dites-vous, ceux qui sont dans l'opulence, dans la joie. Mais vous ont-ils donné tout leur secret? Ce riche qui vous semble si heureux, il ne l'est pas, il ne voit pas sans envie ni sans une amertume secrète ceux qui sont plus riches que lui. Il les craint comme vous le craignez vous-même. Il désire encore, et quand il aura obtenu ce qu'il souhaite, il portera plus loin encore ses vœux et ses espérances; il ne sera donc jamais heureux.

Richesse, pauvreté, mots vuides de sens, ils n'ont de réalité que dans l'imagination. Tel homme, au comble de l'opulence, est pauvre, car il ne sera jamais rassasié : tel pauvre, au sein de la misère, est riche, car il ne désire rien (*).

Voulez-vous connoître quelles sont les richesses que donne la pauvreté? Elle ne se fait point obéir des hommes, mais des Démons; elle n'a point d'accès à la cour des rois, mais elle en a à celle de Dieu; elle ne combat point sous les enseignes des hommes, mais elle combat avec les Anges. Elle n'a point de trésor sur la terre, elle en a dans le ciel; elle n'a point de serviteurs, elle commande à ses passions, T. VII Bened. Pag. 492.

(*) Hom. XXXVIII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 427 et suiv.; *Bibliothèque choisie*, t. XII, p. 85 et suiv.; tom. XV, pag. 378.

à ces mêmes passions qui comptent parmi leurs esclaves les monarques du monde. Elle marche sans pompeux équipage : quel besoin peut en avoir celui qui bientôt va être transporté sur un char de feu, pour vivre éternellement avec Jésus-Christ (*) ?

Voulez-vous connoître l'excellence de la pauvreté? Jésus Christ en a fait lui-même profession. Il a dit : Que *le fils de l'homme n'avoit pas où reposer sa tête ;* il recommandoit à ses disciples de *ne posséder ni or ni argent,* et son Apôtre disoit : *Nous sommes comme si nous ne possédions rien, et néanmoins nous possédons tout.* Même dans l'ancienne loi où l'on estimoit tant les richesses, quels sont ceux qui se soient alors distingués davantage? N'est-ce pas un Elie qui n'avoit pour tout bien qu'un manteau ? un Elisée, fidèle imitateur de la pauvreté de son maître? N'est-ce pas un Jean-Baptiste? Ne nous laissons donc point effrayer par ce mot de pauvreté : ce n'est point la pauvreté qui rabaisse l'homme, ce sont bien plutôt les richesses, puisqu'elles le forcent à plus de besoins, et l'obligent de devoir à plus de personnes (**).

Matth. VIII. 20. X. 9.

II. Cor. VI. 10.

T. VII Bened. Pag. 641.

Vous nous dites : Un tel est riche et ne donne rien aux pauvres. Que vous fait la conduite des au-

(*) Hom. XLVII *in Matth.*, XLVIII, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 525.

(**) Hom XVIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 176.

tres? Si vous faites l'aumône, étant pauvre vous-même, tant mieux pour vous, vous en avez plus de mérite. Saint Paul loue les fidèles de la Macédoine, II. Cor. IX. 2. moins de ce qu'ils faisoient l'aumône, que parce qu'ils la faisoient étant pauvres. N'arrêtez point vos regards sur ces riches qui ne donnent rien ; élevez-les jusqu'à Jésus-Christ. Pourquoi ce riche ne fait-il pas l'aumône? Ne jugez personne ; cherchez seulement à vous mettre, vous, à l'abri de tout reproche. Vous n'en seriez que plus sévèrement puni si, en faisant le procès aux autres, vous alliez vous rendre coupable comme eux. Que s'il n'est pas permis à Pag. 642. ceux mêmes qui sont sans reproche de juger leurs frères, à plus forte raison à ceux qui seroient dans le cas d'en mériter. Pourquoi nous embarrasser de ce que font les autres? Jésus-Christ doit être notre unique modèle. Quel autre que lui nous a ouvert la source de tous les biens? quel autre que lui nous a rachetés? N'en ai-je pas fait assez, vous dit-il, pour que vos yeux restent sans cesse attachés sur un bienfaiteur tel que moi, sans aller se porter sur ce que font les autres? Un autre homme, quel qu'il soit, peut-il jamais entrer en balance avec votre maître? Il vous dit : *Apprenez de moi que je suis* Math. XX. 26. *doux et humble de cœur*. Et encore : *Que celui qui veut être le premier de tous soit le serviteur des autres*. Voilà les leçons et les exemples que vous devez suivre. Aussi, pour empêcher que des exem-

ples contraires n'influent sur votre conduite, ajoute-
Joann. XIII 16. t-il : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous avez vu que j'ai fait moi-même.*

Vous vous plaignez de n'avoir autour de vous personne de qui vous puissiez prendre de bons exemples. Vous n'en serez que plus estimable et plus récompensé, d'être vertueux sans avoir l'appui d'aucun exemple humain; Noé, Abraham, Melchisédech, Job, tant d'autres, étoient dans ce cas.

Vos yeux s'arrêtent avec complaisance sur des mondains sans religion, sans piété; ce que vous voyez d'eux vous porte, soit à la tiédeur en les imitant, soit à l'orgueil en les jugeant. Ne tenez compte que des gens de bien. L'exemple de leur vie vous maintiendra dans la modestie, dans l'humilité, dans la vigilance sur vous-même. Le pharisien se perd en se comparant avec le publicain, et regardant au-dessous de soi au lieu de regarder au-dessus : David se sauve en se proposant pour modèles ses vertueux prédécesseurs (*).

Quelle puissance le pauvre, je parle du pauvre soumis et résigné, ne trouve-t-il pas dans sa situa-
Ps. XI. 6. tion! *Je me lèverai maintenant*, dit le Seigneur, *à cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et du gémissement des pauvres.* Ce sont moins les

(*) Hom. LXV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 699, 700.

vertus qu'ils peuvent avoir, que leur patience dans les afflictions qui intéressent le cœur du Seigneur et sollicitent ses vengeances : tant la patience à endurer les maux qui nous arrivent lui est chère ! tant il se déclare le défenseur de ceux qui sont opprimés! Le gémissement du pauvre monte jusqu'au ciel. Craignez donc, tremblez, ô vous tous qui abusez de votre fortune pour persécuter le pauvre ! Vous avez, vous, le crédit, la richesse, qui vous ménagent la faveur des juges ; mais vos victimes ont pour elles les armes les plus puissantes de toutes, leurs larmes, leurs gémissements, l'injustice même que vous exercez contre elles, et qui leur assurent le secours du ciel. Ce sont là les armes qui renversent les fortunes mal acquises, font crouler les maisons, dévastent et ruinent les peuples entiers (*).

Les riches et les grands du siècle auront beau crier contre moi : leurs clameurs et leurs menaces me touchent peu. Ce ne sont pas les riches et les grands du siècle qui me défendront au jour où je comparoîtrai devant le tribunal de mon Dieu, quand il me reprochera de n'avoir point soutenu dignement la cause de ses saintes ordonnances (**).

Je sais qu'il est des hommes qui n'aiment point T. XI Bened. Pag. 243.

(*) *In ps.* XI, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 137. Voyez plus bas : *Dignité des pauvres*, à l'article *Aumône*.

(**) Hom. XXII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 222.

à entendre ce langage. Mais moi-même, trouvé-je quelque plaisir à vous parler ainsi? Eh! que puis-je y gagner! J'aimerois bien mieux n'avoir à parler jamais que des félicités et de l'immortelle joie du royaume céleste. J'aimerois bien mieux vous entretenir de ce lieu de délices, d'où la souffrance et les larmes sont bannies, de ces ineffables voluptés que l'on goûte dans la jouissance de Jésus-Christ, bien qu'elles surpassent tout ce qu'il est possible à l'homme de dire et d'imaginer. Mais ira-t-on parler de royaume à un malade que travaillent les ardeurs de la fièvre? Faut-il l'entretenir d'autre chose que des moyens de recouvrer la santé? Parler d'honneurs et de couronnes à un coupable qui marche au lieu de son exécution? Parlez lui seulement des moyens, s'il en reste, d'échapper au supplice. Je ne vous parle si souvent du danger des richesses, que pour vous apprendre à mériter le ciel, à éviter l'enfer. Notre Seigneur n'en fait si souvent retentir la menace que pour nous porter à le craindre. A son exemple, je ramène sans cesse sous vos yeux ces tristes images, pour vous en inspirer une salutaire frayeur qui vous excite à n'agir que pour le ciel (*).

(*) Hom. VI *in Epist. ad Philipp.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 60, 61.

Prêtres. Ministère spirituel. Biens ecclésiastiques. Prédication.

Homélie II *sur la seconde Epître à Timothée.* (Chap. I.)

Telle est la dispositiou où doit être le ministre du Seigneur. Il doit à tous ceux qui lui sont confiés un affectueux intérêt qui lui persuade qu'ils sont pour lui. Nous ne vivons tout, disoit l'Apôtre, qu'autant que vous êtes fidèles au Seigneur. Quelle est, se demandoit-il, notre espérance? En quoi peut consister notre joie, notre couronne de gloire? Si ce n'est vous? Rien de ce qui concerne ses ouailles ne lui est étranger. Il a pour elle des entrailles de père, et plus encore (1). Mais aussi combien ses enfants spirituels ne doivent-ils pas répondre à sa tendresse par une affection égale? *Obéissez*, poursuit l'Apôtre, *à ceux qui ont commandement sur vous, et soyez leur soumis, sachant qu'ils veillent sur vous comme devant rendre compte à Dieu de vos âmes*. De bonne foi, quand vous le voyez s'exposer pour vous seuls à tant de travaux et de dangers, où seroit votre reconnoissance de méconnoître les droits qu'il a sur vous? Quelque régularité qu'il

T. XI Bened. Pag. 667.

I. Thess. II. 19.

Hebr. XIII. 17.

(1) Bourdaloue, *Dignité et devoirs du saint ministère*, *Exhortat.*, tom. I, pag. 280 et suiv.

apporte dans l'exercice de son ministère, tant qu'il vous voit conserver des préventions contre son autorité ou sa personne, peut-il être sans inquiétude, et ne pas trembler sur le compte qu'il aura à rendre? Calculez en effet toute la sévérité de l'examen qu'il aura à subir sur chacun de vous en particulier. Quelques égards que vous puissiez lui témoigner, équivaudront-ils jamais à la sévérité du jugement auquel il doit s'attendre? Quand vous donneriez votre vie pour lui, votre sacrifice vaut-il celui de l'homme obligé de donner la sienne des milliers de fois, pour chacun de ceux qui sont confiés à sa sollicitude. Mais où est ce dévoûment que nous réclamons en faveur des pasteurs. A peine leur accorde-t-on une simple déférence dans le langage; et voilà la source de tous les maux qui nous désolent : la chaîne des devoirs qui vous lioient à vos pasteurs est rompue; plus de respect, plus de frein.

Pag. 668.

Hebr. XIII. 17. *Obéissez à ceux qui ont commandement sur vous, et soyez leur soumis.* En vous demandant votre obéissance pour vos pasteurs, qu'y gagnent-ils qui ne vous soit plus avantageux à vous-même? Que vous les honoriez, ce n'est pas là ce qui les sauvera : que vous les méconnoissiez, vous augmentez leurs mérites et leurs récompenses.

Luc. X. 16. Qui honore le prêtre honore Dieu; qui le méprise s'attaque à Dieu lui-même. Ce sont les paroles de Jésus-Christ. *Ce n'est pas vous, c'est moi en*

I. Reg. VIII. 6.

personne qu'ils ont dédaigné, avoit dit le Seigneur à Samuel. Les Juifs ne s'éloignèrent de Dieu qu'après qu'ils eurent osé se porter contre Moïse aux excès les plus violents. Vous respectez le ministre de Dieu : à plus forte raison Dieu lui-même.

Ce prêtre ne mériteroit personnellement aucun hommage ; Dieu ne vous saura pas moins gré de la considération que vous lui portez pour l'amour de lui, à l'homme qui ne la mérite pas. Vous accordez l'hospitalité à l'étranger que vous ne connoissez pas, et vous en êtes récompensé : le serez-vous moins pour obéir au prêtre, quand Dieu vous le commande? *Les Scribes et les Pharisiens se sont assis dans la chaire de Moïse ; faites tout ce qu'ils vous ordonneront de faire*, dit Jésus-Christ, *mais ne faites pas ce qu'ils font* (1). Matth. XXIII. 2.

Qu'est-ce que le prêtre? C'est l'ange du Seigneur. Il ne parle point de lui-même ; quand vous lui manquez, vous manquez au Seigneur qui l'a établi son organe et son représentant.

Mais, d'où sai-je qu'il tienne de Dieu un aussi auguste privilége? Si vous en doutez, quel point d'appui reste-t-il à votre espérance? S'il n'est pas auprès de vous le représentant de Dieu, que devient votre baptême? Il n'y a plus qu'illusion dans Pag. 669.

(1) Imité par Bourdaloue, *Serm. sur la parole de Dieu, Carême*, tom. III, pag. 25—23 ; et *Dominic.*, tom. I, pag. 335.

la réception des sacrements, dans les bénédictions que ses mains vous confèrent; il n'y a plus pour vous de christianisme.

Quoi! un prêtre même qui s'en est rendu indigne, il tient sa mission de Dieu! Sa mission; non, mais la juridiction qu'il exerce est celle de Dieu, agissant par son ministère, pour le salut du peuple, sans avoir égard au mérite du prêtre. Il ne dédaigna point autrefois d'emprunter l'organe de l'infidèle Balaam; il ne dédaigne pas davantage celui du prêtre établi pour le gouvernement de son peuple. S'il a pu admettre un Judas au nom de ses Apôtres, s'il a opéré, par le ministère de ces prophètes menteurs à qui il sera dit : *Je ne vous connois pas, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité*, qui l'empêche d'agir encore par le prêtre, qu'il daigne associer à son divin ministère?

Matth. VII. 23.

En vous opiniâtrant à juger avec tant de sévérité, vous vous établissez à la place de Dieu pour l'ordination de vos pasteurs; vous intervertissez l'ordre naturel; vous bouleversez toute la hiérarchie. Saint Paul vous dira : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, moi ou quelque autre que ce soit.* Et encore : *De quel droit jugez-vous votre frère?* A plus forte raison votre pasteur. Si Dieu vous en avoit donné l'injonction, vous auriez raison de lui obéir, vous seriez même coupable d'y manquer: bien loin de là, il vous le défend en termes exprès;

I. Cor. IV. 3.

vous entreprenez par de là tous vos droits. Coré, Dathan et Abiron s'élevèrent contre Aaron, après qu'il eut laissé faire le veau d'or. La prévarication du prêtre empêcha-t-elle les rebelles d'être rigoureusement punis? Ne vous occupez que de ce qui vous concerne particulièrement. Il est bien vrai que si votre pasteur venoit à vous enseigner un autre Evangile que celui de Jésus-Christ, fût-il un Ange, vous ne lui devez point l'obéissance. Dans tout autre cas, sa conduite ne vous fait rien : c'est sa doctrine, non sa vie, qu'il faut suivre. A défaut de tout autre, vous avez dans saint Paul un maître qui vous instruit par sa vie autant que par sa parole.

Num. XVI. 11.

Ibid. 30.

Mais ce prêtre manque de charité envers les pauvres; il administre mal les biens de l'Eglise. — D'où le savez-vous? Vous prononcez avant l'information. Combien d'arrêts l'on hasarde sur de simples soupçons! Dieu n'en agit pas ainsi : avant de punir la ville pécheresse, *il faut*, dit-il, *que je descende et que je voie par mes propres yeux ce qui en est; je saurai si leur iniquité est consommée comme l'annonce ce cri qui est venu jusqu'à moi, ou si cela n'est pas.* Quand vous auriez tout discuté, tout examiné, tout vu : attendez le juge; n'entreprenez pas sur l'autorité de Jésus-Christ, c'est à lui à prononcer, non à vous. Vous êtes au rang des serviteurs, restez donc au rang des serviteurs. Brebis, ne por-

Gen. XVIII. 21.

tez pas un œil curieux sur votre pasteur, de peur de vous rendre coupable des fautes dont vous l'accusez.

Mais ce qu'il m'ordonne de faire, il ne le fait pas. Lui, vous l'ordonner? Non. Si c'étoit lui, vous n'auriez pas de récompense à prétendre; c'est Jésus-Christ qui vous le commande. Ce seroit Paul lui-même, il n'a pas droit de vous rien ordonner en son propre nom. Ce n'est donc pas à lui qu'il faut obéir, mais au Dieu qui vous parle par sa bouche.

Il devroit valoir mieux que moi.

Pourquoi, je vous prie? — Parce qu'il est prêtre. — Mais, parce qu'il est prêtre, avez-vous les charges laborieuses qui lui sont imposées? Avez-vous ses travaux, ses sollicitudes? Il doit valoir mieux que vous : qu'en concluez-vous? Si cela n'est pas, est-ce
Pag. 670. pour vous une raison de vous perdre? Toutes fois où est la preuve qu'il vaille moins que vous? On vous a dit qu'il avoit commis tel crime. Mais si l'on accusoit en votre présence tel officier du prince d'avoir dérobé la pourpre impériale, vous permettriez-vous de le redire? non, vous craindriez de vous trouver compromis en répétant d'aussi absurdes accusations; et vous oubliez, à l'égard du prêtre, que Jésus-
Matth. XII. 36. Christ a dit *qu'au jour du jugement il vous seroit demandé compte de vos paroles oiseuses*. Plutôt que de vous croire meilleur, que n'imitez-vous l'action
Luc. XVIII. 13. du publicain, gémissant comme lui, vous frappant

la poitrine, et baissant les yeux vers la terre? Vous le seriez en effet; l'opinion que vous en avez gâte le mérite de l'être. Vous l'êtes réellement? Persistez donc à l'être par votre humilité et votre discrétion : autrement vous cessez de l'être par la présomption d'une fausse confiance. Pourtant, examinez-vous bien vous-même, descendez au fond de votre conscience : *Que chacun interroge ses propres actions*, nous dit l'Apôtre, *et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il verra de bon en lui-même, et non en se comparant avec les autres; car chacun portera son propre fardeau*. Dites-moi, lorsque dans une maladie vous allez trouver le médecin, penseriez-vous à l'entretenir d'autre chose que de votre maladie, à vous enquérir si tel et tel sont dans le même cas que vous? Quand vous sauriez que lui-même n'est pas mieux portant que vous, cela vous empêcheroit-il de penser à votre mal? Vous arrêteriez-vous à lui dire, que, puisqu'il est médecin, il ne devroit pas être malade; et que, ne se portant pas mieux que vous, vous vous retirez avec votre mal, au risque de le rendre incurable (1)? En supposant ce prêtre atteint des mêmes infirmités que vous, quel profit en retirerez-vous? Il sera puni de ses fautes; vous ne le serez pas moins des vôtres. Si vous vous occupez de

Gal. v. 4. 5.

(1) Similitude empruntée à saint Jean Chrysostôme par Bourdaloue, *sur la parole de Dieu*, *Carême*, tom. III, pag. 29.

lui, que ce soit pour vous rappeler le jour où vous fûtes initié à la vie spirituelle. Un fils endure tout de la part de son père; le respect qu'il lui doit lui ferme la bouche sur ses défauts. Devez-vous moins d'égards à votre Père spirituel? Que ce soit un méchant homme que vous importe? Ce n'est pas la vertu de l'homme, qui communique aux sacrements conférés par ses mains, leur divin caractère. Leur efficacité tient aux dispositions que vous même y apportez; et toute la justice du ministre ne suppléeroit pas au défaut de ces dispositions de votre part; de même ses iniquités ne sauroient préjudicier à la vertu du sacrement. Les dons que Dieu dispense ne dépendent point du plus ou moins de mérite dans le prêtre. Il n'y a d'autre fonction que celle d'organe; c'est la grâce qui fait tout (*) (1).

« Lorsque les prêtres de la nouvelle loi entrent dans les tribunaux sacrés pour vous juger, ou montent dans les chaires pour vous instruire, voilà les titres de leur autorité : qu'avez-vous à opposer pour la détruire? Est-ce l'indignité du ministre même? Hélas! mes frères, répondoit à cette objection saint Jean Chrysostôme, je le

(*) Hom. II *in* II *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Test.*, t. VI, p. 547—551.

(1) Voyez un excellent discours du P. Le Chapelain, *sur la stérilité du ministère évangélique*, tom. II, pag. 240 et suiv; les deux sermons de Bourdaloue, indiqués dans les notes précédentes; Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 281, 221, 245; Saurin, *Prière sacerdotale de Jésus-Christ*, *Serm.*, tom. V, pag. 144; Massillon, Segaud, l'abbé Clément, Molinier, etc., *sur la parole de Dieu.*

reconnois à ma confusion ; oui je suis moins encore que vous ne pensez peut-être. Si vous ne considérez que moi, vous pouvez me regardez comme le plus vil, le plus méprisable des hommes ; mais enfin, qui que je sois, je suis ministre de Jésus-Christ. Sans cette qualité, qui d'une part me confond, mais qui de l'autre m'enhardit et m'encourage, oserais-je même paroître devant vous, bien loin d'entreprendre de vous instruire? Mais si je suis ministre de Jésus-Christ, concluez vous-même ce qui doit suivre.

» Dans vos cercles, dans la sphère des sociétés humaines, règlez les rangs, à la bonne heure sur la naissance, sur la richesse. Dans le commerce de la vie nous n'exigeons de vous ni égards, ni respects ; tous les honneurs temporels, nous reconnoissons qu'ils vous sont dus, et nous serons certainement partout les premiers à vous les rendre ; mais dans l'église, n'est-ce pas l'autorité de Jésus-Christ qu'il faut respecter? Qu'importe qui en soit revêtu? N'arrive-t-il jamais, poursuit saint Jean Chrysostôme, qu'un prince met le dépôt de son autorité entre les mains d'un sujet peu considérable par les avantages de la naissance et de la fortune ? L'autorité du monarque ennoblit tous les jours ceux qui en sont dépositaires, bien loin de pouvoir être avilie par leur bassesse personnelle : cela doit être. Mais quoi ! l'autorité de Jésus-Christ, dans toute l'étendue du ministère spirituel, n'aura-t-elle pas le même droit?

» Mais enfin, reprend saint Jean Chrysostôme, ne vous paroîtra-t-il pas singulier, rebutant peut-être, que nous insistions ainsi sur cette matière? Non, mes très chers frères, non, répond le saint docteur, je le répète, ne l'oubliez jamais ; pour nous personnellement, nous ne

demandons rien. N'ayez donc aucun égard à moi, que personne n'écoute ma parole. Eh! c'est trop peu de chose pour que vous y fassiez attention. Mais écoutez le ministre, écoutez Jésus-Christ et son Eglise, au nom de qui je l'exerce. Ajoutons cependant que si vous voulez absolument considérer le ministre lui-même, la multitude de ses devoirs mérite bien que vous ayez pour lui quelque indulgence. » (1)

Les rois ont autorité sur les corps; les prêtres l'ont sur les âmes. Les rois remettent les peines que les corps ont encourues; les prêtres, celles que les âmes ont méritées. Les uns ont le pouvoir de la contrainte; les autres, tout leur pouvoir est dans l'exhortation. On obéit aux premiers par nécessité; aux seconds par persuasion. Les rois n'ont à leur usage que des armes sensibles; les prêtres, que des armes spirituelles. Les rois repoussent les attaques des Barbares; les prêtres celles des Démons. Laquelle des deux autorités est donc la plus excellente et la plus noble? Vous voyez les rois baisser leurs têtes sous les mains du prêtre; et, dans l'ancienne loi, c'étoient les prêtres qui toujours consacroient les rois (*).

(1) L'abbé Clément, *sur le ministère évangélique*, *Carême*, tom. II, pag. 488, 491, 492, 496; Chrysost., Hom. II *in II Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 547 et seq.

(*) Hom. IV *in Isaiam.*, tom. VI Bened., pag. 127; Bourdaloue, *Dignité et devoirs des prêtres*, *Exhortat.*, tom. I, pag. 296, renvoyant au traité du même saint *sur le sacerdoce.*

HOMÉLIE V *sur la première Epître à Timothée.*
(Chap. I, vers. 18.)

Être docteur, être prêtre dans l'Eglise de Jésus-Christ, c'est être revêtu d'une dignité vraiment auguste, vraiment admirable. Elle est telle, qu'elle exige nécessairement une vocation toute divine. C'est là ce qu'autrefois on avoit uniquement en vue dans les élections saintes; et c'est également là ce qu'on se propose encore aujourd'hui, toutes les fois que l'on y procède sans passion, et que l'on n'y donne rien aux préventions humaines. Car, bien que nous n'ayons pas la prétention de nous croire admis aussi intimement à la communication des grâces de l'Esprit Saint qu'autrefois, il suffit que nous apportions dans les élections une volonté droite et sincère, pour engager Dieu à diriger lui-même notre esprit et notre langue, et à déclarer sa volonté par notre bouche. Aussi les Apôtres eux-mêmes n'avoient pas encore reçu cette effusion et cette plénitude du Saint-Esprit, lorsqu'ils choisirent saint Mathias. S'étant mis simplement en prière, ils l'élurent à l'apostolat, sans avoir égard à aucune affection humaine. Tel est le modèle que nous devons nous prescrire. Cependant notre inconcevable relâchement nous fait marcher par des voies bien différentes. Nous quittons la conduite de ces grands

T. XI Bened. Pag. 574.

Act. I. 24.

hommes ; nous sommes aveugles pour voir les choses même les plus apparentes. Le moyen que Dieu nous révèle les choses cachées ? C'étoit alors l'Esprit Saint qui élisoit les prêtres. Ainsi fut-il dit à l'Église
Ibid. XIII. 2. naissante : *Séparez-moi Paul et Barnabé.* De même, pour l'élection de Timothée : l'Apôtre déclare qu'elle se fit par une révélation prophétique.
I. Tim. IV. 14. *Ne négligez pas*, lui écrivoit-il, *la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée suivant une révélation prophétique, lorsque les prêtres du premier ordre vous ont imposé les mains avec moi.* Comme s'il lui disoit : C'est Dieu lui-même qui vous a choisi ; c'est lui-même qui vous a confié son Eglise. Ce n'est point le jugement des hommes qui vous a élu. Ne déshonorez point par votre vie le choix qu'il a plu à Dieu de faire de vous.

Pag. 475. Mais à quoi Dieu vous a-t-il engagé en vous choisissant ? *A faire que vous vous acquittiez de tous les devoirs de la milice sainte que vous avez embrassée.*

Comparaison de l'Eglise avec une milice (1).

Rom. VI. 19. *Comme vous avez fait des membres de votre corps une sorte d'armes employées au service de l'impureté et de l'injustice, de même faites les servir*

(1) Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 208 ; P. Dubosc, *More chois. des protest.*, pag. 73 et 74.

maintenant d'armes pour combattre en faveur de la piété et de la justice, afin de mener une vie sainte. Pourquoi cette comparaison avec une milice? parce que s'il y a des combats à soutenir pour tout fidèle, il y en a de bien plus graves pour le prêtre; que celui-ci a plus particulièrement besoin des armes de la sobriété, de la vigilance, de la prière; qu'il a en tête des ennemis irréconciliables, contre lesquels il doit avoir sans cesse les armes à la main.

Afin que vous vous acquittiez. L'Eglise ressemble à un camp où tous n'exercent pas le même emploi; chacun a son poste. De même ici, l'un est maître l'autre disciple. Vous, votre ministère est d'être le docteur des peuples, *chargé de conserver la foi et la bonne conscience.* Qui veut instruire les autres, doit commencer par s'instruire lui-même. Comment parviendroit-on à être un habile général d'armée, si l'on n'avoit commencé d'abord par se montrer bon soldat? Maxime que l'Apôtre s'appliquoit à lui-même quand il disoit : *Je crains qu'après avoir prêché les autres, je ne sois reprouvé moi-même.*

I. Tim. I. 19.

I. Cor. IX. 27.

Soumission aux mystères. Sources de l'incrédulité. La curiosité raisonneuse a enfanté les hérésies. Autorité des Apôtres Le reste de l'Homélie traite des châtiments dont la justice divine punit le crime de l'indigne communion. Avantages de la communion fréquente, faite avec les dispositions convenables (*). Pag. 576.

(*) Hom. V *in* I *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 434—439.

T. IX Bened. Pag. 430.

Il n'en est pas des prêtres comme des simples fidèles, dont l'Apôtre dit, en général, qu'ils sont
I. Cor. I. 2. appelés à la foi. Il leur faut une vocation spéciale et toute particulière, comme étant appelés à l'apostolat; ministère de tous le plus important, la plus excellente des grâces, et qui renferme tous les dons. Un mot suffit pour en faire bien comprendre toute la dignité. Tout ce que pouvoit faire Jésus-Christ durant son séjour parmi les hommes, il l'a délégué à ses Apôtres, pour continuer après lui son propre
II. Cor. IV. 6. ouvrage. De là ce mot de saint Paul : *Nous remplissons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche.*

La charge de l'Ange, de l'ambassadeur, de tout envoyé, est d'annoncer purement l'objet de sa mission, et dans les mêmes termes qui lui ont été exprimés. Le prêtre est appelé *Ange* dans les saintes Ecritures, parce que, comme ce messager céleste, il est tenu de transmettre fidèlement ce qui lui a été dit (*).

Le jour de l'ordination des prêtres, on leur pose sur la tête le livre des Evangiles, pour désigner que c'est là la vraie thiare de leur principauté spirituelle : de plus on veut leur apprendre, qu'encore

(*) Hom. I et II *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 8, 9, 17; Le Chapelain, *supr.*, pag. 264; l'abbé Clément, *sur le ministère évangél.*, *Carême*, tom. II, pag. 496.

qu'ils soient les conducteurs des peuples, ils sont les premiers assujettis au joug de l'Evangile, les premiers soumis à ces mêmes lois qu'ils imposent aux peuples, et qu'en même temps qu'ils donnent des préceptes aux autres, ils sont tenus d'obéir à celles qui leur sont données dans les saintes Ecritures (*).

C'est un grand malheur, une source féconde de calamités et de désordres d'être sans conducteur et sans chef, particulièrement dans l'Eglise, où l'autorité du pasteur est d'autant plus nécessaire qu'elle est d'un ordre plus relevé. Otez d'un concert de musique celui qui en est le directeur, plus d'harmonie, plus d'ensemble; ôtez d'une armée le général qui la commande; du vaisseau, le pilote qui en règle la manœuvre; du troupeau, le pasteur qui le dirige; il n'y a plus qu'anarchie, trouble, confusion. D'autre part, qu'il n'y ait point d'obéissance dans ceux qui la doivent: l'autorité du commandement s'anéantit, et les maux deviennent incalculables; autant vaudroit-il, et peut-être mieux encore, navoir pas de chef. Vous m'allez dire que vous connoissez une troisième source de maux, laquelle consiste à n'en avoir que de mauvais. Je ne vous le contesterai pas, j'irai même encore plus loin, et

T. XII Bened. Pag. 311.

(*) *De uno legislat*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 18; *Biblioth. chois*, tom. XIV, pag. 178.

je prononce hautement que ce seroit un moindre mal de n'en point avoir du tout. Au moins l'on peut se sauver tout seul, bien que la chose soit difficile ; au lieu qu'avec un mauvais conducteur, on court risque de se précipiter avec lui dans l'abîme.

Hebr. XIII. 17. Dans quel sens l'Apôtre dit-il donc : *Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis*, après avoir

Ibid. 7. dit plus haut : *Considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.* Quoi, me direz-vous, s'ils ont été mauvais, les dois-je imiter, et faut-il leur obéir? Si c'est dans la foi qu'ils ont prévariqué, fuyez-les, nul doute, vous le devez, non pas cet homme seulement, mais tout autre, fût-ce un Ange descendu du ciel. Si vous n'avez à lui reprocher que des défauts de conduite, arrêtez là votre curiosité. Ce n'est pas moi qui vous parle ainsi, c'est Jésus-

Matth. XXIII. 2. Christ lui-même. *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse.* Le Sauveur avoit commencé par exposer le long tableau de leurs désordres, et il ajoute : *Tout ce qu'ils disent, faites-le ; ce qu'ils font, ne le faites pas.* Ils vous commandent, obéissez ; ils pèchent, ne les imitez pas. Quelles que soient ses mœurs personnelles, il ne peut vous nuire : pourquoi ? Parce que leur déréglement saute aux yeux; et que, quelque dépravé qu'il puisse être jamais dans son enseignement public, il n'oseroit se faire le prédicateur de la licence ; il n'en est pas ainsi de la foi : les dogmes en sont enveloppés d'obscurités ;

et s'il a une doctrine erronée, il peut aisément trouver des esprits dociles aux insinuations de l'erreur. Quand Jésus-Christ a dit : *Ne jugez pas pour n'être pas jugés vous-mêmes*, il entend la conduite, non la foi, comme la suite de ses paroles le fait bien voir, quand il dit : *Pourquoi voyez-vous la paille qui est dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre?* Ainsi la règle subsiste : il n'est pas question, là, de la doctrine, mais des mœurs et de la conduite (1). Matth. VII. 7. Ibid. 5.

Il n'y a donc plus d'équivoque sur le sens des paroles de l'Apôtre : *Obéissez à vos conducteurs, et soyez-leur soumis, afin qu'ainsi qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme en devant rendre compte, ils s'acquittent de ce devoir avec joie.* L'avis concerne ceux qui obéissent, sans doute; il ne s'adresse pas moins aux conducteurs des peuples.

(1) « Vous n'avez donc enfin, conclut saint Jean Chrysostôme, qu'une seule précaution à prendre : à savoir, s'il enseigne bien. Le saint docteur s'explique : Ah! si vous aviez jamais le malheur d'en trouver; sans ménagement, fuyez ces Coré, ces Dathan indociles, qui se sont révoltés contre Aaron, et qui voudroient vous associer à leur révolte : fut-ce un Ange même qui vînt vous annoncer une autre doctrine que celle que vous avez apprise de Pierre et de Paul, dites-lui anathème. Mais si c'est Pierre et Paul qui vous l'envoient, c'est-à-dire si l'Eglise l'avoue, le reconnoît pour son ministre, quelle que soit sa conduite, c'est lui qu'il faut écouter. Abusât-il de son ministère, pour le rapporter aux fins les plus criminelles, rapportez le vous-même à sa véritable fin : cela suffit pour vous sauver. » (L'abbé Clément, *sur le ministère évangél.*, *Carême*, t. II, p. 498, 499.)

Si les premiers doivent obéissance et soumission à ceux qui les conduisent, les seconds doivent aussi toutes les sollicitudes du zèle et de la vigilance pastorale, aux peuples qui leur sont soumis. Ils auront à rendre compte du salut de leur troupeau. Pour cela ils veillent, ils ne marchent qu'environnés de périls, ils deviennent responsables des péchés de ceux qui leur sont confiés; pour eux, ils sont enchaînés dans un cercle de sollicitudes sans fin. Et vous, bien loin de correspondre à un tel dévouement, vous vous ensevelissez dans une lâche oisiveté, vous secouez le joug de l'obéissance due à votre pasteur, vous voulez qu'il vous sauve malgré vous! Le moyen qu'il remplisse à votre égard le vœu de l'Apôtre: *Afin*, dit-il, *qu'ils s'acquittent de leurs obligations envers vous avec joie, et non en gémissant, ce qui ne seroit pas avantageux?* Rebuté par vous, quelle vengeance auroit-il à opposer? Pas d'autre que ses pleurs et ses gémissements. Dieu saura bien prendre en main sa cause. Les larmes qu'il verse en secret amassent contre ceux qui les font couler les plus formidables vengeances. Mais celui que son imprudence a précipité dans un ministère pour lequel il n'étoit pas fait, à quels dangers il s'est exposé! Quelle terrible responsabilité que celle de tout un peuple! Que d'orages chargés de foudres pèsent sur sa tête! J'avoue que je ne comprends pas qu'un seul pasteur puisse se sauver, quand je vois d'un

côté les effroyables menaces que nous dénonce la colère céleste, de l'autre la léthargique indifférence qui règne aujourd'hui parmi nous, l'indiscrète ardeur avec laquelle tant d'hommes s'y précipitent, sans s'embarrasser des pénibles obligations qu'ils contractent! Ceux mêmes qui s'y trouvent engagés malgré eux, et parce que la nécessité seule les a contraints de se ployer sous le joug, n'ont point d'excuse légitime qui puisse pallier le crime de leur inutilité, à quels dangers s'exposent ceux qui, de leur propre mouvement, se chargent de fonctions aussi redoutables? Quelle grâce peuvent-ils se promettre de la part du souverain Juge?

Le prêtre doit être dans un continuel tremblement, tant pour les propres foiblesses que sa conscience peut avoir à lui reprocher, que dans la vue du pesant fardeau de l'administration qui lui fut imposée. Que l'on se garde bien de s'y ingérer de soi-même, si l'on n'est pas appelé; et si vous êtes appelé, fuyez, regardez-vous comme indigne d'un si haut ministère; cherchez un abri dans la solitude. S'il vous devient impossible d'échapper, veillez sur toutes vos démarches; qu'elles soient dirigées par la piété, par la vigilance chrétienne (*).

Ecoutez, mais avec la plus sérieuse attention, ce que Jésus-Christ dit aux Juifs : *Les scribes et les* T. VIII Bened. Pag. 518.

(*) Hom. XV *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 311—313; *Bibliothèque choisie*, tom X, pag 380 et suiv.

Matth. XXIII. 2. *pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites donc aussi tout ce qu'ils vous disent de faire.* De même nous vous disons des prêtres de la nouvelle loi : Ils sont assis sur la chaire de Jésus-Christ, car c'est de lui qu'ils ont reçu la doctrine qu'ils vous prêchent. *Nous faisons*, vous dit l'Apôtre, *la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ même qui vous exhorte par notre bouche.* Dans l'ordre civil, tous sont soumis aux puissances séculières et aux magistrats, tous sans exception de privilége, de naissance, de savoir, de vertus. La soumission qu'on rend au prince qui les a établis et leur délègue son autorité, prévaut sur toute autre considération, commande en leur présence le silence et le respect, quelle que puisse être l'incapacité de l'homme qui le représente. Et le ministre que Dieu lui-même a ordonné, nous ne tenons nul compte de ses ordonnances, nous n'avons pour lui que des insultes et des mépris; nous, à qui il est défendu de mal juger de nos frères, nous aiguisons nos langues contre les prêtres du Seigneur! *Nous ne voyons pas la poutre qui est dans notre œil, et nous nous offensons de la paille qui est dans le sien.* Non pas assurément que je prétende excuser, moins encore approuver les mauvais prêtres ; je les plains, et je gémis sur leur sort. Je ne veux que vous avertir, qu'encore qu'ils soient indignes de leur caractère, il n'est point permis à ceux qui sont sous

II. Cor. V. 20.

Matth. VII. 3.

leur conduite, et surtout au peuple et aux plus simples de les juger. Quelque condamnable que puisse être leur vie, c'est à vous à bien régler la vôtre, et, dans ce cas, vous n'avez aucun préjudice à appréhender dans ce qui est du ministère que Dieu leur a confié. Si le Seigneur bénit autrefois Israël par les mains de Balaam, s'il a opéré un miracle par l'organe impur du prophète infidèle, à plus forte raison accomplira-t-il son œuvre par le ministère de ses prêtres, quels qu'ils soient. Ce n'est point l'âme pure qui attire et fait descendre le Saint-Esprit par sa propre pureté, mais c'est la grâce qui opère tout (1). Un Ange, un Archange ne peuvent rien faire dans les dons et les grâces que Dieu nous a donnés; mais LE PÈRE, LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT FAIT TOUT (2). Le prêtre, le ministre ne fait que prêter sa langue et donner sa main. Il n'auroit pas été juste que dans les symboles de notre salut, c'est-à-dire dans les signes, dans l'administration de nos sacrements, la prévarication d'un

Num. XXII.

(1) « Balaam fut impie sans cesser d'être le prophète du Dieu vivant. » (Le Chapelain, *supr.*, pag. 275. Voyez plus haut, pag. 377 et suiv.)

(2) « *Fait tout* au lieu de *font tout*. Cette expression est grande et très remarquable; elle montre parfaitement bien l'unité de substance, de puissance, de vertu et d'autorité; que ces trois sont une même chose, comme l'Ecriture nous l'enseigne si formellement. » (Note de M. Le Merre, traduct. des Homélies de saint Jean Chrysostôme sur l'Evangile de saint Jean, tom. IV, pag. 307.)

autre eût pu nuire à ceux qui ont embrassé la foi (*).

Dieu permet que Pierre soit infidèle ; Pierre, la colonne de l'Eglise, le maître de toute la terre! Dieu veut que sa faute soit pour tous une leçon qui lui rappelle qu'il est homme. Tout prêtres que nous sommes, nous n'en sommes pas moins pécheurs, tributaires des mêmes infirmités que les autres hommes, puisque nous sommes pétris du même limon. Si nous ne refusons pas de nous charger d'un ministère aussi redoutable, c'est que nous comptons sur l'immense bonté de notre Dieu. Sans doute nos fautes nous rendent bien plus coupables que les autres ; Dieu le permit ainsi pour nous engager par-là même à plus de commisération envers ceux qui nous sont confiés. Si c'étoit à des Anges qu'il eût déféré l'honneur du sacerdoce, trop au-dessus du reste des hommes, ils auroient moins que nous des entrailles paternelles. Dieu appelle des hommes, précisément parce qu'ils ne sont qu'hommes et pécheurs, obligés à plus d'indulgence, en raison de l'expérience personnelle qu'ils font des infirmités humaines (**).

(*) Hom. LXXXV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, 558, 559; Le Chapelain, *sur la stérilité du ministère évangél.*, *Serm.*, tom. III, pag. 274; *Biblioth. chois.*, tom. XVIII, pag. 97.

(**) *In S. Petrum et Eliam.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 761. Voyez *Biblioth. chois.*, tom. XIII, pag. 265 ; et tom. XVI, pag. 474.

C'est du sanctuaire que sortent et tous les maux et tous les biens. Il est à l'Eglise ce que l'estomac est au corps. Le médecin que l'on appelle auprès d'un malade commence à prendre connoissance de l'état de l'estomac, et s'applique à en corriger les humeurs, parce qu'une fois rétabli dans ses fonctions, la santé est reparée; de même, si le sacerdoce remplit bien ses fonctions, tout va bien; mais qu'elles y soient négligées, l'Eglise tout entière est en souffrance. Le prêtre se doit pénétrer de la science divine pour la répandre dans les âmes qui lui sont confiées. Tous la reçoivent de lui, et la transforment dans leur propre substance. Qu'un des membres soit atteint de quelque maladie, l'estomac peut n'en être pas affecté; mais si c'est lui qui est attaqué, tous les autres membres languissent. De même des particuliers peuvent pécher sans que l'intégrité du corps des fidèles en souffre; mais que ce soit le prêtre, sa faute rejaillira bientôt par ses conséquences sur la communauté tout entière. Chacun des fidèles n'aura à rendre compte que de ses propres fautes; mais le prêtre, des fautes de tous. A l'aspect d'un arbre dont le feuillage est pâle, il est naturel de conjecturer que la racine en est viciée. Quand vous voyez un peuple sans discipline et sans religion, concluez à coup sûr que le pasteur est un mauvais prêtre (*).

(*) Hom. XXXVIII *Opusc. imperfect. in Matth.*, tom. VI Bened.,

Le prêtre est un être intermédiaire entre le ciel et la terre ; il distribue à la terre les grâces qui viennent d'en haut, et fait monter au ciel les demandes de la terre ; il apaise un Dieu irrité, et fait tomber de ses mains l'arrêt de sa justice (*).

T. XI Benedi. Pag. 495.

Qu'un homme prenne votre défense dans un tribunal humain, vous vous croyez obligé à la reconnoissance, et vous n'avez pas de termes assez forts pour la lui exprimer. N'y a-t-il que votre pasteur à qui vous ne croyez rien devoir, quand il prend vos intérêts auprès de Dieu? — Quels services me rend-il, m'allez-vous demander. Il prie pour vous, il vous régénère à la vie spirituelle, il vous prodigue ses exhortations, il vous visite et accourt à votre voix, même durant la nuit, sitôt que vous l'appelez ; et tout ce qu'il recueille de son dévouement, ce sont des reproches amers et des satires. Toutefois, qui l'obligeoit à un aussi laborieux ministère? A-t-il bien ou mal fait en s'y résignant? Pour vous, tous les agréments de la vie ; pour lui, toutes les privations. Sa vie tout entière se passe à l'église. L'Apôtre vous demande pour eux vénération, charité, en reconnoissance de tant de travaux. Une affection filiale,

I. Thess. v. 13.

pag. CLIX; Massillon, *Confér.*, tom. I, premier discours *De l'excellence du sacerdoce*, d'après ce texte : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem.*

(*) Hom. V *in vidi Domin.*, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag., p. 963; Massillon, *ibid.*, pag. 96.

est-ce trop pour des hommes qui vous ouvrent les portes du ciel, et vous introduisent dans le royaume de l'immortelle gloire?

Qui aime Jésus-Christ, aime son pasteur, quel qu'il soit, parce que c'est de ses mains qu'il reçoit les sacrés mystères (*). Pag. 496.

Lorsque vous voyez un prêtre peu digne de ses fonctions, ne vous en prenez pas à sa dignité. Ce n'est pas la chose qu'il faut condamner, mais l'homme. Judas fut un traître; tous les Apôtres l'étoient-ils? N'accusez donc pas le sacerdoce en lui-même, mais le prêtre qui déshonore son sacerdoce. Parce qu'il y a des médecins qui tuent leurs malades en leur donnant du poison pour remède, blâmerai-je la profession? Non, mais seulement l'assassin qui l'exerce (**).

Saint Paul avertit son disciple Timothée qu'il viendra dans la suite des temps fâcheux. Le moment n'étoit pas loin où l'Apôtre, parvenu au terme de ses courses apostoliques, alloit trouver à Rome la matière de son dernier combat, et dans le ciel la couronne de gloire promise à ses travaux. Sur le point de se réunir à celui qui est le principe et le centre de tous les biens, il s'occupe encore des in- T. VI Bened. Pag. 284. II. Tim. III. 1.

(*) Hom. X *in* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 344.

(**) Homil. *in vidi Domin.*, tom. VI Bened., p. 127; Le Chapelain, *supr.*, pag. 275.

térêts de son divin maître, à qui sa vie tout entière fut consacrée. Tout le temps qu'il passa au milieu de ses disciples, il l'employa à répandre dans tous les lieux du monde la doctrine du salut, et certes il étoit bien en droit de dire de lui-même:
Act. xx. 28. *Je vous déclare que je suis innocent du sang de vous tous.* Ce n'est pas encore assez pour lui; il faut qu'il pourvoie au salut de tous ceux qui viendront après lui, comme s'il devoit avoir un jour à rendre compte de leurs âmes. Ses regards pénétrants embrassent et tous les dangers et tous les besoins de l'avenir. Tel le pasteur vigilant ne borne pas ses soins à repousser l'ennemi qui se présente; sa prévoyance assure de loin la tranquillité du troupeau par de
Pag. 282. fortes barrières. C'est ce qu'il fait tant par ses écrits apostoliques, rempart pour l'Eglise, impénétrable à l'erreur, non-seulement pour le temps où il les publioit, mais pour tous les siècles à venir, que par
Act. xx. 28. ses avis adressés à tous les pasteurs : *Prenez garde à vous-mêmes*, leur dit-il, *et à tout le troupeau.* La seule chose qui nous occupe, c'est ce qui nous est propre à nous-mêmes; mais lui, ses sollicitudes s'étendent à tous(1). *Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau.* Pourquoi? Parce qu'il vous sera demandé compte des âmes de tous. Qui est-ce donc qui exige cette vigilance et d'aussi pressantes exhor-

(1) Massillon, *Confér.*, tom. 1, pag. 188.

tations? Quel danger si grand prévoyez-vous? Sommes-nous menacés de quelque malheur? L'ennemi est-il à nos portes? Apprenez-nous-le, ô vous qui, du poste élevé où vous porta l'inspiration prophétique, découvrez les choses bien plus loin qu'aucun autre mortel, et lisez dans l'avenir comme dans le présent. Pourquoi donc ce cri d'alarme? *Je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront point le troupeau.* Act. xx. 29. Deux malheurs à craindre : d'abord l'absence du pasteur et l'invasion des loups ; le troupeau sans défenseurs, et les ravages de la corruption. L'ennemi attendoit que le pasteur s'éloignât ; et à l'instant il a fait irruption. Mais à quoi sert, ô grand Apôtre, d'en avertir, s'il n'y a pas de moyen de se préserver? En abandonnant le troupeau, le laisserez-vous sans consolateur? Ecoutez la suite : *Prenez garde à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu.* Pag. 283. Ibid. 28. Dans l'absence de Paul, vous aurez l'Esprit Saint. Comme il relève leur courage par l'assistance du divin docteur où lui-même puise toute sa force! S'il les avoit effrayés par sa menace, il les rassure par sa promesse ; il éveille les sollicitudes pour prévenir les langueurs; il adoucit la crainte par l'espérance, pour empêcher le découragement. *Veillez en vous souvenant que durant trois ans je n'ai cessé, ni jour ni nuit, d'avertir avec larmes chacun de vous.* Ibid. 31. Souvenez-vous, non

pas seulement de ma personne, mais des avertissements que je vous ai donnés, mais du temps où j'étois au milieu de vous, mais de tant de sollicitudes, de larmes, de gémissements que vous m'avez coûtés. Eh! qui pourroit être insensible aux larmes d'un saint Paul (*)?

T. IX Bened. Pag. 28.

Cette élection qui vous porte ombrage, vous la croyez sans doute faite par l'ordre ou la permission du Seigneur. Pourquoi donc en murmurer? Votre mécontentement porte sur le Seigneur lui-même, puisque c'est là son œuvre. Vous vous rendez coupable à l'égard de son élu, du même crime que Caïn envers son frère; il voyoit d'un œil jaloux la faveur que les sacrifices d'Abel avoient obtenus auprès du Seigneur. Que ses sacrifices, à lui, doivent mériter plus que les vôtres; ce n'est pas là ce que je dis; seulement Dieu en sait plus que nous. Il est maître de ses bienfaits; il les dispense comme il l'entend, et toujours pour le plus grand bien. Vous êtes plus réglé dans vos mœurs, soit; mais avez-vous la capacité nécessaire? Votre vie est sans reproche. Les intérêts de l'Eglise en demandent davantage. Celui-ci est propre à telle chose, celui-là à une autre. Nos sacrés oracles ne nous laissent pas ignorer le secret de cette divine économie dans la distribution

Gen. IV. 5.

(*) *In illud : Hoc scitote, quod in novissimis diebus.* Voyez *Biblioth. chois.*, tom. XIII, pag. 204 et suiv., *sur les hérétiques.*

des talents divers. Toutefois, je conviens avec vous qu'il est une source féconde de désordres qui se sont introduits dans le sanctuaire. Quelle est-elle? c'est que dans les emplois ecclésiastiques on recherche, non le salut des âmes, non les besoins du troupeau, mais sa propre élévation et son repos. Ah! si vous étiez bien pénétré de la pensée que l'évêque appartient à tous, qu'il doit prendre sur lui le fardeau de tous, qu'on ne lui pardonne rien, qu'il est en butte à toutes les médisances, tributaire de toutes les opinions, enchaîné jour et nuit à tous les besoins, exposé de toutes parts à l'envie, à la haine, vous ne montreriez pas tant d'empressement à vous ingérer dans les offices de l'Eglise. Ne me parlez plus de ces âmes tièdes, esclaves de la faveur et de la mollesse, qui fondent sur le plus laborieux de tous les ministères l'espérance qu'elles y goûteront le repos de l'oisiveté. Non, je parle de ceux-là qui, comme le demande saint Paul, veillent, infatigables pour le salut des âmes, se sacrifiant tout entiers à l'intérêt du troupeau. Si le père, au sein de sa famille réunie sous ses yeux, est obligé à des soins continuels, quels devoirs n'a pas un pasteur à qui il est impossible de rassembler sous sa main sa vaste famille tout entière, et qui ne peut la gouverner que de loin? Vous m'allez dire : Du moins il est honoré. — De qui? Le dernier homme de la lie du peuple a droit de lui demander compte; il peut

Pag. 29.

l'insulter impunément jusque dans la place publique. — Mais on peut lui fermer la bouche; oui, quand il est question de tout autre; mais un évêque, c'est tout autre chose. Ses libéralités doivent s'étendre, non pas seulement sur ceux qui les méritent, mais sur ceux dont la vie se consume dans la fainéantise; autrement, des milliers d'accusateurs s'élèvent contre lui. Personne qui ne se permette à son sujet les jugements les plus sévères. Dans l'ordre civil, le frein des lois ou la crainte du châtiment arrêteroit quiconque se donneroit, à l'égard des magistrats, une semblable licence; mais ici pas d'autre digue que la crainte des jugements de Dieu. Aujourd'hui elle n'a plus d'action. Dirai-je quelle application l'évêque doit apporter au ministère de la parole et de l'instruction chrétienne? Parlerai-je des embarras sans nombre qu'il rencontre dans les ordinations? Mais où trouver des termes capables d'en présenter la fidèle image? Abstraction faite de ma foiblesse et de mon indignité, que je suis loin de méconnoître, il faut bien raconter les choses comme elles se passent. La vie du prêtre est sans cesse agitée comme le vaisseau battu par les vagues. Amis, ennemis, étrangers, tous jusqu'aux siens propres, semblent ligués contre lui. La puissance civile sait bien se faire obéir. Il n'y a qu'un maître pour tout l'empire. Ce qu'il ne peut faire par lui-même, il l'exécute par ses officiers. Mais ici, on est tenu de

tout faire par soi-même ; ici rien ne se fait par voie d'autorité. Que l'on montre du zèle : on passe pour dur ; que l'on ferme les yeux : on est réputé mou et indifférent. Il faut sans cesse marcher entre deux écueils, pour ne tomber ni dans le mépris ni dans la haine. Mais l'on est absorbé par les affaires. Bon gré, mal gré, il faut s'attendre à déplaire à bien des gens. Je dirai ma pensée tout entière, et je ne parle pas sans y avoir bien réfléchi : Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de prêtres de sauvés ; le plus grand nombre est de ceux qui se perdent (1). Pourquoi cela? parce qu'un aussi grave ministère exige un caractère de vertu qui n'est donné qu'à bien peu de personnes. Ecoutez l'Apôtre : quelles rigoureuses conditions il demande de l'évêque. Il veut qu'il soit fort en science, qu'il ait une patience à l'épreuve de toutes les contradictions, fortement attaché aux maximes qui sont conformes à la foi et à

(1) « Mon Dieu ! dans quels termes désolants s'énonce ici le saint docteur ! Mon langage n'est point celui d'un esprit irréfléchi ; mon langage n'est ni léger ni frivole ; daignez m'entendre. Hélas ! ce n'est point un flatteur, un homme jaloux de vos applaudissements, uniquement occupé de vous plaire ; c'est plutôt l'avocat, le guide de vos âmes, un de vos collègues dans le saint ministère, un Ange de la terre comme vous, mais qui frémit de devenir à jamais un Ange de ténèbres ; c'est un cœur vrai, ingénu, plein de candeur, qui ne veut qu'épancher dans votre sein le sentiment qui le pénètre : *Ut affectus sum, sic sentio.* Malheur, sans doute, et mille fois malheur au prêtre insensible, pour ne pas lire avec frayeur la pensée du grand Chrysostôme. » (L'abbé Carron, *Pensées ecclés.*, tom. 1. pag. 93.)

la doctrine de Jésus-Christ. Est-ce là chose facile? La perte d'une seule âme qu'il a négligé de sauver est pour lui un malheur que j'essaierois vainement d'exprimer. Mesurez-la par ce qu'elle a coûté au Fils de Dieu ; puis calculez la rigueur du châtiment. Si la loi condamne à la mort quiconque en fait périr un autre, que n'a pas à redouter le prêtre infidèle à ses devoirs, et qui entraîne ses frères dans la ruine (1)?

Avant donc de s'engager dans cet emploi qui vous prépare un long cercle de maux, apportez-y la plus sérieuse attention. On n'y entre d'ordinaire que comme dans toute autre fonction profane, dans la vue de la considération et de la gloire qui s'y attache. Quelle considération, bon Dieu! Quelle gloire! Comme elle est vaine! Mettez d'un autre côté de la balance, le compte redoutable que vous aurez à rendre : Pour quelques jours passés dans l'aisance, mettez d'autre part les supplices de l'éternité malheureuse. Dans une condition privée, vous n'avez pas de tels risques à courir ; dans le sacerdoce, impossible d'y échapper. Rappelez-vous tout ce que Moïse eut à souffrir, et quel fut le dénoûment d'une carrière marquée de tant d'épreuves et de

(1) Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 219; et tom. X, pag. 489 et suiv. ; Massillon, *Confér., passim.* ; Bourdaloue, *Exhort.*, tom. I, pag. 295 et suiv.

grandes actions; pour une seule faute qu'il a commise, il est repoussé sévèrement de la terre promise. Dans le conducteur des peuples, rien de médiocre, rien de caché; les fautes qu'il se permet ont l'éclat du rang qu'il occupe. Les choses mêmes les plus indifférentes sont pour lui matière de reproche de la part même de ceux qui ne le connoissent pas. La malignité établit des comparaisons qui ne tournent jamais à votre avantage. Bien loin de là, on vous charge des crimes les plus odieux; vous ressemblez à ces pasteurs dont parle le prophète Ézéchiel, occupés du seul soin de s'engraisser aux dépens du troupeau, nullement de le nourrir. Voyez ce faste et cette pompe : nos consuls et nos prêteurs n'en ont pas tant. A la cour, chez les grands, dans les maisons des femmes de qualité, pour eux les premières places et toutes les préséances. Quel scandale! Le temps d'aujourd'hui ne ressemble plus aux temps d'autrefois. Vous briguez cette dignité : quels moyens, quels agents comptez-vous employer que vous n'ayez à en rougir? Vous y êtes parvenu? De quel œil verrez vous désormais celui dont vous fûtes réduit à mendier le suffrage? Quel défenseur invoquerez-vous contre le témoignage de votre propre conscience? On vous y auroit contraint, toujours seriez-vous sans excuse d'avoir accepté (1). L'histoire

Ezech. XXXIV. 2.

Pag. 31.

(1) Massillon, citant saint Jean Chrysostôme, *Confér.*, tom. 1, pag. 234; *ibid.*, pag. 105.

de Simon est la vôtre. Qu'importe en effet que vous n'ayez pas offert comme lui de l'argent? votre argent, ce sont vos brigues adulatrices, vos serviles complaisances, vos sollicitations, vos démarches; il fut dit à cet infortuné : Que ton argent périsse avec toi! L'on vous dira à vous : Que vos brigues, que vos sollicitations, vos intrigues, en un mot que votre ambition périsse avec vous, puisque vous avez cru qu'il pouvoit posséder le don de Dieu par des recherches humaines (*).

Extrait de la XXIXe Homélie *sur l'Epître aux Romains.*

T. IX Bened. Pag. 736.

Notre divin Maître aime à se comparer aux pasteurs dont on connoît la tendre sollicitude pour leurs troupeaux. Pour eux, ils affrontent la rigueur des saisons, les frimats de l'hiver; pour eux, ils veillent nuit et jour, afin de les soustraire aux attaques des bêtes féroces. Si des pasteurs de brebis portent si loin le dévouement en faveur de simples

(*) Hom. III *in Acta*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 34 et suiv.; Massillon, *de l'ambition des clercs*, *Confér.*, t. I, p. 113.

Sur le devoir de la fermeté sacerdotale, voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 147—155; *Censures ecclésiastiques*, *ibid.*, tom. X, pag. 275; *Devoir de l'indulgence et de la charité pastorale*, t. X, pag. 371; tom. XIII, pag. 245—259; *Conduite envers les infidèles*, *ibid.*, pag. 218; *Devoirs du prêtre dans l'administration de l'Eucharistie; Bibliothèque choisie*, tom. XIV, pag. 344, 345; *Source de sa juridiction*, *ibid.*, tom. XVII, pag. 434.

animaux, quelle ne doit pas être la charité de ceux que Dieu a faits pasteurs des âmes! et comment accorder avec nos devoirs le léthargique sommeil où nous sommes à leur égard? Notre vie est un dévoûment de tous les jours; nul repos légitime. Se tenir dans l'inaction, craindre de s'exposer des milliers de fois à la mort pour le salut de son troupeau, ce n'est point en être le pasteur. Faut-il vous apprendre ce que c'est qu'être pasteur, ce que c'est que le troupeau qui vous est confié? Jetez les yeux sur votre modèle, Jésus-Christ : que n'a-t-il pas fait pour ses brebis? A-t-il épargné son sang? N'a-t-il pas fini par le répandre tout entier? Vous, pasteur, quand vous délaissez votre troupeau, quand vous n'êtes occupé qu'à ne rien faire, vous ne voyez donc pas l'essaim de loups dévorants qui l'assiègent! Vous avez donc bien peu réfléchi sur l'étendue des obligations auxquelles vous vous êtes engagé (1). Dans les magistratures civiles, pour de bien moindres intérêts, sollicitude sans relâche, travail de jour et de nuit, et nous, armés pour la cause du ciel, le jour même nous trouve et nous laisse dans le désœuvrement! Si nous savions qu'en nous chargeant de ce redoutable ministère, nous n'étions plus à nous,

(1) Voyez *Biblioth. chois.*, tom. x, pag. 219; et tom. XIII, p. 134; Massillon, *Confér.*, tom. I *du zèle*, etc.; Lenfant, *Ministère religieux*, *Serm.*, tom. VIII, pag. 396 et suiv.

que nous nous obligions à tous les sacrifices, même à celui de l'existence, pourquoi y courir avec tant d'avidité? Puisse ma voix être entendue, non pas des pasteurs seulement, mais du troupeau tout entier, afin que bien pénétré de la redoutable responsabilité
Pag. 377. qui pèse sur nos têtes, il en allège le poids par la docilité de sa foi, par sa soumission envers ceux qui le dirigent. C'est l'Apôtre qui vous le demande
Hebr. XIII. 17. pour nous. *Obéissez à ceux qui vous conduisent, et soyez-leur soumis, car ils veillent pour la garde de vos âmes, comme en devant rendre compte à Dieu. Ils veillent*, dit-il, et dans ce seul mot il embrasse et les travaux et les sollicitudes, et les périls sans nombre à quoi se dévoue le saint ministère. Le bon pasteur, tel que le veut Jésus-Christ, est donc un martyr véritable. Encore le confesseur sur les échaffauds ne meurt-il qu'une fois; l'autre meurt à tous les moments. Pouvez-vous donc, mes frères, connoître tout ce que vous nous coûtez de veilles et de sueurs; pouvez-vous ne pas nous seconder par vos prières, par votre assiduité, par votre ferveur, par votre charité, afin que nous soyons réciproquement, nous votre gloire et vous la nôtre? Par là vous témoignerez à Jésus-Christ l'amour que vous avez pour lui. Le sauveur des hommes recommandant au premier de ses Apôtres le soin de ses brebis, bien qu'il connût d'ailleurs ses tendres sentiments pour son
Joann. XXI. 16. maître, lui demandoit: *Pierre, m'aimez-vous*, pour

nous apprendre que le premier caractère de l'amour qu'on lui porte à lui-même, c'est d'aimer son troupeau (1). Il ne faut rien moins pour de telles fonctions, que tout l'héroïsme du courage. Ce que je dis ici ne s'applique ni à moi, ni à ceux qui me ressemblent, mais aux vrais pasteurs, à des pasteurs tels qu'un saint Paul, un saint Pierre, un Moïse. Voilà nos modèles, à nous, qui que nous soyons, pasteurs ou brebis; et il n'est personne d'entre vous, mes frères, qui n'ait à son tour le ministère de pasteur à remplir à l'égard de ses frères, de ses amis, de ses domestiques, dans l'intérieur de sa famille (*).

Souvenez-vous de mes larmes, souvenez-vous de mes chaînes, écrivoit saint Paul : à qui adressoit-il ces paroles? aux pasteurs des âmes; à ceux qu'il avoit fait venir d'Ephèse à Milet. Il ne leur demande pas seulement les efforts du zèle pour la propagation de l'Evangile, mais des larmes toutes de miséricorde pour ceux qui sont confiés à leur paternelle sollicitude. Heureuses larmes! On trouve à les répandre plus de délices que n'en goûtent les mondains au sein de leurs coupables jouissances. Demandez-le à ceux qui savent les verser : non, elles n'ont rien

T. XI Bened. Pag. 415.

Act. XX. 31.

(1) Belle imitation dans Fromentières, *Discours pour le sacre d'un évêque*, *Serm.*, tom. III, pag. 501; et dans Fénelon, *Disc. pour le sacre de l'électeur de Cologne*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 311.

(*) Hom. XXIX *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 377, 378.

d'amer ; bien loin de là, elles sont la source des plus douces voluptés. Ainsi Jérémie pleuroit-il, et ses larmes ne tarissoient pas. *Qui donnera de l'eau à ma tête, et des sources de larmes à mes yeux?* s'écrioit le prophète ; comme si la nature seule ne lui en eût pas fourni une source assez abondante pour l'ardeur des saints désirs dont il étoit consumé. Ainsi pleuroit un saint Paul, ce disciple fidèle d'un maître qui pleuroit sur le crime de la nation déicide, et exhortoit les filles de Jérusalem à pleurer, non sur lui, mais sur elles-mêmes. De ces mêmes yeux qui ont vu le troisième ciel, et les joies de la cité céleste, s'épanchent les larmes de Paul ; elles coulent pour le salut de ses frères ; c'est en les répandant qu'il a mérité de voir Jésus-Christ dans sa gloire. *J'ai averti chacun de vous avec larmes,* dit-il à ces mêmes pasteurs de Milet. Est-ce par la crainte des périls? Non assurément ; mais par l'ardente charité qui l'anime, mais pour le salut des âmes qui se refusent à la guérison qu'on vient leur offrir ; comme on pleure à l'aspect d'un malade pour qui l'on appréhende l'inefficacité des remèdes ; comme pleuroit notre Sauveur à la vue des pécheurs qui ne vouloient pas se convertir. Souvenons-nous de ces larmes ; souvenez-vous en bien, vous pères et mères, quand vous voyez vos enfants donner dans le mal ; ne les oubliez pas, ô vous tous qui cherchez à plaire ; et apprenez de lui à gémir ; ne les oubliez

Jerem. IX. 1.

Luc. XXIII. 28.

Act. XX. 31.

pas, qui que vous soyez, riches ou pauvres, riches, pour déplorer vos trompeuses prospérités, pauvres, qui serez un jour consolés; vous aussi qui êtes dans la tristesse, pour échanger vos larmes contre d'autres qui vous profiteront bien davantage. Ceux que pleure saint Paul, ce ne sont pas les morts, mais ceux qui vivent dans le péché, et qui périssent en vivant (*).

Vous êtes sans cesse présents à ma pensée, non pas le jour seulement, mais durant les ténèbres de la nuit. Je vous vois réunis dans ce temple, entrants, sortans, m'exposant les sollicitudes de votre charité: cette image fait la plus délicieuse nourriture de mon cœur, pénétré pour vous du sentiment qui fait dire à l'épouse des cantiques : *J'étois endormie, mais mon cœur veilloit.* Voilà en effet ce qui m'arrive à votre égard. Que le besoin de la nature ferme ma paupière, mon affliction pour vous, non moins impérieuse, tient mon âme éveillée; et quand le sommeil appesantit mes yeux, je crois encore m'entretenir avec vous. Ainsi les vives impressions qui nous ont occupés durant le jour, reviennent encore se reproduire la nuit à l'imagination. Et bien que vous fussiez éloignés de moi, je vous voyois, je vous

T. II Bened. Pag. 279.

Cant. v. 3.

(*) Hom. XII *in Epist. ad Coloss.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 252—254 (resserré). *Eloge de saint Paul, modèle de charité pastorale*, *Bibliothèque choisie*, tom. X, pag. 278; tom. XI, pag. 185, tom. XVI, pag. 545; La Rue, *Carême*, tom. II, pag. 77

entendois, j'étois au milieu de vous. Durant la longue absence que l'affoiblissement de ma santé m'a contraint de faire, mon amour pour vous, impatient d'une prolongation de séjour à la campagne, où j'étois allé pour recouvrer mes forces, mon amour
Pag. 280. me ramenoit sans cesse près de vous, et ne m'a pas permis d'attendre le terme de ma guérison pour me réunir à ce cher troupeau, au sein de qui je retrouve et santé et contentement, et tous les biens. J'ai donc mieux aimé revenir, bien qu'avec encore un reste d'indisposition, que d'attendre loin de vous mon parfait rétablissement, et de prolonger vos inquiétudes avec ma séparation. Les regrets que vous lui donniez parvenoient jusqu'à moi ; j'ai su même, par la correspondance que je n'ai pas cessé d'entretenir avec cette ville, que mon absence avoit occasioné parmi vous quelques plaintes dont je ne vous sais pas moins gré que des témoignages directs de votre approbation ; les uns et les autres prenant également leur source dans l'affection que vous me rendez, Et c'est pour y satisfaire que je me suis empressé de me rendre ici, moi qui ne vous avois pas un seul instant éloignés de ma pensée. A Dieu ne plaise que je voulusse m'en faire un mérite ! Comment, dans la solitude où j'étois, jouissant d'un loisir que rien ne venoit interrompre, aurois-je pu vous oublier, quand un saint Paul dans les fers, dans les horreurs de la captivité, environné de pri-

vations et de périls, aussi calme au sein d'un cachot que s'il eût été dans la plus riante campagne, s'occupoit continuellement de ses frères, ainsi qu'il le leur témoignoit par ces paroles : *Il est juste que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous porte dans mon cœur, comme ayant tous part à ma joie et à la grâce que j'ai reçue, à cause que je suis dans les liens pour la défense et l'affermissement de l'Évangile?* Tandis que son corps est chargé des liens dont l'accablent ses ennemis, son cœur n'est pas moins étroitement resserré par les chaînes de l'amour qui l'unit à ses frères. Encore les premières lui donnent-ils quelque relâche ; sa tendresse à lui n'en connoît point. Phil. I. 7.

Mais tel que les mères qui ne le sont devenues que par un douloureux enfantement se sentent, quelque part qu'elles soient, le plus vif, le plus indissoluble attachement pour le fruit de leurs entrailles ; tel, et plus fortement encore, l'Apôtre s'enchaîne à ses disciples par des affections d'autant plus intimes, qu'il y a dans l'enfantement spirituel quelque chose de plus tendre encore que dans celui de la nature. Car ce n'est pas pour une fois qu'il les enfante ; et de là ce cri qu'il leur adresse du fond de son cœur : *Mes chers petits enfants, que j'enfante une seconde fois.* Où est la mère qui résistât à de pareilles épreuves? Lui, il semble replier dans son sein ceux qu'il en a fait déjà sortir, pour leur don- Gal. IV. 19.

ner une seconde fois la naissance au prix des mêmes douleurs sans cesse renouvelées. Une mère ne les éprouve qu'un moment, et le terme de l'enfantement est pour elle celui de ses angoisses; dans le cœur de Paul, ce sont des angoisses de tous les moments. Il les éprouve et pour les infidèles Juifs, dont l'aveugle opiniâtreté lui cause de si déchirantes perplexités, et pour les fidèles eux-mêmes, dont les chutes ne lui donnent pas de moins cuisantes douleurs (*).

Telle est, mes frères, l'image du pasteur; il n'est pas seulement père, il est mère, il éprouve toutes les douleurs de l'enfantement, et met sa joie dans ses sollicitudes. Une mère souffre pour les enfants qu'elle met au monde, et elle est heureuse de ses souffrances; moi, ô mes enfants, je les ressens chaque jour ces douleurs de l'enfantement; et ce sont celles-là même qui font ma joie (**).

T. XI Bened. Pag. 533.

Priez pour moi, mes frères. Saint Paul demandoit la même grâce aux Thessaloniciens, non pas, à Dieu ne plaise! que je me compare à ce grand Apôtre; il n'avoit besoin, lui, que de consolations:

(*) Hom. X *de pœnit.*, Morel, *Opusc.*, tom. I. pag. 532—634. (Abrégé sur la fin.)

(**) Hom. III *in* II *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 392; Collet, *sur le saint ministère*, *Serm.*, tom. I, pag. 377; l'abbé Carron, *Pensées ecclés.*, t. I, p. 50; tom. III, pag. 265; *Bibliothèque choisie*, tom. X, pag. 220, 229, etc.

moi, j'ai besoin de vos prières pour soutenir ma foiblesse. Que personne ne m'en refuse donc le secours par une fausse humilité. Si vous vous unissiez tous ensemble pour élever en ma faveur vos mains suppliantes vers le Seigneur, nul doute que vous n'obtiendriez de sa miséricorde tout ce que vous lui demanderiez pour votre pasteur. La prière valut à Moïse, à Ezéchias et à Samuel les plus éclatantes victoires sur leurs ennemis : elle n'aura pas moins d'efficacité pour nous, qui avons en tête des ennemis bien plus formidables. Vous m'allez dire qu'alors c'étoit le pasteur qui prioit pour son peuple, et qu'ici ce sont les prières du peuple que j'invoque pour son pasteur. Cela est vrai : pourquoi? Parce qu'alors le pasteur avoit plus de vertu que le peuple; mais ici, du moins dans la plus grande partie du troupeau, il y a plus de vertu que dans le pasteur. Toute l'Eglise pria pour saint Pierre; et il fut sauvé de sa prison. Le prince se laisse aisément fléchir par la prière de tout un peuple qui lui demande en termes suppliants la grâce d'un coupable. A plus forte raison le Dieu de bonté se laissera-t-il attendrir à la prière de son peuple. Prêtez-moi donc, ô mes enfants, l'assistance de vos prières : soutenez nos mains chancelantes ; que les vôtres s'élèvent avec les miennes. Priez le Seigneur, priez pour moi : ce sera prier pour vous-mêmes. Nous ne sommes dans ce monde que pour votre bien ; c'est votre intérêt seul

qui nous occupe. Formez autour de moi un rempart, comme dans un jour de bataille les soldats se serrent autour de leur général, le couvrant de leurs boucliers et de leurs corps. La gloire de votre évêque, s'il en a, rejaillira sur vous et avec bien plus d'éclat; les fruits de mon ministère, c'est vous qui les recueillerez. De moi-même, je n'aurois pas l'assurance de prier pour moi, ni la confiance d'espérer que mes prières profitent aux autres. Cela n'appartient qu'à celui dont la vie et la renommée sont sans reproche, qu'à celui qui a su se rendre Dieu propice à lui-même. Mais le pécheur qui l'offense, de quel droit le prieroit-il pour autrui? Cependant, parce que je vous embrasse tous dans les affections d'une paternelle tendresse, et que la charité ose tout, je prie pour chacun de vous, pour tous vos besoins, tant corporels que spirituels, non dans l'église seulement, mais dans ma maison, et avant de rien entreprendre, quoi que ce soit. Si le patriarche Job commençoit chacune de ses journées par prier Dieu en faveur de ses enfants, n'est-ce pas pour vos pasteurs un devoir d'en faire autant pour vous, que nous engendrons à la vie spirituelle (*)?

(*) Hom. IV *in* II *ad Thess.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 388, 389.

Extrait de la xve Homélie *sur la seconde Epître aux Corinthiens*, sur les paroles de l'Apôtre : *Encore que je vous aie attristés par ma lettre, je n'en suis plus fâché néanmoins, quoique je l'aie été auparavant.* (Chap. vii, vers. 8.)

Ce que je vous ai écrit a pu vous paroître sévère, et même excessif, au point que je m'étois repenti de vous l'avoir adressé ; mais je le regrette moins en voyant le fruit qu'il a produit. Ce que l'Apôtre observe pour avoir occasion de louer les Corinthiens de leur changement. Ainsi en use-t-on à l'égard des enfants : après qu'on leur a fait subir un remède, une opération douloureuse, on les flatte quand les caresses ne peuvent plus leur nuire. T. x Bened. Pag. 542. Pag. 543.

Maintenant je ressens de la joie, non pour la tristesse que vous avez éprouvée, mais de ce que cette tristesse vous a portés à la pénitence.

L'humilité de l'Apôtre fait qu'il leur attribue, à eux-mêmes et à leur changement, tout le bien qui étoit survenu.

Utilité des réprimandes et de la tristesse qu'elles donnent. Celle-ci est de courte durée ; les avantages que l'on en recueille sont solides et permanents.

Si je ne vous avois ménagé par cette apparente sévérité le moyen de revenir, le blâme de votre

conduite seroit retombé sur moi. Voyez de là combien une molle douceur qui enchaîne notre zèle, devient préjudiciable aux pasteurs et aux fidèles.

Différence entre la tristesse selon Dieu, et celle qui est selon le monde (1).

Pag. 546. Tendresse de saint Paul pour son troupeau. Elle égale celle des pères pour leurs enfants. Dévoûment de Moïse pour le peuple de Dieu.

Commander à tout un peuple n'est pas seulement une dignité, c'est un art, et le plus noble de tous. Comparé avec l'agriculture.

Deux autorités, l'une civile, l'autre spirituelle : celle-ci, beaucoup plus excellente par son objet et par ses conséquences.

Pag. 448.

Le mobile principal de l'obéissance que l'on rend à la puissance séculière, c'est la crainte. Ici tout se fait volontairement et par amour. Ce n'est pas seulement de l'autorité, c'est une affection toute paternelle ; on n'exige rien, on persuade. Le prince dit : Si vous vous rendez coupable d'adultère, c'est fait de vous. Le prêtre menace de châtiments terribles pour le seul crime de porter sur une femme mariée d'impudiques regards. La justice humaine s'arrête au corps ; l'autorité du prêtre pénètre jusqu'à l'âme. La première ne punit que les crimes éclatants ; et encore, combien n'en est-il pas qui échappent à toute

Pag. 549.

(1) *Bibliothèque choisie*, t. XXII, p. 425.

son action! l'autre perce jusque dans les replis de la conscience. Nous avons un tribunal où l'on apprend qu'il y a un Juge suprême à qui rien n'est caché.

Aussi la loi chrétienne régit-elle la société tout entière avec bien plus de force et d'impire que la loi humaine. On est bien plus sur ses gardes quand on a à trembler sur les fautes mêmes les plus obscures, que quand l'on n'a à craindre que sur les suites de crimes exposés au grand jour.

Ici la puissance ne se donne point à prix d'argent, il faut l'avoir méritée par une vie sans reproche. Ce n'est point une récompense qui s'accorde à l'ambition, à l'oisiveté, c'est un ministère laborieux qui engage celui qui le reçoit à se regarder comme une victime dévouée au bien public.

L'autorité séculière ne fait qu'ordonner ce qu'il faut faire; la puissance ecclésiastique y joint le secours des prières et de la grâce. La première est muette sur les vérités les plus importantes à connoître pour les futures destinées de l'homme; la seconde est vraiment l'école de la morale et de la justice, le sanctuaire de la philosophie, la carrière où l'on s'exerce pour monter au ciel.

Ajoutez que de tous les gouvernements il n'en est point de plus doux. Le magistrat ne sait punir le crime que par la mort; il condamne le coupable et laisse subsister le mal; le ministère ecclésiastique Pag. 551.

s'attache moins à châtier les personnes, qu'à déraciner le vice. Vous, ô prince séculier, vous faites avec vos lois ce que feroit un homme qui, trouvant une personne malade d'un ulcère à la tête, lui couperoit la tête pour le guérir ; moi j'épargne la tête et je ne combats que le mal. J'éloigne le malade des sacrés mystères ; et après qu'il a recouvré la santé, je l'admets de nouveau à la participation de l'autel. Vous, que vous laissiez ce pécheur impuni, vous le rendez pire encore qu'il n'étoit : moi j'ai le moyen à la fois et de le punir et de le corriger.

Réforme que la foi chrétienne a apportée dans les mœurs du genre humain tout entier. Vertus nouvelles qu'elle a données au monde.

Je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin les preuves de tout ce que j'avance; il me suffit de prendre à témoin la nature entière.

T. 1 Bened Pag. 444.

Qu'est-ce, mes frères, que cette merveille? Le pasteur n'est point au milieu de nous (1); et cependant je vois dans le troupeau la même régularité qu'auparavant. Telle est la sage discipline établie par ses soins, que, même en son absence, il n'y ait pas moins d'empressement de votre part à remplir tous les devoirs, que s'il les présidoit en personne. Com-

(1) Flavien, évêque d'Antioche, où notre saint n'étoit alors que simple prêtre.

munément, quand le pasteur s'éloigne, le troupeau se disperse et erre à l'aventure ; ici rien de semblable. Loin de ses yeux, vous n'en êtes pas moins fidèles à vous rendre à la bergerie, pas moins exemplaires dans la conduite que vous y tenez. Que dis-je? non, il n'est point absent; bien que sa personne nous manque, sa présence se fait reconnoître au bon ordre du troupeau. Heureux pasteur, d'être parvenu à nous pénétrer d'un si profond attachement pour la religion et la piété! Le mérite du général se montre avec moins d'éclat, quand il est en présence de sa troupe, que quand, n'ayant point à craindre ses regards, elle conserve sa sévère discipline. C'étoit à cette gloire qu'aspiroit saint Paul, lorsqu'il disoit aux Philippiens : *Mes bien-aimés, comme vous avez été constamment dociles à mes instructions, non seulement tandis que j'étois avec vous, mais plus particulièrement encore tout le temps que je n'y étois pas*. Pourquoi alors plus particulièrement? parce que, le pasteur étant là, si le loup vient à attaquer le troupeau, il devient facile de le repousser et de le mettre en fuite ; au lieu qu'en son absence, on risque davantage de n'être pas défendu contre l'ennemi. Ajoutez que le pasteur, à la tête de son troupeau, partage avec ses ouailles la récompense de la commune édification ; mais qu'en son absence, elle appartient tout entière au troupeau. Loin de vous, votre maître, votre père ne l'ignore

Phil. II. 12.

Pag. 445.

pas ; quelque part que la Providence l'appelle, vous êtes présents à sa pensée et à son cœur. Il se représente cette nombreuse assemblée, le bel ordre qui y règne ; il est au milieu de vous, et ses regards se fixent avec plus de complaisance sur ceux qui sont loin que sur ceux qui sont près de lui. Je connois sa tendre affection pour vous, la vive et inépuisable charité dont son cœur est si profondément animé pour chacun de nous. Personne mieux que lui ne sait combien la charité est, comme le dit l'Apôtre, la source, le principe de tout bien, que sans elle tout le reste est futile, infructueux (*).

T. IX Bened. Pag. 335. Il ne se passe pas un jour où ma voix ne se fasse entendre avec éclat au milieu de mon peuple, pour le détourner des spectacles, de l'amour et de la poursuite des richesses ; et tout le monde est sourd. Comme l'Apôtre, *je ne cesse pas jour et nuit de vous avertir avec larmes.* Quoi, même la nuit, m'allez-vous dire? Pourtant nous ne sommes point rassemblés ici durant la nuit. Ce n'est pas manque de le désirer : oui, la nuit même, je voudrois me voir sans cesse au milieu de vous ; je voudrois, s'il étoit possible avec tant d'occupations qui m'accablent, me multiplier, me rendre présent à la fois dans chacune de vos maisons, assister à la table où vous vous asseyez, être près de

II. Cor. I 1.4.

(*) Hom. I *advers. Anom.*

vous dans tous vos entretiens. Et quand nous sommes réduits à ne vous convoquer dans ce temple qu'un seul jour de la semaine, les uns n'y viennent pas, les autres s'y rendent bien, mais pour ne profiter pas de ce qu'ils y entendent. Que seroit-ce donc si nous vous y gardions continuellement? Que faire à cela? On me tournera, je le sais, en ridicule, de ce que je suis toujours à dire les mêmes choses; on s'en lasse, on s'en dégoûte. Qui fait bien aime toujours à entendre les mêmes choses: on s'applaudit en secret du témoignage que l'orateur rend à vos bonnes œuvres; qui fait le mal, et le fait avec persévérance, se fatigue aisément des censures, même indirectes, qu'il entend. Dirai-je avec saint Paul: *Je suis pur du sang de tous.* Je n'oserois, hélas! en dire autant. L'Apôtre étoit dans des veilles continuelles; il ne perdoit pas un moment, sans cesse occupé tout entier du salut de tous. Ce que je dois dire, moi, c'est avec Moïse: *Le Seigneur s'est courroucé contre moi à cause de vous, parce que vous nous avez fait tomber nous-mêmes dans beaucoup de péchés.* Quand je vous vois profiter si peu de tant de moyens de salut, je tombe dans le découragement; le peu de forces qui me reste s'épuise bientôt. Car enfin, quels sont, dites-moi, les progrès que vous ayez faits dans le bien? Il y a trois ans déjà que je vous prêche, sinon nuit et jour comme saint Paul, du moins une ou deux fois la semaine:

Act. xx. 26.

Deut. iii. 26.

à quoi ont abouti tant d'exhortations? J'avertis, je reprends, je pleure, je fais éclater la profonde affliction qui me consume, ou bien je la dévore en secret, bien plus malheureux d'avoir à la dissimuler. Les larmes que je verserois en public soulageroient du moins ma douleur, tandis qu'elle s'aigrit de la contrainte où je suis de vous les dérober. Peut-être on taxeroit de vanité les pleurs que je verserois en votre présence; et j'en souffre bien davantage, réduit comme je le suis à l'unique consolation de les répandre sans témoin dans l'obscurité de mes foyers solitaires. Croyez bien ce que je dis; peu s'en faut que je n'aie désespéré de mon propre salut; mais, touché plus vivement encore du vôtre, je n'ai pas le loisir de déplorer mes tribulations, tant vous me tenez lieu de tout. Que je vous voie avancer dans le bien: la joie que j'en ressens me fait oublier tous mes maux; au contraire, que vous soyez insensibles à nos exhortations, la tristesse qui m'accable m'absorbe au point de ne plus penser à moi-même. Ainsi, quelques vives que puissent être mes peines personnelles, je fais ma joie du bien qui vous arrive; et quelque bonheur que j'éprouve, j'y suis moins sensible que je ne le suis aux maux qui vous surviennent. Est-il quelque bonheur à pré-
Pag. 336. tendre pour le pasteur, quand son troupeau souffre? Quelle espérance peut lui sourire encore? Peut-il goûter la vie? Peut-il se présenter avec confiance

devant le Seigneur? Il sera sans reproche, il n'aura pas à craindre le châtiment; innocent et pur du sang de tous, en souffrira-t-il moins des maux insupportables? Quand des fils se sont rendus coupables, leurs pères ne sont point repris à leur place; cela ne les empêche point de ressentir les plus vives douleurs. L'office des pasteurs se borne, me direz-vous, à veiller sur les âmes qui leur sont confiées. Oui, mais ils veillent comme étant responsables de ces mêmes âmes, de qui ils auront à rendre compte; et c'est là ce qui doit faire trembler un grand nombre d'entre eux. Pour moi, c'est moins ce compte qui m'effraie que la crainte où je suis que vous ne veniez à périr. Que je rende compte ou non, ce n'est pas là ce qui me tient le plus à cœur. Puissiez-vous être sauvés au jour où j'aurai ce compte à rendre! puissé-je vous voir à jamais heureux, dût-il m'en coûter de m'entendre reprocher à moi-même que je n'ai pas été aussi fidèle à mon ministère que j'aurois dû l'être! Mon inquiétude n'est pas que vous soyez sauvés par mes soins, mais seulement que vous le soyez, de quelque manière que ce puisse être. Vous ne connoissez pas quelle est la nature et la force d'un enfantement spirituel. Qui les éprouve, ces douleurs de l'enfantement, aimeroit mieux mille fois en être déchiré sans relâche, que de voir périr le moindre de ceux à qui il a donné la naissance. Je puis bien me rendre

le témoignage de n'avoir rien négligé pour le salut de mon peuple, et je n'en suis pas moins dans la douleur et dans l'effroi. Vous le reconnoissez aux pressantes sollicitudes dont je suis continuellement travaillé à votre sujet. Sans doute je pourrois vous dire : Que m'importe? j'ai fait pour ma part tout ce que je devois, je suis innocent et pur du sang de mes frères : mais ce n'est pas assez pour ma consolation. Si je pouvois vous ouvrir mon cœur et vous le montrer à découvert, vous verriez combien il est étendu, comme il vous embrasse tous tant que vous êtes, hommes, femmes, enfants : car telle est la sainte énergie de la charité. *Donnez-nous*, écrivoit saint Paul aux Corinthiens, *une place dans votre cœur, puisque, sans excepter personne, nous vous avons renfermés tous dans l'étendue de notre âme. Étendez pour moi votre cœur*, ajoutoit-il, *comme j'ai étendu le mien pour vous*. Je vous dis maintenant comme l'Apôtre : *Donnez-moi une place dans votre cœur*, lui qui portoit dans le sien Corinthe tout entière. Vous m'aimez, je le sais, vous me portez dans votre cœur; mais quels fruits puis-je recueillir ou de l'affection qui me lie à vous, ou de celle que vous me rendez, si je n'ai pu réussir encore à vous inspirer les sentiments d'amour que vous devez à notre Dieu? Loin de m'en réjouir, ce n'est là pour moi qu'un nouveau sujet de la plus profonde affliction. Je ne vous adresse point de reproches. *Je*

II. Cor. VIII, 2.

vous rendrai, avec l'Apôtre, *le témoignage que vous consentiriez, s'il étoit possible, à vous arracher les yeux pour me les donner*. Moi, en échange, je suis prêt, non-seulement à vous prêcher l'Evangile, mais à vous sacrifier ma vie. Nous aimons et nous sommes aimés; mais ce n'est point là le seul intérêt qui nous occupe à ce moment; commençons avant tout par aimer Jésus-Christ, parce que c'est là le prèmier des commandements. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*. L'autre, semblable à celui-ci, ne vient qu'après : *Vous aimerez le prochain comme vous-même*. Fidèles à ce second commandement, nous avons surtout besoin, vous et moi, de satisfaire au premier, mais dans toute l'étendue qu'il exige. Aimons-donc Jésus-Christ comme il veut être aimé, vous savez quelles récompenses sont réservées à ceux qui l'aiment (*).

Gal. IV. 15.

Matth. XXII. 37. 39.

Le bon pasteur doit réunir ces deux qualités, l'une, d'être à l'égard de lui-même sévère et inflexible; l'autre, d'être plein de douceur et d'indulgence pour ceux qu'il gouverne...

T. IX Bened. Pag. 31.

Dieu nous garde d'obtenir vos applaudissements aux dépens de votre salut! Combien je voudrois vous prouver par des témoignages sensibles jusqu'à quel point vous m'êtes chers; oui, plus chers, plus

(*) Hom. XLIV *in Act.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 389—391.

nécessaires à ma vie que la lumière du jour. A quoi me serviroit d'en contempler les clartés, si les mêmes yeux qui jouiroient de ce délicieux spectacle, étoient attristés par l'image de vos infidélités? La lumière ne plaît aux yeux qu'autant que le cœur sourit à la joie; elle n'est plus qu'importune, sitôt que l'âme est flétrie par la douleur. Plaise au Ciel que vous n'ayez jamais à le connoître par expérience! Mais que j'aie le malheur de voir quelqu'un de vous pécher, mon affliction, vous en serez les témoins, ne sera pas moindre que celui de qui la souffrance éloigne de ses yeux le sommeil. Tout s'anéantiroit pour moi jusqu'à l'espérance; mon unique désir est que vous avanciez dans le bien. Personne au monde qui vous aime plus tendrement que moi, personne qui vous soit uni par des nœuds plus étroits. Vous êtes tout pour moi, père, mère, frères, enfants. Ne vous prévenez-donc point quand je vous adresse des reproches afin de vous amener à la réforme de vos mœurs. Je ne me refuserois pas à apprendre de vous; car nous sommes tous frères, et il n'y a pour nous tous qu'un seul maître (*).

(*) Hom. III *in Act.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 37, 38.

Au retour de son premier exil.

Que vous dirai-je? Quel langage tenir? Dieu soit béni! c'est là ce que je disois en m'éloignant de vous, empruntant les paroles du saint homme Job : *Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles.* C'a été là le texte de mes adieux; ce sera là encore mon texte à mon retour. *Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles.* Les circonstances ont pu changer; l'esprit et le langage ne changent point. Les saisons diverses ont toutes une même fin, la prospérité des champs. Béni soit Dieu, qui a permis mon exil! béni soit Dieu, qui a ordonné mon rappel! béni soit Dieu, et quand il envoie la tempête, et quand il fait succéder le calme à l'orage! Je répète ces paroles, pour vous bien pénétrer du devoir de bénir Dieu en toutes choses. Bénissons-le quand il nous frappe, et il mettra un terme à la disgrâce; bénissons-le dans la prospérité, et il la rendra durable. Le patriarche dont je vous proposois l'exemple rendoit grâces au Seigneur tant qu'il fut riche; devenu pauvre il le glorifioit encore. Nulle violence à l'égard de ses frères, dans son premier état; nulle plainte envers Dieu dans sa condition nouvelle. Dans les bons comme dans les mauvais succès, reconnoissons la Providence, qui dispose à son gré les uns et les autres. Le pilote éprouvé ne se relâche

T. III Bened. Pag. 424.

Job. I. 22.

point dans le calme, pas plus qu'il ne se laisse abattre par le gros temps. Béni soit Dieu, qui conduit tous les événements! Séparé de vous, de corps, je ne l'ai pas été un moment de cœur. Vous voyez à quoi ont abouti les persécutions : elles n'ont fait que ranimer le zèle, enflammer l'attachement, et multiplier les témoignages de la commune bienveillance. Jusqu'ici, j'étois cher à mon peuple, aujourd'hui, les Juifs eux-mêmes respectent votre pasteur; on vouloit m'isoler de mon troupeau, aujourd'hui, ce qui m'étoit étranger fait partie de la famille. Faut-il en remercier mes ennemis, ou plutôt la seule miséricorde divine qui a fait servir à ma gloire leurs iniques desseins. Les Juifs, en crucifiant Jésus-Christ, ont procuré le salut du genre humain. Grâces en soient rendues, non pas sans doute au peuple déicide, mais à Jésus crucifié! Que nos ennemis voient les choses du même œil que Dieu, et ils apprendront quelle paix leurs persécutions ont fait naître, quelle gloire elles nous ont ménagée. Auparavant, l'Eglise seule étoit remplie, maintenant, la place publique
Pag. 425. est devenue une église. La plus parfaite harmonie a régné entre le chef et les membres. Vos saintes assemblées n'ont point été interrompues, tous y gardoient le plus profond silence; tous étoient dans le recueillement; d'un côté les chants sacrés qui retentissoient vers le ciel, de l'autre des cœurs pénétrés. On célèbre aujourd'hui des jeux publics : per-

sonne n'y assiste, tous ont accouru en foule dans l'église..... Ai-je eu tort de vous dire que l'on retire de grands avantages de la tribulation, quand on la supporte avec courage? Voilà pourquoi je vous ai rassemblés dans l'église dédiée aux saints Apôtres. Persécutés, nous nous sommes rendus auprès des saints persécutés eux-mêmes. Nous sommes venus vers Timothée, ce nouveau Paul, vers les corps vénérables qui ont porté les stigmates de Jésus-Christ. Ne craignez pas la tentation tant que vous aurez une âme courageuse; c'est ainsi que tous les saints ont été couronnés. La souffrance qui affecte le corps est sensible et douloureuse, mais on est bien dédommagé par la paix de l'âme. Plaise à la bonté divine de nous mettre souvent à de pareilles épreuves! ainsi le pasteur se réjouit de souffrir pour ses brebis. Comment exprimer ma joie? Quelque part que mes yeux se portent, ils ne découvrent dans cette vaste enceinte aucun vide. La vigne spirituelle a étendu ses rameaux; les filets se rompent tant la pêche est abondante. Où sont allés ceux qui désoloient le troupeau? ô prodige! Le pasteur étoit loin, les brebis ne pouvoient entendre sa voix; seules, abandonnées à elles-mêmes, elles ont mis les loups en fuite. O courage des brebis! ô beauté de l'épouse! Dans l'absence de son époux, elle a dispersé les prétendants. Comment, chaste épouse, avez-vous éloigné les téméraires? Comment êtes-vous restée

fidèle à votre époux? Je n'ai point pris les armes, je ne me suis armée ni de piques ni de boucliers; j'ai fait uniquement briller à leurs yeux ma beauté, et ils n'en ont pu soutenir l'éclat. Où sont-ils maintenant? Ils sont confondus; et nous, nous triom-
Ps. CXIII, 23. phons. *Que le Seigneur vous comble de nouveaux biens, vous et vos enfants.* Qu'il accorde à votre zèle toutes ses récompenses. Terminons ici ce discours, en rendant grâces de tout au Dieu miséricordieux à qui appartient la gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il (*).

Discours sur son ordination, prononcé à Antioche.

T. I Bened. Pag. 436. Ce que vous voyez est-il vrai? ne seroit-ce que l'erreur d'un songe de nuit qui nous abuse, et sommes-nous en effet éveillés? Ce que vous avez sous les
Pag. 437. yeux, et qui n'est que trop réel, est plus incroyable qu'un songe. Trop prévenu pour mes foibles talents, le peuple d'une grande ville, un peuple aussi nombreux et aussi distingué, attend de moi un discours d'un mérite supérieur. Cependant, quand je trouverois en moi des fleuves intarissables d'éloquence, pourrois-je voir ce grand nombre de personnes accourues pour m'entendre, sans que la

(*) Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 901, 902; *Bibliothèque chois.*, tom. XIII, pag. 153 et suiv.

crainte arrêtât le cours de mes paroles? Mais lorsque, loin de trouver en moi les termes d'une riche élocution, j'y trouve à peine de modiques ruisseaux, n'ai-je pas lieu d'appréhender que la frayeur ne les tarisse et ne laisse entièrement à sec mon génie troublé? Je crains que le peu de pensées médiocres que j'ai recueillies avec peine ne m'abandonne dans l'embarras où je me vois, et ne laisse mon imagination dépourvue. Je vous prie donc tous, dans quelque rang que vous soyez, puisque vous avez causé mon embarras par votre empressement à venir écouter un orateur novice, je vous supplie de m'inspirer de la confiance par la ferveur de vos prières, de demander à celui qui donne la parole pour annoncer avec force l'Evangile, qu'il délie ma langue en ce jour, puisque c'est à cause de vous que je me suis hasardé de paroître sur un si grand théâtre. Oui, c'est votre bienveillance, dont l'empire est si puissant sur mon âme, qui m'a déterminé à parler en public, moi qui ai si peu d'expérience pour la parole; c'est votre bienveillance qui m'a fait entrer dans cette lice d'instruction, moi qui jusqu'à ce jour, éloigné de ces exercices, me suis tenu parmi les auditeurs et me suis borné à un loisir tranquille. Ps. LXVII. 12.

Ayant à parler pour la première fois dans l'église, j'aurois voulu offrir les prémices de mes discours au souverain Etre de qui je tiens l'organe de la parole. Que pourroit-il y avoir en effet de plus convenable? Pag. 348.

N'y a-t-il que les fruits de la terre dont les prémices soient dus au Seigneur? Un prophète exhorte ceux qui l'ont offensé d'apporter à son autel, non des troupeaux de bœufs, ni des mesures de farine, ni une tourterelle, ni une colombe, ni aucune autre
Osée XIV. 3. offrande semblable, mais *des paroles*. Quoi! des paroles peuvent-elles former la matière d'un sacrifice? Oui, et le sacrifice le plus noble, le plus auguste, le plus excellent de tous. Qui est-ce qui nous en assure? Celui qui étoit le plus versé dans cette doctrine, le grand et généreux David. Ce prince, rendant à Dieu des actions de grâces pour une victoire qu'il avoit remportée sur ses ennemis, s'expri-
Ps. LXVIII. 31. moit à peu près de la sorte : *Je célèbrerai le nom de Dieu par des cantiques, je relèverai sa gloire par des louanges*. Ensuite, voulant montrer toute l'excellence de ce sacrifice, il ajoute : *Et ce sacrifice sera plus agréable au Seigneur que celui d'un jeune taureau dont les cornes et les ongles commencent à pousser*. J'aurois donc voulu immoler aujourd'hui cette victime non sanglante, et offrir à Dieu ce sacrifice spirituel.

Mais hélas! un sage me ferme la bouche et m'ef-
Eccle. XV. 9. fraie en me disant : *La louange n'est point belle dans la bouche du pécheur*. Et comme dans les couronnes il ne suffit pas que les fleurs soient pures, si la main qui les arrange ne l'est aussi, de même dans les hymnes sacrées, il ne suffit pas que les

paroles soient saintes, si l'âme qui les dispose ne l'est encore. Que ferai-je donc? me sera-t-il interdit de célébrer le Maître de tous les hommes? sera-ce en vain que j'aurai réclamé le secours de vos prières? à Dieu ne plaise que ce soit en vain! J'ai trouvé une autre manière de glorifier le Seigneur, c'est de le louer dans ses saints. Je le louerai donc dans ses serviteurs fidèles. Eh! quel autre est plus digne de nos louanges que le docteur et le maître de notre patrie. Pag. 439.

Eloge de l'évêque Flavien. Sa frugalité, sa vigilance, sa modestie, sa sagesse. Pag. 440.

Si vous daignez aussi vous occuper de moi, demandez au Seigneur qu'il nous fortifie de sa grâce. Nous avions besoin de secours, même auparavant, lorsqu'éloignés des affaires, nous menions une vie privée. Mais depuis que nous sommes élevés au sacerdoce, soit par l'empressement des hommes, soit par une faveur, d'en haut, depuis que l'on nous a imposé un aussi pesant fardeau, nous avons besoin de beaucoup d'aide et de prières, afin de pouvoir remettre au Seigneur tout le dépôt qu'il a mis entre nos mains, dans ce jour où ceux à qui on a confié des talents paroîtront pour en rendre compte (*). Pag. 443.

(*) *Sermo cum presbyter fuit ordinatus.* Traduction, à peu de différence près, d'Auger, *Extraits de S. Jean Chrysostôme*, t. II, p. 482. La fin de ce discours rappelle la célèbre péroraison par laquelle Bossuet

Extrait de la 1re Homélie *sur l'Épître aux Philippiens*. (Chap. I, vers. 1 et suiv.)

Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes.

T. XI Bened. Pag. 194.

Saint Paul ne joint point ici à son nom la qualité d'Apôtre, il semble se réduire au titre de serviteur de Jésus-Christ; titre non moins honorable, glorieux privilége, de quel émanent tous les biens, quand ce n'est pas un vain nom; quand, à l'exemple de cet Apôtre, on s'est dégagé de la chaîne du péché; que comme lui l'on ne connoît pas d'autre servitude que celle qui nous attache à Jésus-Christ. Dans son Epître aux Romains, il s'étoit de même appelé le serviteur de Jésus Christ. Ecrivant aux fidèles de Corinthe et à Timothée, il se qualifie Apôtre; c'est que se proposant de leur donner divers réglements de conduite, il a cru devoir sanctionner par l'autorité apostolique, les ordonnances qu'il établissoit, tandis que dans son Epître aux Philippiens, il ne leur prescrit que ce qu'ils avoient eux-mêmes sous les yeux.

A tous les saints en Jésus-Christ qui sont à Phi-

termîne son Oraison funèbre de Condé : Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau, etc.

lippes. Les Juifs se donnoient souvent le nom de saints ; ils s'appelloient le peuple saint comme étant le peuple de Dieu. L'Apôtre ajoute : *Saints en Jésus-Christ*, parce qu'il n'y a de *saints* que ceux qui le sont en Jésus-Christ : tout le reste n'est que profane.

Avec les évêques et les diacres. Est-ce qu'il y avoit plusieurs évêques dans une même ville ? Nullement. Le mot évêque s'appliquoit indifféremment aux prêtres, souvent même il se donnoit au simple diacre. Saint Paul écrivant à Timothée, lui dit : Remplissez votre ministère, διακονιαν, bien qu'il fut évêque, témoin le précepte qu'il lui donne de *n'imposer pas légèrement les mains ;* ce qui est le privilége de l'épiscopat, et ne peut point s'attribuer au simple prêtre. De même dans son Epître à Tite. D'où nous conclurons que dans la primitive l'Eglise, les évêques étoient appelés indistinctement prêtres et diacres. C'est encore aujourd'hui l'usage que des évêques s'écrivant entre eux, se donnent le nom de *prêtre, conseniorem et comministrum*, coopérateurs à l'œuvre du saint ministère. Depuis, on a distingué les degrés de la hiérarchie ; et nous ne confondons plus celui qui est évêque avec celui qui est simplement prêtre (*).

Pag. 195.

I. Tim. v. 21.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 6, 7 ; *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 265. Voyez l'examen de la doctrine de saint Jean Chrysostôme sur la prééminence de l'épiscopat dans l'ouvrage de Corgne, intitulé : *Droit des évêques*, tom. I, pag. 179.

T. XI Bened. Pag. 604.

Diacres. Après avoir parlé des évêques, insistant sur les qualités qu'ils doivent avoir, sur les fonctions qu'ils ont à remplir, sur les privations qui leur sont imposées, saint Paul passe immédiatement aux diacres. Pourquoi n'a-t-il pas fait mention des prêtres? parce que les devoirs qu'il a établis sont communs à ceux-ci comme aux évêques; toute la différence entre les uns et les autres tient à l'ordination que les évêques ont de plus que les simples prêtres.

I. Tim. III.

Comme eux, les diacres doivent être irrépréhensibles, chastes, exerçant l'hospitalité, la bienfaisance, évitant les procès, l'attachement aux richesses, ennemis de toute dissimulation, de toute duplicité dans le langage, fléau le plus dangereux dans l'Eglise; il leur est enjoint, comme à eux, de se garantir de l'intempérance, d'être modérés dans l'usage du vin, de ne point chercher à faire de gains illicites, de garder le mystère de la foi dans une conscience pure. Ils ne doivent point être pris parmi les néophytes; et il faut qu'ils aient commencé par être éprouvés. En effet, n'y auroit-il pas une inconséquence palpable, lorsque nous nous garderions bien de confier à un esclave nouvellement acheté, aucune fonction importante dans le gouvernement intérieur de notre maison, avant de nous être bien assurés de sa fidélité et de son intelligence; ne seroit-ce pas, dis-je, la plus haute inconséquence de donner les premières dignités à des novices entrés d'hier dans l'Eglise de Dieu?

Que les femmes de même, ajoute l'Apôtre (il parle des diaconesses), soient d'une conduite honnête, exemptes de médisance, sobres, fidèles en toutes choses. On veut que le précepte s'applique généralement à tout le sexe. Ce qui est contre la suite des paroles de l'Apôtre : par les femmes dont il est ici question, il entend évidemment les diaconesses. I. Tim. I. v. 5.

Saint Paul ne leur permet pas d'avoir été mariées plus d'une fois : même règle par rapport aux diacres. Le bon ordre, la décence, la régularité, tout l'exige; l'obligation d'être sans reproche pèse sur tous également (*).

Au temps de l'Eglise naissante, nous voyons que les Apôtres eux-mêmes prenoient souvent conseil de ceux qui leur étoient soumis. Quand il fut question d'établir les sept diacres, ils en déférèrent le choix au peuple. Ainsi, pour l'élection de saint Mathias, ils en délibérèrent avec l'assemblée générale des fidèles, tant hommes que femmes. L'esprit de notre gouvernement n'est point du tout ni une orgueilleuse domination de la part de ceux qui commandent, ni une servile dépendance de la part de ceux qui obéissent; c'est un gouvernement purement spirituel, où ceux qui ont l'autorité ne l'ob- Act. VI. 3. *Ibid.* I. 15.

(*) Hom. XI *in Epist. ad Timoth.*, Morel, *Nov Testam.*, tom. XI, pag. 604, 605; *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 137.

tiennent qu'à la charge d'avoir plus à travailler pour le salut de tous, non pour en être distingués par la pompe des honneurs (*).

Assistance due aux ministres des autels.

Arrêtez-vous à considérer sur combien de motifs Jésus-Christ fonde le devoir d'honorer ses Apôtres, de les bien accueillir, d'exercer envers eux l'hospitalité. J'en découvre huit principaux; le premier dans cette parole : *Que celui qui travaille mérite qu'on le nourrisse;* le second, parce qu'il les a envoyés sans argent et sans biens; le troisième, parce qu'il les expose à de grands travaux et à des dangers sans nombre pour l'intérêt de ceux qui les recevront; le quatrième, parce qu'il leur confère le don des miracles; le cinquième, parce qu'à leur seule parole, la paix, le plus grand des biens, entre avec eux dans les maisons qui les accueillent; le sixième, parce qu'il menace de punir ceux qui refuseront de les recevoir, plus sévèrement que ne l'avoient été Sodome et Gomorrhe; le septième, parce qu'en les recevant, c'est Dieu lui-même et Dieu son père que l'on reçoit; le huitième enfin, parce qu'il promet à ceux qui les recevront, la récompense qui est due au juste et au prophète (1). Une seule de ces con-

(*) Hom. XVIII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 674. *Hiérarchie*, voyez *Bibliothèque choisie*, tom, XIII, pag. 265.

(1) Matth. I 10. — Luc. X. 4. — Math. XXIV. 9. — Marc. XV. 18. — Matth. X. 13. — *Ibid.* 14 15. 41.

sidérations suffit pour pénétrer les âmes fidèles de la nécessité de ce devoir. Qu'un général sorti du champ de bataille avec d'honorables blessures et de glorieux avantages remportés sur l'ennemi, vînt vous demander asile dans votre maison, refuseriez-vous de lui en ouvrir les portes?

Mais, où sont aujourd'hui les Apôtres pour mériter un semblable accueil? — Jésus-Christ a prévu l'objection. Il y répond en déclarant qu'il récompensera cet acte de charité, non en raison du mérite de celui qui est reçu, mais selon le zèle de celui qui reçoit (*).

Saint Paul témoigne aux Philippiens sa joie de la participation *qu'ils avoient prise à l'Evangile, depuis le premier jour qu'il leur avoit été annoncé, jusqu'à maintenant* (1). Témoignage bien glorieux en effet, qui semble ne convenir qu'à des Apôtres, qu'à des prédicateurs de l'Evangile. Comme s'il leur disoit : Vos soins ne se sont pas bornés à votre seule cité; ils s'étendent bien par-delà le dépôt qui vous a été confié. Votre généreux empressement vous

T. XI Bened. Pag. 195 Phil. I. 4. 5.

Pag. 196.

(*) Hom. XXXVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 419, 420; Bourdaloue, *Dignité et devoirs des prêtres*, *Exhort.*, t. I, p. 289.

(1) Le grec porte : Επι τη κοινωνιᾳ υμῶν εις το ευαγγελιον. Amelotte traduit : Pour l'aumône que depuis le premier jour, jusqu'à cette heure, vous avez fournie pour l'Evangile de Jésus-Christ. La suite confirme ce sens, beaucoup plus clair et plus littéral que celui de la Vulgate et des autres interprètes françois.

associe à tous mes travaux ; il vous multiplie et vous transporte dans tous les lieux où je suis ; il partage avec moi le ministère de la prédication. Ce n'a pas été un zèle d'un moment et de quelques jours, mais soutenu sans relâche depuis le moment où la foi est entrée parmi vous ; il a fait reconnoître en vous de véritables Apôtres. Il se plaint ailleurs qu'il n'avoit point rencontré partout le même empressement. Mais pour les Philippiens, il se félicite avec eux de la tendre charité qu'ils lui avoient prodiguée, bien qu'ils fussent éloignés de sa présence. Assister les ministres de l'Evangile, c'est participer soi-même à la prédication de l'Évangile. Vous secourez dans ses besoins l'Apôtre qui l'annonce : vous avez droit à la même couronne que lui. Dans les combats, le prix de la victoire n'est pas seulement pour celui qui a fait tête à l'ennemi ; il n'appartient pas moins à ceux qui ont soutenu l'athlète dans sa lutte. Servir les saints est donc quelque chose de bien glorieux. Tel homme s'est dépouillé de ses biens pour l'amour du Seigneur ; uniquement occupé de Dieu, attentif à ne se permettre aucune parole, aucune pensée qui blesse sa sainte loi, il s'est élevé à la plus haute perfection. Quelque loin que vous soyez de l'imiter, il dépend encore de vous de l'égaler dans ses récompenses. Comment cela ? en lui rendant tous les services qui sont en votre pouvoir, en prenant sa défense, en l'assistant dans ses be-

soins. Par là, n'aplanissez-vous point pour lui la voie étroite et difficile où il est entré? Les pieux solitaires dont la vie réellement angélique qu'ils mènent au fond de leurs déserts vous transporte d'admiration, et excite dans vos cœurs un chagrin Pag. 197. secret de leur ressembler si peu, il ne tient donc qu'à vous de vous en rapprocher par le moyen que je vous indique. Bonté ineffable de notre Dieu, qui veut bien ménager par là même aux cœurs les plus froids et les plus incapables d'embrasser les durs exercices de la pénitence, une voie bien plus facile pour arriver au même but! C'est ce que saint Paul appelle *Communiquer à l'Evangile de Jésus-* II. Cor. II. 4. *Christ....*

Quel est celui d'entre nous qui ne voulût entrer Pag. 199. avec un saint Paul en communauté de grâces et de dangers? Il vous suffit de le vouloir, vous en aurez toujours un moyen bien facile. — Quel est-il? — C'est d'assister dans leurs adversités ceux qui conti- Math. x. 41. nuent le ministère d'un saint Paul, ceux qui, comme lui, sont persécutés pour le nom de Jésus-Christ. Mais, allez-vous me dire, où rencontrer aujourd'hui des saint Paul? Et voilà aussitôt matière à d'inju- Pag. 200. rieuses comparaisons, à l'aigreur des censures et des préventions. Qu'il n'y ait plus de vertu comme celle-là, j'en tombe d'accord (1); mais pourquoi Jésus-

(1) Bourdaloue, *Jugement téméraires*, *Carême*, tom. III, pag. 155.

Christ nous dit-il : *Qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète.* Non, mes frères, il n'est plus parmi nous de saint Paul ; mais nous vous prêchons toujours le même Evangile que prêchoit saint Paul. Les Philippiens, dont il loue la charité, n'avoient pas attendu, pour l'exercer à son égard, qu'il fût dans les chaînes ; ils l'avoient fait du moment où l'Evangile leur avoit été annoncé. Ils l'avoient fait, ainsi qu'il le déclare lui-même, quand d'autres l'abandonnoient.

Sans parler des persécutions ouvertes auxquelles l'expose son ministère, combien de contrariétés de tout genre le pasteur n'a-t-il pas à surmonter ? Ce sont les veilles assidues, c'est la fatigue de la prédication et de l'enseignement, c'est l'injustice des préventions, l'amertume des censures, des faux jugements et des accusations, les calomnies journalières contre lesquelles il a sans cesse à lutter. Appeler sur sa personne les traits de l'envie et de la malignité, quand on pourroit vivre au sein de la retraite, dans une tranquille indépendance ; comptez-vous cela pour peu de chose ? Anxiété cruelle, pénible alternative ! D'un côté, le devoir qui me presse de vous solliciter à secourir les saints, à vous montrer charitables, généreux à l'égard de leurs personnes ; d'autre part, la crainte que vous ne me soupçonniez de m'occuper plus de leur intérêt que du vôtre. Mais non, mes frères, non, soyez-en bien

convaincus, c'est bien moins pour eux que je parle que pour vous-mêmes. Cette proposition ne sera pas difficile à prouver. Ce n'est pas eux qui gagnent le plus à vos largesses, c'est vous-mêmes. Ce que vous leur donnez ne manqueroit pas, que vous le veuilliez ou non, de passer bientôt en d'autres mains. Il n'en est pas ainsi de ce qu'ils vous donnent en échange. Au contraire, nulle comparaison entre ce qu'ils reçoivent et ce qu'ils rendent. Si vous ne le pensez pas, je cesse d'être leur intercesseur auprès de vous, je suis le premier à vous dire de ne leur rien donner. Non, mes frères, ne vous dépouillez pas, si vous n'êtes dans la persuasion que c'est vous, vous seuls qui êtes les obligés, eux les bienfaiteurs. Ce qui me tient le plus à cœur, ce n'est pas que les saints trouvent leur subsistance; vous la leur refuseriez, d'autres y pourvoiroient. Ce qui m'importe surtout, c'est que vous acquériez quelque moyen de réparer vos péchés. Cette aumône que vous leur faites, ce n'est pas à eux qu'elle profite pour la rémission de leurs péchés; mais à vous, de qui elle rachette les fautes. Cette aumône ne sert qu'au soulagement de leurs besoins corporels; vous, en la faisant, c'est votre âme que vous ornez des plus brillantes couronnes. On a vu de simples particuliers se donner des rois pour héritiers, en leur léguant leur patrimoine : qui étoit le plus honoré, de celui qui recevoit ou de celui qui donnoit? Vous, de même,

donnez-vous Jésus-Christ pour héritier ; par là vous assurez bien mieux votre succession. Vous demandez un saint Paul avec qui vous puissiez partager vos biens ; moi, je vous montre bien plus qu'un saint Paul : c'est pour Jésus-Christ lui-même que je vous demande (*).

T. XI Bened. Pag. 272.

Lorsque nous sollicitons de votre charité quelques secours en faveur des personnes consacrées à Dieu, de celles que l'Apôtre appelle *les saints*, on a grand soin de nous objecter les paroles par lesquelles Jésus-Christ défend à ses Apôtres d'avoir ni or ni argent, ni souliers, ni ceinture, de posséder plus d'une tunique. Quoi donc! les saints Apôtres contrevenoient-ils à l'ordre de leur maître, quand ils portoient une chaussure? Saint Pierre, par exemple, à qui, dans sa prison, l'Ange dit : *Mettez votre ceinture et chaussez vos souliers*. Saint Paul, quand il recommande à Timothée de lui apporter en venant le manteau qu'il avoit laissé à Troade, des livres et des papiers, et l'on en prend occasion d'accuser l'Evangile de contradictions! On oublie que ce conseil n'étoit donné que pour un temps, qu'il n'engageoit pas pour toutes les circonstances, et qu'il restoit soumis à la loi de la nécessité. S'il eût fallu le prendre à la rigueur, saint Paul auroit-il pu

Matth. x. 9.

Act. XII. 8.

II. Tim. IV. 13.

(*) Hom. I *in Epist. ad Phil.* ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 8—13.

entreprendre tant de courses laborieuses pour la propagation de ce même Evangile? — Les Israélites dans le désert s'en passoient bien. —Oui, parce que les miracles y suppléoient. Pourquoi donc la même Providence ne subvient-elle point par des œuvres également extraordinaires, au secours de ses Apôtres? C'est moins pour eux que pour vous-même, ô mon frère. Pour vous apprendre comment vous devez vous comporter à leur exemple dans l'usage des biens ou des privations, dans la santé ou la maladie; pour vous ménager à vous-même l'occasion de vous enrichir par les secours que vous leur portez (*).

Vous ne refusez pas au prince l'argent qui lui est nécessaire pour l'entretien de ses troupes, vous le lui payez avec largesse, avec joie; et quand il s'agit d'assister dans leurs besoins les officiers du souverain maître de l'univers, de les assister dans les combats bien plus laborieux qu'ils ont à livrer pour vous contre les puissances des ténèbres, vous n'avez rien à donner, vous descendez aux calculs les plus étroits, les plus misérables. Je le vois bien, vous craignez les hommes plus que le Dieu qui a créé l'enfer pour les ingrats. Les intérêts de la terre vous touchent plus que ceux de votre salut. Nous payons avec la plus servile obéissance les tributs qui nous

T. XI Bened. Pag. 269.

(*) Hom. IX *in Epist. ad Phil.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 92—94 (abrégé).

sont imposés par la nécessité; et ce qui vous est demandé librement et sans contrainte, on s'en dispense. Dieu pourroit bien sans doute vous en faire une loi; il ne l'a pas voulu, il a préféré que ce fussent de votre part des offrandes volontaires pour y attacher des récompenses; c'est donc votre intérêt qu'il a eu en vue plus que celui de ses ministres. Les Juifs autrefois avoient bien plus à donner à leurs prêtres : c'étoient décimes sur décimes. Vous ne voyez nulle part qu'ils s'en plaignissent; ils ne disoient pas, comme on le fait de nos jours. Que d'argent pour le sanctuaire! Que de dépenses pour l'entretien du sacerdoce! Ces mêmes hommes que vous voyez faire tous les jours des constructions nouvelles, acheter des terres et des palais, ils se disent pauvres. Et qu'un prêtre soit vêtu avec propreté, qu'il ne manque pas du nécessaire, qu'il ne soit pas contraint de se rendre à lui-même des services qui blesseroient la bienséance; on se récrie, on lui croit des trésors. Oui, nous en avons, et nous le publions avec joie; oui, nous sommes riches au sein même de l'indigence; et ceux-là sont pauvres au milieu de leurs richesses et de leurs opulentes acquisitions. Quoi donc! ne vous suffit-il pas de manquer de générosité à notre égard, sans ajouter à la froideur de votre charité l'injustice de vos censures? Encore si c'étoit vous qui nous eussiez donné les biens dont nous jouissons, il y auroit un manque de délicatesse

à nous les reprocher, et par là vous perdriez le mérite de votre bienfait. Si c'est de vous que nous les tenons, pourquoi nous en faire un crime? Vous reconnoissez donc que celui à qui vous avez donné étoit pauvre auparavant : et pourquoi l'en blâmer? Il valoit bien mieux ne lui rien donner, si c'étoit pour le lui reprocher. — Ce qui me fâche, dites-vous, c'est que les autres donnent. — Quoi! Parce que vous ne savez pas donner, trouver mauvais que les autres fassent mieux que vous!

Lorsque nous vous présentons l'indigence de vos pasteurs, c'est de leur faute, répondez-vous; il dépendoit de tels et tels d'être aussi riches que les autres s'ils l'avoient voulu; ils pouvoient gagner leur vie dans une autre profession. Blâmez-les d'avoir choisi de servir Dieu, plutôt que de chercher à s'enrichir par des moyens malhonnêtes; faites-leur un crime de souffrir pour l'honneur de Dieu, les outrages qu'ils ont tous les jours à essuyer de votre part. Pag. 270.

Mais celui-ci dont on connoît trop bien et la famille et la naissance, le voilà qui marche couvert de riches étoffes. — Aimeriez-vous mieux qu'il n'en eût pas du tout? Mais vous-même, ô mon frère, qui recherchez avec tant de curiosité ce qu'il étoit ou ce qu'il n'étoit pas, si l'on venoit à vous examiner avec la même sévérité!... Ecoutez la parole de Jésus-Christ : *Ne jugez pas les autres, si vous ne voulez* Matth. VII. 1.

pas être jugé. Pourquoi ces habits magnifiques, une suite nombreuse de domestiques, des chevaux, des maisons qu'il fait bâtir, quand il en a déjà une où se loger? — Si cela est vrai, vous avez raison de l'en blâmer; et je me joins à vous pour condamner hautement une telle conduite, comme peu assortie à la dignité du sacerdoce. Mais de quel droit interdire aux autres ces superfluités, quand on se les permet à soi-même? Mais si cette prétendue magnificence ne va pas au-delà du nécessaire, c'est vous qui vous rendez coupable de porter contre lui un jugement calomnieux. Faudra-t-il que votre pasteur aille de porte en porte mendier son pain? De bonne foi, n'en rougiriez-vous pas pour vous-même autant que pour lui? Souffririez-vous que celui de qui vous tenez le jour fût réduit à une aussi humiliante nécessité? Et celui de qui vous tenez la vie spirituelle, vous consentiriez à l'y voir? Lui, votre père dans l'ordre de la religion, exposé à mourir de faim! L'humanité s'y oppose : Dieu pourroit-il le permettre? Le sage l'a dit : *L'ignominie du père est la confusion des enfants.*

Eccli. III. 10.

Mais ces prêtres, ils ne valent pas mieux que nous. — Quel trait profond vous enfoncez dans mon cœur! Oh! si la bienséance me permettoit d'épancher librement des larmes qui ne demanderoient qu'à couler! Quoi, mes frères, si clairvoyants sur les défauts des autres, si habiles à découvrir la paille

qui est dans l'œil de votre prochain, si aveugles sur vos propres défauts, jusqu'à ne pas même sentir la poutre qui est dans votre œil! Mais dites-moi, pourquoi donc ne vous appliquez-vous pas ces reproches à vous-mêmes? — Parce que, répondez-vous, l'Apôtre saint Paul ne les adresse qu'aux prêtres. — Vous vous trompez. Quand il dit : *Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous vêtir, cela nous doit suffire.* II. Tim. VI. 8. Il s'adresse à tous indistinctement : la preuve, écoutez ce qui précède : *C'est un grand gain que la piété avec un esprit qui est content de son état.* Ibid. 6. Suivent les paroles : *Ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir, cela nous doit suffire, car ceux qui veulent s'enrichir tombent dans plusieurs tentations, dans les filets du Démon, dans un grand nombre de désirs;* Pag. 271. ce qui fait bien voir que le précepte est général. L'Apôtre, qui ne permet pas même au sexe le plus délicat, pas même à la vieillesse, les sensualités mondaines, les permettroit-il aux hommes? Qu'il y ait des prêtres qui s'y livrent, ce n'est pas le reproche que vous leur en faites, pas plus que votre silence qui fournira la matière de leur jugement auprès du redoutable tribunal où ils auront à rendre compte de leurs œuvres. Et si c'est à tort que vous les en accusez, votre injustice à leur égard, loin de leur nuire, retombera sur vous seuls. De deux choses l'une. Ou votre censure est vraie; et de quel droit jugez-vous vos pasteurs, vous à qui il n'est pas permis de juger

vos frères? ou elle est fausse, et à quoi ne vous exposez-vous pas quand une seule parole, même oiseuse, ne restera pas sans châtiment (*)?

T. x Bened Pag. 189. Quand nous nous adressons aux riches pour leur demander des secours en faveur des pauvres, ils nous répondent : Prenez sur les fonds des églises. Eh! que vous importe qu'il y en ait? Parce que j'aurai contribué pour ma part à l'entretien des pauvres, serez-vous quitte pour cela? et parce que l'Eglise aura donné aux pauvres, vos péchés, à vous, seront-ils expiés? Vous ne faites point l'aumône, sous le prétexte que c'est à l'Eglise à la faire. Mais les ministres du sanctuaire prient; êtes-vous dispensé de prier? Le chrétien jeûne et se mortifie, est-ce pour vous une raison de vous enivrer?

C'est moins pour les pauvres que pour les riches que Dieu nous commande l'aumône.

Vous n'avez point de confiance dans votre évêque: c'est là un autre péché non moins grave, mais je ne veux pas m'y arrêter. Qui vous empêche de faire l'aumône par vos propres mains? Ce n'est pas pour Pag. 190. moi que je vous la demande, mais pour vous-mêmes. En me l'apportant, à moi, peut-être seriez-vous bien aise qu'on le sût; peut-être soupçonneriez-vous

(*) Hom. IX *in Epist. ad Phil.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 89—91; Bourdaloue, *sur la parole de Dieu*, *Carême*, tom III, pag. 3 et suiv.; Montargon, *Dictionn. apost.*, tom. IV pag. 448 et 466.

que j'en abuse. En vous en chargeant vous-même, vous évitez ce double écueil.

Je ne prétends donc point vous faire aucune violence, et vous contraindre à nous rendre les dépositaires de vos libéralités envers les pauvres, ni justifier les prêtres dont on se permet de flétrir la réputation. Plaignons seulement ceux qui en disent du mal. Le prêtre calomnié n'en sera que plus récompensé; son calomniateur, que plus sévèrement puni. Ce n'est point la cause du sacerdoce que je défends ici, mais la vôtre, mais l'intérêt de votre salut. Il est moins étonnant de voir, dans un siècle comme le nôtre, les ministres de la religion décriés, quand, du temps des Apôtres, les fidèles eux-mêmes qui n'avoient rien en propre s'échappoient en plaintes sur l'inégale distribution des aumônes faites aux pauvres veuves.

Vous nous alléguez le bien des églises : vous ne parlez que de leurs biens, vous ne parlez pas de leurs charges. Comptez donc aussi les pauvres et les malades qu'elles assistent, et vous verrez si la balance est égale entre les revenus et les dépenses. Quant à moi, je n'ai point à redouter l'examen, et je suis toujours prêt à vous rendre mes comptes. Après quoi, je n'en serai pas moins en droit de vous dire : Quand au sortir de cette vie nous comparoîtrons tous aux pieds du souverain Juge pour entendre de sa bouche ces paroles : Vous m'avez vu souffrir la faim,

la soif, la nudité, et vous ne m'avez point assisté, vous justifierez-vous en lui disant : Tels et tels, et parmi eux des prêtres mêmes, n'ont pas été fidèles au précepte de l'aumône ? Jésus-Christ vous dira : Qu'ont de commun leurs prévarications avec les vôtres ? Je vous accuse des péchés que vous avez commis vous-mêmes. Pour vous défendre, il faudroit montrer que vous ne les avez point commis, et non me citer les autres qui les ont commis aussi-bien que vous (*).

T. VII Bened. Pag. 808. L'Eglise possède aujourd'hui des terres, des maisons, de vastes domaines ; elle est devenue propriétaire ; elle a des équipages, un pompeux attirail de bêtes de somme, de meubles et immeubles ; triste nécessité ! à quoi l'ont réduite la parcimonie et la dureté des riches envers les pauvres. C'étoit dans vos mains que ces richesses auroient dû rester ; votre piété, votre zèle lui auroient tenu lieu de tout autre fond. Qu'est-il résulté de ces richesses passées
Pag. 809. dans les mains du sacerdoce ? Deux inconvénients également déplorables. Vous vous êtes tenus quittes envers les pauvres de toute obligation ; et les ministres des autels sont devenus étrangers au service des autels.

On me dira que dès le temps des Apôtres, l'Eglise

(*) Hom. XXI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 227, 228.

commença à posséder des champs et des maisons. Elle en avoit donc le droit? Je demanderai, moi: Pourquoi donc les Apôtres vendoient-ils au profit des pauvres les biens mis à leur disposition ? ils ne les retenoient pas : pourquoi ? parce qu'ils auroient vu du danger à le faire. Depuis, nos religieux ancêtres appréhendant que l'amour des biens de la terre, toujours croissant parmi les chrétiens, ne fît oublier les intérêts des veuves, des orphelins et des vierges consacrées au Seigneur, se déterminèrent à accepter les donations qui leur étoient offertes. Ils ne cédèrent qu'à la touchante considération des nécessités des pauvres ; encore ne se prêtèrent-ils qu'avec répugnance à ces sortes d'acquisitions, comme dégradant en effet la dignité du saint ministère; tous leurs vœux étoient de ne rien devoir qu'à la piété des fidèles, et de s'occuper uniquement de la prière. C'est donc le relâchement des mœurs qui les a fait descendre à l'obligation de s'ingérer dans les détails d'une administration toute séculière, à l'exemple des gens du monde ; ce qui a été pour l'Eglise et pour le monde une source de désordres. Quand le prêtre se confond avec le laïque en s'occupant comme lui d'intérêts terrestres, qui désormais songera à désarmer le courroux du ciel? Aussi, à peine avons-nous encore le droit d'ouvrir la bouche, soit pour nous rendre médiateurs entre Dieu et les hommes, soit pour reprendre les excès du

siècle, parce que l'Eglise n'est pas mieux gouvernée que les choses du siècle. Les Apôtres ne se permettoient pas même de distribuer par leurs propres mains, dans celles des pauvres, des richesses qu'ils ne devoient pas au travail de leurs mains. Aujourd'hui, les successeurs des Apôtres, les évêques engagés dans un ministère tout humain, se sont faits intendants, administrateurs, trafiquants; au lieu de se dévouer tout entiers, comme ils le devroient, au soin des âmes qui leur ont été confiées. Ils réservent leurs sollicitudes et leurs veilles pour des intérêts qui ne conviennent qu'à des publicains et à des commerçants.

De ce coupable renversement de tous les principes, qu'est-il arrivé? un discrédit général. Prière, prédication, tous les saints exercices du culte divin ont été abandonnés. On passe la vie à batailler pour de misérables denrées; on se consume en procès, en querelles, en contestations scandaleuses, en diffamations réciproques. Les prêtres n'ont plus été connus que par les désignations séculières qui les relèguent parmi les laïques; tandis qu'ils n'en devroient recevoir que de la seule autorité de l'âge ou du ministère, conformément à l'esprit des institutions apostoliques: tels que seroient ceux de nourriciers des pauvres, de protecteurs des foibles et des opprimés, d'appuis de la veuve et de l'orphelin,
Pag. 810. d'hospitaliers. Voilà les offices qui devroient se dis-

tribuer entre les prêtres, et non pas des maisons de ville et de campagne, voilà les dignités réelles et les vraies richesses du sanctuaire, les trésors qui seroient le plus profitables aux pasteurs et à tout le troupeau. Ce mot de l'Evangile : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres, puis venez à ma suite*, est donc rigoureusement applicable au sacerdoce d'aujourd'hui, à raison des vastes domaines qu'il possède. Le prêtre de Jésus-Christ ne marche à la suite de son maître qu'autant qu'il est libre et dégagé de tout embarras des choses de la terre (*).

Matth. XIX. 21.

Il n'est que trop ordinaire d'entendre des gens engraissés de la substance de la veuve et de l'orphelin, enrichis des dépouilles qu'ils se sont faites, vivant dans un luxe et dans une abondance qu'ils doivent à leurs concussions, déclamer contre l'aisance où ils verront quelques-uns d'entre nous, avoir sans cesse à la bouche le commandement que notre maître nous fait de la pauvreté. Il ne vous permet pas, nous disent-ils, d'avoir deux habits, et vous ne manquez de rien. Et puis, quand leur malignité nous a prodigué les sarcasmes et les insultes amères, ils nous tournent le dos. Il nous suffiroit d'un mot pour les confondre. Croyez-vous, leur pourrions-

T. III Bened. Pag. 183.

Matth. X. 9.

(*) Hom. LXXXV *in Matth.*, LXXXV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 893, 894.

nous dire, qu'il faille pratiquer ce que Jésus-Christ a ordonné? Si vous le croyez, à la bonne heure, trouvez-nous en défaut; si vous ne le croyez pas, de quel droit nous opposez-vous son ordonnance? Vous n'y croyez que quand il est question de nous accuser; vous n'y croyez pas quand nous vous prêchons que vous devez lui obéir comme au maître de l'univers. Mais parce qu'une récrimination pourroit supposer que nous manquons de moyens de défense, examinons, leur dirois-je, le sens et l'esprit des paroles de Jésus-Christ. Il ne nous permet pas sans doute d'avoir des palais, des esclaves, des ameublements magnifiques, mais il ne nous défend pas de posséder le nécessaire, témoins les Apôtres, qui le trouvoient, soit dans les ressources de leur propre travail, soit dans la charité des fidèles : tout ce qui devient superflu appartient aux pauvres. Que nous ayons de quoi nous couvrir et nous nourrir, c'est assez. Priscille et Aquilas étoient pauvres; cependant ils étoient dans le cas de soutenir les Apôtres dans leurs besoins, et de devenir par là bienfaiteurs de toute l'Eglise, en lui conservant ceux qui en étoient les soutiens; en quoi l'un et l'autre ont mérité les éloges et l'admiration de ces mêmes Apôtres (*).

(*) *In illud Salutate*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 277—233; Lenfant, *sur la médisance*, *Serm*, tom. vi, pag. 566; l'abbé de Bois-

On croit, après s'être enrichi de la dépouille de la veuve et de l'orphelin, qu'il suffira pour obtenir son pardon, de faire à l'Eglise des présents, d'orner le sanctuaire de vases dor chargés de pierreries. Ce que Jésus-Christ vous demande, c'est une âme riche de vertus. A quoi vous serviront vos magnifiques offrandes, si elles vous laissent une âme appesantie dans la matière? Dieu n'agrée que ce qui est le fruit de travaux avoués par la justice. L'Eglise n'est point un magasin d'orfévrerie; elle est l'assemblée des Anges. La table sur laquelle Jésus-Christ fit la cène avec ses disciples, n'étoit point d'argent, ni le calice dans lequel il leur donna son sang, n'étoit pas d'or. En étoient-ils moins précieux et moins vénérables? Voulez-vous honorer le corps de Jésus-Christ? Ne le méconnoissez pas quand il se présente à vous sous les haillons du pauvre; et ne venez pas dans l'Eglise le couvrir d'étoffes de soie, pour le laisser après exposé au froid et à la nudité; car celui qui a dit : *Ceci est mon corps*, et qui a produit cet effet par la vertu de sa parole, a dit aussi : *Vous m'avez vu souffrir la faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; car quand vous l'avez refusé à quelqu'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez refusé.* Le corps de

T. VII Bened. Pag. 518.

Matth. XXVI. 26.

Ibid. XXV. 42.

mont, *Serm. de charité*, 2e partie; Bourdaloue, *Exhortat.*, tom. I, pag. 289.

Jésus-Christ présent sur nos autels n'a pas besoin d'habits précieux qui le couvrent; au lieu que cet autre corps, formé des pauvres qui en sont les membres, a besoin de notre assistance et de nos soins. Honorez Jésus-Christ de la manière qui lui est le plus agréable. Servons-le, non pas comme nous l'entendons, mais comme il veut l'être.

Non pas que je veuille vous détourner de donner aux églises, non assurément, mais il y a d'autres bonnes œuvres qui doivent passer avant: c'est d'être miséricordieux et charitable. Vos dons ne profitent qu'à celui qui les reçoit; votre charité vous profitera à vous-même.

Dieu n'a condamné personne pour n'avoir point embelli ses temples; mais il menace de tous les supplices de l'enfer celui qui n'assiste pas les pauvres. Ce que vous donnez au temple lui peut être enlevé par les mains de l'impie, de l'infidèle ou du voleur; mais ce que vous donnez au pauvre est mis en dépôt dans un lieu où rien ne pourra jamais vous le ravir (*).

T. IX Bened. Pag. 150.

Vous avez de riches domaines où croissent les ronces et les épines spirituelles, c'est-à-dire, où les âmes restent incultes, sans pasteurs et sans églises. Vous ne vous occupez pas du soin de leur en donner:

(*) Hom. L *in Matth.* LI, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 555, 556.

Craignez le compte rigoureux que vous aurez à rendre de cette criminelle indifférence. Vous m'arrêtez pour me dire : faut-il donc que chaque fidèle bâtisse son église? Ne suffit-il pas de s'assurer avant tout que l'on soit chrétien? Eh! le moyen de l'être quand on vous voit mettre si peu d'importance au salut de vos frères? On construit des marchés, des bains, mais des églises, qu'il y en ait ou non, peu importe. Ne nous dites pas : il y en a dans le voisinage. Il en coûteroit trop cher. Où d'ailleurs en seroit le profit? — Prétextes illusoires. Donnez à la fondation des églises ce que vous donneriez aux pauvres; faites de pieux établissements pour l'instruction de l'enfance, pour le service des autels; dotez l'église comme vous feriez une fille, une épouse; vous appellerez sur votre bien les bénédictions du Ciel. N'est-ce rien que de donner à Dieu? Vous contribuerez à la paix des familles, à la prospérité des campagnes; vous rendrez le sacerdoce vénérable. Cette église sera la sauvegarde du pays. De là partiront les prières qui sans cesse iront s'élever vers le Ciel en votre faveur, mêlées aux acclamations de la reconnoissance, aux saints cantiques de nos pieuses solennités (1). Lequel est le plus louable, dites-moi, de bâtir à grands frais des tombeaux,

(1) Développé par le P. Lenfant, *Serm.*, tom. VIII, pag. 395 et suiv.

pour se faire une vaine réputation dans la postérité, ou de contribuer à la gloire du Seigneur en lui consacrant des églises, pour en être récompensé même sur la terre, et avant le jour du jugement? Qu'un roi vous commandât de lui construire un édifice qu'il dût venir habiter, regarderiez-vous à la dépense? Construisez des palais à Jésus-Christ, et comptez non ce qu'il vous en coûtera, mais ce qui doit vous en revenir. La culture des âmes ne vaut-elle pas bien celle de la terre? Le Ciel à gagner ne vaut-il pas bien autant qu'un champ à défricher? N'est-il pas doux de pouvoir se dire à soi-même : Cette maison où réside le Seigneur, ce sont mes mains qui l'ont élevée! C'est alors que vous serez en droit de dire avec le patriarche, qu'il s'en exhale
Gen. XXIII. 27. *une odeur semblable à celle d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a bénies*. Cette terre à qui vous donnez une église quand elle n'en avoit pas, devient un paradis. Plus de bruyantes dissipations, plus d'inimitiés et de querelles, plus de diversités d'opinions et de croyance; vous devenez le consolateur des malades et des mourants; une sainte fraternité unit les cœurs et les esprits. Le pasteur qui dirige
Pag. 151. tout ce troupeau en fait une seule et même famille; son autorité même soutiendra la vôtre, comme la vôtre influera sur les mœurs publiques. Vous ne pouvez pas encore ériger une église : commencez par une chapelle; celui qui viendra après vous l'a-

grandira, et successivement, et l'honneur de l'entreprise tout entière remontera jusqu'à vous (*).

Prédication.

L'administration du sacrement de baptême étant de toutes les fonctions du sacré ministère celle qui exige le moins de travail de la part de celui qui la remplit, nous sommes dans l'usage de la confier aux personnes d'un mérite moins relevé. Il n'en est point de celle-là comme du ministère de la prédication, auquel il faut être appelé, comme l'Apôtre, par une vocation spéciale. Aussi voyons-nous qu'il laissoit aux autres la première, tandis qu'il se réservoit à lui-même celle-ci, comme autrement importante et laborieuse. Faut-il prêcher l'Evangile? Il n'y a qu'une ou deux personnes qui en soient capables; au lieu que nous abandonnons à tous indifféremment le soin de conférer le baptême. Il suffit que celui qui veut le recevoir croie et soit instruit de nos mystères; la disposition toute libre du néophyte et la grâce de Dieu font le reste. Mais s'agit-il de donner l'enseignement préalable au baptême, de faire connoître les mystères de la religion? C'est là ce qui demande une coopération person- T. x Bened. Pag. 18.

(*) Hom. XVIII *in Act. Apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 173, 174; Cambacérès, *Respect pour les temples*, *Serm.*, tom. II, pag. 377.

nelle, le concours du travail et de l'expérience, une grande sagesse pour échapper à une foule de dangers. La tâche est remplie au moment de l'administration du sacrement. Le travail étoit dans les préliminaires; il falloit instruire le catéchumène, l'amener à la persuasion, le faire renoncer à ses erreurs, à ses préjugés, enter la vérité sur un fonds occupé tout entier par le mensonge. Toute charge s'estime par la peine qu'elle coûte. Pour exercer un athlète, il faut beaucoup d'adresse et de travail; il n'en faut pas pour décerner la couronne à celui qui l'a méritée; bien qu'il y ait tant d'honneur à l'avoir obtenue! Ainsi, sans le baptême, point de salut à espérer, quoique celui qui le confère ne mérite pas pour cela une fort grande louange (1)....

I. Cor. I. 17. Saint Paul a dit : *Jésus-Christ ne m'a point envoyé pour baptiser, mais pour prêcher.* Toutefois le même Apôtre avoit administré le baptême, par exemple à la famille de Stephanas. Etoit-ce de sa part contravention à l'ordre de son maître? non; mais ce n'étoit point là l'objet principal de son ministère. Il étoit libre de ne baptiser pas; il ne l'étoit point de ne point prêcher : c'étoit là le but essentiel de son apostolat. Ce qu'il y a de plus laborieux dans l'exercice du saint ministère, ce qui demande le dévoûment le plus soutenu et le plus intrépide

Ibid. 16.

(1) *Biblioth. chois.*, tom. XIII, pag. 237.

courage, c'étoit là ce que saint Paul s'étoit réservé. Tout prêtre peut baptiser; il n'est pas donné à tous de prêcher (*).

Fasse le ciel que cette instruction ne soit point stérile! mais dût-elle ne rien corriger, et laisser ceux qui l'entendent dans leurs déréglements accoutumés, je n'en continuerai pas moins de vous annoncer les paroles de salut. Un fleuve n'arrête point son cours, bien que personne ne vienne y puiser; l'eau des fontaines ne cesse pas de couler, lors même que personne n'y vient étancher sa soif. Ainsi le prédicateur, réduit à prêcher dans le désert, n'en doit pas moins acquitter son ministère. Nous en avons reçu l'ordre du Seigneur, dont la bonté pour les hommes ne permet pas que nous les laissions sans instruction; qu'ils en profitent ou non, qu'ils dédaignent même de nous entendre. Le prophète Jérémie, avertissant les Juifs des vengeances terribles qui s'apprêtoient à châtier leurs iniquités, n'en recevoit que des outrages; décou- T. I Bened. Pag. 708.

(*) Hom. III *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 23. La prédication fut long-temps réservée aux seuls évêques. On peut consulter à ce sujet le savant ouvrage du P. Thomassin, *De la discipline ancienne et moderne*, tom. II, p. 1716. Saurin : « Les anciens traités qui nous restent touchant les devoirs des ministres de l'Evangile, font envisager celui de la prédication comme un des principaux. On peut consulter là-dessus le Traité du Sacerdoce de saint Chrysostôme, et celui des Offices de saint Ambroise. » (*Sur les dispositions*, etc., *Serm.*, tom. VIII, pag. 410; Massillon, *Confér.*, tom. II, pag. 377.)

ragé par l'impuissance de son zèle, et cédant à une sensibilité peut-être humaine, il pensoit à s'éloigner
Jerem. xx. 7 8. et à se condamner au silence; il se disoit : *Je suis devenu l'objet de leur moquerie pendant tout le jour, et j'ai dit en moi-même : Je ne nommerai point le Seigneur, et je ne parlerai plus en son nom; et en même temps il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant qui s'est renfermé dans mes os, et je suis tombé dans la langueur, n'en pouvant plus supporter la violence.* Le feu dont il parle ici, c'est celui qu'allume l'Esprit Saint; feu pénétrant, qui s'insinue jusque dans la moelle des os, qui domine et absorbe l'âme tout entière. Si le prophète, en butte aux insultes journalières qui lui venoient de la part de sa nation, éprouve de si violentes angoisses au moment où il parle de se renfermer dans le silence, serois-je excusable, moi, qui n'ai point à me plaindre de semblables traitements, de me laisser abattre parce que quelques-uns me témoignent de l'indifférence, et de leur refuser les secours de mon ministère, lorsque d'ailleurs tant d'autres m'en dédommagent par leur empressement
Pag. 709. à m'entendre. Je ne le dis point pour me consoler et me flatter moi-même; non, à Dieu ne plaise! et tant que je vivrai, tant qu'il plaira au Seigneur de me conserver dans ce monde, je suis bien déterminé à remplir les devoirs de ma charge; et, que l'on m'écoute ou non, j'accomplirai les obligations qui

me sont imposées : mais comme il se rencontre des personnes qui réussissent trop bien à décourager les autres, qui ne se contentent pas de se rendre inutiles pour leur propre compte, mais voudroient encore priver l'Eglise des services qu'elle a droit d'attendre du zèle de ses ministres, sous le prétexte, vous disent-elles, que l'on ne vous écoute point, et alors à quoi bon prêcher, avertir? ne vaut-il pas mieux se taire et se retirer? Langage barbare, qui n'est qu'un artifice du Démon! arrêtons-nous un moment à le combattre. Hier encore, j'en suis informé, on s'est permis de semblables propos. Parce qu'on a vu quelques personnes aller perdre loin de nous (1) le temps qu'elles auroient dû donner au sermon : « Voilà, a-t-on dit avec l'air du sarcasme, » voilà des gens bien persuadés; oui, les cabarets » ont été déserts, on en est sorti comme l'on y étoit » entré. » Quoi donc! avions-nous promis que pas un de nous échapperoit; qu'un seul jour feroit entrer tous les poissons dans les filets de la divine parole? Il n'y en auroit eu que dix, que cinq, moins encore, un seul qui se seroit rendu à l'église, c'en est assez pour notre consolation. Mais je vais plus loin : Eh bien! il n'y en auroit pas même eu un seul, je le suppose, bien qu'il soit contre toute expérience qu'une parole semée dans une si grande ville reste

(1) Grec : εν καπηλειῳ, au cabaret.

absolument sans fruit; pourtant je vous l'accorde. Qu'en conclurez-vous? qu'ils n'en auront pas profité! Mais, jusque dans ce lieu où ils se trouvoient, ils ne s'y étoient pas présentés peut-être avec la même effronterie qu'à leur ordinaire; mais à cette table même où ils siégeoient, peut-être ils se sont, et plus d'une fois, rappelé les paroles qu'ils avoient entendues de notre bouche; ils ont entendu au fond de leur cœur notre voix qui les accuse et leur reproche leurs manquements; cette pensée, en réveillant leurs remords, leur a donné une salutaire confusion, et ils ont été moins coupables qu'ils ne sont dans l'habitude de l'être. Et qui sait si cette première impression n'amènera pas pour l'avenir de saints projets de conversion. Et quand ceux-ci ne devroient point être ramenés, nos discours n'en sont pas moins utiles pour ceux qui ne les imitent pas. Ils servent du moins à fortifier dans leurs bonnes dispositions les fidèles qui ne connoissent pas ce vice de l'intempérance, à les prémunir contre le danger de se laisser entraîner par l'exemple. Je n'aurai point relevé ceux qui sont abattus : du moins j'aurai empêché de tomber ceux qui sont debout. Je ne ramènerai personne des sentiers du vice : mais je rendrai plus surveillants ceux qui marchent dans le chemin de la vertu. Aujourd'hui je n'aurai rien gagné : demain, après demain, plus tard, je serai peut-être plus heureux. Cette parole qui s'émousse

aujourd'hui pénètrera demain plus avant ; et tel qui ferme l'oreille à nos discours, qui les méprise aujourd'hui, et encore demain, se montrera plus docile dans un autre temps. Le pêcheur qui s'est consumé tout le jour à tendre ses filets sans rien prendre, se voit souvent dédommagé de sa peine Pag. 710. quand le jour expire, au moment où il alloit quitter la partie. S'il falloit renoncer au travail, et s'abandonner à une coupable indolence par la raison que l'on est souvent trompé dans son attente, que deviendroit la vie humaine? Parcourez les diverses conditions de la société : parce que l'on est souvent exposé à échouer dans ses entreprises, on n'y renonce point ; l'on est soutenu par l'espérance légitime d'un succès qui dédommagera des pertes du passé. Voudrions-nous, ministres d'un Dieu qui récompense nos efforts plus encore que nos succès, apporter à l'exercice de nos devoirs moins d'empressement que le laboureur, que le commerçant, par exemple, n'en mettent à la poursuite de leurs espérances? Car enfin, que ceux-ci ne réussissent pas dans l'objet de leurs vœux, leurs travaux, leurs avances sont en pure perte ; il n'en est point de même par rapport à nous. La semence de la divine parole jetée par vos mains a beau ne pas trouver d'auditeurs, ou ne pas lever dans le cœur de ceux qui l'entendent, Dieu ne vous en tient pas moins compte ; et que l'on refuse de vous écouter, vous êtes

également assuré de la récompense, tout aussi-bien que si l'on vous eût écouté. Ce qui étoit en votre pouvoir, vous l'avez fait. Ce qui nous est demandé, ce n'est pas de persuader, mais de travailler à y parvenir; notre devoir, à nous, est de prêcher; celui des autres, d'obéir. Nous viendrions à manquer au nôtre, toutes les bonnes œuvres qui se feroient ne profiteroient qu'à ceux qui
Ibid. 711. les auroient faites, et nullement à nous qui n'y aurions point contribué. De même, si l'on résiste à nos exhortations, la vengeance en retombera sur les coupables seuls, et point sur nous. Vous avez parlé, averti, sollicité. Parlez, avertissez, exhortez encore, combattez jusqu'au dernier souffle de votre vie; point de trève que l'on ne se soit rendu. Le Démon ne se relâche point dans ses attaques; il les dirige souvent contre ceux-là mêmes qu'il n'espère pas entraîner, témoin le saint homme Job, dont il avoit
Job. I. 8. entendu louer la vertu par la bouche de Dieu : ce qui ne l'empêcha pas de faire jouer contre lui toutes ses batteries. Quel exemple! quel contraste! et quelle confusion pour nous, si nous sommes moins ardents pour le salut de nos frères, que le Démon
Pag. 712. pour leur perte! Prenons modèle sur saint Paul. *Le serviteur de Dieu ne doit pas contester,* dit-il, *mais être modéré envers tout le monde, capable*
I. Tim. II. 24. 25. *d'instruire et patient, reprenant avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu*

leur donnera un jour l'esprit de pénitence, pour connoître la vérité. Prenez modèle sur les pères : leurs enfants sont malades, désespérés ; ils s'établissent près d'eux, les baignent de leurs larmes ; ils gémissent et se lamentent, ils leur prodiguent les plus vives caresses, et les services et les secours, jusqu'à leur dernier moment. Ayez vous aussi pour vos frères des entrailles paternelles. Et encore ces pères ne pourront, avec toute leur tendresse et toutes leurs larmes, repousser les atteintes funestes de cette maladie, le trait mortel qui s'apprête à frapper ces victimes si chères à leur cœur. Vous, plus heureux, vous aurez souvent la consolation de rendre à la vie, par l'assiduité de vos efforts, par l'ardeur de vos gémissements, cette âme désespérée, déjà aux portes du tombeau. Tous vos avis ont été jusqu'ici sans succès : ajoutez-y les larmes ; que les soupirs, les sanglots échappent de votre cœur. Ne seroit-ce que par pudeur, un aussi pressant intérêt touchera cette âme endurcie, et l'amènera à des idées de salut. — Pourtant, que puis-je faire seul pour un si grand peuple? Il ne m'est pas possible de demeurer les jours entiers dans cette chaire, pour y répondre tout seul à toutes les questions que chacun auroit à me proposer. Mais, qui empêche que vous ne fassiez à l'égard les uns des autres, l'office de prédicateur, et par là de travailler à la commune édification? Vous avez vu si souvent des pécheurs long-temps

rebelles revenir d'eux-mêmes à de meilleurs sentiments. Mais fussent-ils endurcis invinciblement ; eussions-nous la certitude qu'ils mourront dans l'impénitence, il n'y auroit point encore là de motif suffisant de les abandonner. Jésus-Christ savoit bien que Judas ne se convertiroit point, et il n'en persista pas moins à employer tous les moyens de la charité la plus active à le détourner de son exécrable projet, mêlant la prière aux avertissements, les bienfaits aux menaces. Maître de se venger s'il l'eût voulu, il se contente de faire du bien à tous. Les châtiments qu'il exerce, ce n'est point sur les hommes, ce sera sur un figuier stérile qu'il les fait tomber ; il dit, et à l'instant l'arbre se dessèche. C'en est assez pour faire éclater sa toute-puissance. Quand une troupe de Juifs armés vient se saisir de sa personne, il se borne à les frapper d'aveuglement, à les renverser par terre d'une seule parole, et le perfide Apôtre qui l'a si indignement livré, il l'appelle encore son ami, bien que sa divine prescience ne lui permît pas d'ignorer que ce cœur de rocher resteroit insensible jusqu'à la fin. Et nous qui n'avons jamais d'assurance sur l'avenir, nous abandonnerions le salut de nos frères après une ou deux exhortations sans succès? Mais nous-mêmes, est-ce ainsi que Dieu en agit avec nous? Tous les jours rebelles à sa voix, qu'il nous fait entendre par l'organe de ses prophètes et de ses Apôtres, som-

Matth. XXI. 19.

Ibid. XXVI. 50.

mes-nous délaissés par ce Dieu de bonté? Jamais (*).

On nous dit : Que gagnez-vous à vos sermons? Ce que j'y gagne? je fais mon devoir; celui qui doit semer, sème. Qu'une partie de la semence se perde en tombant, soit le long du chemin, soit sur la pierre ou sur les épines, une partie du moins a rencontré une bonne terre; c'en est assez, le semeur ne se décourage pas. Un seul, dans cette immense multitude qui m'entoure, profiteroit : est-ce donc un si médiocre avantage de sauver une seule brebis du troupeau? Elle étoit égarée peut-être; le pasteur a laissé là toutes les autres pour courir après celle-là. Cet Luc. xv. 6.
homme, quel qu'il soit, est homme; il est seul : en est-il moins cher à Dieu? Ce n'est qu'un pauvre : à Dieu ne plaise que j'aie pour lui de l'indifférence! ce n'est pas son rang qui m'intéresse, mais ses dispositions. Maître ou esclave, que m'importe, il a une âme à sauver. Il est seul; mais c'est pour lui que le firmament s'est déployé, que le soleil darde ses feux, que la lune décrit ses révolutions, que les fontaines jaillissent, que l'air circule; pour lui que les prophètes furent envoyés, que la loi fut publiée; pour lui que le fils de Dieu s'est fait homme (**).

(*) *De Lazaro concio* I, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 19—26. (Resserré.) Massillon, *Confér.*, tom. I, pag. 178—187.

(**) *In terr. mot.*, Morel, *Opusc.*, t. v, p. 89; Massillon, *Du zèle pour le salut des âmes*, *Confér.*, tom. II, pag. 44 et suiv., pag. 53.

L'Ecriture compare souvent les instructions du salut aux pluies tombées du ciel. Parlant de son peuple qu'il menace de châtier : *Je commanderai*, dit-il, *aux nuées du ciel, de ne pas répandre leurs pluies sur ma vigne infidèle à mes soins.* L'Apôtre fait aux Hébreux le même reproche ; il déclare qu'ils ont été souvent abreuvés des eaux saintes de la vérité, sans qu'ils aient porté de fruits. Si vous n'aviez point eu de cultivateur qui vous prodiguât les plus tendres soins, si votre terre n'avoit pas été abreuvée par les eaux du ciel, votre crime seroit moins grand. Ainsi le Sauveur parloit-il aux Juifs : *Si je n'étois pas venu*, leur disoit-il, *et si je ne vous avois pas parlé, vous seriez moins coupables.* Si souvent arrosés des eaux du ciel, vous n'avez point rendu de fruits ! *J'ai attendu que ma vigne portât des fruits, et elle n'a donné que des épines.* C'est là notre image ; nous recevons à tous moments les eaux vivifiantes de ces pluies du ciel ; mais elles se sont bientôt écoulées, et aux premiers rayons du soleil elles se dessèchent : il ne nous reste de fécondité que pour produire des épines (*).

Isa. v. 6.

Joann. xv. 22.

Isa. vi. 2.

L'on ne doit parler que lorsque nos paroles peuvent être plus utiles que notre silence (**).

(*) Hom. x *in Epist. ad Hebr.*, tom. xii Bened., pag. 103; Bourdaloue, Bossuet, Massillon, tous les prédicateurs, sermons *sur la parole de Dieu.*

(**) Hom. *in ps.* cxl, et Hom. xxx *in Matth.*, t. vii Bened., p. 354.

Sachez, dit saint Paul, unir l'exhortation à la réprimande. Avec la première seule, vous laissez vos auditeurs dans l'indifférence. Si vous ne savez que reprendre sans exhorter, vous exaspérez les esprits: ils s'indisposent contre vous, se découragent et ne viennent plus vous entendre. Il faut donc de la variété dans le mode d'instruction; et puis, ce qui convient à l'un ne seroit pas également applicable à l'autre (*).

Pour juger de la longueur d'un discours, ce n'est pas à sa durée que je le mesure, mais aux dispositions des auditeurs. Le sermon est toujours trop long pour ceux qui ne l'écoutent qu'avec dégoût, trop court pour ceux qui y apportent de l'attention et de l'intérêt. Mais parce que dans une si vaste population il se rencontre des personnes à qui leur foiblesse ne permet pas d'assister à des discours étendus, je leur permets de se retirer lorsqu'elles en ont assez. Seulement qu'elles nous permettent à nous-mêmes de continuer pour les autres. Vous êtes rassasié, mais votre frère appelle encore l'aliment spirituel; il n'impose pas à votre foiblesse l'obligation de recevoir plus que vous ne pouvez contenir: ne trouvez pas mauvais

(*) *Non esse ad gratiam concion.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 674, 675; et Hom. XXIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 131. Voyez les réflexions de Gisbert à ce sujet, *Eloquence chrétienne*, pag. 110.

qu'il prenne, lui, tout ce que sa capacité peut porter (*).

Il n'est pas permis au prédicateur de parler sans témoignage, et d'après lui seul. Ce que vous dites, sans l'appuyer de l'autorité de la divine parole énoncée dans les livres saints, laisse votre auditeur dans le doute et l'incertitude ; tantôt il acquiesce, tantôt il se tient sur la défensive. Vous n'êtes pour lui qu'un discoureur proférant des paroles en l'air, tout au plus qu'un orateur qui l'entretient de choses probables. Mais paroissez-vous armé du témoignage de l'Ecriture sainte? L'oracle vient du Ciel; c'est la voix de Dieu même qui fortifie vos paroles, et vous garantit la créance de votre auditoire (**).

On gagne toujours à entendre parler souvent des choses mêmes que l'on sait le mieux ; l'impression s'en grave plus profondément (***).

(*) *Dæmones non gubernare*, etc., Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 690, 691. Voyez Nicolle, *Essais*, tom. III, pag. 289; l'abbé de Besplas, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, pag. 346.

(**) *In ps.* XCV, Morel, *Opusc.*, t. III p. 902 ; Bossuet : « Quelle est cette sagesse qui doit parler dans les chaires, sinon Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la sagesse du Père. Ainsi le prédicateur évangélique est celui qui fait parler Jésus-Christ ; mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme ; il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Ecritures ; il en emprunte même les termes sacrés, non-seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. » (*Serm.*, tom. IV, pag. 426.)

(***) Hom. IX *in Epist. ad Hebr*, tom. XII Bened., pag. 93.

Point d'exercice plus propre que la prédication à étendre l'empire de Jésus-Christ, à établir les principes d'une saine philosophie. De même qu'une terre qui ne reçoit pas les eaux vivifiantes se couvre de ronces et de broussailles, et ne présente qu'un aspect sauvage, tandis qu'à ses côtés le terrain qu'arrosent des mains laborieuses se revêt de fleurs et de fruits en abondance ; de même l'âme qui reçoit les rosées fécondes de la divine parole, se pare, s'enrichit des heureux fruits de l'Esprit Saint, tandis que celle qui reste privée de ce secours, inculte, abandonnée, ne produit que des épines, fruits malheureux de notre nature corrompue, et n'est plus qu'un repaire affreux habité par des bêtes venimeuses, c'est-à-dire par les Démons, qui s'en rendent les maîtres. Que si vous ne m'en croyez pas, comparez le chrétien assidu aux instructions religieuses, avec celui qui manque de ce secours; et vous verrez quelle différence de l'un à l'autre. N'allez pas en chercher la preuve au-delà de vous-même, et comparez ce que vous êtes avec l'état de ceux qui se privent longtemps de cette ressource de salut. L'on sort toujours de ces saintes assemblées meilleur qu'auparavant (*).

Dieu distribue ses grâces avec une souveraine sagesse dans son Eglise. S'il ne donne pas à tous les T. XII Bened. Pag. 34.

(*) *In paralyt. de Christi divin.*, *orat.* XII *contr. Anom.*, tom. I Bened., pag. 556.

mêmes talents, c'est qu'il sait bien mieux que nous ce qui convient à chacun. De cette diversité dans la distribution de ses dons, naît la belle harmonie de l'ensemble. Tous remontent à un principe commun, qui est Dieu. Tels en sont privés faute de les mériter par une vie régulière, d'autres même avec une vie pure en sont dépourvus. Pourquoi les leur avoir refusés? c'est qu'ils en auroient conçu une vanité orgueilleuse qui les auroit rendus dangereux, tandis que le défaut les ramène à des sentiments plus humbles. Vous en voyez qu'une éloquence naturelle rend propres à instruire les autres; d'autres qui ne savent pas ouvrir la bouche. Doit-on s'en affliger? non; les dons de l'Esprit Saint ne se distribuent qu'en proportion des besoins de l'Eglise. Si le père de famille dans sa maison sait pourquoi il donne telles fonctions à ses serviteurs, à plus forte raison celui qui lit au fond des cœurs, et connoît les événements humains avant même qu'ils ne se produisent. — Si j'avois ces talents, j'en ferois un bon usage.—Pouvez-vous bien en répondre? Êtes-vous sûr que, soit paresse, soit envie, vous n'enfouiriez pas votre talent? Si vous n'avez reçu que peu, montrez du moins dans ce peu ce que vous feriez si vous aviez reçu davantage. Et si vous ne savez pas être fidèle dans les petites choses, que seroit-ce si l'on vous en eût confié de plus grandes? Vous n'êtes pas éloquent : vous parlez du moins comme tout le monde. Vous n'in-

struirez pas les peuples du haut de la chaire évangélique : toujours pouvez-vous répandre l'édification autour de vous. Pour cela, il ne vous faut ni rhétorique, ni longue préparation (*).

Ç'a été pour moi une peine bien vive d'apprendre que vous et le prêtre Théophile vous soyez rendus coupables d'une grande négligence; vous, en ne prêchant que cinq fois jusqu'au mois d'octobre, et lui en ne prêchant point du tout. Cette faute m'a été plus sensible que toutes les amertumes du désert où je suis. Répondez-moi si la chose est vraie, et s'il en est ainsi, corrigez-vous (**).

L'instruction chrétienne ne demande pas seulement des qualités supérieures dans celui qui la donne, mais de sages dispositions dans celui qui l'entend (***).

Qui entend la divine parole avec plaisir, té-

(**) Hom. III *in Epist. ad Hebr.* « Pasteurs des âmes ! ne dites plus que vous ne vous sentez pas de talents. Ce n'est pas celui d'un orateur qu'on vous demande : c'est le talent d'un père. Eh ! de quel talent un père peut-il avoir besoin pour ne parler à ses enfants que de sa tendresse pour eux, et du désir qu'il a de leur être utile ? » (S. François de Sales, dans l'abbé Carron, *Pensées eccléS.*, tom. III, pag. 265 ; *Bibliothèque choisie*, tom. XIII, pag. 136. Excellentes réflexions de Saurin à ce sujet, *sur les disposit.*, *Serm.*, etc., tom. VIII, pag. 416.)

(**) *Epist.* CCIII *ad Sallust.*, *et Epist.* CCXII *ad Theophil. presbyteros.*

(***) Hom. *in verba : Filius ex se ipso*, etc., tom. VI Bened., pag. 255.

moigne, par cela seul, qu'il est dans la disposition de bien faire (*),

T. II Bened. Pag. 659.

Celui qui annonce la parole sainte et celui qui l'écoute ont également des devoirs à remplir: car ils ne sont pas de différente nature. L'un n'est pas moins coupable que l'autre, quand il manque à ses obligations. Ce n'est pas à des Anges descendus du ciel que Dieu a confié le ministère de la prédication; il l'a donné à des hommes mortels et pécheurs aussi bien que vous, investis des mêmes infirmités, afin que le sentiment de nos propres foiblesses nous inspire plus de commisération pour les vôtres. Si nous étions invulnérables au péché, vous pourriez dire : Quand nous vous prêchons une morale sévère, le prédicateur en parle à son aise ; il lui en coûte si peu pour la suivre! Mais il n'en est pas ainsi. Tributaire le premier des mêmes infirmités que vous, je dois être également le premier à me condamner sur mes propres infractions. Le médecin qui n'opère que sur le corps ne sent pas le tranchant du fer qu'il plonge dans la blessure, il ne partage point la souffrance du malade; mais nous ne pouvons, nous, je parle ici au nom de tous, nous ne pouvons vous adresser aucune instruction que nous ne devions nous appliquer à nous-mêmes; enfoncer dans vos cœurs le glaive de la parole sainte, qu'il ne réagisse

(*) Serm. VII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 674.

sur nous. Il en coûte moins à la sensibilité de reprendre les autres que d'être obligé de se reconnoître soi-même dans les reproches qu'on leur adresse. Le prédicateur a aussi une conscience qui l'accuse, et le punit bien plus sévèrement lui-même de ses fautes, quand il oublie la dignité de son ministère pour s'abandonner aux mêmes désordres que les laïques (1)! Pag. 660.

Mais la morale que nous prêchons est si austère. Les préceptes que nous imposons effarouchent bien plus qu'ils n'invitent à les suivre. Comment, par exemple, pouvoir participer aux saints mystères, quand on nous demande une si haute perfection? N'est-ce pas nous en détourner bien plus que nous y amener? Moi en détourner! Eh! c'est par là même que je cherche à vous y exciter davantage. Si je dénonce à mes disciples les châtiments terribles qui les menacent, c'est pour leur en inspirer une salutaire frayeur qui les dispose à s'y préparer, à se purifier, et leur donne une sainte confiance à s'en approcher plus souvent. Bien loin donc d'accuser la sévérité de nos paroles, on doit bien plutôt s'en applaudir. Ces lois, en apparence si rigoureuses, on sait bien qu'elles ne sont pas mon ouvrage. Non,

(1) Cambacérès, *sur la parole de Dieu*, tom. I, pag. 323, d'après saint Jean Chrysostôme; Gisbert, *sur l'éloquence chrétienne*, pag. 51 et suiv., et tout le chap. V de cet excellent traité.

ce n'est pas moi qui les ai faites ; ce n'est pas de la terre, c'est du ciel qu'elles viennent. Si donc nous n'en sommes que les dépositaires, si nous sommes tenus de vous les faire connoître avec une franche et courageuse indépendance, il s'ensuit que je ne dois point ni capter les suffrages de ceux qui m'écoutent, ni m'embarrasser de leurs préventions, et, par une complaisance à contre temps, risquer leur salut et le mien. Il seroit trop dangereux, tant pour le prédicateur que pour son auditoire, de rien dissimuler de ce que nous commande l'autorité divine; et ceux-là se rendroient les meurtriers de vos âmes qui, par de lâches réticences, vous laisseroient ignorer des décrets émanés du ciel, et sanctionnés par sa souveraine autorité. Saint Paul le déclare en termes exprès. Saint Paul, de qui j'aime à vous citer les paroles, parce que ce sont des oracles de salut dictés par Jésus-Christ lui-même, qui parle par sa bouche. Dans les derniers entretiens qu'il eut avec les prêtres de l'Eglise d'Ephèse, *vous savez*, leur dit-il, *que je ne vous ai rien caché de ce qui pouvoit vous être utile, prêchant aux Juifs, aussi-bien qu'aux Gentils, la pénitence envers Dieu et la foi envers Notre Seigneur Jésus-Christ; je vous déclare donc aujourd'hui que je suis pur et innocent du sang de vous tous, parce que je n'ai usé d'aucune dissimulation en vous annonçant toutes les volontés de Dieu.* Avant l'Apôtre, les saints prophètes, inspirés

Act. xx. 27 et suiv.

Pag. 661.

de Dieu, avoient exprimé les devoirs du prédicateur, avec non moins d'énergie, par cette parole de l'un d'entre eux : *Je vous ai donné pour sentinelle de la maison d'Israël.* Qu'est-ce à dire? Que comme on place sur un lieu élevé, une sentinelle, pour observer de loin les mouvements de l'ennemi, afin d'empêcher que l'armée campée dans la plaine, ne vienne à être surprise, de même les pasteurs chargés de la garde du peuple et du dépôt de la parole sont établis par-dessus tout pour surveiller attentivement les manœuvres de l'ennemi du salut, écarter de la tribu fidèle les piéges et les dangers qui se préparent, et détourner les traits du courroux céleste. Ceux qui négligeroient de remplir une obligation aussi sacrée s'exposeroient eux-mêmes aux plus terribles châtiments. *Je vous redemanderai,* nous dit le Seigneur lui-même, *les âmes de ceux que vous aurez laissés périr.* D'après cela, n'y a-t-il pas de la dureté autant que de la déraison, à en vouloir au prédicateur qui instruit, reprend, et menace au nom de Dieu, lorsque lui-même deviendroit punissable de ne pas le faire? Et quand d'aussi respectables motifs ne nous en feroient pas un devoir, vos seuls intérêts nous le commandent. Si l'on avoit un sujet légitime de se plaindre, ce seroit bien plutôt de mon silence. Qu'y gagneriez-vous? En ne vous parlant pas de vos péchés, les anéantirai-je? ne faudra-t-il pas toujours qu'ils finissent par être découverts? En vous les dénon-

Ezech. III. 17.

Ibid. 18. 20.

çant à vous-même, j'appelle sur eux les salutaires expiations de la pénitence. En les taisant, j'en éloigne le souvenir et le remède; mais pour combien de temps? Viendra un jour, le jour terrible du dernier jugement, où il ne sera plus possible de les oublier ni de les dissimuler; et alors il ne sera plus temps, alors nous les déplorerons, mais en vain. Dans l'inévitable alternative qu'ils soient connus et châtiés dans cette vie ou dans l'autre, ne devez-vous point préférer qu'ils le soient dès maintenant, pour
Pag. 662. ne plus l'être à l'avenir? Rappelez-vous la parabole du Lazare, vous la savez. Il n'est personne dans cette assemblée qui ignore jusqu'où alloit l'insensibilité du mauvais riche à l'égard de ce pauvre qu'il voyoit
Luc. XVI. 27. consumé de faim et de misère, sans daigner l'admettre au superflu de sa table opulente. Bon pour cette vie: mais tous deux arrivés au terme, quelle différence dans le dénoûment! Le pauvre est porté dans le sein d'Abraham. Le mauvais riche, tourmenté dans les enfers, n'obtiendra pas même une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue altérée. Devenu plus humain, quand il ne lui sert plus rien de l'être, il sollicite du moins pour les autres le secours
Ibid. 28. qu'il a dédaigné pour lui-même. *Père Abraham, je vous supplie d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, où j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, et les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments.* Compassion tardive, sté-

rile pénitence ! La toile est baissée, l'arène fermée ; plus d'acteurs, plus de combattants. C'est ici, mes frères, durant la vie présente, qu'il faut s'abandonner à la douleur d'avoir péché ; ici qu'il faut se laisser toucher par la voix des prédicateurs, pour n'avoir point à entendre ailleurs la voix des Démons ; ici qu'il faut ouvrir son cœur à l'aiguillon d'une componction salutaire, si vous ne voulez pas qu'il soit déchiré par la morsure du ver qui ne meurt point ; ici qu'il faut endurer la main charitable qui porte dans la plaie le fer et le feu, pour n'avoir pas à redouter un jour les feux bien plus dévorants de l'enfer. Pour ceux qui pleurent ici-bas, les consolations à venir ; pour ceux qui rient et se réjouissent dans ce monde, insensibles à leurs péchés ; dans l'autre monde, les pleurs, les gémissements, les grincements de dents. Tel est l'oracle du Sauveur. Ne vaut-il donc pas mieux souffrir un peu de temps, pour en être ensuite dédommagé par d'immortelles béatitudes, que de se réjouir un moment, pour en être après cela puni par d'éternels supplices (*) ?

Orateur évangélique ! vous vous proposez d'entretenir votre auditoire du mépris des richesses ; commencez par en être pénétré vous même. Quand T. x Bened. Pag. 93.

(*) *Non esse ad gratiam concionandum*, Morel, *Opusc.* 2. tom. IV, pag. 675—678.

vous entrez en matière, n'allez pas attaquer brusquement les richesses comme source de corruption ;
Pag 94. apportez y plus de ménagement. Imitez ce médecin à qui son malade, dans le transport de la fièvre, demande ce qui lui seroit contraire. Sans lui rien accorder, il ne refuse pas, il diffère et gagne du temps, pour ne pas irriter sa soif en le rebutant. De même, vous ne dites pas aussitôt à ces riches avares : Vous vous perdez. Dites-leur : Vous voulez être riches ; et nous aussi nous aspirons à l'être, mais dans un temps plus convenable. Vous aimez les richesses ; et nous aussi, nous en voulons, mais de réelles, mais celles-là qui sont accompagnées d'immortelles délices ; de celles que l'on amasse pour soi, non pour des étrangers, souvent même pour des ennemis. Fortifiez l'intérêt de la religion de tous les arguments de la philosophie elle-même ; ce que nous vous défendons, ce n'est pas d'être riches, mais de l'être mal. Ne peut-on être riche sans être avare ; être dans l'aisance sans tenir les autres dans l'oppression ; et jouir de son bien, sans se décrier dans l'opinion publique? Ce n'est qu'à la suite de ces préliminaires que vous leur parlerez des supplices de l'autre vie. Malades comme ils sont, ils se refuseroient d'abord à en entendre l'effrayante menace. Peignez à grands traits la misère du pauvre ; mettez-le en action. Arrachez du fond de son réduit ignoré cet honnête indigent, ce pauvre honteux, qui

n'a pour confident que sa couche, où vainement il appelle les douceurs du sommeil ; il l'a quittée, nu, exposé aux rigueurs de la saison ; suivez ses pas inquiets, incertains, tremblants, par les voies publiques où il erre, mendiant un peu de pain, jusqu'à la maison du riche. Là, arrêtez-vous avec lui. Opposez à ses haillons dégoûtants, traînés dans la fange des rues, le luxe de la maison du riche ; à ce dépouillement universel, la pompe de cette table éclairée de mille flambeaux, chargée de mets et de vins délicats ; à l'humble contenance du pauvre, à ses timides supplications, l'orgueil et la mollesse du riche, la dureté de ses expressions, la hauteur insolente et brutale de ses mépris. Répondez, vous, aux reproches dont on flétrit l'indigence. Ne craignez pas de vous déclarer l'apologiste du pauvre. Etendez la scène, parcourez le théâtre tout entier des calamités humaines, étalez sous les yeux de ce mauvais riche, et ces enfants orphelins au berceau, demandant à grands cris le lait ou le pain que leur mère, que leur père ne peuvent plus leur donner, et ces veuves dont la fortune s'est engloutie sous la tombe d'un époux ; ces prisonniers qui gémissent, abandonnés sur la paille de leurs cachots ; ces malades luttant, sans secours, contre les horreurs de la mort. Ces cœurs engourdis par l'opulence et glacés par l'avarice, ils restent froids ; des calamités étrangères les touchent peu. Qu'ils tremblent pour

Pag. 95.

eux-mêmes. Dites-leur que sous des noms étrangers vous n'avez fait, peut-être, que tracer leur propre histoire; dites-leur que, parmi ces victimes de l'oppression et de l'infortune, plusieurs avoient été riches comme eux; que tel, aujourd'hui dans l'abjection de l'indigence, aujourd'hui implorant la pitié et ne la rencontrant pas toujours, étoit le fils d'un homme riche, mais avare et sans pitié pour les indigents; que cette femme, maintenant sans asile, sans pain, étoit bien plus remarquée, il n'y a pas long-temps, par son faste, par les emportements de son orgueil, par son caractère tyrannique: mais que le ciel et les hommes en ont fait justice; que telle maison, telle famille tombées du faite des prospérités dans l'abîme des infortunes, témoignent assez l'inconstance des choses humaines, et apprennent aux riches qui le sont aujourd'hui que demain ils n'auront plus à compter ni sur leurs trésors, ni sur leurs amis.

Forcé de se reconnoître soi-même sous le voile d'histoires étrangères, l'homme qui vous écoute aura beau vouloir vous échapper : vous l'avez attendri, non sur les autres, mais sur lui-même. Orateur chrétien, pressez l'attaque; dites que ces victimes de qui vous venez de lui raconter les calamités, n'ont pas encore épuisé toutes les vengeances, et que le ciel leur en prépare de plus rigoureuses; dites que les peines de la vie présente ont un terme, que celles

de la vie future n'en ont pas; dites qu'il y a pour les riches impitoyables un étang de feu, un ver qui ne meurt pas, des ténèbres dont l'obscurité sombre ne s'éclaircira jamais, des supplices dont la durée est celle de l'éternité tout entière. Prédicateur de l'aumône, c'est alors que vous aurez servi efficacement la cause des pauvres et la cause des riches (*) (1).

On veut, jusque dans la prédication, des orateurs qui flattent la délicatesse des oreilles. Mais je vous le demande, un saint Paul a-t-il eu besoin d'être éloquent pour convertir l'univers? Et ce saint Pierre qui n'avoit pas la moindre connoissance des lettres humaines? T. XI Bened. Pag. 258.

Ce sont toujours les mêmes choses.—Mais au théâtre vous fatiguez-vous de n'entendre que les mêmes choses, d'y voir toujours les mêmes spectacles? Eh! qu'y a-t-il après tout de nouveau dans l'univers. Le soleil parcourt chaque jour sa révolution; tous les jours vous faites usage des mêmes aliments : en êtes-vous ennuyés? Ce sont les mêmes choses. Mais si je vous interrogeois pour vous demander ce qui

(*) Hom XI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 113—115.

(1) Est-ce à son propre génie que l'abbé de Boismond a dû les pages éloquentes de son beau *Sermon sur la charité*, où sont retracées les mêmes images? où bien ne seroit-ce qu'une imitation fidèle de tout ce morceau de saint Chrysostôme?

vient d'être lu, de quel livre de l'Ecriture il est tiré ? quel est l'Apôtre ou le Prophète qui l'a dit? Vous hésitez, vous n'avez rien à nous répondre. Mais si c'étoient toujours les mêmes choses, vous les sauriez, vous ne seriez pas dans une ignorance qui fait bien voir combien elles sont pour vous nouvelles, étrangères (*).

Comment, dit saint Chrysostôme, sort on le plus souvent de nos discours? On sort l'imagination remplie de toutes sortes de peintures, l'esprit égayé par mille traits brillants, dont la multitude et la diversité ont souvent même confondu toutes les traces ; on sort quelquefois plein de l'idée de celui qui a parlé, sans rien savoir de ce qu'il a dit (**).

Je me suis plus étendu peut-être que je ne me l'étois proposé d'abord. Mais je me suis trouvé entraîné par la suite des choses comme par le cours rapide d'un fleuve. C'est vous en grande partie qui en êtes cause par le plaisir que vous témoignez à m'entendre. Il n'est rien qui exerce plus puissamment l'orateur, et ne soit plus propre à échauffer son génie, que l'empressement de ses auditeurs à l'écouter. Qu'il les voie indifférents, peu attentifs,

(*) Hom. III *in* II *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. VI, p. 382. Imité par l'abbé Clément, *Carême*, tom. II, pag. 504.

(**) L'abbé Clément, *Carême*, tom. II, , pag. 508; Chrysost., tom. IV, pag. 670.

le plus éloquent se sent découragé, et bientôt à sec. Remplis comme vous êtes de la science divine, dont vous pouvez communiquer aux autres le dépôt sacré, nous vous conjurons de travailler de plus en plus durant les jours de pénitence où nous sommes, à votre sanctification, et de ne vous fatiguer pas si nous vous redisons fréquemment les mêmes choses. Notre âme, naturellement languissante, veut être sans cesse excitée par de nouvelles exhortations, de même que le corps a besoin d'être tous les jours soutenu par la nourriture qu'il reçoit...

L'exhortation que je vous adressai hier excita dans l'assemblé un intérêt général ; je le sais, non par oui dire, mais par le témoignage le moins équivoque ; par les applaudissements publics pui éclatèrent dans cette enceinte, par les acclamations et les éloges qui suivirent le discours. Le plaisir que vous avez eu à l'entendre a besoin d'une autre démonstration. C'est par les fruits qu'il faut le prouver. Malheur à qui n'assiste à nos exhortations que pour en recueillir qu'une frivole distraction ! Malheur à qui ne les donneroit que pour en obtenir de futiles applaudissements (*) !

Vous applaudissez à mes discours ; mais ce ne sont point des applaudissements ni des acclamations

(*) Serm. VII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 674, 675 ; Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 31.

que vous demande mon ministère : ce qu'il veut, c'est que vous nous écoutiez avec recueillement, c'est que vous profitiez de nos instructions, que vous les mettiez en pratique. Voilà les acclamations que je demande, les applaudissements auxquels j'aspire. Que si vous vous contentez de louer nos paroles sans les mettre en pratique, elles seront pour vous la matière d'un plus rigoureux jugement, et pour moi un sujet de honte et de confusion. Vous n'êtes pas ici au théâtre, vous n'y êtes pas pour entendre des comédiens et pour leur applaudir. C'est ici une école toute sainte; ce que vous avez à faire c'est de pratiquer les leçons qui vous y sont données, et de témoigner votre docilité par vos œuvres. Ce n'est qu'alors que je me croirai suffisamment payé de mes peines (*).

De quoi me servira-t-il d'être applaudi, si vous n'avancez pas dans la vertu? En quoi me nuira-t-il de ne l'être pas, si vous croissez dans la piété? Le mérite de l'orateur chrétien ne consiste pas dans les applaudissements qu'il reçoit, mais dans les fruits qu'il fait éclore. Ce qui fait sa gloire, ce n'est pas un vain bruit bientôt dissipé, c'est l'utile et durable ferveur qu'il inspire, c'est la conversion solide,

(*) Hom. XVII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 222; Le Chapelain, *Serm.*, t. III, p. 250; Bossuet, t. IV, p. 437; Bourdaloue, *Carême*, t. III, p. 3—9, citant saint Jean Chrysostôme.

permanente de ses auditeurs : voilà ce qui fait sa récompense, et pour lui-même et pour ceux qui l'entendent (*).

Lorsqu'il s'est formé depuis long-temps dans le corps une tumeur dure et enflammée, il faut du temps et des soins assidus, il faut tout l'art du médecin pour la dissoudre sans endommager les principes de la vie. De même, quand il s'agit d'extirper du cœur une passion qui s'y est invétérée, il ne suffit pas pour le rendre à la santé d'instruire un ou deux jours, il faut souvent et long-temps revenir sur le même sujet, si l'on consulte, non un vain sentiment de gloire personnelle, et le plaisir de ceux à qui l'on parle, mais leur intérêt et leur salut. C'est pour cela qu'à l'occasion des serments, je vous en ai entretenus plusieurs jours de suite, par la même raison qu'aujourd'hui encore où je me propose de vous parler contre les ressentiments, j'y reviendrai à plusieurs reprises. Car, à mon avis, la meilleure méthode d'instruction est de ne pas lâcher prise qu'on ne soit certain du succès. L'orateur qui traite aujourd'hui de l'aumône, demain de la prière, un autre jour de la modération, de l'humilité, passant ainsi continuellement d'un sujet à un autre, ne laissera pas dans l'âme de ses auditeurs de bien vives impressions. Voulez-vous y amener des traces

T. IV Bened. Pag. 748.

(*) *In illud : Si esurierit.*, Morel, *Opusc.*, t. V, p. 199.

profondes et durables, et conséquemment recueillir les fruits de votre ministère? Insistez, revenez sur les mêmes sujets, n'abandonnez point le champ de bataille que vous ne vous en soyez rendu maître. C'est ainsi qu'en usent les précepteurs de l'enfance. Pour apprendre à lire, ils ne passent à d'autres leçons qu'après s'être assurés que leurs jeunes disciples sont bien au fait des premiers éléments (*).

T. XI Bened. Pag. 636.

Ce n'est pas assez pour le pasteur qu'il soit pieux, charitable, irréprochable dans ses mœurs. Saint

I. Tim. v. 17.

Paul veut de plus *qu'il sache instruire les autres.* Que répondront à cela ceux qui regardent la science comme inutile au prédicateur? Quand ils voient ce grand Apôtre en faire un précepte si formel à son disciple Timothée : *Appliquez-vous,* lui dit-il, *à la lecture, à l'exhortation; car, en le faisant, vous vous sauverez vous-mêmes, et avec vous ceux qui vous entendent.* Il est donc de la plus haute importance pour l'édification de l'Eglise, que les ministres soient savants; sans quoi, plus de discipline. Vous l'appellerez docteur! Lui docteur s'il est sans doctrine? Le moyen d'enseigner ce que l'on ne sait pas? —Mais il instruira par ses bons exemples. —Défaite vaine et frivole! L'Apôtre vous demande en outre l'instruction de la parole, et le *travail* nécessaire pour en bien remplir le ministère. Lorsqu'il s'agira de dé-

(*) Hom. *De Davide et Saule*, Morel, *Opusc.*, t. VI, p. 841.

fendre le dogme contre les subtilités de l'hérésie, suffira-t-il de répondre par la sainteté de votre vie (1)?

Ce n'est pas que je goûte fort un langage étudié, ni que je sois partisan de la vaine ostentation d'une profane éloquence. Celle qui convient à notre ministère, c'est une éloquence mâle et pleine de force, qui partout respire la gravité et la sagesse. Non, le prédicateur ne doit pas connoître ce pompeux appareil d'une stérile élocution. Son discours doit être fort de choses, et revêtu de l'expression convenable à son sujet (*) (2). Pag. 637.

(1) Saint Jérôme, et toute la tradition, condamne cette ignorance voilée du prétexte de dévotion, comme une chose qui n'est pas moins criminelle dans un ministre de l'Eglise, qu'une science vaine et orgueilleuse : *Nec tamen et simplex frater ideo se sanctum putet si nihil noverit, nec peritus et eloquens; lingua æstimet sanctitatem*, écrivoit-il à Népotien (tom. IV, part. II, pag. 265). Il faut être humble, mais il faut être éclairé, puisque vous devez éclairer les autres : *Vos estis lux mundi.* Il faut aimer la prière; mais il faut aussi aimer la lecture et l'étude : *Orationi lectio, lectioni succedat oratio.* « Que les prêtres soient donc instruits des saintes Ecritures; que la prédication et l'étude soient leur principale occupation, et qu'ils édifient l'Eglise par la profondeur de leurs connoissances et par la régularité de leur conduite. » (Concil. Arelat. VI, can. III, tom. VII, Collect. Labbe, pag. 1235.)

(*) Hom. XV *in* I *ad Tim.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 509, 510; *Biblioth. chois.*, tom. X, pag. 434 et suiv.

(2) Voyez le beau discours du P. Le Chapelain, *sur la stérilité du ministère évangélique*, surtout dans la seconde partie, où il parcourt les trois défauts, visiblement opposés dans l'éloquence chrétienne au progrès de la religion, que doivent se proposer tous les orateurs évan-

T. IX Bened. Pag. 239.

Il est des prédicateurs qui ne cherchent qu'à se produire, qu'à entretenir longuement leur auditoire; ambitieux d'applaudissements, il leur en faut à tout prix; jamais plus contents que quand ils en obtiennent, jamais plus tristes que quand on les leur refuse. La grande plaie du sanctuaire, c'est qu'aujourd'hui il faille des discours non capables de toucher les cœurs, mais de chatouiller agréablement les oreilles. Et nous avons le malheur de céder à ce caprice qui glace les âmes et nous rend esclaves de passions que notre premier devoir seroit de bannir. Nous donnons à des enfants malades ce qui les flatte, non ce qui les pourroit guérir. — Que voulez-vous? Ces enfants pleurent, ils murmurent, je ne tiens pas contre leurs larmes. — Lâche et criminel déclamateur, car vous ne méritez pas le nom de père, ne valoit-il pas mieux les chagriner un moment pour les guérir, que de les perdre en les caressant? Voilà ce que nous faisons : nous courons avidemment après les phrases étudiées, la cadence de l'expression, la symétrie du discours; l'on ne s'occupe qu'à se faire admirer, non à instruire; à obtenir des suffrages et des éloges, non des conversions et de salutaires réformes. Vous admirez: que ce soit en silence; on ne vous le défend pas.

géliques, tom. III, pag. 279 et suiv. Voyez le *Discours prélimin.* de cet ouvrage, pag. 7; Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 435—443; Bourdaloue, *sur la parole de Dieu*, *Dominic.*, tom. I, pag. 323.

Pensez surtout à profiter de ce qui vous est dit. Applaudissoit-on les Apôtres quand ils avoient parlé? Quand Jésus-Christ prêchoit sur la montagne, étoit-il interrompu par des acclamations? Applaudissez, mais par vos œuvres. Ces éloges donnés au prédicateur sont une insulte plutôt qu'un hommage; réservez-les aux théâtres. Ce que l'Eglise vous demande, c'est le silence, c'est votre conversion (*).

L'éloquence n'est plus qu'un fléau, quand elle se rencontre dans un homme sans morale (**).

(*) Hom. xxx *in Act. Apost.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 276, 277.

(**) *Ad Theodor.*, tom. I Bened., pag. 95.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE DIX-HUITIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

TROISIEME PARTIE.

CHARITÉ.

SUITE DE L'ARTICLE I.

Pages.

Morale chrétienne. Vices et Vertus..... 1
1. Vices. Du péché en général..... 2
Contre les Novatiens, qui se qualifioient Cathares ou Purs..... 26
Ambition..... 28
Extrait de l'Homélie XVII sur l'Epître aux Romains.. 38
Orgueil. Vanité. Amour-propre..... 33
Passions. Amour de l'argent. Avarice..... 43
Envie..... 66
Intempérance..... 75
Colère. Emportement..... 82
Jugements téméraires. Médisances. Calomnies..... 86
Impureté..... 103
Mensonge. Dissimulation. Fausse piété..... 107
Respect humain. Vanité des jugements des hommes. 112
Scandale..... 119
Oisiveté. Paresse. Ignorance..... 124

Pages.
II. Vertus en général..... 136
Piété. Sagesse chrétienne..... 148
Humilité. Modestie chrétienne..... 152
Homélie sur la demande de la mère des fils de Zébédée. 158
Douceur. Simplicité de cœur. Patience et résignation. 172
Homélie XV sur l'Epître aux Ephésiens..... 180
Gravité et sérieux de la vie chrétienne. Chasteté. Sévérité chrétienne. Commerces dangereux..... 185
La vie du chrétien. Sa dignité..... 199
Homélie XIV sur l'Epître aux Romains..... 206
Zèle..... 216
III. Virginité. Vie religieuse..... 232
Traité de la virginité..... 236
Contre les détracteurs de la vie religieuse..... 247
Comparaison d'un roi et d'un religieux..... 262
Contre l'habitation des ecclésiastiques avec les vierges. 268
Sur les liaisons des vierges avec les hommes..... 279

ARTICLE II.

Charité envers le prochain.

Société humaine. Inégalité des conditions..... 299
Liberté..... 315
Autorité civile. Rois et magistrats. Maîtres et serviteurs. Riches et pauvres..... 316
Prêtres. Ministère spirituel.....
Homélie II sur la seconde Epître à Timothée..... 375
Homélie V sur la même Epître..... 385
Extrait de la XXIXe Homélie sur l'Epître aux Romains. 408
Extrait de la XVe Homélie sur la seconde Epître aux Corinthiens..... 419

Pages.
Au retour de son premier exil..... 431
Discours sur son ordination, prononcé à Antioche.. 434
Extrait de la 1re Homélie sur l'Epître aux Philippiens. 438
Assistance due aux ministres des autels..... 443
Biens ecclésiastiques..... 454
Prédication..... 465

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 011257630b
GUILLON, MARIE NICOLAS
BIBLIOTHEQUE CHOISIE D